UNIVERSITE DE BORDEAUX — FACULTE DE DROIT

ANALYSE CRITIQUE DE L'ŒUVRE DE JOSEPH SCHUMPETER

—

THESE POUR LE DOCTORAT

Soutenue devant la Faculté de Droit de Bordeaux

le Vendredi 27 Mai 1955

par

André G. MARTY

UNIVERSITE DE BORDEAUX — FACULTE DE DROIT

ANALYSE CRITIQUE DE L'ŒUVRE DE JOSEPH SCHUMPETER

—

THESE POUR LE DOCTORAT

Soutenue devant la Faculté de Droit de Bordeaux

le Vendredi 27 Mai 1955

par

André G. MARTY

Faculté de Droit de l'Université de Bordeaux

GARRIGOU-LAGRANGE, ✻, ✪ I., doyen, professeur d'**Economie politique,** chargé des cours d'**Economie rurale** (Licence et Doctorat).

BOYE, ✻, ✪ I., professeur de **Droit romain.**

LABORDE-LACOSTE, O. ✻, ✪ I., professeur de **Droit commercial,** chargé des cours de **Droit fiscal** (Licence et Doctorat).

HUBRECHT, ✻, ✪ I., professeur d'**Histoire du droit** (Doctorat) chargé du cours de **Droit canonique** (Doctorat).

BRETHE DE LA GRESSAYE, ✻, ✪ I., professeur de **Droit civil** (Doctorat), chargé du cours de **Législation industrielle** (Licence et Doctorat).

ELLUL, ✪ A., professeur d'**Histoire du droit,** chargé du cours d'**Histoire sociale** et du cours d'**Ethnologie juridique (Doctorat).**

de JUGLART, ✻, ✪ A., professeur de **Droit civil,** chargé des cours de **Droit maritime** et de **Droit aérien** (Licence et Doctorat).

DUVERGER, ✪ A., professeur de **Droit constitutionnel,** chargé des cours de **Droit constitutionnel comparé** (Doctorat) et de **Science politique** (Doctorat).

LAJUGIE, ✪ A., professeur **d'Economie politique,** chargé des cours d'**Histoire des doctrines économiques** (Doctorat) et d'**Economie d'Outre-mer.**

PERRET, professeur de **Droit civil,** détaché au Caire.

ROUQUET LA GARRIGUE, professeur d'**Economie politique,** chargé d'un cours de **Techniques statistiques** (Doctorat) et de **Démographie.**

MERIGOT, ✻, professeur d'**Economie politique,** chargé d'un cours d'**Economie maritime** (Doctorat).

AUBY, professeur de **Droit administratif,** chargé d'un cours de **Droit administratif approfondi** (Doctorat) et de **Législation économique.**

MERLE, professeur de **Droit international public,** chargé d'un cours de **Droit public d'Outre-mer** (Doctorat).

VOUIN, professeur de **Droit criminel,** chargé d'un cours de **Droit pénal spécial** (Licence et Doctorat) et d'un cours de **Droit criminel** (Capacité).

ROBINO, agrégé (Droit civil), chargé d'un cours de **Droit des Pays d'Outre-mer** (Licence et Doctorat).

MABILEAU, agrégé (Droit public), chargé d'un cours de **Droit public** (Capacité).

FRIEDEL, agrégé (Droit privé), affecté à Fort-de-France.

Mlle FOURNIER, ✪ A., chargée de cours (Droit privé).

THAMAR, chargé de cours (Droit romain et histoire du droit), affecté à Fort-de-France.

DERRUPPE, chargé de cours (Droit privé).

VANDENBOSSCHE, chargé de cours (Droit romain et Histoire du droit).

SEURIN, chargé de cours (Droit public).

LENOAN, chargé de cours (Economie politique).

TREILLARD, charge de cours (Droit privé).

M. ARTIGUELONG, ✪ I., secrétaire principal.

Mme COSTES, ✪ I., secrétaire.

Mme SOUBIE, ✪ I., bibliothécaire.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

Commission de la Thèse

Président : M. le Professeur LAJUGIE

Assesseurs : M. le Doyen GARRIGOU-LAGRANGE
M. le Professeur MERIGOT

DU MEME AUTEUR

« Le déficit dollar et le problème de l'unification européenne »

Edition MONTANA - BRUXELLES 1952 (épuisé)

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547308_0067

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage, commencé en 1951, n'a pu être achevé que 3 années plus tard, après la parution du dernier livre posthume de Schumpeter (History of economic Analysis).

L'auteur doit avant tout exprimer sa gratitude au Professeur AKERMAN de l'Université de Lund, dont l'aide, les encouragements, les corrections et l'influence directrice lui ont été du plus grand soutien.

BRUGES 1951 - LYON 1954

André G. MARTY

INTRODUCTION

Vie de J. Schumpeter.

« Il n'y a pas un Schumpeter, il y en a plusieurs », constate P. Samuelson qui le suivit pendant les quinze dernières années de sa vie. Etonnement bien compréhensible d'ailleurs : si l'Europe avait voulu choisir un envoyé qui représentât de la façon la plus typique cette complexité, ce « multilatéralisme » (many-sidedness) qui la caractérise aux yeux des Américains, elle n'eût pu faire un choix plus frappant que celui de Schumpeter.

Complexité des races d'abord. Car si l'on peut fixer avec certitude le lieu et la date de sa naissance (Triesch en Moravie le 8 février 1883), il se fait que ce lieu même est une indication du mélange des différentes nationalités qui co-habitaient dans la monarchie austro-hongroise. Schumpeter lui-même s'est d'ailleurs penché sur son origine ; et avec ce goût du paradoxe, de l'idée originale dont on ne sait jamais s'il faut y voir une forme subtile d'ironie, il s'est découvert une ascendance italienne : Schumpeter serait la corruption de Giampetro. Rien cependant ne vient confirmer d'une façon valable ce qui peut n'être qu'une boutade.

A ce mélange des races s'ajoute encore une sorte de métissage social. Le père de Schumpeter était un fabricant de drap qui aurait normalement réservé à son fils une éducation bourgeoise. Mais il mourut lorsque ce dernier n'avait que quatre ans, et le remariage de sa mère avec le Feldmarschalleutnant Sigismund von Keler introduisit le jeune garçon dans un milieu aristocratique où il n'aurait jamais eu accès. Sans aller, comme le font certains critiques peut-être trop perspicaces, jusqu'à voir dans cette rapide ascension sociale le germe de l'« innovation » qui a poussé le jeune Schumpeter à se considérer comme un « entrepreneur » partant à la conquête de la société, il est indéniable qu'une telle transplantation a eu sur lui une grande influence. Il était Viennois, on le fit aristocrate ; il conserva toujours l'empreinte de ces deux milieux, qui ne pouvaient trouver de terrain plus propice que la finesse naturelle et le charme personnel de Joseph Schumpeter, et son penchant, non à l'exhibitionnisme, mais à « épater le bourgeois », ou plutôt, comme l'a dit Haberler, à « épater les épateurs de bourgeois ».

Ainsi naquit « l'homme » Schumpeter, bien fait, on le comprend, pour servir de contraste au sévère milieu bostonien où il allait être appelé à professer. Oscar Wilde a ironisé sur le « vice qui est le mythe inventé par les gens vertueux pour expliquer la curieuse attirance exercée par les autres ». A Harvard, Schumpeter apporta le virus de l'Europe, et Harvard bientôt y succomba. On cessa de s'étonner de ces cours socratiques où Schumpeter, adversaire de ce qu'il appelait le spoon-feeding, le « donner la

becquée », faisait naître dans l'esprit même de ses étudiants les réponses aux problèmes qu'il y avait fait germer.

On prit l'habitude de le voir jouer avec des idées, non pour en tirer de la matière à plans systématiques, mais pour le simple plaisir de lancer sa pensée dans des considérations gratuites. On éprouva bientôt une sorte de fascination à le voir manier l'aphorisme et le paradoxe avec autant de désinvolture que la pochette, soigneusement assortie au costume, qu'il agitait gracieusement au cours de ses exposés.

Brillant, il lui fallait un auditoire brillant qui le stimulât et lui permît de déployer ce penchant au dilettantisme et au scepticisme que l'atmosphère puritaine où il vivait le poussait encore à affecter davantage. Ironique et cinglant certes, mais jamais injuste ou cruel ; de ses années dorées passées à Vienne, il avait gardé un côté grand seigneur qui faisait de lui le plus loyal et le plus chevaleresque des amis, le juge le plus intègre qui n'hésitait pas à reconnaître le mérite (nous dirions plutôt l'esthétique) de constructions théoriques, même s'élevant sur des points de départ opposés aux siens. (1)

Il méprisait la facilité, le standard. Peut-on risquer à faire une considération « schumpeterienne », et à voir dans cette tournure d'esprit la raison qui l'a poussé à faire des choix matriminiaux tombant hors de la norme ? Si sa première femme, l'Anglaise Gladys Seaver qu'il épousa en 1907, avait douze ans de plus que lui, celle à qui il s'unit en 1925, après la faillite de son premier mariage, la Viennoise Annie Driesinger, était de vingt ans sa cadette ; et ce calme que, dans son Journal, il remerciait l'Amérique de lui avoir donné, il l'appliquait peut-être aussi à sa vie privée, qui par son troisième mariage (en 1937), avec l'Américaine Elisabeth Boody, elle-même économiste, fit également, qui sait, une concession à l'esprit bostonien. (2)

Puisque nous parlons ici de Schumpeter « l'homme », une brève considération sur son style qui devrait, selon l'aphorisme, en être le reflet exact.

---

(1) Il se qualifiait lui-même de « gourmet théorique ».

(2) Plus grave est, si c'est le même goût du paradoxe qui la dicta, son attitude contradictoire au cours des 2 guerres mondiales. Pendant la première, resté en Autriche, non seulement il ne fut pas combattant, mais encore il milita pour un pacifisme teinté de neutralisme qui le poussa à rejoindre ses anciens condisciples aristocrates du Theresianum dans des conjurations visant à l'établissement d'une paix séparée. Pendant la deuxième au contraire, fixé aux U.S.A. et bien qu'anti-nazi, il s'aliéna la plupart de ses amis par une sympathie trop prononcée pour les griefs allemands (l'injuste traité de Versailles), et une opposition à toute intervention américaine. Il est vrai que cette attitude a pu être celle d'un esprit profondément pacifiste à qui toute guerre répugnait, et non simplement celle d'un exhibitionniste.

Il n'en est rien. Nous y trouvons bien cette teinte « baroque » cette conflagration d'idées fusant dans toutes les directions qui le personnifiaient si bien. Mais que de lourdeur pour quelques éclairs d'ironie, que d'exemples laborieusement poursuivis pour quelques phrases « croquant » l'idée en peu de traits. Certes l'allemand le dessert : son penchant à la nuance, à la qualification, disons le mot : à la redondance, peut s'étaler à loisir dans des phrases s'essoufflant à la poursuite d'une pensée parfois trop rapide pour que l'on puisse l'enserrer dans les vagues successives des subordonnées.

Le fil conducteur, si précis quand on considère un de ces ouvrages comme un tout, se relâche singulièrement à l'intérieur des chapitres, et ses méandres surchargés de qualifications, de distinctions casuistiques, déroutent quelque peu le lecteur par un excès de richesse encore plus verbale qu'intellectuelle.

Mais même les textes anglais trahissent ce travers ; si la grammaire moins souple empêche Schumpeter de se lancer comme à corps perdu dans des phrases hyper-articulées, il se pique par contre d'offrir la preuve de sa maîtrise de la langue, et compense par des virtuosités de vocabulaire (mais ses termes recherchés sont toujours, il faut le reconnaître, employés à bon escient) la sobriété de construction qui lui est imposée. Il ne « calque » pas de l'allemand. Il pense en anglais, et cela avec d'autant plus d'aisance que son sens de l'humour y trouve un instrument d'expression approprié.

Nous avons donc devant nous, brièvement esquissé, l'homme. Que dire du savant ?

Ses solides études au Theresianum, le collège select de Vienne, avaient constitué une excellente préparation à sa formation universitaire. Inscrit à la Faculté de Droit de Vienne en 1901, il obtint le titre de docteur (droit romain et droit canon) en 1906. Au cours de ces cinq années, il avait déjà tâté à l'économie (sous la direction de Wieser et de Böhm-Bawerk), et publié certains travaux de séminaire consacrés à des problèmes d'économétrie. Mais lorsqu'en 1907, après un séjour en Angleterre d'où il revient encore plus pro-britannique qu'il n'était parti, il devint avocat aux tribunaux mixtes du Caire, rien ne laissait présager un brusque changement d'orientation.

Or c'est pendant son séjour en Egypte que parut son premier ouvrage : « Wesen und Hauptinhalt der theoretischen Nationaloekonomie », qui contient en germe toutes les pensées qu'il développa dans sa maturité, et qui établit sa réputation comme le plus riche en promesses parmi les jeunes économistes. Il avait 25 ans.

En 1909, nous retrouvons Schumpeter à Vienne, et peu de temps après il accepte une chaire d'économie à l'Université de Czernowitz, où beaucoup de jeunes professeurs se lançaient dans

la carrière. Il s'y plut un peu, s'y ennuya davantage, et acquit la réputation d'enfant terrible (1) qui faillit lui couper la route de Graz qu'une intervention de Böhm-Bawerk lui avait ouverte. A Graz, il se déplut. (2), et profita de chaque occasion pour se retremper dans l'atmosphère de Vienne et même pour s'en éloigner complètement en 1913-1914, où il fut « visiting-professor » à Columbia University.

Schumpeter considérait la « troisième décade » comme la période de création par excellence. Et en effet parurent presque coup sur coup sa « Théorie de l'Evolution Economique », en 1912 et « Epochen der Dogmen und Methodengeschichte » en 1914. De ces 2 ouvrages, le premier lui valut une célébrité immédiate et une retentissante querelle avec Böhm-Bawerk ; la chaîne de réactions que cette controverse n'eût pas manqué de susciter fut cependant brisée net par la guerre. Les traductions de l'œuvre parurent avec un retard tel que, tout en recueillant un succès où il y avait bien plus que de la curiosité documentaire, elle ne déclenchèrent cependant pas l'enthousiasme stimulant et l'esprit de critique constructive qu'excite toute théorie innovatrice. (3)

La guerre ,Schumpeter la passa en Autriche. Nous avons vu plus haut dans quel état d'esprit. A la signature de l'armistice, on put croire un instant que sa carrière allait faire à nouveau une brusque volte-face. Mais s'il accepta de se faire coopter comme membre de la Sozialisierungskommission que le gouvernement allemand avait établie à Berlin dans le but de préparer la nationalisation des industries, ce ne fut point par désir de se lancer dans la vie politique ni parce qu'il avait cessé de croire à l'efficience du système de l'entreprise privée. « Il est bon, déclarait-il, qu'un médecin soit présent quand quelqu'un veut commettre un suicide ».

Fut-il malgré tout séduit par la vie publique ? Toujours est-il que lorsque du premier parlement républicain autrichien élu en février 1919 émergea le premier gouvernement, (coalition des partis socialiste et démocrate-chrétien), Schumpeter accepta, au titre d'expert, le poste de Ministre des Finances, trop ingrat pour qu'aucun parti ait voulu en assumer la responsabilité.

Du 15 mars au 17 octobre 1919, il s'efforça de diriger la vie économique de l'Autriche. Tâche ardue s'il en fut ; non seulement l'écroulement de l'Empire austro-hongrois plaçait le pays devant des problèmes apparamment insurmontables, mais l'homme à qui on avait confié la tâche de les résoudre, Schumpeter, se trouva bientôt en butte à la méfiance et même à l'hostilité des conser-

---

(1) Il avait l'habitude d'apparaître en costume d'équitation aux réunions de professeurs, et de s'habiller en costume de cérémonie lorsqu'il dînait seul.

(2) L'Université qui avait voté contre sa nomination ne lui pardonna jamais de s'y être introduit malgré son véto.

(3) Il suffit de citer les dates de publication des traductions de l'ouvrage: l'italienne en 1932, l'anglaise en 1934, la française en 1935, la japonaise en 1937, l'espagnole en 1944.

vateurs, qui l'accusaient d'une complaisance trop poussée envers les socialistes. Ce furent cependant ces derniers qui causèrent la démission de Schumpeter, parce qu'ils ne pouvaient faire cadrer ses opinions fondamenialement conservatrices dans la politique qu'ils défendaient. De plus la sympathie de Schumpeter pour les nations occidentales (1) ne trouvait aucun écho chez ses collèges socialistes, résolument en faveur d'un Anschluss avec l'Allemagne.

Il fallait donc trouver un motif pour que fût possible l'éviction de l'indésirable. Il fut bientôt fourni par l'affaire de la Alpine Montane Gesellschaft, que le gouvernement désirait nationaliser comme étant la plus importante productrice de fer et d'acier d'Autriche. Or, une banque viennoise ayant acheté des actions de la Société pour le compte d'un groupe italien, ce qui rendait la nationalisation impossible, les socialistes accusèrent Schumpeter d'avoir monté l'affaire.

Il nia ; mais devant l'hostilité des socialistes, des fonctionnaires qui ne pouvaient lui pardonner d'être l'intrus, et des conservateurs qu'avait mécontentés la présentation par Schumpeter d'un plan draconien (il préconisait un prélèvement du capital des contribuables, allant jusqu'à 25 % de la valeur nette des biens), Schumpeter dut s'incliner et démissionna.

Sans doute sa courte carrière politique n'avait-elle été pour lui qu'un intermède sans grande importance, parce que c'est sans aucune rancoeur qu'il y renonça pour se lancer dans une affaire privée. La banque dont il avait pris la direction sauta et avec elle la fortune de Schumpeter qui, après avoir accepté une invitation du Japon, choisit d'occuper la chaire des Finances de l'Université de Bonn.

Ce nouveau départ marqua une cassure nette avec sa vie antérieure. Dorénavant il se consacrera au professorat et à rien d'autre. S'il fut toujours reconnaissant au Japon de lui avoir fourni l'occasion de se lancer à nouveau dans cette carrière, il se sentit particulièrement à l'aise dans l'atmosphère de culture et de raffinement qui l'attendait à Bonn. Il y publia une impressionnante série d'articles, (2) et y contracta de solides amitiés. Son séminaire de théorie économique devint célèbre, et il exerça sur la pensée économique allemande une influence aussi profonde qu'étendue.

En 1927-1928, interruption de ses cours à Bonn pour aller professer à Harvard où il retourna en 1930 (3) et où il se fixa définitivement en 1932. Il quitta l'Allemagne sans regret semble-

---

(1) que venaient renforcer ses conceptions réalistes d'un secours que seul l'Ouest pouvait apporter à l'Autriche.

(2) Par contre il y détruisit un manuscrit sur la monnaie lorsque le « Treatise on Money » de Keynes parut.

(3) Avec un crochet par le Japon où les cours qu'il y donna eurent un tel retentissement que la plupart de ses ouvrages y furent traduits.

t-il, puisqu'aucun des séjours qu'il effectua encore en Europe ne l'y ramena.

Schumpeter transplanté en Amérique y devint presqu'un sédentaire, cherchant dans un travail acharné un palliatif à une certaine résignation, voire même à un certain désabusement, qu'il avait ramenés d'Europe. Il évitait soigneusement toute affaire pratique pour se plonger dans des tests visant à éprouver la justesse de ses conclusions antérieures. Il est curieux de constater d'ailleurs que les oeuvres publiées après 1914 ne sont que des superstructures de ses deux premiers ouvrages. Travaillant avec une impatience fébrile, avec cette méthode si curieuse et si personnelle qu'elle ne pouvait en être une que pour lui (1), il s'imposait une discipline telle qu'il allait jusqu'à s'attribuer dans son journal des cotes évaluant le résultat obtenu.

Seul un auditoire d'amis ou d'élèves faisait revivre le Schumpeter ironique, brillant, caustique, l'homme des salons de Vienne. Et là encore il cherchait semble-t-il à dépasser ses forces, se dépensant dans le maximum de cours et de séminaires. (2)

Premier résultat de cette activité forcenée, parurent en 1939 ses « Business Cycles », sous-titrés « A theoretical, historical and statistical Analysis of the Capitalist Progress ». Mais tout comme l'essor de sa « Théorie de l'Evolution Economique » (dont ce livre reprend d'ailleurs les idées principales) avait été brisé par la première guerre mondiale, « Business Cycles » subit l'effet de circonstances extérieures défavorables à une propagation rapide de son influence.

Trois ans après, en 1942, paraît « Capitalism, Socialism and Democracy », écrit en l'espace de deux ans, et comme un entr'acte coupant les heures consacrées à l'élaboration des deux volumes de « History of Economic Analysis » qu'il ne put hélàs achever.

Car la fin était proche : le 7 janvier 1949, alors qu'il revenait d'une réunion de l'American Economic Association de New-York, il mourut dans son sommeil à Taconic (Connecticut) où il s'était fixé.

En disparaissant de la scène économique, Schumpeter ne laissa pas derrière lui, nous l'avons vu, une école qui fût prête à recueillir et à développer ses idées. Il fut par contre de ceux dont le prestige est tel qu'il sert à asseoir la réputation de certains qui, pour avoir été de ses amis ou de ses élèves, usent de ce titre à des fins personnelles et tentent ainsi de faire rejaillir sur eux-mêmes un peu de sa célébrité.

---

(1) Les notes et remarques qu'il a laissées sont en majeure partie illisibles et donc sans valeur pratique.

(2) Et pourtant, bien qu'attirant naturellement les plus brillants parmi ses élèves, il ne put jamais former un « cénacle » de disciples. Il était pour cela trop cosmopolite, trop intellectuel aussi et trop porté aux spéculations purement « esthétiques ».

II. - Plan de l'ouvrage.

Selon Böhm-Bawerk une théorie des cycles ne pouvait être autre chose que le dernier chapitre d'une théorie de l'équilibre.

Schumpeter a senti que cela était faux, mais n'a pas osé « commencer par la fin » ; « Wesen und Hauptinhalt der Theoretischen Nationaloekonomie » est le commencement traditionnel.

L'étude de cette statique schumpeterienne sera faite dans une première partie où nous étudierons successivement et en chapitres distincts :

1) les revenus de la statique ; 2) la théorie schumpeterienne de la valeur ; 3) le calcul d'imputation ; 4) le prix d'équilibre ; 5) la monnaie ; 6) l'étude des mouvements par lesquels cet équilibre est atteint au moyen de la méthode des variations ; 7) les défauts de cette statique schumpeterienne.

Schumpeter a voulu relier cette statique à son étude du développement économique. Nous étudierons cette « dynamisation » dans une deuxième partie, en en examinant successivement :

1) le circuit.

Le dépassement de ce circuit grâce aux facteurs agissants : 2) l'entrepreneur ; 3) l'innovation ; 4) le crédit.

Les facteurs simplement conséquents :
5) l'intérêt ; 6) le capital ; 7) le profit ; 8) le risque ; 9) un facteur peu considéré par Schumpeter : la consommation.

Nous étudierons enfin : 10) le dyptique statique-dynamique chez Schumpeter.

Dans la réalité de la vie économique, cette dynamique se traduit par les fluctuations économiques que nous étudierons dans une troisième partie en examinant successivement :

1) la première approximation ; 2) la deuxième approximation ; 3) la troisième approximation ; 4) le schéma entier des trois approximations et sa valeur ; 5) le rôle des fluctuations dans le progrès économique ; 6) les mérites et défauts de la théorie schumpeterienne des fluctuations économiques.

Schumpeter ne s'est point borné à une étude économique du capitalisme, il y a adjoint une étude : 7) de sa naissance avec sa théorie des classes sociales ; 8) de son comportement avec sa théorie de l'impérialisme.

La grande supériorité de Schumpeter a été de ne pas se limiter à étudier la dynamique du système capitaliste, mais de voir que le capitalisme, par le jeu de son mécanisme interne, modifie certaines de ses données, qui à leur tour, par leur transformation, font apparaître un nouveau système. Nous examinerons dans une quatrième partie, cette dynamique des systèmes en étudiant successivement :

1) la théorie schumpeterienne de la décadence du capitalisme ; 2) l'héritier présomptif : le socialisme ; 3) la philosophie politique de Schumpeter.

Dans une cinquième partie nous étudierons : la position de Schumpeter vis-à-vis et dans l'histoire des doctrines et théories économiques.

Nous étudierons : 1) Schumpeter historien des doctrines économiques.

Nous nous attacherons aux auteurs ayant eu sur lui une influence et à son principal contemporain : Keynes. Nous examinerons donc :

2) Quesnay ; 3) Marx ; 4) Böhm-Bawerk ; 5) Walras ; 6) Keynes.

Dans une sixième partie, nous examinerons la méthode de Schumpeter.

PREMIERE PARTIE

La Statique d'Economie pure.

Cette statique très fortement attachée aux conceptions de l'école mathématique ne vise à rien moins qu'à représenter toute l'économie pure. « Au centre de cette partie se trouve le problème de l'équilibre... La dépendance réciproque des éléments de notre système est d'une signification fondamentale ; leur état d'équilibre est pour ainsi dire le problème de l'économie statique ; méthodologiquement et matériellement, elle est la base de tous nos résultats ». (1)

Le noyau de la statique d'économie pure, Schumpeter l'atteint au moyen de la théorie du prix qui livre la preuve stricte de la détermination non-équivoque de l'état d'équilibre et qui nous renseigne quant à la nature des relations réciproques entre les éléments. (2)

Schumpeter ne traitera que superficiellement cette théorie ; il ne portera son attention que sur quelques points, après avoir analysé l'imputation, problème dont la solution est nécessaire à l'établissement d'une théorie du prix, et s'être par conséquent penché sur la notion de coût et la théorie de la valeur. Passant à la théorie du prix, il analysera celle de la monnaie et s'occupera enfin de ce qu'il appelle la méthode de variation. Il escompte qu'elle lui permettra d'obtenir la méthode au moyen de laquelle on trouve les résultats pratiques que l'économie pure peut offrir. (3)

L'explication générale fournie sera une description des relations fonctionnelles existant entre les éléments du système schumpeterien ; aucune grande relation ne sera découverte, mais nous aurons une description d'événements. Schumpeter évite la notion de cause et de conséquence. S'il ne parle pas des causes des phénomènes, mais seulement des relations fonctionnelles existant entre eux, c'est dans le but d'arriver à une plus grande précision. « La notion de fonction... a un contour clair et indubitable... Nous verrons que les résultats concrets de notre discipline proviennent de relations d'échange certaines, de sorte que c'est la notion de fonction et non celle de cause qui s'impose à nous. » (4)

Schumpeter sent cependant que cette construction idéale ne suffit pas et qu'une théorie économique dynamique est nécessaire, mais il transpose alors les notions d'économie pure sur les notions d'économie réelle, ce qui entraîne une série d'erreurs que nous examinerons par la suite.

---

(1) Wesen... p. 118
(2) Wesen... p. 77
(3) Wesen... p. 120
(4) Wesen... p. 47

CHAPITRE I.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DES DEUX REVENUS DE LA STATIQUE.

LA THEORIE DU SALAIRE.

Le salaire simple « prix du travail » n'offre pas pour Schumpeter des difficultés spéciales. « Il découle tout seul. » Le prix du travail se forme en principe comme les autres prix. Nous avons en effet les fonctions de valeur des acheteurs de travail et de la monnaie. Les fonctions de valeur du travail, du prix et de la quantité de travail fourni sont donc déterminées de façon non-équivoque. Ce qui fait qu'il existe pour cet échange un maximum d'utilité, et que prix et quantités de travail se trouvent dans un état d'interdépendance complète avec tous les autres prix et quantités du système. « Appelons le prix du travail salaire, nous avons alors une théorie du salaire. Ce pas semble infiniment naturel et simple, de sorte qu'on le néglige souvent, et on tient son fondement pour si clair qu'on n'a pas besoin de perdre son temps là-dessus ». (1) Cette explication a-t-elle une portée, dépasse-t-elle le salaire stricto sensu ? Si vraiment la théorie schumpeterienne du prix basée sur la valeur résolvait le problème du salaire, et si tous les revenus où intervient une prestation personnelle pouvaient être compris dans le salaire, on posséderait une sorte de théorie de la société : l'édifice serait compréhensible à partir du principe de valeur et reposerait sur une base économique transparente. En effet, si l'on pouvait parler pour le travail de coûts dans le même sens que pour une machine, c.à.d. de coûts régis aussi par le principe de valeur, alors le cercle des phénomènes serait fermé, et la valeur serait à la base de la vie sociale. Si l'on ramenait le revenu provenant de la possession de capital à des prestations de propriétaire, il n'y aurait qu'une catégorie de revenus : celle de la propriété foncière qui ferait exception.

Schumpeter refuse cette théorie du revenu de travail mais lui reconnaît une certaine signification. « Nous avons ici l'exemple d'une théorie réellement scientifique qui... devrait être juste si les hypothèses étaient concluantes, et qui malgré tout n'est pas satisfaisante. » (2) La faute en revient à la théorie du prix, qui bien que n'étant pas sans valeur « n'est pas utilisable parce que son résultat dérive trop de la réalité ». (3)

Cette théorie n'étant pas selon Schumpeter dépourvue de tout sens, il importe de voir jusqu'où elle se maintient. La théorie

(1) Wesen... p. 332
(2) Wesen... p. 337
(3) Wesen... p. 338

schumpeterienne du salaire existe-t-elle réellement à la base des différentes formes du salaire ? « Cette différence avec la réalité est sans doute plus grande que la plupart des théoriciens ne sont tentés de l'admettre, et plusieurs opinions sont possibles au sujet de ce qui reste de valable dans notre résultat. Mais celui qui considère cette valeur comme importante dans le sens où nous le faisons, ne peut faire autre chose qu'accepter notre théorie du salaire jusqu'ici. » (1)

La théorie du salaire selon Schumpeter doit être conçue comme un cas spécial de la théorie du prix exact, et par là se trouve suffisamment proche de la réalité. Il existe toujours entre les biens une relation qui peut être saisie au moyen du calcul de prix et de valeur. Il n'existe « rien en principe contre le fait de traiter le travail comme une marchandise ». (2)

LA THEORIE DE LA RENTE FONCIERE.

Dans le système de Schumpeter, chaque terrain a sa valeur et son prix qui s'expliquent de la même façon que la valeur et le prix de chaque autre bien. « Qu'y a-t-il de plus naturel que de dire que pour un terrain un prix est payé parce qu'il est utile, parce qu'on en a besoin ? Et pourtant on l'a presque toujours expliqué autrement. » (3)

Il semble en effet paradoxal de dire que la rente est en essence la même chose que le salaire. Schumpeter reconnaît que sa conception se heurte à des difficultés. « Il est courant de signaler toute une série de caractéristiques qui distinguent le sol et le terrain des autres biens. Notamment l'augmentabilité. » (4)

Pourtant Schumpeter dérive le prix du sol à l'aide de l'hypothèse de la libre concurrence. Ce en quoi il a raison : on ne peut parler de monopole qu'au cas où un sujet économique répond complètement à l'offre d'un bien. Ce n'est pas le cas ici, et son hypothèse est simplificatrice. Il semblerait alors que dans le cas de libre commerce tel que Schumpeter le suppose, on puisse parler d'un prix unitaire du terrain. Alors que la plupart des théoriciens n'hésitent pas à parler d'une fixation unitaire de salaire ou d'un taux d'intérêt unitaire, il semble non seulement peu courant mais bizarre d'admettre un taux unitaire de la rente foncière. On est plutôt accoutumé à voir dans la rente foncière un soi-disant revenu différentiel, donc l'opposé du taux unitaire de salaire et d'intérêt déterminé par la libre concurrence.

La dérivation de la rente foncière comme un prix est très simple. « Si au lieu de parler de terrain et sol en soi, nous parlons simplement de prestations de terrain, cela n'a rien de forcé ou

(1) Wesen... p. 343
(2) Wesen... p. 353
(3) Wesen... p. 369
(4) Wesen... p. 370

de choquant... Chaque morceau de terrain comprend alors un genre et un nombre déterminés de prestations possibles, tout comme un ouvrier peut apporter sur le marché un genre et un nombre déterminés de prestations de travail selon ses dons et formation. Il y a alors pour les prestations de terrain un prix unitaire, tout comme pour tout autre bien, et la théorie du prix, aussi longtemps que l'on s'en tient à l'hypothèse de libre concurrence, convient tout-à-fait et avec les mêmes limitations que lorsqu'on l'emploie pour un autre bien. » (1)

Il restait après cela à décider pour Schumpeter s'il n'admettait qu'une sorte de prestation de terrain, de sorte qu'il en découle une fixation de rente unitaire, ou bien différentes sortes de prestations, et ensuite construire pour chacune d'elles une fixation de rente spéciale. La dernière solution peut mieux s'adapter à la réalité. « Rien ne nous empêche de considérer comme seule différence entre les portions de terrain le nombre d'unités de prestations qu'elles contiennent. Cela pourrait convenir de même pour la comparaison de terrains qui ne peuvent servir à la production... On voit facilement qu'on peut ériger l'unité de prestation de telle sorte qu'elle serve à chaque genre de terrain. » (2)

Reste la question de la valeur du terrain. La réponse est simple : « La valeur d'un morceau de terrain pour quelqu'un est égale à la somme des valeurs des prestations de terrain qu'il insère dans le cercle des différentes considérations conformément à sa position et ses relations. » (3)

Cette « rente foncière » telle que Schumpeter la détermine mène souvent une existence purement « idéale ». Il peut en effet se produire que lorsqu'on détache la rente du revenu global du sujet, on ne trouve rien qui puisse être caractérisé comme une rente foncière, alors qu'une vente de prestation de terrain conduisait tout de même à un revenu.

CONCLUSION.

Schumpeter passe du caractère essentiellement statique d'économie pure à un caractère réel aussi statique de ces branches de revenu, bien qu'on ne puisse voir comment on peut faire une théorie du salaire indépendamment de toute analyse de la forme de production capitaliste, ni pourquoi la rente et donc l'accumulation dans l'économie agricole doit être un phénomène statique.

(1) Wesen... pp. 372-373
(2) Wesen... pp. 373-374
(3) Wesen... p. 375

CHAPITRE II

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE LA VALEUR.

Schumpeter tout d'abord ne distingue pas les termes « utilité » et « valeur » et les emploie comme synonymes, alors que les autres théoriciens de la valeur font cette distinction et prétendent que souvent des biens ont de la valeur sans être pour cela utiles pour les individus, par exemple les boissons alcooliques. Pour Schumpeter, « utilité et valeur sont des expressions pour estimation individuelle, et il n'y a pas de raison pour nous de distinguer entre elles. Si l'on veut empêcher que des significations secondaires des caractéristiques de principes que nous devons employer mènent à des malentendus, il serait préférable de construire un mot propre, quelque chose comme l'ophélimité de Pareto ». (1)

Mais ce qui suit est plus important : « Les biens libres ont des fonctions de valeur. On peut s'en convaincre par le fait qu'on les transforme en biens économiques par la limitation de la quantité présente. Et pour fixer qu'un bien déterminé est libre pour un individu, nous avons besoin de la fonction de valeur, parce que le point zéro de l'utilité marginale dépend aussi de sa forme, ou populairement, du besoin. Il n'y a donc pas de différence essentielle entre biens économiques et biens libres. » (2)

Cela nous mène à un point important : la notion de valeur globale. Une fonction de valeur est présente chez les biens libres, c'est seulement leur utilité marginale qui est égale à zéro. Quelle est la valeur de toute la quantité du bien en question pour un individu ?

Pour Wieser, cette valeur globale est égale à zéro. Son raisonnement est le suivant : tout accroissement aurait la valeur zéro, la dernière petite partie aussi. (On néglige souvent le fait que cette affirmation ne peut généralement être juste que quand cette partie est petite). Comme on peut considérer chaque partie de toute la provision comme étant la dernière, et comme on remarque que toutes les parties d'un bien, si elles sont présentes ensemble, ont la même valeur, on peut dire alors que la valeur globale, qui ne peut être autre chose que la somme des valeurs des parties, ne peut être qu'égale à zéro.

Schumpeter s'élève contre cette conception. « Une simple opération nous convainc que leurs valeurs globales ne sont pas égales à zéro. Si cela était le cas, le sujet économique devrait être prêt à renoncer, pour le plus petit avantage, à toute sa réserve d'un tel bien. Mais qui renoncerait pour rien ou pour

(1) Wesen... p. 100
(2) Wesen... p. 101

presque rien à l'eau par exemple ?... On peut bien concevoir chaque petite partie de la réserve comme étant la dernière. Mais cela signifie seulement que l'on peut ranger ces parties, particulièrement quand elles sont égales. Si on fait cependant la somme de leurs valeurs, on ne peut en faire l'estimation de toutes ensemble. C'est seulement à une valeur quelconque que revient la valeur marginale, les autres ont une valeur plus élevée. Aussi longtemps qu'elles sont toutes présentes, chaque quantité particulière sera estimée seulement à la valeur qui correspond à la perte de satisfaction de besoin qui serait la conséquence de l'absence de cette quantité particulière, mais seulement de son absence, ce qui revient à supposer que les autres sont maintenues. Les grandeurs ne sont pas additionnables, ce qui n'a rien pour nous étonner. Le fait que la valeur globale est plus grande que la valeur des parties n'est un paradoxe que pour autant qu'on les estime toutes en même temps égales à l'utilité marginale. » (1)

Quand on parle de la valeur de la quantité d'un bien pour un sujet économique, il faut toujours avoir clair à l'esprit si on veut dire fonction de valeur, valeur globale, ou utilité marginale. Schumpeter n'accepte de considérer la valeur comme dépendant de l'utilité que s'il s'agit en fait de la fonction de valeur. Celle-ci a pour base les besoins de l'individu, tels que les expriment les estimations de valeur. C'est ainsi qu'apparaît le terme d'échelle d'intensité de valeur. Si au contraire on attache au terme de valeur le sens de valeur globale, Schumpeter juge la proposition en question imparfaite et même fausse.

Si nous portons sur l'axe des abcisses d'un système rectangulaire de coordonnées les quantités d'un bien que possède un individu, et interprétons les coordonnées comme les intensités de valeur de ces quantités, nous avons alors une courbe MN des intensités : la fonction de valeur. Son intégrale, c.à.d. le plan ACDB (nous excluons la quantité OA dont l'utilité est infinie parce que de sa possession dépend la vie de l'individu) est notre valeur globale. La valeur globale et la fonction de valeur sont complètement distinctes.

Notre figure nous éclaire sur l'essence de l'utilité marginale. Cette expression peut signifier deux choses :

1° l'intensité de la valeur $\frac{dy}{dx}$ de la dernière petite partie ;

2° la valeur de cette partie $\frac{dy}{dx}\,dx$.

Dans le premier cas elle est représentée par le degré BD, dans le deuxième par un très petit morceau de surface représenté par la hauteur BD.

(1) Wesen... p. 102

Schumpeter en conclut que la définition courante de l'utilité marginale comme « valeur de la dernière petite partie » n'est donc pas tout-à-fait claire. Et à son avis, une solution est ainsi donnée à la controverse de la valeur : il n'est plus permis dans ces conditions de parler de valeur en général. Chaque valeur se rapporte à un sujet évaluant, après l'introduction des fonctions de valeur subjectives. Il ne peut y avoir de valeur objective, mais une valeur pour quelqu'un, et il est tout au moins erronné de nommer le prix une valeur objective. On doit même ne pas parler d'une valeur d'échange objective, cette expression faisant naître des représentations d'une phase passée de notre science, où elle avait une signification ferme. (1)

La plupart des objections contre cette tendance psychologique proviennent de l'impossibilité, avancée par certains auteurs, de l'existence d'une mesure de grandeur.

Trois catégories de doutes ont été élevées. On a dit
— que personne ne peut dire ce qu'un bien vaut réellement pour lui,
— qu'il est impossible de trouver une unité à laquelle se rapporterait un chiffre de mesure éventuelle de la valeur,
— enfin, qu'un système de valeur précis n'existe que dans les économies évoluées de circulation. Dans le cas d'un sauvage, il n'est point question de peser les possibilités d'échange.

Selon Schumpeter, ces doutes ne reposent sur rien de solide :
— « Il est accessoire que l'on ne puisse apercevoir de façon sensible un nombre déterminé de mesures en ce qui concerne la valeur. » (2)
— Le manque d'unité n'est pas insurmontable : là où il faut une unité, nous pouvons la construire arbitrairement.
L'objection de Cassel (que les chiffres de mesure qui ne se rapportent pas à une unité déterminée n'ont pas de sens), est très fragile quand il s'agit d'unités de comparaison de valeurs. On peut en effet prendre une de ces valeurs comme unité et exprimer toutes les autres en celle-ci. La même chose se passe en mécanique : les mesures des corps ne sont que des chiffres de relation ; quand l'une est établie, toutes les autres sont fixées. (3)
— Quant à la troisième objection, elle repose selon Schumpeter sur un malentendu (4). Celui qui agit dispose aussi d'une mesure de valeur ; comment pourrait-il autrement choisir entre plusieurs éventualités ? (5)

---

(1) Quand on prétendait que la valeur d'échange d'un bien est égale à la quantité de travail contenue en lui.
(2) Wesen... p. 111
(3) Wesen... p. 114
(4) Wesen... p. 114
(5) On trouvera des critiques de cette théorie schumpeterienne de la valeur dans les chapitres suivants :
1) la méthode de variation ;
2) critique de la statique d'économie pure de Schumpeter.

CHAPITRE III

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE L'IMPUTATION.

INTRODUCTION.

« L'utilité globale de même que l'utilité marginale se dégage des deux données suivantes : la quantité possédée du bien en question et la fonction de valeur du sujet économique envisagé. Nous avons donc besoin, pour déterminer l'utilité globale et marginale, de ces deux données. On connaît la quantité de biens. Il ne manque donc plus que la fonction de valeur ; elle nous est donnée pour un bien de consommation de façon directe, mais non pour les biens de production. C'est ainsi que se pose vraiment le problème de l'imputation : la déduction de la fonction de valeur des biens de production, autrement dit de l'échelle de leur utilité, en partant de celle des biens de consommation. » (1)

Ce même problème existe pour les biens qui fournissent directement une utilité (et sont donc des biens de consommation), mais ne le font qu'en liaison complémentaire avec d'autres biens utiles, ou bien sont plus utiles au sein d'une telle liaison qu'en dehors de cette association.

La résolution de ce problème est donc d'une importance décisive pour la théorie et pour la pratique de toute économie, car la notion a une portée indifférente à la notion de régime et de système.

De véritables solutions à ce problème sont seulement offertes par l'école autrichienne. Elles ne sont pas identiques. « L'essence de la chose est pourtant telle, que les différences ne peuvent avoir des conséquences qui vont loin. Nous pouvons et voulons simplement montrer que les biens de production ont, tout comme les biens de consommation, des fonctions de valeur, qui se laissent dériver des fonctions de valeur des biens de consommation. » (2)

Pour Schumpeter, si on est d'accord sur ce point, toutes les conclusions venant de la théorie de l'imputation seront les mêmes, même si les solutions diffèrent. Une solution fautive du problème n'aura notamment aucune influence sur les résultats, et même le manque de solution correcte ne se fera pas particulièrement sentir quand la possibilité de solution elle-même n'est pas mise en question. Ces faits expliquent, selon Schumpeter, pourquoi le problème a été traité si tard et si peu. Beaucoup d'auteurs ont con-

(1) Schumpeter : Bemerkungen über das Zurechnungsproblem, dans Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XVIII, pp. 79-130, (p. 112)
(2) Wesen... p. 243

sidéré le problème comme résolu, et ont travaillé avec les valeurs des biens de production aussi sûrement qu'avec les valeurs des biens de consommation. C'est le cas par exemple, comme le montre Schumpeter, de ceux qui se sont demandé quelle était la part du bien de production individuel « travail » dans l'effet productif. Notre problème n'est donc pas neuf.

POSITION DU PROBLEME DE L'IMPUTATION DANS LA THEORIE DE J. SCHUMPETER.

Quelle est la position du problème de l'imputation dans le système économique de Schumpeter ? Dans quel but recherche-t-il une solution ?

Le système économique statique de Schumpeter atteint son apogée dans la détermination non-équivoque du prix statique. Ce problème de la théorie du prix dans sa généralité est le suivant : « Donnés : m individus A, B, C,... et leurs fonctions de valeur pour n biens I, II, ..., leur possession de ces biens qa^1, qb^1,... qa^2, qb^2 ; A chercher : les relations d'échange p^1, p^2 auxquelles on échange, et les accroissements positifs ou négatifs dqa^1 dqa^2 ...dqb^1 dqb^2 que ces possesseurs de biens vont subir. Ceci est le problème fondamental qui permet de nombreuses variations et enrichissements et dont la signification est tout-à-fait essentielle. Le travail et la discussion de ces résultats forment, bien compris, l'ensemble de l'économie pure. » (1)

Relions à cette définition du problème du prix les phrases directrices de la théorie de l'imputation de Schumpeter. « Là se trouve l'idée fondamentale de la nouvelle doctrine économique comparativement à celle des classiques. Elle se trouve dans le fait que partant de la valeur des biens de consommation, nous basons là-dessus la théorie de la formation des prix, et que nous nous procurons la valeur des biens de production dont nous avons besoin aussi pour ce procédé en la dérivant de celle des biens de consommation. » (2)

Nous voyons par ces phrases de Schumpeter que les inconnues dont la découverte est caractérisée par lui comme la thèse de l'imputation sont les fonctions de valeur des biens de production individuels, et le but de leur obtention est de les introduire comme données dans le problème du prix, ce problème du prix étant à son tour le point culminant du système. Cette façon de poser le problème de l'imputation ne s'accorde pas seulement avec les bases du système schumpeterien, mais est aussi pour celui-ci une nécessité vitale. Sans ce problème et sans sa solution satisfaisante, il lui manquera le but pour lequel il a été érigé.

---

(1) Wesen... p. 261
(2) Bemerkungen über das Zurechnungsproblem p. 83

INTRODUCTION AU PRINCIPE DE LA SOLUTION DU PROBLEME DE L'IMPUTATION.

Schumpeter y procède au moyen de deux exemples :

1° Je désire faire un voyage d'affaires qui me rapportera disons 1.000 couronnes. Pour cela, je prends un fiacre qui me mènera à la gare. Si je ne puis arriver autrement à la gare, notamment s'il n'y a pas d'autre fiacre et que mon affaire dépend tout-à-fait de celui-ci, que serais-je prêt à payer à cet homme ? Sans doute ce qui me reste doit compenser non seulement mes autres frais (billet, etc.), mais aussi mon travail, me rapporter autant que ce que me rapporterait mon activité en ce temps et avec cet emploi d'énergie, disons 500 couronnes. Mais les autres 500, je serais enclin à les donner au cocher jusqu'à un minimum qui doit me rester pour me permettre encore le choix de cette activité.

Si ces 500 couronnes me dédommagent suffisamment de mes frais, les 500 autres couronnes représentent une sorte de bénéfice pur, mon trajet « vaut » 500 couronnes. Je n'en paierai à l'homme que le centième. L'ai-je pour cela exploité ?

Cet exemple montre que cette question n'a pas de sens pour l'économie ; la théorie de l'imputation ne peut rien dire de la justice ou de l'injustice de la division d'un résultat économique en facteurs qui coopérent.

Schumpeter lui-même répond à une des objections que l'on peut faire à cet exemple. Si le fiacre me rend un service de 500 couronnes, « on pourrait en dire autant de tous les éléments de frais de mon voyage d'affaires. Ne s'en suit-il pas que tous ensemble valent beaucoup plus que leur résultat même ? Si le cocher était conscient de son avantage, il pourrait réellement obtenir plus que le prix de sa course, et 500 couronnes dans le cas extrême. Sans doute peut-on dire la même chose de tous les gens dont j'avais besoin de la coopération pour mon affaire, et tous ensemble ne peuvent obtenir plus que cette somme. Mais de prime abord chacun a la même espérance à ce sujet, et le plus grand bénéfice pour chacun et la valeur pour moi sont mesurés par ces 500 couronnes. » (1)

2° Schumpeter choisit ensuite un autre exemple plus complexe où plusieurs groupes d'intérêt participent à une entreprise, par exemple la construction d'un chemin de fer. (2)

La collaboration est indispensable, de sorte que le résultat, mesuré en argent, dépend de chacun d'eux. Chacun doit obtenir suffisamment pour que ses frais soient compensés.

---

(1) Wesen... pp. 246-247
(2) Wesen... p. 247

Mais il reste un excédent (bénéfice) dont l'obtention est la raison économique de l'entreprise. Cet excédent peut être attribué à chacun des groupes de participants, de prime abord chacun peut espérer en obtenir la totalité ; tout dépend de leur collaboration. S'il s'agit de renoncer à la collaboration, si par exemple il s'ouvre une autre possibilité de gain qui exclut leur collaboration à la construction du chemin de fer, les autres participants cherchent à éviter le départ de cette nouvelle entreprise, éventuellement par le sacrifice de tout l'excédent. Il n'est donc pas anormal d'évaluer la valeur de la collaboration des individus à la valeur collective que l'entreprise réalise. Mais d'autre part les groupes doivent finalement se partager le revenu : tous ne peuvent pas tout obtenir.

Nous voyons donc que le résultat productif dépend de la collaboration des facteurs productifs. « Main-d'œuvre, capital, propriété foncière ou les biens de production sont indispensables à chaque production. Il est facile de montrer que le résultat productif dépend de la même manière des trois catégories... Seulement pour le travail on est allé parfois assez loin que pour lui attribuer toute la valeur des produits qui sont créés avec son aide. Mais la même chose pourrait être trouvée aussi facilement d'un point de vue purement économique pour les autres facteurs de production. Cette méthode d'examen ne semble pas mener très loin. » (1)

La méthode de Schumpeter consistera à « attribuer à chaque bien de production les valeurs de tous les produits à la production desquels il participe, ou plutôt il faudra qu'apparaissent dans les fonctions de valeur des biens de production les fonctions de valeur de tous ses produits ». (2)

Donc, selon Schumpeter :

1° pour l'établissement de la fonction de valeur d'un bien de production, il faut avoir en vue tous les produits à la création desquels il collabore. C'est là la grande différence entre la théorie de Schumpeter et celle de Böhm-Bawerk ;

2° cette méthode a pour conséquence que les échelles de valeur des biens de production ne sont pas additionnables.

De même que Böhm-Bawerk, Schumpeter va justifier sa méthode par une série d'hypothèses où, les données intrinsèques variant, les formes d'imputation diffèrent. (3)

Première hypothèse :

« Si un bien de production n'a qu'une utilisation, si donc par exemple on n'obtient qu'un bien de consommation d'un moyen de

(1) Wesen... p. 248
(2) Wesen... p. 248
(3) Wesen... p. 256

production et s'il n'y a pas de substitut pour ce bien de consommation, la fonction de valeur de ce bien de production est alors simplement celle de l'utilité de ce bien de consommation. La fonction d'offre est cette courbe de valeur « inversée ».

La portée de ce cas est très réduite. Peut-on concevoir un processus de production ne comportant qu'un bien de rang supérieur ? S'il existait, alors il n'y aurait, conformément à la définition, aucun problème d'imputation.

La présentation de ce cas semble superflue. La seule conclusion à tirer de cette hypothèse est que Schumpeter admet le principe de la valeur - reflet pour les biens de production.

Deuxième hypothèse :

Si un bien de consommation résulte de la combinaison de plusieurs biens de production qui ne sont susceptibles d'aucun autre emploi et ne peuvent être remplacés, les fonctions de valeur des biens de production sont alors, chacune prise à part, identiques à la fonction de valeur du produit. Ceci sous réserve qu'il faut choisir comme abcisses des courbes de valeur des biens de production des unités telles qu'elles correspondent à la quantité de biens nécessaires à la création de l'unité du produit.

Troisième hypothèse :

Un produit a un bien de production qui est irremplaçable mais utilisable d'une autre manière. La fonction de valeur de ce bien de production est une sorte de fonction de valeur du groupe de biens à la création desquels il est nécessaire. Cette fonction de valeur se compose des parties de fonctions de valeur de ces biens qui ont chaque fois les plus grandes ordonnées.

En langage psychologique, ceci revient à dire que l'on débute en premier lieu par l'utilisation qui offre la plus grande utilité. Aussi longtemps que l'on s'en tient à cette utilisation et pour chaque partie de l'axe des abcisses qui représente la quantité de biens destinée à cette application, nous avons seulement la courbe de valeur de cette utilisation.

Si le sujet économique n'avait seulement que la quantité nécessaire, les autres utilisations ne viendraient pas en ligne de compte, et c'est alors seulement la fonction de valeur de cette application qui vaudrait pour notre bien. Si le sujet économique a plus que cette quantité nécessaire, et que ce surplus mène à une deuxième, puis à une troisième utilisation et ainsi de suite, alors ce seront les fonctions de valeur de ces utilisations qui compteront pour les quantités de notre moyen de production consacrées séparément à ces utilisations.

Il est dans la nature des choses que les parties individuelles dont la fonction de valeur du moyen de production est ainsi composée se joignent les unes aux autres ; en effet, à l'endroit du passage d'une application à l'autre, la fonction de valeur de

l'une doit couper celle de l'autre puisque, à cet endroit, la première, qui vient d'en haut, descend sous la dernière.

Il peut se produire que la fonction de valeur d'une utilisation, après qu'elle soit descendue au-dessous de l'autre, devienne ultérieurement positive à cause de la chute rapide de l'autre, c'est-à-dire qu'une utilisation à laquelle on avait déjà renoncé au profit d'une autre soit reprise plus tard.

Cela ne change rien au principe que Schumpeter énonce : « Pour les parties individuelles de la fonction de valeur d'un bien susceptible de plusieurs utilisations mais indispensable à ces utilisations, ce sont toujours les fonctions de valeur correspondant aux utilisations de ces parties qui entrent en considération. » (1)

Dans un autre de ses ouvrages (2), Schumpeter présente une solution qui est peut-être plus claire. La valeur du bien de production est alors « une sorte de fonction de valeur du groupe de biens à la production desquels il participe. Elle se compose des parties de fonctions de valeur des biens dotées chaque fois de l'ordonnée la plus haute... Dans ce cas la valeur du produit est fonction de l'une et l'autre des utilisations possibles. Elle doit donc être imputée aux deux. Cette valeur va donc traduire seulement la part due à chaque membre et non la grandeur de leur perte, car celle-ci se trouve compensée en partie, du fait de la possibilité d'une autre utilisation. L'on n'est donc en présence que d'un demi-malheur, ou plutôt de la moitié d'un malheur. » (3)

Quatrième hypothèse :

« Si un bien de production est susceptible de plusieurs usages et remplaçable dans tous, il a alors une fonction de valeur construite d'après les mêmes principes. Les fonctions de valeur des biens de remplacement qui sont à prendre en considération sont celles de ces moyens dans les combinaisons auxquelles on va devoir renoncer. » (4)

Cinquième hypothèse :

Un produit a deux biens de production dont l'un est utilisable autrement, le deuxième pas, tous les deux étant irremplaçables. Pour le bien qui est autrement utilisable valent les règles que nous avons vues jusqu'ici ; pour l'autre bien il faut considérer que, si on veut réaliser sa valeur, il faut renoncer à une autre : celle des autres applications du moyen de production autrement utilisable. La fonction de valeur de ce dernier ne peut donc pas être celle du produit, mais il convient de diminuer ses ordonnées d'une quantité correspondant à cette circonstance.

---

(1) Wesen... p. 252
(2) Bemerkungen über das Zurechnungsproblem.
(3) Bemerkungen... p. 114
(4) Wesen... p. 258

Schumpeter insiste pour que l'on considère bien que la fonction de valeur du bien autrement utilisable, n'est pas composée uniquement des fonctions de valeur du facteur autrement utilisable, mais renferme aussi celles de notre produit.

Sixième hypothèse :

Si un produit se compose de plusieurs biens de production qui sont irremplaçables mais autrement utilisables, chacun d'eux a pour fonction de valeur celle qui se dégage selon les formules précédentes de son remploi, mais les ordonnées doivent être raccourcies d'une façon correspondant à la valeur des autres biens de production dans leurs autres utilisations possibles. (1)

Septième hypothèse :

Si ces biens de production sont en outre encore remplaçables, un nouveau principe de solution n'est pas nécessaire.

Huitième hypothèse :

Il en est de même de l'hypothèse où de tels biens de production coopèrent avec d'autres, irremplaçables et non autrement utilisables.

CRITIQUE.

La théorie schumpeterienne de l'imputation a été très peu étudiée et critiquée. Le principal ouvrage en langue française qui traite de ce sujet (celui de Deltheil) n'est pas critique. L'école de Vienne réagit peu : Böhm-Bawerk ne fit aucune observation sous le prétexte que la théorie de Schumpeter « n'était pas assez transparente ». Cette position est due essentiellement aux différences entre les deux auteurs quant à la conception générale de l'économie, différences qui ne permettaient pas de compromis. Le point faible de la théorie pure est à notre avis le manque d'une présentation qui soit commune, et reconnaissable par tous. Cet inconvénient la livre à un nombre désespérant de controverses.

C'est à ce genre de critique des premiers principes du système théorique de Schumpeter et par là de la solution de l'imputation que se livre Broda (2)

Nous procéderons à trois sortes de critiques :
1. - quant aux principes de solution ;
2. - quant aux solutions proposées par Schumpeter ;
3. - enfin nous nous demanderons si l'auteur atteint son but.

1° Critique des principes de solution :

L'exemple du fiacre de Schumpeter est susceptible de nombreuses critiques :

---

(1) Wesen... pp. 257-258
(2) Broda : Die Lösungen des Zurechnungsproblems (Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung, Tome XX 1911, p. 387)

A. — Nous connaissons les données : la valeur de l'effet d'utilité, c'est-à-dire les 1.000 couronnes que le voyage rapporte, les autres coûts, 500 couronnes. La valeur à trouver par imputation est la valeur de cette course en fiacre. Ce résultat serait pour Böhm-Bawerk satisfaisant, le voyageur sachant ce que la course lui rapporte.

Si le voyageur cherche à connaître la valeur d'un autre élément de production indispensable et irremplaçable, s'il veut donc arriver au résultat de Schumpeter, la valeur de la prestation est mesurée pour lui par ces 500 couronnes.

Le calcul par le chemin de l'imputation du revenu pur, si l'on suit la méthode schumpeterienne, ne peut conduire à une valeur analogue d'environ 500 couronnes que si les données changent, c'est-à-dire si notamment la course en fiacre est introduite dans la somme des coûts, non avec le montant de la valeur qui résulte de cette solution, mais avec un autre montant connu, donné comme la somme convenue par le tarif. Le voyageur peut en effet abandonner tout le gain de son voyage au chemin de fer ou au cocher de fiacre, mais pas à tous les deux à la fois.

B. — Nous avons comme données les autres coûts en monnaie, 500 couronnes. Ils doivent être donnés, sinon il n'y aurait aucun moyen pour calculer « les autres 500 couronnes que le fiacre peut obtenir ». Il s'en suit que l'auteur introduit des grandeurs de valeurs déterminées à l'avance.

De quelle espèce sont ces grandeurs ? Ce ne sont pas des prix, puisque c'est ce que nous cherchons, ce ne sont pas non plus les valeurs de ces biens de production dans d'autres applications, car selon la théorie même de Schumpeter, elles ne peuvent être les vraies valeurs.

Deux citations de Schumpeter vont nous faire apparaître la contradiction : « Pour l'établissement de la fonction de valeur d'un bien de production, il faut toujours considérer tous les produits à la création desquels il collabore, et l'on n'a pas le droit d'extraire la valeur d'un ou de certains de ces biens. » (1) « Quand une nouvelle application avantageuse d'un produit devient possible, sa valeur monte pour deux raisons, surtout parce qu'il ne reste plus qu'une quantité plus petite pour les applications qui existaient jusque là, mais aussi parce que sa fonction de valeur est altérée. » (2)

Il ne reste donc plus qu'une seule explication : ces données seraient des valeurs en égard à l'application dont il est question. Cette hypothèse est impossible, parce que de telles valeurs ne sont pas chez Schumpeter des données mais des inconnues du problème.

(1) Wesen... p. 253
(2) Wesen... p. 252

C. — Pour Schoenfeld (1), Schumpeter tombe dans les fautes qu'il reproche à ses prédécesseurs et particulièrement à Böhm-Bawerk.

Quelles grandeurs représentent en effet les 500 couronnes que le fiacre peut obtenir dans le cas extrême, et quelles grandeurs représentent les valeurs des « autres facteurs de production » que l'on obtiendra par un procédé analogue ? Les valeurs globales de ces facteurs de production ? Schumpeter devait rejeter une telle interprétation : « Ces grandeurs de valeur sont-elles des fonctions de valeur ? Très difficilement, parce qu'à celles-ci appartient l'indication des différentes quantités de biens et des différentes grandeurs de valeurs, mais il n'est pas question d'une possible variation des quantités. » (2)

Nous sommes forcés d'admettre qu'il s'agit d'un point quelconque déterminé des fonctions de valeur. Alors les 500 couronnes seraient par exemple la valeur marginale de la course en fiacre dans le cas d'équilibre économique : si le voyageur paie tous les autres éléments du coût du voyage avec la valeur des 500 couronnes qui est indiquée, et paie aussi la course en fiacre avec ces 500 couronnes extrêmes, alors est atteinte pour lui à ce propos la limite d'acquisition de biens, et l'état d'équilibre est rétabli, l'état d'équilibre étant celui « où les tendances qui travaillent à l'acquisition plus poussée d'un bien contrebalancent celles qui travaillent dans une direction contraire. » (3)

Mais même ainsi, la chose ne s'arrange pas tout-à-fait. « Il ne peut pas y avoir un seul point (parce que les indications de valeurs s'étendent à des intervalles plus grands qu'infiniment petits), mais il y aura toute une série de points. Les valeurs marginales ne sont pas des ordonnées de fonctions de valeur, mais des intégrales partielles de celle-ci. » (4)

Schumpeter fait donc la même chose que Böhm-Bawerk qu'il blâme pourtant (5) pour avoir cherché des valeurs globales, mais des valeurs globales de très petite quantité.

D. — Ce calcul d'imputation permet-il d'arriver au but fixé par notre auteur à cette théorie ? Fera-t-il trouver les inconnues de la théorie du prix statique ?

Si le cocher était conscient de sa position, il pourrait obtenir 500 couronnes, nous dit Schumpeter. Cette valeur de la course peut devenir le prix celle-ci. Mais alors que se passe-t-il pour

---

(1) Schoenfeld : « Ueber J. Schumpeters Lösung des ökonomischen Zurechnungsproblems » (Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung, 1924, p. 463).
(2) Wesen... p. 249
(3) Wesen... p. 216
(4) Schoenfeld : « Ueber Schumpeters Lösung des Zurechnungsproblems », p. 464.
(5) Bemerkungen... p. 117, note.

les autres valeurs que nous devons calculer de la même manière ? Schumpeter nous répond que « l'on peut dire la même chose de tous les autres gens dont j'ai besoin de la collaboration pour mes affaires ». Nous obtiendrons des valeurs qui ne peuvent pas être des prix, parce que cette somme des prix potentiels des biens ne peut être plus élevée que le prix de leur effet global économique. (N'oublions pas que nous sommes en état d'équilibre statique.) (1)

2° Critiques des solutions proposées par Schumpeter :

Les solutions elles-mêmes de Schumpeter sont très critiquables. Nous allons les examiner dans l'ordre dans lequel nous les avons énoncées.

Première hypothèse :

Ce cas étant improbable, il y a peu à dire à son sujet. Cela a d'ailleurs déjà été fait, l'hypothèse qui se trouve à sa base étant la négation du problème de l'imputation selon Schumpeter.

Deuxième hypothèse :

Si vraiment, comme Schumpeter le croit, la fonction de valeur d'un produit A est identique à la fonction de valeur de chacun de ses moyens de production B, C, D, autrement inutilisables et irremplaçables, les valeurs marginales de chacune de ces fonctions de valeur seront égales ; nous aurons ya = yb = yc = yd, ce qui, traduit dans la solution schumpeterienne de cette deuxième hypothèse, devrait pouvoir s'écrire ya = yb + yc + yd et puisque ya = yb = yc = yd, ya = ya + ya + ya, ce qui est une absurdité.

Troisième hypothèse :

Comme le fait remarquer Schoenfeld, (2), Schumpeter se contredit. On ne peut en aucun cas adhérer à la description de cette fonction de valeur du point de vue de la conception fondamentale de Schumpeter. Ne déclare-t-il pas : Nous devons partir du fait que le sujet économique ne voit pas encore clair quant au choix entre les possibilités d'utilisation existantes. Il emploiera d'abord ses moyens de production pour la production des biens qui peuvent satisfaire ses besoins les plus urgents, et passera ensuite à la production pour des besoins de moins en moins urgents. » (3)

---

(1) Mayer reproche à Schumpeter (Handwörterbuch der Staatswissenschaft, 4ème édit., t. VI p. 1210 ss, t. VIII p. 1219) d'être parti de données trop étroites. Il considère comme données à priori les combinaisons de production et leur utilité marginale sans chercher à éclaircir les lois de leur formation, ce qui est une erreur. La loi de formation de la combinaison productive générale ne peut servir à rien si l'on ignore le degré d'activité des différents facteurs de production, et réciproquement.

(2) Schoenfeld, op. cit. p. 471.

(3) Théorie de l'évolution économique, (première édition allemande p. 381)

Ceci est exactement la situation de notre troisième hypothèse. Schumpeter nous dépeint comment se produira l'attribution des moyens de production aux différentes applications. « Il fera attention à chaque pas, pour voir quels autres mouvements de besoin doivent être laissés insatisfaits par suite de l'application du moyen de production pour les besoins qui ont eu la priorité. Chaque pas implique donc un choix et éventuellement un renoncement. Chaque pas ne peut être fait économiquement que quand la satisfaction de besoins plus intenses n'est pas rendue impossible par là... La stipulation fondamentale qu'un besoin ne doit pas être satisfait avant que les besoins plus intensifs ne le soient conduit finalement au résultat que tous les biens doivent être divisés d'après leurs différentes applications possibles, de sorte que les utilités marginales de chaque bien dans toutes ses applications soient également élevées... Si je divise un bien entre plusieurs applications, les utilités marginales ne doivent-elles pas être égales dans toutes ses unités, ne doivent-elles pas créer dans toutes la même utilité marginale, si ma possession de bien doit me procurer le maximum d'utilité ? » (1)

Cette description du calcul de la fonction de valeur est différente de la description de la solution de la troisième hypothèse ; parce qu'on ne commence pas une application après une autre ; toutes les applications possibles doivent être poursuivies les unes à côté des autres, et ceci aussi longtemps qu'elles offrent une utilité marginale dépassant la plus humble des utilités de la première application qui soit encore à effectuer pour le but poursuivi. Les réserves existantes du bien de production doivent être réparties sur toutes les applications, de sorte que les utilités marginales les plus basses soient toujours également élevées dans chaque application.

Schumpeter nous dit aussi qu'il peut se produire qu'une application déjà abandonnée en faveur d'une autre soit reprise plus tard. Il s'agit d'un cas régulier dans la réalité.

Il y a encore plus. Si dans l'état d'équilibre « les utilités marginales de chaque bien dans ses applications sont également élevées », alors il faut que dans la fonction de valeur du bien de production avancée ici par Schumpeter et qui comprend toutes les applications de ce bien, se trouvent aussi comprises l'une à côté de l'autre toutes les utilités marginales d'égale grandeur qui proviennent des différentes applications particulières. Cela donne alors l'image d'une fonction de valeur qui est complètement différente de la fonction de valeur constamment décroissante décrite par Schumpeter. (2) Elle n'est pas une suite d'utilités

(1) Bemerkungen... p. 128

(2) Wesen... p. 74 ; « Il apparaît maintenant qu'il n'y a qu'une particularité de nos courbes qui est nécessaire et que pour le reste elles peuvent se comporter comme elles veulent. C'est la particularité qui fait que dans les intervalles elles sont partout négatives sur l'axe des abcisses ». Cela veut dire que la courbe de valeur comprendra des grandeurs de valeur toujours décroissantes.

marginales toujours décroissantes, mais comprend des utilités marginales d'égale grandeur.

Quatrième hypothèse :

Schumpeter introduit ici le principe de substitution. On sait que Böhm-Bawerk a fait de ce principe une des bases de son explication de la formation de valeur des biens complémentaires ; il retranche d'autres applications les grandeurs de valeur déterminées par ces autres applications.

Schumpeter a critiqué l'emploi de ce principe par Böhm-Bawerk. « Nous refusons d'accorder une validité à ce principe, mais la solution du problème de l'imputation doit en tenir compte. » (1)

L'argumentation de Schumpeter revient à ceci : l'utilité marginale d'un bien de production, si l'on procède à une répartition entre toutes ses applications, doit être également haute ; par conséquent on ne peut rien obtenir par la substitution d'une de ces grandeurs de valeur à une autre.

Schumpeter critique donc ce principe dont il reconnaît à la fois l'utilité ; ceci méritait une explication qu'il ne donne pas. Cela est d'autant plus grave que l'utilisation de ce principe est incompatible avec la conception que se fait Schumpeter du problème de l'imputation : « On peut le définir comme le problème de la dérivation des fonctions de valeur de biens qui ne produisent un effet d'utilité qu'ensemble, dérivation opérée en partant de la fonction de valeur du bien produit. » (2)

La contradiction est évidente : si la fonction de valeur d'un bien de production est dérivée par le principe d'une substitution d'une autre application (c'est-à-dire d'un effet d'utilité autre que celui en question) alors elle n'est pas dérivée du bien produit.

Toutes ces objections restent valables pour les **cinquième, sixième, septième** et **huitième hypothèses.**

3° Schumpeter a-t-il atteint son but ?

L'auteur atteint-il son but par les moyens qu'il emploie ? Il déclare : « Nous prendrons le chemin suivant : en principe, seront imputées à un bien de production les valeurs de tous les produits à la création desquels il participe ». (2)

Cet emploi du principe de l'imputation recouvrante a pour conséquence inévitable que les fonctions de valeur des biens de production complémentaires ne sont pas additionnables. Cette addition est impossible, nous le savons, parce que la somme des utilités marginales des valeurs marginales des biens de production complémentaires ainsi obtenue serait plus grande que la valeur du produit commun.

---

(1) Bemerkungen... p. 131
(2) Wesen... p. 249
(3) Wesen... p. 248

Donc les fonctions de valeur des biens de production sont inconciliables avec la théorie du prix ; Schumpeter emploie ce principe de l'imputation recouvrante d'une manière erronée. L'hypothèse indispensable de l'emploi de ce principe pour l'obtention de la valeur du bien complémentaire est que ce même procédé ne peut pas être appliqué à l'évaluation des valeurs des autres biens du groupe complémentaire.

Le processus de l'imputation recouvrante ne vaut que de façon alternative, et ne peut nous donner que des valeurs alternatives. Or (1) le système d'équations du problème du prix a besoin comme données des fonctions de valeur et quantités de tous les biens, notamment des biens de production à déterminer par l'imputation. Ces fonctions de valeur doivent être déterminées de façon non-équivoque et ne peuvent être alternatives, de sorte que nous arrivons à ceci : Schumpeter fait une mauvaise application du principe de l'imputation recouvrante, et cela nous donne des résultats impropres à l'élaboration d'une théorie du prix statique ; mais même s'il avait fait une application correcte du principe, les résultats auraient toujours été impropres à la détermination du prix. Et ceci est très grave, puisque l'unique rôle qui revient à la théorie de l'imputation selon Schumpeter est précisément de nous fournir des données essentielles à la solution du problème du prix.

CONCLUSION.

Ni la théorie économique ultérieure de Schumpeter, ni la théorie économique en général n'ont pu tirer profit de la théorie de l'imputation schumpeterienne, qui s'est révélée fausse.

La théorie économique a pourtant été enrichie par le remplacement, opéré par Schumpeter, du concept de contribution productive par celui d'efficacité commune (c'est-à-dire la présence d'un bien dans une combinaison qui ne peut exister sans lui, et dépend donc de la volonté du détenteur du bien productif.) On atteint en effet par là la politique du monopole.

(1) Wesen... p. 240

CHAPITRE IV.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DU PRIX

I. LE PRIX D'EQUILIBRE.

C'est une illusion de croire que la théorie du prix ne peut fournir rien d'autre que l'explication d'un phénomène très important de l'économie de circulation. Les bases de la théorie du prix sont aussi applicables aux modèles de l'économie pure, de l'économie isolée, sans circulation, de sorte que cette théorie et ses applications embrassent toute l'économie statique et représentent un système de la logique de l'économie.

« Le problème de la théorie du prix est dans sa généralité ce qui suit. Donnés m individus A, B, C,... et leurs fonctions de valeurs pour n biens I, II, III,... leur possession de ces biens qa^1, qa^2, ...qb^1, qb^2,... A chercher les relations d'échange p^1, p^2... auxquelles on échange, et les accroissements positifs ou négatifs dqa^1, dqa^2,... dqb^1, dqb^2,... que ces possessions de biens expérimentent. » (1)

Nous devons prouver la précision non-équivoque des prix et des accroissements de biens à l'intérieur de ce problème de base. Nous atteignons ce but si nous sommes en mesure de construire autant d'équations que nous avons d'inconnues ; or le nombre de ces dernières est égal au nombre des prix de biens à définir, c'est-à-dire n-1 (pas n puisqu'un bien a été pris comme mesure de valeur), plus le nombre des accroissements des quantités économiques, qui est égal au nombre des sujets économiques présents, multiplié par le nombre des biens présents (soit mn). Ce qui nous donne en conséquence un résultat égal à $n-1 = mn$.

Nos équations déterminantes se divisent en deux groupes. Après la conclusion de l'acte d'échange, notre loi du niveau de l'utilité marginale doit être réalisée pour chacun d'eux. Cela donne des équations du nombre des individus (m) multiplié par le nombre des biens moins un, donc $m\ (n-1)$. Il manque encore $m + n - 1$ équations qui nous sont fournies par un autre groupe.

Si nous posons que dans notre marché les quantités achetées et vendues de chaque bien sont égales et se neutralisent, de sorte que leur somme est égale à zéro, nous aurons n équations, et pouvons dire que pour chaque individu les recettes et dépenses se balancent.

Il y a à première vue une équation de trop, mais la somme des dernières nommées provient de l'égalité des quantités achetées et vendues de chaque bien, de sorte que le nombre des équations se réduit à 1, c'est-à-dire au nombre des inconnues.

(1) Wesen... p. 261

La solution du problème consiste ainsi d'abord dans la preuve de sa précision non-équivoque, et dans la preuve de la dépendance réciproque de tous les prix, valeurs et quantités. Cependant un prix peut varier à l'intérieur de limites souvent considérables. « On a l'habitude de résumer ceci sous le nom de résistances, frictions... Nous observons finalement que, même si tout était en ordre, le prix ne se forme pas comme la théorie le dit... Pourquoi dériver des règles qui subissent toujours des exceptions durables et importantes, et même plus intéressantes que les règles elles-mêmes ? Nous devons reconnaître une certaine justification à cette question. Beaucoup de théoriciens ont répondu que la théorie oppose à la réalité un état idéal, et aussi que l'évolution économique cherche à atteindre un tel état ». (1) Pour Schumpeter, l'image que la théorie projette n'est pas un idéal.

Toutes les objections que nous avons commentées ici peuvent être exprimées par le fait que la libre concurrence ne survient presque jamais dans la réalité. Schumpeter lui aussi présuppose la libre concurrence, mais il entend par là qu'il ne veut et ne peut déterminer le prix que là où il n'est pas fixé par des influences autres que celles examinées ici.

Cette position est différente de celle des classiques, qui mettent l'accent sur un tout autre phénomène : « le libre jeu des forces économiques ». Une surenchère réciproque, la perte des motifs autres qu'économiques sont posées comme étant l'état normal que l'évolution recherche. On saisit alors le raisonnement qui mène de là à l'exigence du laisser faire, et à l'affirmation que la concurrence conduit à la meilleure satisfaction de tous les besoins.

Pour Schumpeter au contraire, les lois naturelles de l'économie n'exigent aucunement la libre concurrence. L'hypothèse de la libre concurrence n'est pour lui qu'un instrument méthodologique.

L'autre pierre d'achoppement qui se trouve sur le chemin de la théorie pure est le célèbre théorème du maximum. Le libre jeu des forces économiques mène à la plus grande utilité et à la satisfaction de tous les sujets.

Schumpeter dépouillera cette notion de tout contenu politique : ce théorème, pour lui, « est méthodologiquement important, mais ce qu'il dit n'est qu'une banalité qui va de soi ». (2)

Décrire l'état d'équilibre des quantités économiques et certaines variations de celui-ci forme le problème de l'économie. Tous les actes d'échange tendent à le réaliser, c'est-à-dire à réaliser un état dans lequel aucun changement de quantité ne se produit. Dans cet état où les actes d'échange cessent, nos fonctions qui ont pour seul but la description des changements

(1) Wesen... pp. 191-192
(2) Wesen... p. 198

doivent nous donner la grandeur zéro. Le calcul différentiel nous apprend qu'à l'endroit où certains quotients différentiels représentant la mesure des changements sont égaux à zéro, et disparaissent, les fonctions (ici: de valeur) prennent une valeur maxima.

Le contenu du théorème du maximum n'est donc rien d'autre que ceci : dans l'état d'équilibre il n'y a plus de tendance à des changements, et le rôle de cette phrase est de décrire l'état d'équilibre et d'aider à la fixation du prix qui doit exister pour que l'équilibre règne. C'est en vue de ce dernier but que le théorème est indispensable à Schumpeter, qui s'intéresse à l'état d'équilibre parce que « chacun y tend rationnellement. Cet état est généralement atteint quand rien d'extraordinaire ne se passe et tend à se maintenir alors que tous les autres états peuvent être considérés comme de simples stades de transition. » (1)

Les sujets économiques échangent parce que les biens qu'ils acquièrent par ce procédé sont plus nécessaires que ceux qu'ils abandonnent, et qu'ils ont donc de l'avantage à échanger. Mais chacun sait que tôt ou tard le point est atteint où on ne désire plus de nouvelles acquisitions.

Quand nous observons un individu qui échange, nous nous posons deux questions :

— Si le prix auquel quelqu'un échange est fixé, nous demanderons combien le sujet va échanger.

L'individu répondra : j'achèterai la quantité que mon argent me permet. Notre tâche est de fixer quelle est cette quantité. Cela est réalisé si nous extrayons certaines quantités et demandons chaque fois : cette nouvelle quantité vaut-elle votre argent ? Dès que la réponse sera négative nous posséderons la réponse cherchée.

— Il faudra cependant encore établir la règle générale : quand les individus ont l'habitude de se déclarer satisfaits à ce prix donné.

Si le prix n'est pas fixé mais s'il doit apparaître sur le marché, notre intérêt se portera d'abord sur la question de savoir quel prix cela sera. Si nous avons répondu à cette question, le cas est ramené au premier.

Pour que le prix soit digne d'intérêt, il doit avoir une certaine constance. Mais quel prix est-ce parmi tous ceux auxquels l'échange se réalise ? On dit que c'est le prix auquel la demande et l'offre sont égales. Ceci n'est pourtant suffisant que si nous savons quelque chose au sujet des deux grandeurs : nous n'aurions autrement qu'une équation entre deux inconnues.

La détermination manquante est donnée, selon Schumpeter, par le théorème du maximum. Le prix d'équilibre doit faire paraître avantageux cet échange : dans l'état d'équilibre, chaque échangeant obtient un maximum de valeur ou de satisfaction. Ce

(1) Wesen... p. 200

maximum que l'état d'équilibre réalise dépend de la répartition antérieure de tous les biens de consommation et de production. Il s'agit seulement du maximum qui peut être obtenu par un échange libre. Cependant quand par exemple un ouvrier reçoit un salaire d'équilibre, il s'agit là d'un salaire de famine. Le travailleur ne peut-il rien attendre d'autre ? Schumpeter nous répond : « Il est certain qu'en vertu du libre échange, et en vertu de la répartition des biens donnés, notre ouvrier ne recevra pas plus que ce qui correspond à l'état d'équilibre. » (1)

Chaque intervention dans l'état d'équilibre est nuisible, parce que par suite de cette intervention, une catégorie d'actes d'échange devient impossible qui aurait pu produire du profit. Dans ce sens, la fixation d'un maximum de travail journalier maximum est nuisible, mais cela peut être une nécessité pour l'évolution du progrès technique. Cela ne contredit pas la théorie du maximum, car « nous n'examinons pas les possibilités d'évolution ». (2)

Ce théorème a donc une signification théorique et non pratique ; il a de plus un caractère essentiellement statique et n'a de sens que sur la base d'un état économique invariable.

Une ceinture d'équations limite la portée économique de chaque sujet. Ces équations, selon Schumpeter, disent que l'équilibre existe dans le système quand la relation d'échange de chaque bien envers chaque autre est égale à la valeur réciproque de leur rapport d'utilité marginale. Si cela est le cas, il n'existera aucune tendance à changer les relations d'échange et les quantités de biens impliquées.

Chacune de ces équations peut s'écrire plus ou moins ainsi :

$$\frac{\text{« utilité marginale du bien A}}{\text{utilité marginale du bien B}} = \frac{1}{\text{relation d'échange du prix de B en A}}$$

Posons le prix du bien A exprimé en unités du bien B, égal à 3. Si un sujet est enclin à acheter sur un marché des unités du bien A pour chaque fois 3 unités du bien B, mais pas plus, ou si un sujet économique isolé est porté à donner ces 3 unités du bien B pour l'obtention de chaque unité du bien A, mais pas plus, alors la relation d'utilité marginale est égale à 3. » (3)

On échange chaque produit aussi longtemps que cela est profitable. « Si nous multiplions les deux côtés par le dénominateur de gauche, nous avons alors

$$\text{utilité marginale du bien A} = \text{ut. marg. du bien B} \; \frac{1}{\text{prix de B en A}}$$

Considérons pour le moment le prix d'équilibre comme étant fixe... il se produira que l'utilité marginale du bien B sera égale au tiers de l'utilité marginale du bien A. » (4)

---

(1) Wesen... p. 210
(2) Wesen... p. 210
(3) Wesen... p. 213
(4) Wesen... p. 214

Notre sujet se comportera de telle sorte que cela lui soit finalement indifférent qu'il obtienne une unité de A par la cession de 3 unités de B ou qu'il garde ces dernières. « Si on veut exprimer qu'on possède le bien A et qu'on doit renoncer à une partie de celui-ci pour obtenir un peu du bien B et en jouir, on peut le faire si on dit que le premier, ou mieux, la valeur de celui-ci, forme les coûts du dernier. Cette expression indique quel est le bien auquel on renonce... On peut donc écrire utilité marginale du bien A = utilité marginale du bien B. » (1)

II. L'OFFRE ET LA DEMANDE, LEURS COURBES

Les deux courbes sont les images géométriques des fonctions de valeur, les expressions dans lesquelles les grandeurs de valeur des biens sont résumées et servent à la solution du problème du prix.

Que signifient ces deux courbes ?

La courbe de demande est simplement la fonction de valeur. On pourrait cependant, selon Schumpeter, faire la distinction suivante : les fonctions de valeur pourraient être construites sans considération de l'estimation du bien dont l'utilité marginale donne l'unité de mesure pour représenter l'échelle des valeurs du bien considéré. La courbe de demande comprendrait ces variations, ce qui fait que finalement elle exprimerait aussi comment le plus grand abandon du bien de prix, rendu nécessaire par l'achat de plus grandes quantités du premier ou par de plus hauts prix de celui-ci, influence la demande et le revenu marginal mesure une utilité marginale.

Il convient de faire attention au fait qu'il existe une demande de biens qui s'explique, non par des besoins au sens étroit du terme, mais seulement par les nécessités techniques du marché.

Si un sujet économique échange d'abord un bien A pour un bien B, et ensuite un bien C contre un bien D, alors les relations d'échange de A et B et de C et D doivent être égales à la valeur réciproque du rapport d'utilité marginale de A et B dans le premier cas et de C et D dans le deuxième. Une liaison entre ces deux relations existe quand nous appliquons la même mesure de valeur aux deux cas. Nous admettons alors que notre sujet économique n'échange qu'un bien, par exemple A, contre B et D. Les deux cas peuvent alors être comparés. Si une unité de B lui coûte 3 unités de A, et une unité de D 4 unités de A, si donc le prix de B exprimé en A est égal à 3, celui de D exprimé en A est égal à 4. S'il s'agit de prix d'équilibre, la relation d'utilité marginale de A et B est égale à 1/3, celle de A et D à 1/4. Sinon un état de repos ne se produirait pas. En effet, si

(1) Wesen... p. 215

par exemple les prix de B et D n'étaient pas dans ce rapport, mais bien de 3 à 6, alors que la relation d'utilité marginale de B et D reste inchangée égale à 3/4, que se passerait-il ?

Si notre individu vend une unité de D, il pourra se procurer deux unités de B pour le prix de vente exprimé en A, et donc faire un plus grand gain d'utilité que s'il conservait cette unité de D. Le sujet économique ne sera pas satisfait tant que ce rapport entre les prix des deux biens ne sera réalisé. Un tel détour est très fréquent, et l'échange indirect est un élément nécessaire du mécanisme de tout marché où plus de deux marchandises sont échangées. Ce point est extrêmement important : Walras l'avait aperçu mais non développé. On pourrait dire qu'il ne pourrait y avoir de libre concurrence sur un marché sans échange indirect.

Il convient enfin de remarquer que la demande de quelqu'un pour un bien ne dépend pas de lui seul, mais de toute sa provision de biens : « Personne n'estime le sel quand il ne possède rien à saler ». (1)

Le même principe de complémentarité existe pour les coûts. Que sont les coûts ?

Nous supposerons connues les versions anglaises, américaines et de Böhm-Bawerk, et n'analyserons que la conception propre à Schumpeter. « Les grands traits de l'évolution de la chose sont simples. Si les théoriciens de l'utilité marginale apparaissent avec l'affirmation que les deux membres de la famille offre/demande sont régis par le principe de valeur, c'est-à-dire sont à comprendre du côté de la demande, et qu'il n'y a pas de principe d'explication dans les coûts, que seuls les classiques ont soulignés, alors on commence par contester cette conception. » (2)

La nouvelle position est partie d'Adam Smith : « Ce qu'un bien coûte vraiment est la peine et l'effort pour l'obtenir. » Cette formule est naturellement insuffisante : elle ne dit rien sur le genre de peine et d'effort, sur la forme de la fonction qui doit les représenter s'il faut que cette argumentation puisse être introduite dans le raisonnement scientifique.

Faut-il l'exprimer en travail ? « Les objections contre cette conception sont trop claires pour qu'elle fournisse beaucoup de satisfaction. Avant tout l'analyse des biens de coûts ne mènerait pas seulement au travail, mais au moins au sol, ce qui serait tout-à-fait fatal pour cette théorie, et la question se poserait alors de savoir si le malaise lié au travail est véritablement l'argument déterminant, si ce n'est pas plutôt leur valeur. Cette dernière éventualité se trouverait dans une proximité dangereuse avec la théorie de l'utilité marginale. » (3)

---

(1) Wesen... p. 482
(2) Wesen... p. 222
(3) Wesen... p. 223

Il n'est point satisfaisant pour Schumpeter d'expliquer le coût en termes de renoncement, d'effort ou de sacrifice. « Que signifie renoncement ? Rien d'autre que cession de biens dans le but d'en obtenir d'autres. Et la grandeur du renoncement ne peut consister qu'en la valeur de ces biens à céder en production ou en échange. S'ils n'avaient pas une valeur quelconque, leur cession ne serait pas un renoncement et elle l'est seulement pour autant qu'ils ont une valeur. Tout ce qu'on obtient par cette expression est donc que l'on extrait hors du complexe un bien de coût, notamment le travail, et qu'on explique que pour lui ce n'est pas sa valeur mais le malaise lié à son application qui entre en considération. » (1)

Il faut donc chercher un succédané du principe de valeur pour les biens de coût à céder. On l'a trouvé après Senior dans le retardement du plaisir, mais pour Schumpeter ce principe « ne suffit pas et est une base trop étroite pour le phénomene du coût », et d'autre part il ne s'agit là simplement que d'une expression du principe de valeur : c'est donc à nouveau à un phénomène de valeur que l'on se trouve ramené.

La deuxième question que l'on se pose est la suivante : que doit donner la théorie de la désutilité ?

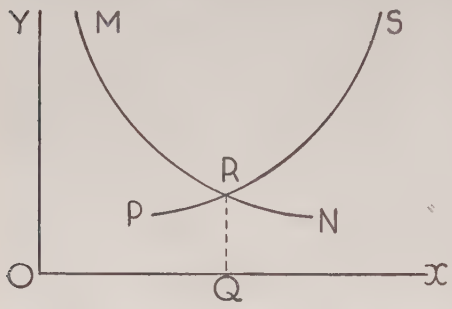
La réponse ne peut être autre que celle-ci : elle doit expliquer la forme de la courbe d'offre d'une manière utilisable, et n'être pas en contradiction avec les faits. Cela ne signifie pas que quelque chose dans la réalité doit lui correspondre, mais qu'elle doit avoir certains caractères de forme. (On peut en dire autant de la courbe de demande). « Si par exemple une nouvelle application devenait possible pour un bien quand sa quantité a atteint une certaine grandeur, ce qui s'exprimerait par le fait que sa valeur devient brusquement plus grande au lieu de diminuer, alors la courbe de demande ne baisserait plus mais monterait. Il pourrait cependant se produire alors qu'elle ne coupe plus la courbe d'offre, et qu'il n'existe plus d'état d'équilibre, ou qu'il y en ait plusieurs. Pour que cette éventualité ne se produise pas, la possibilité doit en être exclue, et c'est à cela que sert le fondement psychologique de la loi. » (2) La chose est tout-à-fait pareille pour la forme de la courbe d'offre : elle doit avoir le caractère de forme inverse, c'est-à-dire « monter avec le prix et la quantité existante d'un bien pour les deux raisons suivantes : cela est nécessaire pour qu'elle coupe la courbe de demande et pour assurer l'image de l'équilibre, et ensuite pour exprimer ces faits économiques de la hausse de l'offre dans les conditions citées. » (3)

Si nous portons tous les prix possibles d'un bien sur l'axe des ordonnées d'un système de coordonnées rectangulaire, et les quantités de ces biens, offertes et demandées à ces prix, sur l'axe

(1) Wesen... p. 223
(2) Wesen... p. 225
(3) Wesen... p. 225

des abcisses, alors il se produit une courbe de demande de la forme MN et une courbe d'offre de la forme PS.

Le point de section R donne l'état d'équilibre, RQ représente le prix d'équilibre, et OQ les quantités converties à ces prix.



Aucune de ces courbes ne peut avoir des points de renversement si l'on veut que notre image simple ne soit pas brouillée.

On voit que la courbe d'offre considérée du point de vue de la forme n'est rien d'autre qu'une courbe de valeur inversée, celle des biens qui doivent être cédés pour l'acquisition du bien dont il est question, donc ou bien celle d'un bien de prix, ou bien celle des biens de production à employer pour la création du premier.

Cette façon de considérer a l'avantage de couvrir en même temps les cas d'échange et de production. En outre, en considérant la courbe d'offre comme une fonction de valeur, de sorte qu'on puisse dériver les fonctions de valeur des biens de consommation, on a alors la possibilité de réduire le nombre de nos hypothèses fondamentales, on n'a besoin d'obtenir seulement (par interrogation) que les fonctions de valeur des biens de consommation.

Schumpeter serait alors en état de décrire les effets réciproques des valeurs des biens de consommation et de production de façon purement théorique, et avec les moyens de son système, sans avoir recours à davantage d'observations de faits, alors qu'il n'aurait pu le faire si la courbe d'offre se basait sur un principe indépendant. « Si la mesure monétaire des biens de production... se laisse décrire par des fonctions de valeur, alors le problème de la répartition est ramené par là au problème de l'échange, et on peut dire qu'en cela il est déjà résolu en principe. Et cela est possible : la courbe d'offre se laisse effectivement, comme nous avons vu, concevoir comme courbe de valeur. » (1)

Il y a donc selon Schumpeter deux courbes de demande qui se coupent, et non une courbe d'offre et une courbe de demande, différentes en essence. Cette vue se trouvait déjà chez Mill qui a dit que dans chaque demande se trouve une offre et dans chaque offre une demande.

Avec la théorie du prix, Schumpeter a abordé le centre de l'économie pure, et a voulu obtenir la preuve stricte de la détermination non-équivoque de l'état d'équilibre. (2)

---

(1) Wesen... p. 227

(2) La critique de cette théorie est examinée plus loin, voir :
— La critique de la statique de Schumpeter.
— La critique de la méthode de variation.

CHAPITRE V.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE LA MONNAIE.

Une intéressante et instructive évolution des idées de Schumpeter sur la monnaie peut être découverte à travers le cours de ses publications.

Dans sa première oeuvre (Wesen und Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie : Bases d'une théorie de la monnaie, deux pierres fondamentales de cette théorie ; discussion de certains phénomènes sociaux) (1), il décrit la monnaie comme un bien et le prix comme la valeur d'un bien donné, exprimé en quantité d'un autre bien. L'analyse de l'utilité marginale est applicable. Cette vue persiste dans la première édition de sa « Théorie de l'Evolution Economique ». Ce n'est qu'avec « Das Sozialprodukt und die Rechenpfennige » (2) que la théorie de Schumpeter trouve son expression définitive. Schumpeter arrive à la conviction que la monnaie n'a pas de valeur subjective : « La monnaie n'est pas par nature un bien, même quand elle est composée d'une matière qui a de la valeur. »

Nous étudierons successivement ces deux théories, en portant cependant plus d'attention à la dernière étape de sa pensée.

LE PREMIER ETAT DE LA THEORIE MONETAIRE

Dès que plus de deux marchandises sont échangées entre plus de deux individus, il se produira des actes d'échange dont le but est, complètement ou en partie, l'acquisition de biens en vue d'un autre échange. Chaque bien qui est l'objet d'un tel acte d'échange est de l'argent, c'est-à-dire remplit une fonction purement technique au service du mécanisme du marché. L'échange altère la fonction de valeur du bien ; on doit introduire les fonctions de valeur des biens qui peuvent être échangés avec les biens en question, et ensuite à nouveau les fonctions de valeur des biens qui ont réellement été échangés, dans les fonctions de valeurs des premiers.

L'échange indirect influence encore d'autre façon les fonctions de valeur des biens. Il a en effet la tendance de priver ces derniers des applications auxquelles ils sont capables de servir immédiatement. Si l'on se sert seulement d'un ou de deux biens pour l'exécution de l'échange indirect, des quantités relativement

(1) Wesen... pp. 286-297
(2) Das Sozialprodukt und die Rechenpfennige : Glossen und Beiträge zur Geldtheorie von heute, Archiv für Sozialwissenschaft, Vol. XLIV, pp. 627-715.

grandes peuvent ainsi être soustraites ; cela a, comme toute limitation de la quantité d'un bien, la conséquence d'élever leurs utilités marginales. « Ces deux aspects sont fondamentaux, alors que c'est surtout le deuxième qui a été étudié. Toute la théorie de la monnaie se trouve là. » (1)

Il est de la plus grande importance de séparer la fonction de moyen d'échange d'un bien et la fonction de mesure de valeur. Ces deux fonctions sont en effet tout-à-fait différentes d'après leur essence, et n'ont en principe rien à faire l'une avec l'autre : elles sont notamment entièrement séparables. Nous pouvons employer la monnaie comme moyen d'échange, et pourtant estimer tous les biens en pommes, sans que cela représente une difficulté de principe. Les deux sont même parfois séparés dans la pratique ; quand un bien déterminé a une signification toute spéciale pour quelqu'un, il sera porté à estimer tous les autres biens en unités de ce premier bien. Le père de famille pauvre exprime parfois ses attributions de valeur en unités de pain, l'ivrogne en litres de vin.

La théorie de la monnaie comme mesure de valeur et la théorie de la monnaie comme moyen d'échange sont complètement différentes pour Schumpeter (2) parce que le fait qu'un bien soit choisi comme mesure de valeur n'a, contrairement au cas où il est choisi comme moyen d'échange, pas la moindre influence sur sa fonction de valeur et sur sa quantité ; par conséquent, ses utilités marginales ne sont pas modifiées. On peut objecter à cette vue de Schumpeter que, si l'on peut dire qu'une quantité d'un bien quelconque équivaut pour moi à par exemple 1.000 de ces « valeurs pommes », je ne possède peut-être pas ces 1.000 pommes. Si je les possédais, j'évaluerais chacune d'elles beaucoup moins que j'ai évalué cette première « unité valeur pomme », de sorte que ma mesure de valeur changerait. Sur la base de l'utilité marginale qu'une pomme aurait alors pour moi, je devrais peut-être évaluer cette quantité de biens à un million de pommes. Schumpeter répond à cela : « Il ne faut pas dire : cette quantité vaut 1.000 pommes, mais le plaisir que m'a donné la consommation de la quantité de biens est 1.000 fois plus grand que celui que me donne la consommation d'une pomme par jour. » (3)

Il est devenu usuel de distinguer trois fonctions de la monnaie. Elles sont caractérisées par les mots : moyen d'échange, de mesure de valeur, et d'épargne.

La monnaie remplit nécessairement la première de ces fonctions, la deuxième, généralement mais pas toujours ; quant à la troisième, il est sûrement possible de conserver des richesses autrement qu'en argent. (4)

---

(1) Wesen... pp. 286-287
(2) Wesen... p. 289
(3) Wesen... p. 290
(4) Wesen... p. 291

Historiquement, le caractère monétaire d'un bien s'est affirmé par la fonction de moyen d'échange. « Un support est nécessaire à la circulation, tandis qu'il ne l'est pas pour la numération » (1)

La fonction de mesure de valeur peut être remplie par un autre bien que la monnaie ; qu'est-ce que l'échelle mobile des salaires, sinon cela ?

Schumpeter démontre « la fertilité de sa théorie » en répondant à deux questions :

1. - la monnaie peut-elle être composée d'une matière qui n'a pas de valeur d'emploi ?

2. - comment un accroissement de la quantité de la monnaie agit-elle sur sa valeur ?

« La réponse qu'on apportera à ces questions servira de pierre de touche à une théorie de la monnaie. » (2)

1° — En ce qui concerne la première question, il faut avant tout souligner que nous ne parlons pas ici de la monnaie de crédit ; un document qui contient la promesse d'une certaine somme de monnaie peut en général, et quand son remboursement est garanti, circuler comme de la monnaie.

Schumpeter reprend sa distinction qui apparaît au fur et à mesure de l'analyse comme fondamentale.

A. — Si nous considérons la monnaie comme mesure de valeur il est évident que ne peut servir comme mesure de valeur que quelque chose qui a de la valeur. » (3)

Cela va en effet de soi : pour pouvoir comparer les valeurs de différents biens entre elles, on doit les réduire à un même dénominateur ; il faut donc une unité de valeur, et quoi que l'on choisisse dans ce but, cela doit toujours être une valeur.

B. — La monnaie comme moyen d'échange ne peut également se passer de valeur, sinon elle ne pourrait se trouver dans des relations d'échange déterminées avec d'autres biens. « Mais cela signifie seulement que la représentation de quelque chose « ayant de la valeur » se mêle à la monnaie, et non que la matière dont elle est composée et qui circule effectivement doit avoir de la valeur. Un morceau de papier auquel est liée la représentation de la valeur d'un mouton peut, si les conditions nécessaires sont supposées exister, circuler aussi bien que le mouton lui-même, si ces papiers ne sont pas plus nombreux que les vrais moutons. Quand il s'agit de l'utilisation de moutons pour l'échange indirect, on acquerra alors généralement ces papiers au lieu des vrais moutons. » (4)

---

(1) Dupriez « Des mouvements économiques généraux » T. II, p. 388.
(2) Wesen... p. 291
(3) Wesen... p. 292
(4) Wesen... p. 293

L'Etat doit veiller à ce que l'on ne produise pas n'importe combien de ces papiers. On peut donc répondre affirmativement à la question. Il ne peut exister de monnaie de cette sorte que dans un Etat. On voit combien cette théorie est proche de celle des nominalistes, de celle de Hildebrand et de Bendixen en particulier.

2° — Comment l'accroissement de la quantité de la monnaie agit-il sur sa valeur ?

Nous retrouvons toujours la distinction entre moyen d'échange et mesure de valeur.

A. — Quand la quantité d'un bien que je possède et dont l'utilité marginale sert de mesure de valeur s'accroît, comment cela agit-il sur sa fonction de mesure de valeur ?

La réponse est très simple : « L'utilité marginale baissant, ma mesure de valeur devient donc de plus en plus petite ; par conséquent, l'expression en nombre de mes estimations deviendra d'autant plus grande, pas dans les proportions auxquelles on pourrait s'attendre d'après la théorie quantitative, mais dans les proportions qui sont données par les échelles d'utilité marginale. » (1)

Schumpeter est donc très près de la théorie quantitative telle qu'elle est exposée par J.S. Mill par exemple. Il ne la réfute pas ; il la complète en y incorporant l'analyse marginale.

B. — Comment agit l'accroissement du « moyen d'échange monnaie » sur la valeur ?

Nous devons distinguer entre l'accroissement de la quantité du bien qui donne la base de valeur du moyen d'échange, et l'accroissement du signe monétaire. (2)

Dans le premier cas, nous avons deux catégories d'actions. D'abord la valeur et le prix de ce bien baissent, c'est-à-dire les prix exprimés en unités de ce dernier bien montent, et cela conformément aux échelles de demandes existantes pour ce bien. Jusqu'ici le changement du niveau de prix sera purement nominal. Si l'accroissement se produit seulement chez une partie des sujets, tous ceux qui disposent d'un revenu fixe seront d'abord désavantagés, et la production et la consommation s'efforceront de prendre d'autres routes. Il se produira rapidement une réaction contre ce procédé, mais jusqu'à ce que cela se produise interviendront des changements tellement fondamentaux de la situation antérieure de l'économie, qu'un retour à cette situation est impossible. Schumpeter se range avec Neisser (3) parmi ceux qui pensent que rien n'autorise à compter sur le rétablissement du système

(1) Wesen... p. 293
(2) Wesen... p. 294
(3) Neisser « Monetary expansion and the structure of production » vol. I, nov. 1934, p. 435

antérieur si l'installation des nouveaux procédés de production a été achevé. Contre cela, Hayek avait soutenu : «L'ancienne répartition tendra à se rétablir dans la suite, parce que les consommateurs essaieront de développer leur consommation jusqu'à ce qu'elle revienne aux proportions habituelles. » (1)

Examinons à présent l'autre cas. Pour en rester à notre exemple, on émet de nouveaux papiers qui représentent chacun la valeur d'un mouton. Le prix des moutons baissera. Le prix qui s'était fixé pour les moutons quand il circulait seulement autant d'unités de monnaie de papier qu'il y avait de moutons, était moins élevé que le prix qui aurait existé s'il n'y avait pas eu de monnaie de papier, et si les moutons avaient tout de même été un moyen d'échange, parce que cette fonction en aurait soustrait à un autre emploi. Maintenant que la quantité de monnaie a augmenté, il se produira encore plus rarement que des moutons soient employés comme moyen d'échange ; c'est pourquoi les quantités de ces derniers augmentent, et ainsi leur valeur et prix monteront. Ce qui nous permet d'arriver à la conclusion suivante : « L'émission de papier monnaie diminue la valeur du bien sur lequel le papier monnaie repose. » (2)

Dans « Wesen... » Schumpeter reste encore très attaché à l'école viennoise. Sa tentative d'expliquer la valeur de la monnaie au moyen des mêmes méthodes que la théorie autrichienne emploie pour tous les biens le rapproche de celle-ci. Mais sa reformulation des théories autrichiennes (c'est le but qu'il poursuit dans « Wesen... ») le mène par certains côtés à la théorie quantitative et à la théorie nominaliste juridique de la monnaie.

LE DEUXIEME ETAT DE LA THEORIE MONETAIRE.

La deuxième théorie de la monnaie de Schumpeter se trouve dans « Das Sozialprodukt und die Rechenpfennige. »

Dans cet article, Schumpeter prend une position qui en de nombreux points se place exactement à l'opposé de celle qu'il soutenait dans « Das Wesen... ». Il rejette l'application des principes de l'école autrichienne au problème de la monnaie et fait abstraction des réactions subjectives des individus. L'utilisation de l'utilité marginale pour trouver le pouvoir d'achat de la monnaie « voudrait dire qu'on obtient des biens avec de la monnaie parce qu'elle a une valeur d'échange, alors qu'elle a seulement une valeur d'échange parce qu'on commande des biens avec elle. » (3)

La théorie marginaliste de l'analogie de la monnaie et d'un bien tombe d'autant plus que les substituts monétaires et une augmentation de la vélocité de la circulation causent aussi bien une augmentation des prix qu'une augmentation de la quantité.

---

(1) Hayek « Prices and Production » p. 57-58
(2) Wesen... p. 295
(3) Das Sozialprodukt... p. 647

La base de l'argumentation de Schumpeter est que le problème consiste à étudier le rôle joué par la monnaie dans le flux circulaire. Cette proposition dont l'importance ne peut être surestimée revient à dire que la théorie monétaire doit nécessairement et dans tous les cas être une partie de la théorie générale du processus économique. Elle signifie :

1. - que la théorie monétaire doit nécessairement être une partie d'un corps d'analyse qui vise à la détermination des prix monétaires.

2. - qu'une théorie générale des prix contient nécessairement une théorie de la monnaie.

Schumpeter suivant donc la méthode de Quesnay et Walras conçoit la vie économique comme un flux circulaire dans lequel la dépense monétaire est dirigée contre des objets vendus pour ces sommes ; le processus économique entier consiste dans l'échange de services productifs contre des biens de consommation. L'auteur résume ceci dans la notion de produit social : chaque individu met pour ainsi dire sa contribution dans un grand automate économique, sous la forme de services productifs, et reçoit une quantité de biens dont la somme totale forme le produit social ; l'usage de la monnaie découpe ce processus, ce qui fait que d'un côté il y a le marché des biens de production, et de l'autre celui des biens de consommation. Sur le marché des biens de production il y a échange des instruments de production offerts par les consommateurs qui présentent leurs services contre de la monnaie ; celle-ci, à son tour est offerte par les entrepreneurs qui forment la demande. Sur le marché des biens de consommation, c'est l'inverse qui se produit.

« Les consommateurs du marché des biens de consommation sont les mêmes que ceux qui, sur le marché des biens de production, étaient les offrants. De sorte qu'ils ne peuvent donner sur le marché des biens de consommation que la même somme de monnaie qu'ils ont reçue sur le marché des biens de production. » (1)

C'est là-dessus que Schumpeter construit sa théorie de la monnaie, c'est-à-dire sur l'équation existant entre la somme des prix de tous les biens de consommation et la somme de tous les biens de production, les deux sommes étant chacune égale à la somme de tous les revenus en monnaie ; cette somme des revenus est donc égale au produit social.

Le rôle de la monnaie est secondaire ; elle n'est qu'un signe (jeton) donnant droit à de la marchandise. Elle n'a pas de valeur subjective, car elle ne satisfait aucun besoin qui puisse être apprécié subjectivement. « Elle n'est pas un bien par nature, même quand elle est composée d'une matière qui a de la valeur. » (2)

(1) Das Sozialprodukt... p. 634
(2) Das Sozialprodukt... p. 646

Elle n'est qu'un simple moyen de calcul pas différent d'un billet de théâtre qui donne droit à une place déterminée.

Le problème de la valeur de la monnaie n'est que celui de son pouvoir d'achat. « Quand on a compris que la monnaie n'est rien d'autre qu'un moyen technique auxiliaire de la circulation économique, qu'une marque de jeu sans signification propre, alors tout autre point de vue perd son fondement. » (1)

Résumant les principales différences entre la monnaie et les biens, Schumpeter indique :

1. - que la monnaie a seulement une valeur réfléchie ;

2. - que son utilité diminue avec l'augmentation de sa quantité, plus lentement que celle d'un autre bien ;

3. - que son utilité marginale dépend de la quantité, à la fois de monnaie et de biens ;

4. - qu'une société n'a pas une demande définie de monnaie (2).

Le point de départ de la théorie de Schumpeter sera donc l'équation entre la somme totale des revenus et la somme des produits de consommation.

Le mode de représentation sera purement mécanique, puisque selon lui, ce sont les couronnes qui achètent les biens dans une proportion définie gouvernée par les circonstances objectives. Si nous « posons la somme des revenus de tous les individus d'un Etat (en comprenant le revenu de l'Etat et des autres institutions publiques) pendant une année comme étant égale à E, la quantité de monnaie à M, le taux de circulation à U, les biens séparés d'usage et de consommation devant être renouvelés à la fin de la période considérée a m^1, m^2, m^3, m^n, et leur prix égal à p^1, p^2, p^3, p^n, nous avons l'équation statique fondamentale $E = MU = p^1 m^1 + p^2 m^2 + p^3 m^3 \ldots p^n m^n$ (3).
Suivant ce système de représentation, c'est le revenu en monnaie E qui est égal au produit de la quantité de monnaie et de son taux de circulation U qui achète la quantité totale des articles de consommation.

Les traits distinctifs de l'analyse de Schumpeter peuvent être analysés sous quatre rubriques :

1. - la limitation de l'équation des échanges aux revenus réels et monétaires des consommateurs ;

2. - la description particulière de M dans l'équation ;

3. - le concept d'efficience monétaire ;

4. - le sens de la causalité.

(1) Das Sozialprodukt... p. 651
(2) Das Sozialprodukt... p. 654
(3) Das Sazialprodukt... p. 675

1. — La limitation de l'équation des échanges.

Nous remarquons tout de suite que Schumpeter néglige dans cette équation la somme des biens de production. Ceci est normal, puisque nous sommes dans une économie stationnaire où la valeur des biens de production et celle des biens de consommation sont égales. Certes des biens de production sont produits, et ceux-ci sont employés à produire des biens de consommation qui apparaîtront dans une période ultérieure, tandis que par ailleurs des biens de consommation achevés sont le résultat de la combinaison des biens de production de la période précédente. Ainsi dans une économie stationnaire, aux biens de production de chaque période correspondent les biens de production d'égale valeur de la période précédente, incorporés dans les biens de consommation de la période considérée, si bien que finalement le produit net de chaque période s'élève effectivement aux seuls biens de consommation.

Les causes de la valeur procéderaient donc autant de la sphère des biens de production que de celle des biens de consommation. Schumpeter lui-même dit qu'à côté de l'équation des revenus des consommateurs, il pourrait établir une équation des biens de production. (1)

Mises (2) objecte que les événements dans le monde industriel sont au moins aussi importants que ceux du domaine de la consommation, et ceci est vrai, même si la valeur de la monnaie est rapportée au coût de la vie.

2. — La description particulière de M dans l'équation.

M, c'est-à-dire la quantité de monnaie. Cette conception est très large, puisque la monnaie n'est qu'un signe abstrait. Schumpeter range dans cette catégorie tout ce qui sert à l'acquisition du produit social, mais seule doit être comptée la monnaie qui circule; les réserves publiques et privées n'entrent donc pas dans M.

3. — Le concept d'efficience monétaire.

Ce concept n'avait jamais été employé avant Schumpeter, excepté par Thomas Attwood (3). Pigou (4) avait certes à la même époque que Schumpeter analysé le même facteur, mais il l'avait emprunté à Marshall, qui ne devait l'employer lui qu'en 1927. (5)

C'est le nombre de fois que, durant chaque processus de production, chaque unité monétaire parcourt le circuit, qui

---

(1) Wesen... p. 675
(2) Mises « Theorie des Geldes und der Umlaufsmittel » p. 253.
(3) Attwood : Letter to the Right Honourable Nicholas Vansittard on the Creation of Money and its Action upon national Property. Londres 1817 p. 29.
(4) Pigou « The exchange value of legal tender money » (Quarterly Journal of Economics, nov. 1917).
(5) Marshall « Money, credit and commerce » pp. 45 ss.

a pour point d'arrivée et de départ la consommation. Nous avions E = MU, d'où

$$U = \frac{E}{M}$$

L'efficience de la monnaie est égale au revenu monétaire annuel divisé par la masse de la monnaie existante. (1)

Schumpeter considère cette efficience comme étant objectivement donnée. Il se déclare d'accord avec l'ancienne théorie quand il attribue le rôle causal à M. La vitesse de circulation telle qu'il la définit est presque toujours égale à 1, et est par là une constante. (2)

4. — Le sens de la causalité.

Schumpeter déduit trois propositions de cette équation. La première constate qu'un changement de la quantité des biens de consommation ne peut avoir lieu sans un changement de la somme MU. Tout changement des prix des produits sera compensé par des variations proportionnelles d'autres prix. Un changement de la quantité totale des biens de consommation ne peut entraîner une modification de M ou de U. Par cette proposition, Schumpeter établit que les changements du côté droit de l'équation ne peuvent entraîner la modification du côté gauche.

Deuxième proposition : tout changement de M ou de U entraîne un changement de la somme des biens de consommation, M et U ne pouvant se compenser pour rétablir l'équilibre. En effet, si nous examinons la définition de Schumpeter, nous voyons que ces deux facteurs sont indépendants l'un de l'autre. L'augmentation des prix n'est pas proportionnelle à celle de la quantité de la monnaie, ceci parce que, selon Schumpeter, les consommateurs ne sont pas toujours conscients du fait, et aussi parce que l'augmentation de la quantité de monnaie n'est pas générale, certains consommateurs n'en bénéficiant pas. Pour ces deux mêmes raisons, la hausse des prix n'est pas générale et en tous points égale. La hausse alors n'est plus seulement nominale, car elle entraîne des modifications dans la répartition sur le marché des biens de consommation, et un changement du pouvoir d'achat réel sur le marché des biens de production. Cependant ces changements ne sont pas tous durables, car les salaires réels tendent à retrouver leur niveau antérieur. Mais dans de nombreux cas, l'adaptation ne se fait pas ; c'est le cas par exemple pour les créanciers de sommes prêtées à intérêt fixe ; d'autres individus par contre profitent de la hausse des prix. (3) Schumpeter attribue donc un facteur causal à la quantité de monnaie.

Schumpeter étudie ensuite les conséquences d'une augmentation de la quantité de monnaie métallique et l'augmentation d'une

(1) Das Sozialprodukt... p. 674.
(2) Das Sozialprodukt... p. 685.
(3) Das Sozialprodukt... p. 687.

quantité de monnaie-papier créée par l'Etat. La destination industrielle mise à part, cette augmentation fait croître le nombre de bons qui donnent droit au produit social. Le système économique doit rendre des services aux nouveaux possesseurs alors que ceux-ci n'ont pas rendu de services correspondants. Le niveau de prix augmente. « La valeur subjective de l'or ne diminue pas... parce qu'il y a moins de marchandises par unité monétaire. » (1) Ceci est aisé à comprendre.

Supposons avec Schumpeter un chercheur d'or qui fait frapper l'or qu'il trouve. Si ces pièces vont à l'achat de biens de consommation, les prix des biens achetés augmenteront. Le revenu monétaire du vendeur augmentera donc, de même que celui des fournisseurs de ce vendeur. Le revenu réel du chercheur d'or et de ses fournisseurs est augmenté au préjudice du revenu réel de tous ceux qui n'ont pas pris part à l'augmentation de la quantité de monnaie métallique. Il y a un changement dans la répartition des revenus réels et une sorte de gaspillage économique. (2)

Si l'or va a l'achat des biens de production, les ouvriers et autres personnes intéressées à la production voient leur revenu augmenter avant que les prix des biens de consommation augmentent. Les revenus réels des individus dont les revenus monétaires n'ont pas augmenté sont diminués dans ce cas également. On assistera, grâce à cette épargne forcée, à un élargissement du processus de production. (3)

Les conditions pour un passage à la dynamique seront bonnes. S'il s'agit d'une augmentation de la monnaie de papier, les effets sont les mêmes que lors d'une augmentation de la monnaie métallique.

Schumpeter construit sa conception bien connue du développement économique. (4). Afin de maintenir la causalité de MU, Schumpeter montre que MU ne peuvent s'adapter passivement à des causes qui ne seraient pas monétaires, sans cela la causalité pourrait se trouver du côté droit de l'équation, et M ne serait plus « cause autonome des variations de prix » (5). Schumpeter constate cependant que la quantité de monnaie venant sur le marché dépend des causes économiques. Par conséquent, les prix peuvent déterminer la quantité de monnaie et celle-ci dépendant de son pouvoir d'achat, le pouvoir d'achat de la monnaie influe donc sur sa quantité. Comment sortir de cette impasse ?

« Les choses se passent comme si le niveau des prix provoquait des variations de la quantité de monnaie... Le niveau des prix

(1) Das Sozialprodukt... p. 688.
(2) Das Sozialprodukt... p. 689.
(3) Das Sozialprodukt... p. 691
(4) Das Sozialprodukt... pp. 691-694.
(5) Das Sozialprodukt... p. 691.

ne peut prendre naissance que si une quantité de monnaie et une vitesse de circulation données préexistent. Si un niveau de prix déterminé provoque un changement de la quantité de monnaie métallique, ce niveau ne reste pas à son état primitif : il est changé à son tour. Ce changement de la quantité de monnaie est à expliquer par des considérations purement monétaires. Il est donné par le mécanisme de l'économie monétaire ; il ne repose pas directement sur les causes économiques qui ont provoqué l'augmentation de la production métallique et de la frappe de monnaie. La quantité de monnaie métallique ne s'adapte pas simplement au niveau des prix, elle adapte en même temps ce niveau des prix à elle-même. D'ailleurs, la nouvelle quantité de monnaie ne peut être mise en circulation, non par le niveau des prix en hausse, mais par le niveau des prix en baisse. » (1)

CRITIQUE.

A. — Forme générale.

Une première série de critiques s'adresse à la forme générale de la présentation. Les équations quantitatives n'ajouteraient rien à notre compréhension, parce qu'elles sont de pures identités. Cette allégation «est aussi vieille que la popularisation de ces équations. » (2) Ces équations sont critiquées parce qu'elles seraient des identités, parce qu'elles nous disent que la monnaie dépensée est égale à la monnaie reçue. En mettant ceci sous forme algébrique, $Md = Mr$, il n'est point besoin de souligner que l'équation de Schumpeter n'est pas de ce type.

B. — Forme particulière.

Haberler, partant de l'équation de Schumpeter

$$MU = p^1m^1 + p^2m^2 + p^3m^3$$

prétend que cette équation égalise simplement la somme des prix monétaires avec la somme de la monnaie dépensée à l'achat des biens représentés par ces prix, et que puisque le prix monétaire d'un objet est ex définitione égal à la monnaie reçue lors de la vente du produit, l'équation est donc une tautologie dans le sens que Schumpeter donne à ce dernier terme. « Un côté de l'équation serait simplement une autre expression de la même quantité qui apparaît de l'autre côté, de même qu'un changement dans la grandeur de l'une ne pourrait pas être considéré comme apportant un changement dans l'autre ; ce serait le cas par exemple d'une expression qui voudrait égaler le prix monétaire d'un bien, avec la réciproque, au pouvoir d'achat de la monnaie par rapport à ce bien. » (3)

---

(1) Das Sozialprodukt... p. 698.
(2) Marget « Theory of Prices » T. I, p. 88.
(3) Das Sozialprodukt... p. 676.

Mais l'argumentation de Haberler contient plusieurs interprétations fallacieuses de l'équation de Schumpeter. Haberler a raison, et aucune objection ne peut lui être faite, quand il traduit « prix reçu » par « monnaie reçue de la vente d'un bien » : cela est correct puisque les deux sont égaux ex definitione ; mais il se trompe, volontairement ou non, quand il traduit le MU de l'équation de Schumpeter par « monnaie dépensée en l'achat d'un bien ». Haberler se trompe de même quand il examine la droite de l'équation de Schumpeter qu'il interprête comme « la somme des prix monétaires » Exprimée algébriquement cette interprétation de Haberler serait Σ p, où Schumpeter écrivait Σpm, ce qui est complètement différent. L'équation de Haberler serait $M = \Sigma$ p et non pas celle de Schumpeter $MU = \Sigma$pm. Haberler omet de s'apercevoir que à la fois U et Σ pm sont définis par Schumpeter d'une manière spéciale : Mu en une espèce très particulière de monnaie dépensée, plus exactement en revenu monétaire dépensé, et Σ pm en monnaie reçue, plus exactement en monnaie reçue de la vente de biens de consommation. (1)

Greidanus fait à Schumpeter deux objections (2) : il existe une grande quantité de monnaie qui circule régulièrement, et cependant pour de longues périodes ne forme pas une partie de la somme des revenus. Prenons un exemple : un consommateur achète une bicyclette 9 livres, grâce à son revenu. Dans une première transaction, les 9 livres doivent entrer dans l'équation de Schumpeter. Sur ces 9 livres, 1 livre peut être le profit et le salaire du travail. Le vendeur dépense ce revenu comme consommateur. Cette livre doit être comprise dans l'équation de Schumpeter. Le marchand dépense les 8 autres livres à acheter à son fabricant une autre bicyclette ; dans cette transaction, ces 8 livres ne sont pas en entier un revenu pour le vendeur. Si le profit du producteur est d'1 livre, on voit que 7 livres circulent donc dans cette transaction, sans former une partie de la somme des revenus, donc sans être incluses dans l'équation de Schumpeter. Schumpeter a certes traité cette question, mais il n'en donne aucune solution. (3)

Schumpeter n'explique pas la proportion de cette monnaie active par rapport à la monnaie qui forme une partie de la somme des revenus. Comment cette dernière monnaie passe-t-elle dans la première catégorie et vice-versa ? Car la même considération qui décide si une personne voudra payer un certain prix pour un article de consommation décide aussi la quantité de monnaie qui constituera une partie de la somme des revenus. Si par exemple l'acheteur éventuel décide de ne pas acheter de bicyclette, mais de faire repeindre sa maison, la presque totalité de ce qu'il dépense de nouveau forme une partie de la monnaie circulante de la somme des revenus.

(1) Haberler « Kritische Bemerkungen zu Schumpeters Geldlehre » dans « Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung »
(2) Greidanus « The value of money » P.-S. King 1932, pp. 69-70.
(3) Das Sozialprodukt... pp. 671-672.

Il existe encore une autre objection. Schumpeter part d'une somme de revenus E qui achète les biens m^1, m^2, m^3, au prix p^1, p^2, p^3. Il devrait cependant être aussi tenu compte du fait que le revenu E n'est pas au premier abord une quantité donnée qui achète les biens m^1, m^2, m^3, au prix p^1, p^2, p^3, mais que pour beaucoup de personnes les prix p^1, p^2, p^3 représentent ce qui détermine leur revenu, quand un consommateur achète un bien m^1 et que le vendeur est d'accord pour un prix p^1. Et si l'acheteur de m^1 est en même temps le vendeur de m^2, le revenu du vendeur de m^1 est déterminé par le prix que le vendeur de m^2 était prêt à payer. La quantité E est donc déterminée par les mêmes considérations subjectives que p, ce qui est contraire à la théorie de Schumpeter.

Continuons cet examen détaillé de l'équation de Schumpeter. Nous avons vu que la définition de M par Schumpeter est à la fois très vaste et très restreinte :

A. - Vaste : Schumpeter est d'accord avec Turgot que « chaque bien est monnaie... réciproquement toute monnaie est marchandise ». Il comprend dans M non seulement les pièces standardisées et les billets de banque, chèques, mais aussi le sucre le thé, etc., quand il servent d'échange, et même les promesses verbales.

Mais si le concept de monnaie signifie quelque chose, il doit être opposé à quelque chose qui n'est pas monnaie. Ainsi que le fait remarquer Melchior Polyi, « l'usage de Schumpeter réduit l'idée de monnaie à une inconnue » (1)

B. - Restreinte : ayant placé dans M une grande variété de biens, Schumpeter soustrait de son équation toutes sortes de monnaie, jusqu'à ce qu'il ne reste pratiquement rien. C'est seulement, dit-il, la monnaie qui circule qui doit être admise dans l'équation. Ceci signifie l'élimination :

1. - des sommes thésaurisées ;
2. - des réserves de crédit ;
3. - des fonds inemployés attendant de l'être ;
4. - des réserves des banques et des individus. (2)

Les rubriques 2 et 4 sont légitimement soustraites ; Fisher et Hawtrey font la même chose. Mais déduire la rubrique 3, c'est ne point tenir compte des fonds d'opération constituant la balance du stock monétaire.

Par cette différentiation, Schumpeter procède à un classement de la masse monétaire en :

1. - sphère de circulation ;
2. - thésaurisation réserve ;
3. - capital.

---

(1) Melchior Polyi « Ungelöste Fragen der Geldtheorie » p. 484.
(2) Das Sozialprodukt... p. 666.

Quoique s'apercevant que les lignes de démarcation entre ces 3 catégories varient, il élimine néanmoins la deuxième et la troisième. Il est intéressant de remarquer que la sphère de circulation de Schumpeter ne coïncide pas avec ce que Keynes appelle « income deposits » (1). Elle est plutôt identique au total des income deposits et business deposits de Keynes, c'est-à-dire au total de la balance active des producteurs et consommateurs, en y ajoutant les ventes en gros et au détail, mais en excluant les sommes employées par les financiers, banquiers et spéculateurs.

Ainsi que l'a montré Ellis (2), Schumpeter raisonne trop souvent comme si l'efficience était fixe. Schumpeter arrive en effet souvent à la conclusion que l'efficience est toujours égale à 1 (3). Ceci a évidemment pour effet de la faire disparaître comme facteur de détermination et de variation du niveau des prix.

La plus importante lacune dans l'analyse de Schumpeter est peut-être l'absence d'une version articulée de ce qui a été appelé la « cash balance approach ».

Il y a en effet une seule méthode pour l'analyse de la monnaie de circulation, c'est l'analyse des encaisses désirées, (4) par laquelle on peut exprimer le comportement individuel à l'égard de la monnaie. Dans ses « Business Cycles » (5) Schumpeter rejette sans hésiter la suggestion que cette absence est quelque-chose qui ne peut être pardonné. Et cependant, toujours dans « Business Cycles » (6) Schumpeter n'est pas loin des principes essentiels de la « cash balance approach », par son insistance à examiner le financement « du point de vue de la firme et du ménage », c'est-à-dire au fond, du point de vue administrateurs individuels des cash balances.

On ne saurait enfin faire reproche à Schumpeter d'avoir employé le concept de somme des prix, plutôt que celui de niveau général des prix. Ce premier concept, qui avait été employé par Took, rend plus aisée une étude approfondie de la structure des prix. La raison en est simple. La somme des prix peut être conçue comme la somme des séries de prix individuels ou comme la somme de groupes de séries de prix, tandis que le concept de niveau général des prix obscurcit les différences dans le mouvement des prix individuels ou des groupes de prix à travers un processus de moyenne.

Le point que nous soutenons est que l'emploi que Schumpeter

---

(1) Keynes « Treatise on money » p. 244-248.
(2) Ellis « German monetary Theory ».
(3) Das Sozialprodukt... p. 672. « De plus l'efficience... est égale à 1 ».
(4) A laquelle la littérature anglaise a donné le nom de cash-balance analysis.
(5) Business Cycles pp. 547 ss.
(6) Business Cycles pp. 578 ss.

a fait de ce premier concept a permis de tenir compte des problèmes contenus dans une structure changeante de prix monétaires.

CONCLUSION.

Schumpeter occupe dans l'histoire des théories monétaires une place à part.

Il a présenté le premier l'équation des revenus de forme fisherienne. Sa théorie se range par là à côté de celles de Fisher, Cassel et Kemmerer.

Il a établi le premier le concept de vélocité, et a souligné, ce qui par la suite a été peu suivi, l'importance du revenu monétaire, tout en n'abandonnant pas les équations de forme fisherienne.

En opposant le produit social à l'ensemble des moyens monétaires détenus par les individus, c'est-à-dire le revenu, Schumpeter se rapprochera de Wieser. On retrouve en effet le rapport de cet auteur entre le revenu réel et le revenu monétaire.

Dans sa première théorie, Schumpeter applique au problème de la monnaie la méthode marginaliste ; plus tard, dans la deuxième théorie, il l'abandonne, ce qui lui permet d'accepter l'équation des revenus de Wieser en évitant de tomber dans la tourbière de l'association de l'équation des revenus aux implications de la théorie marginaliste.

Ses affinités avec Wieser ne se limitent pas à cela. La théorie de Wieser n'était déjà pas très éloignée du nominalisme, puisque pour lui la valeur de la monnaie est une valeur qui découle de celle des marchandises. Il fait dépendre étroitement la quantité disponible d'instruments de paiement du besoin de monnaie. La monnaie créée en fonction du volume des transactions n'est donc pas un phénomène autonome. Il n'y a qu'un tout petit pas à franchir pour arriver à la conception de la monnaie signe. Schumpeter continuera cette évolution, mais vers un nominalisme de type économique. Il existe en effet, comme le montre Altmann (1), à côté du nominalisme étatique, un nominalisme économique reconnaissant la valeur de la monnaie comme fonctionnelle ; elle ne procèderait pas de son pouvoir de payer les dettes, mais d'un pouvoir d'achat d'origine historique qui ne peut être créé par l'Etat.

Dans le premier état de sa théorie, Schumpeter reformule le nominalisme avec l'aide du marginalisme. Dans le deuxième, construit sur un schéma walrasien amélioré parce que moins mécanique, il édifie, par l'importance qu'il donne à M, une sorte de théorie quantitative réaliste et élastique de la monnaie.

---

(1) Altmann « Zur deutschen Geldlehre des XIX Jahrhunderts » Festgabe für Schmöller p. 33.

Nous pouvons voir maintenant qu'il y a eu une évolution de la théorie monétaire de Schumpeter, et non pas deux théories monétaires distinctes.

Schumpeter se sert dans le premier stade de la théorie marginaliste, et arrive à des conclusions quantitatives et nominalistes. Dans le deuxième stade de sa théorie, il adoptera le schéma de l'école de Genève, qui conçoit la vie économique comme un flux de dépenses monétaires dirigé contre des biens vendus pour de telles dépenses. Le schéma pour arriver à une équation de forme fisherienne n'est donc pas long.

Il existe ainsi une théorie schumpeterienne de la monnaie qui n'a pas été beaucoup étudiée, ou qui l'a mal été (1), parce que l'on s'est souvent borné à analyser les aspects monnétaires de son évolution économique.

(1) Nous pensons par exemple à l'étude récente de R. Roux sur Schumpeter dans « La monnaie » (Coll. Th. économiques du temps présent).

CHAPITRE VI.

LA METHODE DE VARIATION.

Schumpeter après avoir établi, par l'examen de l'économie pure en état d'équilibre, la nature des revenus statiques, ne nous apprend rien sur leur grandeur concrète et sur les lois de mouvement de ces grandeurs. Cet aspect pourtant est important : il faut en effet pouvoir vérifier si les résultats acquis jusqu'ici se maintiennent et sont justifiés par les lois du mouvement. D'autre part, une compréhension complète du système schumpeterien est impossible si la manière dont l'état d'équilibre se rétablit n'est pas connue.

On perçoit alors toutes les valeurs et faiblesses du système. Afin de pallier cet inconvénient, Schumpeter, puisqu'il part de l'école de Lausanne, utilise la méthode de variation. « Nous nous trouvons devant des problèmes très actuels ; nous devons distinguer deux choses : 1° on peut s'inquiéter de l'évolution réelle ; si les marchandises deviennent plus chères ou meilleur marché, le salaire, la rente montent-ils ou baissent-ils, et comment se forme la relation réelle entre eux comparée au passé ? 2° étant donné un état de l'économie politique en équilibre et une cause de troubles déterminée, comment les prix et les revenus varieront-ils ? » (1)

Seul le dernier de ces deux problèmes est accessible à la méthode de variation, car les mouvements économiques concrets dépendant de faits concrets, le raisonnement formel ne peut donc les rendre intelligibles. Pour Schumpeter pourtant les deux questions ne sont pas toujours en opposition : on ne cherche pas toujours dans la première des faits individuels, et dans la deuxième des lois qui régissent ces faits, puisque même dans la première on s'occupe de généralisation.

Bien que Schumpeter n'examine pas l'accroissement de la population en statique, cet accroissement est pourtant une loi. Schumpeter se contente de l'examen de la première question et de la recherche des réponses à lui donner.

Cette position est contraire à celle de la plupart des auteurs qui croient qu'en examinant si les faits sont historiques ou statiques, ils obtiennent des faits concrets alors que les résultats de la théorie pure sont des lieux communs.

L'erreur inverse a existé chez beaucoup de tenants de la théorie pure qui se contentent de la discussion des catégories de cette économie, et ne prêtent aucune attention aux variations que produit un trouble.

---

(1) Wesen... p. 445.

Selon Schumpeter, ces différentes omissions peuvent être évitées par la méthode de variation. D'après lui, cette méthode consiste dans le processus suivant : « Notre système se trouve en équilibre, et tous ses éléments sont déterminés de façon non-équivoque. On augmente ou diminue un de ces éléments d'une petite quantité, et on observe ensuite ce qui se produit. Tous les éléments changent, mais dans la même mesure. Si l'un restait inchangé, cela serait une simple coïncidence. Si tous les éléments sont déterminés les uns par les autres, le même état, une fois que l'on a effectué le changement, ne peut être celui de l'utilité maximum, et par conséquent ne peut être l'état d'équilibre. Il est clair alors que les relations d'utilité marginale ne sont plus égales par suite du changement, et qu'il existe donc une tendance au changement. L'observation de ces changements nous révèle les lois de mouvement que nous cherchons... Les variations se produisent comme réaction contre le trouble de l'équilibre et introduisent un nouvel état d'équilibre qui, comme le précédent, est également déterminé de façon non-équivoque. On peut caractériser notre processus par le fait que nous devons trouver le nouvel état d'équilibre et le comparer au précédent d'où découlent nos résultats. » (1)

La méthode de variation utilisée par Schumpeter est essentiellement une forme de la méthode infinitésimale, car il considère de petits changements. Cette méthode nécessite des explications : il semble bizarre que « certains jugements sont vrais pour des grandeurs infiniment petites, et faux ou impossibles pour des grandeurs importantes. Très souvent on emploie une méthode opposée : ce qui n'apparaît pas clairement à une petite échelle est magnifié pour être mis en lumière ». (2)

Pourquoi ces changements doivent-ils être petits « pour que le système de valeurs ne change pas... Cela se produit quand le changement de quantité est si petit que l'individu concerné n'est pas porté essentiellement à changer sa combinaison de production et de consommation ». (3) Il faut que le sujet emploie tous les biens comme avant et pour les mêmes fins qu'avant. Le changement ne peut pas être assez grand que pour que les fonctions de valeur fassent défaut. Cette grandeur diffère de cas à cas.

Cette méthode de variation est essentiellement statique ; on a en effet affaire à des petits changements qui nous font rester dans les limites de la statique.

Nous percevons dès lors la limitation de la théorie pure à la Schumpeter : elle n'est près de la réalité que quand on considère la très courte période. En effet « les faits déterminant le système ne se changent en général pas rapidement. Ils peuvent être conçus

(1) Wesen... pp. 451-452.
(2) Wesen... p. 458.
(3) Wesen... p. 459.

comme comptant pour les courtes périodes sans qu'on doive craindre s'écarter trop de la réalité ». (1)

CRITIQUE.

Sur quelle hypothèse Schumpeter base-t-il la possibilité d'exécution du calcul de variation ? « Nous examinons les variations de prix. La façon dont elles se forment dépend de l'aspect de la courbe d'offre et de demande, ou plus exactement des deux courbes de demande à partir desquelles nous avons expliqué le prix. Nous devons nous en tenir à cette forme. Si nous n'agissions pas ainsi, nous ne pourrions jamais rien dire des variations. Si les fonctions de valeur devenaient autres, nous serions privés d'une donnée indispensable, et ne pourrions rien affirmer d'exact. » (2)

Considéré du point de vue de Schumpeter, le problème peut se résumer ainsi : nous nous trouvons à l'origine devant un état donné d'équilibre, où un trouble, arbitrairement introduit sous la forme d'un changement du prix d'un bien, provoque des changements qui frappent notamment la distribution des biens entre les sujets économiques. Ces changements aboutissent à l'établissement d'un nouvel état d'équilibre qui, en tant que maximum d'utilité relatif à chaque sujet, ne renferme aucune tendance à des changements ultérieurs.

Est-il possible de calculer les variations et le nouvel état d'équilibre ? Le moyen pour y arriver, c'est-à-dire les données du calcul, sont les fonctions de valeur de tous les biens pour tous les sujets dans l'état d'équilibre précédent. Il s'agit là notamment des fonctions de valeur du bien dont le prix, comparé au prix antérieur, fait ressortir une hausse ou une baisse. Pour pouvoir réaliser ce calcul, il faut que les fonctions de valeur soient constantes.

Trois critiques différentes nous portent à objecter à cette méthode que :

1. - loin de rester constantes, les fonctions de valeur sont variables ;

2. - il est impossible de procéder au calcul de ces variations ;

3. - le trouble une fois produit, les variations ne contiennent aucune tendance au rétablissement de l'équilibre.

1° — Que les fonctions de valeur servant comme données du calcul de variation pour les changements de prix d'un bien ne restent pas constantes nous est en quelque sorte prouvé par Schumpeter lui-même. « La demande de quelqu'un pour un bien n'est jamais dépendante de ce seul bien, mais de sa provision

(1) Wesen... p. 460.
(2) Wesen... p. 456.

globale de biens de consommation... Il en découle que le prix d'un bien n'est pas une fonction de la quantité de ce bien seul, mais de celle de tous les autres biens. » (1)

La même chose est applicable aux fonctions de valeur des biens de production. La dépendance des fonctions de valeur de l'un des biens de celles de tous les autres agit pour les biens de production par l'intermédiaire des biens de consommation, et tous les biens de production se trouvent apparentés. La valeur d'un bien n'est pas relative au goût du sujet pour lui ou au besoin qu'il en a, mais est la relation de comparaison de sa valeur avec la valeur de tous les biens qui entrent en considération pour cet individu.

Appliquée à l'économie de marché, (et c'est devant elle que nous nous trouvons dans le cas qui nous occupe), cette relation de comparaison est la relation avec la valeur subjective ou les utilités marginales des unités monétaires, et la définition de fonction de valeur d'un bien doit contenir l'indication de la somme d'argent relativement décroissante que l'on est prêt à donner pour l'acquérir, parce que l'échelle de ces sommes est ici sa fonction de valeur. Il est possible de concevoir chaque fonction de valeur comme déterminée chez un individu uniquement par sa relation avec la valeur monétaire subjective ,parce qu'elle l'est d'abord relativement au niveau d'utilité marginale globale du sujet.

Si cette relation n'existe pas ou n'est pas admise, nous nous trouvons devant une absence de « données » pour un calcul de prix.

La constance de la fonction de valeur d'un bien demande (là où il s'agit d'une économie de marché) la constance des facteurs de détermination, c'est-à-dire celle du besoin et du goût de l'individu pour ce bien, et celle du niveau d'utilité marginale globale ou de la valeur monétaire subjective pour l'individu. Si l'hypothèse même de la statique est la constance du premier facteur, le deuxième ne reste constant que pour autant que l'équilibre existait auparavant, et aussi longtemps que rien ne change pour le sujet.

Il est évident qu'il n'en sera pas de même dès que les causes de troubles entrent en jeu. Si le niveau d'utilité marginale restait inchangé, cela voudrait dire qu'il n'y avait pas antérieurement de niveau déterminé de façon non-équivoque, et partant que les fonctions de valeur sont toutes indéterminées et impropres à servir de données pour le calcul de variation. Les fonctions de valeur des individus ne restent donc pas constantes si l'état d'équilibre est troublé, et ne peuvent demeurer constantes par définition.

2° — Si l'on cherche à placer la théorie de Schumpeter dans les conditions les plus favorables, on peut admettre que les changements des fonctions peuvent à la rigueur être calculés

(1) Wesen... p. 482.

grâce aux déplacements du niveau d'utilité marginale individuel. Si nous avions à notre disposition les fonctions réellement globales pour chaque individu, les points faibles pourraient en quelque sorte être lus dans chaque système de niveau d'utilité marginale individuel ; ces points doivent indiquer quand, par suite de la hausse des prix « troublante », une des fonctions de valeur apparaît dans le système. Cela équivaudrait pourtant à priver le sujet économique de toute volonté et spontanéité, et il est donc préférable de renoncer à cette marche à suivre.

Supposons que, comme Schumpeter le fait, les fonctions de valeur ont été obtenues en interrogeant les sujets en même temps quant à leurs réactions personnelles au trouble, et que sont connus avec le prix les changements d'utilité marginale qui doivent se produire en conséquence du changement de prix. Nous savons donc quel est pour tous les sujets le niveau d'utilité marginale existant jusqu'ici, ainsi que les changements de l'offre et de la demande des biens échangeables sur le marché, provoqués par le trouble.

Prenons les cinq sujets Dupont, Durand, Dubois, Duval et Dumont, et cinq biens échangeables sur le marché A, B, C, D, E, le niveau d'utilité marginale individuel étant défini par la quantité déterminée de ces biens répartie entre nos cinq sujets. La hausse du bien A cause le « trouble ». « Par interrogation », nous savons que, l'offre et la demande de ce bien restant constantes, Dupont réagit à la hausse de ce prix par une demande accrue de E, Durand par une demande accrue de C, Dubois par une diminution de sa demande de B, Duval par une offre accrue de D et enfin Dumont par une diminution de l'offre de E. Pour simplifier, nous n'avons prévu pour chaque individu qu'un seul genre de réaction.

Nous voyons alors que la conséquence de ces réactions au « trouble » est le changement de prix simultané de ces cinq biens. La conclusion à en tirer est que

1. - ces changements de prix doivent être considérés comme constituant la première réaction du marché au « trouble ».

2. - ces changements sont simultanés et ne peuvent donc pas être décomposés en chaînes causales successives.

3. - les réactions de chaque individu ne peuvent arriver à leur aboutissement parce qu'elles s'entrecroisent.

En effet chaque sujet réagit comme nous l'avons appris par « l'interrogation », mais s'il le fait les autres le font aussi, de sorte qu'il ne commence à exécuter sa réaction que sur une situation changée et inattendue, une situation telle que par suite de l'effet de réaction multilatéral, tous les biens globaux cherchent leur prix, au lieu du seul bien A comme il le pensait. Aucun sujet ne peut achever sa réaction de la manière attendue, puisqu'il faut encore, au cours de son déroulement, qu'il réagisse aux réactions

des autres sujets. Et comme il s'agit d'une réaction aux changements de tous les prix et faits, les réactions qui arrivent effectivement à leur aboutissement sont donc fondamentalement incalculables, et tout aussi incalculables sont donc les changements du prix à dégager du trouble. Il est impossible d'admettre que les changements individuels de demande et d'offre étaient adaptés les uns aux autres de sorte qu'ils soient complémentaires et que leurs effets s'annulent.

3° — Il est enfin impossible de prévoir comment les fluctuations du marché qui « sont ainsi dégagées d'une cause de trouble » mèneront par elles-mêmes à un nouvel état d'équilibre. L'unique loi que l'on peut tirer du chaos des variations est que le système ne peut jamais arriver au repos par lui-même. Les variations des échanges doivent en effet nécessairement se produire toujours d'une manière qui ne correspond pas à la tendance de chaque sujet particulier, tendance selon laquelle le sujet a contribué à ce résultat, parce que l'activité de l'individu n'est que partielle comparativement au résultat, et ne dispose pas de la collaboration des autres.

Chacun réagit en effet à sa manière selon certaines hypothèses, suivant lesquelles c'est seulement son genre de réaction qui peut arriver à l'état d'équilibre. Mais s'il agit conformément à cette hypothèse, l'activité correspondante des autres sujets change simultanément ses hypothèses, de sorte que si ce sujet seul réalise ses intentions, l'état réalisé ne correspond plus aux intentions originales, etc.

Si les autres sujets ne réagissent pas, si ce sujet cède certains biens en certaines quantités et en demande d'autres, la réalisation de l'équilibre ne serait évidemment pas un problème pour lui, puisque le résultat se produit selon le sens de son activité. Comme cependant les autres ne restent pas inactifs, mais réagissent à leur tour aux réactions de ce sujet dans le sens de leur tendance à l'équilibre personnel, il s'établit ainsi « l'inadéquacité » (qu'on veuille bien nous pardonner le néologisme) de leur réaction par rapport à leur intention, c'est-à-dire à leur équilibre personnel.

Nous voyons donc que la raison, aussi bien de l'incalculabilité des variations que de l'irréalisabilité d'un nouvel équilibre se trouve dans la pluralité des sujets.

Nous arrivons donc à la conclusion suivante : si l'on transpose le comportement individuel du sujet sur lequel la théorie de l'économie pure de l'équilibre repose dans une économie de marché, et si l'on considère plusieurs sujets, le calcul d'interdépendance et de « variations » est impossible, et la théorie d'économie pure est fausse.

Pour sortir de cette impasse, Schumpeter propose deux chemins tout à fait différents qui peuvent rendre possible sa méthode de variation. Nous trouvons le premier de ces chemins dans la partie générale où la méthode de variation est exposée

pour ainsi dire à la façon d'un programme, et le deuxième dans son explication et dans les exemples.

La première méthode : on considère un rapport de différents sujets économiques pour une pluralité de biens, et une série d'hypothèses limitatives qui délimitent les variations. Ces hypothèses limitatives sont d'abord « la méthode infinitésimale ; nous pouvons considérer de petits changements, et c'est là que se trouvent la valeur, l'essence, mais aussi la limitation de notre méthode. » (1)

Mais « de quelle importance doivent être ces changements pour que notre méthode soit utilisable ? On perçoit cela mieux quand on considère pourquoi les changements doivent être petits. Nous répondons à la dernière question : pour que le système de valeur ne change pas. Quand cela est-il le cas ? Evidemment quand le changement de quantité est si petit que l'individu concerné n'a pas de possibilité de changer ses combinaisons de production et de consommation. Il emploie alors tous les biens comme auparavant et dans les mêmes buts qu'avant. Il procède seulement aux changements qui sont possibles au sein des impératifs fondamentaux de son économie... Nous répondons aussi à la question de savoir quelle importance peut avoir notre changement... Le changement ne doit pas être assez grand pour que les fonctions de valeur fassent défaut. » (2)

« Le système de valeur ne peut changer » n'équivaut pas à « les fonctions de valeur ne peuvent faire défaut ». Si nous reprenons les deux facteurs de détermination qui se trouvent à la base de chaque fonction de valeur (les besoins et directions de goût de l'individu d'abord, la valeur subjective de la monnaie et le niveau d'utilité marginale ensuite), le manque de fonctions de valeur ne peut s'appliquer qu'au premier dont la constance représente les deux hypothèses fondamentales de la statique ; le changement du système de valeurs et des fonctions de valeur se rapporte surtout au deuxième, et la constance du deuxième facteur ne stipule pas du tout ce changement. Ce changement est le domaine des variations et le trouble (ex definitione) d'une fonction de valeur déterminée de façon non-équivoque l'exige. Schumpeter lutte ici pour le maintien des fonctions de valeur, les données du système ; sinon nous ne pourrions rien affirmer, même pas simplement quelque chose d'exact.

Passons à la deuxième méthode : le calcul de variation vaut seulement pour de courtes périodes de la réalité ; cette condition n'est applicable qu'au « manque » et non au « changement des fonctions de valeur ». Schumpeter donne l'explication suivante : « la courte période est statique. » (3) Il avait déjà dit plus haut :

(1) Wesen... p. 458.
(2) Wesen... p. 459.
(3) Wesen... p. 465.

« Nous avons déjà employé la ressemblance avec l'instantané. Il nous faut à présent aller plus loin. Notre image de la réalité n'est pas seulement tirée de l'état de cette réalité en un moment, elle est aussi utilisable seulement pour un moment. » (1) Nous retrouvons ici ce que nous avons déjà pu discerner plus haut : les deux ordres de temps où se déroulent la réalité économique d'une part, les mouvements d'échange calculés par la théorie d'économie pure d'autre part. Ces derniers ne sont pas valables pour la réalité économique, mais seulement idéalement.

Pour Schumpeter cependant, les mouvements d'échange sont calculés dans la réalité économique, au sein même de la « courte période » de cette réalité. Il faut évidemment que, si un trouble de l'équilibre se produit, les fonctions de valeur changent relativement au niveau d'utilité marginale individuelle de chaque sujet.

Une troisième condition est celle-ci : « On complique le problème par l'examen de trop de biens ; la façon de traiter est essentiellement plus simple quand on s'attache seulement à deux ou trois biens, sans que l'on soit en danger d'omettre quelque chose d'essentiel. » (2) Cette mise à l'écart des autres biens revient à admettre que leurs fonctions de valeur ne sont pas déterminées dans le niveau d'utilité marginale de façon tout-à-fait non-équivoque ; elles le sont d'une manière « élastique », de sorte qu'elles ne réagissent pas au « trouble ». Si nous supposons que le rapport de marché ne comporte que deux biens, dont l'un est le bien frappé par le changement, il est tout aussi impossible de calculer les réactions du marché à ces changements de prix que si l'on s'attache à cinq biens. Il s'ajoute à cela que s'il n'y a que deux biens principaux, les sujets doivent pour la majeure partie se servir à eux-mêmes de fournisseurs : cela complique encore le contrôle de leur réaction au trouble, parce qu'elle se déroule pour la plus grande partie en dehors des relations du marché.

Comme nous l'avons vu déjà, l'incalculabilité a pour cause majeure l'intersection des réactions simultanées de tous les sujets ; nous pouvons dire qu'aucun sujet ne dispose des conditions propres à réaliser son équilibre. Les hypothèses du calcul d'équilibre sont altérées pendant son exécution par les actes correspondants des autres sujets, et d'autre part chaque sujet à son tour altère en même temps les hypothèses du calcul d'équilibre des autres sujets. Il est clair que les réactions et adaptations des sujets ne peuvent jamais cesser : les actes d'adaptation sont en effet eux-mêmes les causes des altérations. Donc, tant que nous rencontrons une loi de la tendance subjective à l'équilibre, les « variations » sont incalculables et on ne peut réaliser un nouvel état d'équilibre.

(1) Wesen... p. 461.
(2) Wesen... p. 468.

En employant sa méthode de variation, Schumpeter n'en arrive à rien moins qu'à rendre constante la valeur de la monnaie. Il commence pourtant par constater : « L'utilité marginale de l'argent ne peut en général pas être considérée comme constante : chaque trouble de notre système l'altère... On voit en même temps que le mouvement de la valeur de l'argent est un phénomène très important. Il reflète le changement qui a fait naître la cause de trouble dans la situation de chaque sujet économique, et aussi dans un certain sens le comportement de ce dernier, ce que le sujet économique fait par rapport au bien dont le prix a changé, s'il diminue sa demande, de combien il le fait, et de quelle manière cela agit sur la production des biens... Mais il est aussi nécessaire de prendre en considération la valeur de la monnaie pour comprendre le comportement du sujet économique envers le bien où se produit le changement, parce que la fonction de demande se rapporte à la monnaie et qu'à chaque moment appartient une autre utilité marginale du bien en question et une autre utilité marginale de la monnaie. Strictement parlant, la variation de la monnaie est déjà comprise en elle, et elle serait différente de ce qu'elle est si la monnaie était constante. On ne peut négliger cela. » (1)

Jusqu'ici il est difficile de ne pas être d'accord avec Schumpeter. Mais il ajoute : « D'autre part il est clair que la constance de la valeur de la monnaie est nécessaire pour beaucoup de nos discussions. » (2) Et à l'appui de cela il nous dit que quand le salaire augmente, c'est seulement dans le cas de la constance de la valeur de la monnaie que la conduite future du travailleur est prévisible. « Au moyen de la valeur de la monnaie, nous réduisons toutes les grandeurs auxquelles nous avons affaire à un dénominateur commun et nous rendons ainsi leur comparaison possible. Si le dénominateur est constant, tout cela est infiniment plus simple que s'il change. La comparaison des deux états d'équilibre dont il s'agit est rendue notablement plus difficile si nous poussons le scrupule jusqu'à admettre qu'en cas de transition la valeur de la monnaie change comme tout le reste. » (3)

Le changement des fonctions de valeur que Schumpeter doit laisser de côté pour rendre possible le calcul de variation serait un changement occulte qui réduit la constance extérieure à l'état illusoire ; il renferme tous les glissements des niveaux d'utilité marginale individuelle chez chaque sujet. Ainsi Schumpeter postule dans sa théorie de la variation la constance de la monnaie. Conscient de cette faute, Schumpeter cherche à l'excuser : en cas de changements de prix restreints, les changements de valeur de la monnaie sont, déclare-t-il, si peu importants qu'ils peuvent être omis ; ou encore il se disculpe en avançant le fait que

(1) Wesen... p. 471.
(2) Wesen... p. 472.
(3) Wesen... p. 427.

l'utilité marginale de la monnaie pour chaque sujet économique est le résultat d'une longue expérience « et devient peu à peu de la chair et du sang. » (1) Avec cette argumentation, les principes rationnels de l'utilité marginale sont assez malades.

Mais tous ces motifs d'excuse sont impuissants à faire oublier que le calcul de variation, lorsqu'il établit l'invariabilité de la valeur de la monnaie et donc du niveau d'utilité marginale individuel, contredit la théorie de l'utilité marginale et qui plus est se contredit lui-même. Cela ne peut avoir pour fondement un caractère infinitésimal du changement de prix ou de la période de temps ; en effet il peut se produire que les changements de prix soient imperceptibles et ne troublent donc pas l'équilibre existant, ou encore il peut se produire qu'ils troublent l'équilibre, et par là l'équilibre de chaque niveau d'utilité marginale, parce que c'est en cela que consiste justement le trouble d'équilibre.

Schumpeter postule également la négation du « croisement réciproque » des réactions simultanées des sujets.

« D'autres simplifications doivent être perçues. Aussi quand par exemple le prix d'un bien monte et par là la demande pour ce bien baisse, on assiste à une limitation de la production de ce bien, rendant superflus de nombreux moyens de production. Si nous considérons ces derniers, nous notons qu'ils peuvent être employés pour produire des objets qui répondent à la demande des sujets qui ne veulent plus du bien dont le prix s'est accru. Pourtant comme ce dernier bien, tout en étant l'objet d'une demande plus faible, correspond à un prix plus haut, il en découle qu'il conserve un « pouvoir d'achat » et que l'on ne peut conclure à priori que les sujets renonceront à l'acquérir. Et d'autre part, rien ne nous permet d'avancer que la demande frappe tous les moyens de production libérés.

Le même raisonnement peut s'appliquer à l'équation rentrées/sorties du sujet économique. Seule une coïncidence peut en créer l'égalité, et en général le sujet devra s'efforcer de rétablir la balance entre les prix d'offre et de demande.

Ces difficultés peuvent difficilement être omises ; on peut il est vrai postuler que ces équations existent malgré tout, mais cela ne peut réussir que lorsqu'il s'agit de petits changements. » (2) Il faut tenir compte du fait que ces égalités que Schumpeter postule ici se rapportent seulement aux réactions qui se produisent compte non tenu des glissements d'utilité marginale individuelle de tous les biens, sauf de celui dont le prix s'est élevé ; ce postulat est donc finalement un procédé encore plus osé qu'il n'apparaît à première vue, puisqu'il aboutit à la consécration de la coïncidence dont nous avons parlé plus haut, et dont l'éventualité est si rare qu'elle équivaut à zéro.

(1) Wesen... p. 473.
(2) Wesen... p.474.

Discutons à présent des conditions limitatives du calcul de variation qui sont en effet les conditions dont dépend la possibilité de l'opérer.

Si Schumpeter suppose la constance de la valeur subjective de la monnaie, il exclut les glissements de l'utilité marginale individuelle des sujets ; il supprime par le même coup, et dès le moment où les données sont fixées, l'activité calculatrice des sujets ainsi privés de tout libre arbitre et réduits à l'état de « marionnettes » «agissant » en fait selon les calculs des théoriciens. On voit l'écueil : si nous biffons ainsi les individus de notre tableau, à quoi pourrons-nous relier les biens et comment pourrons-nous leur donner une fonction de valeur ? Et d'autre part, la suppression de l'activité calculatrice, partant des sujets économiques, est nécessaire pour que nous puissions nous livrer au calcul des variations qui frappe essentiellement des points de temps.

C'est ici que le calcul de variation de Schumpeter échoue : il bute sur la pluralité des sujets qui calculent librement la valeur. Alors que l'état d'équilibre et le principe de variation sont possibles là où il ne s'agit que d'un sujet particulier, il n'en est plus de même dès qu'interviennent plusieurs ou même deux sujets, et donc plusieurs systèmes de valeur. Le calcul de variation perd donc toute force et tout fondement quand il pénètre dans le domaine de l'échange.

La pratique de Schumpeter contredit d'ailleurs son exposé méthodologique. Dans son exposé général, Schumpeter avance que l'objet est constitué par les rapports de marché de nombreux sujets ; mais au cours de ses démonstrations, il réduit cet objet à une forme particulière du calcul de la valeur des biens pour la conduite économique d'un sujet particulier.

Schumpeter, donnant l'exemple d'un sujet économique isolé, et selon lui « aucune autre simplification n'est alors nécessaire », poursuit : « Admettons que dans une économie politique deux sortes de biens soient produits. Tous deux ont un prix d'équilibre et se trouvent dans des quantités déterminées. Nous considérons les prix (qui seront n'importe quels prix de monnaie) comme des fonctions des quantités produites. Ces fonctions ne sont pas des fonctions de demande ordinaires qui se rapportent à des individus particuliers, mais des fonctions globales qui sont obtenues de façon analogue. Nous nous demandons quels seraient les prix d'équilibre si nous faisions varier les quantités. Nous ne pouvons pas faire cela dans des limites aussi larges que possible, comme nous l'avons exprimé, mais seulement dans des limites relativement étroites. Et de la même façon nous agissons avec les variations d'une fonction de prix de production. Prix de production ne doit rien signifier d'autre ici que la dépense en monnaie qui doit être faite pour la production des quantités particulières. Le prix du marché est alors donné par l'égalité du prix de demande et de

production pour les deux biens. » (1) Schumpeter conçoit donc ici l'économie politique comme un système unitaire ; le calcul de valeur est opéré par un sujet qui ne peut être qualifié d'individu agissant : il s'agit là du « théoricien » qui procède à l'établissement des fonctions globales. On ne peut soutenir cette construction que dans le cas où les deux biens admis par Schumpeter peuvent être considérés comme se trouvant dans un état d'indépendance réciproque complet. S'il n'en était pas ainsi, nous nous heurterions à une pluralité d'invidus particuliers agissants, et perdrions ainsi toute analogie avec l'économie d'un individu particulier.

Schumpeter croit noyer le poisson : « Un raisonnement serrant le problème de plus près nous mène à une méthode d'examen plus parfaite. La demande de quelqu'un pour un bien ne dépend jamais de ce bien seul, mais de sa provision de biens de consommation globale. » La contradiction que nous avons relevée plus haut (les fonctions de valeur changent en dépit du fait que Schumpeter élève leur constance à un postulat) se retrouve ici, mais pour être éclaircie. Quand le système qui nous concerne n'a qu'une valeur unique, c'est-à-dire un sujet économique particulier, le domaine des variations à calculer n'est autre que l'interdépendance des fonctions de valeur d'après une « loi du niveau unitaire », puisqu'il s'agit là de la loi fondamentale du système de valeurs considéré. Tant qu'il ne s'agit que du système de valeur d'un individu, nous n'éprouvons pas de difficulté : la nécessité de fournir autant d'équations que d'inconnues est facilement remplie d'une part, et d'autre part l'unité du sujet, en impliquant par là-même une unité logique de raisonnement, rendrait même superflue l'obligation de démontrer l'existence de ce nombre d'équations. Si l'on n'arrivait pas à calculer les variations, cela équivaudrait à reconnaître le manque d'unité logique du système de valeur : c'est ce qui se produit ici, où, avec le rapport de marché interpersonnel propre à l'économie de mouvement, nous nous trouvons devant plusieurs systèmes de calcul de valeur.

Dans l'interprétation de ses résultats, Schumpeter emploie les termes « d'acheteurs », de « vendeurs », de « limitation de consommation des sujets » (2), mais toutes ces lois qu'il nous propose, c'est le système d'interdépendance du calcul de valeur d'un seul sujet qui les lui a fournies : en effet, parler d'équilibre et de maximum d'utilité exige une référence à un sujet logique qui ne peut être offert que par un tel système. Et pourtant, Schumpeter considère ces lois de variation ainsi déduites comme des lois d'économie politique, et elles sont comme telles pleinement valables pour lui : « Nos lois fonctionnent cependant dans ce cas, et le résultat concret serait différent si elles ne le faisaient pas. » (3)

La conclusion qui apparaît est la suivante : ce que Schum-

(1) Wesen... pp. 480-481.
(2) Wesen... p. 493.
(3) Wesen... p. 456.

peter expose dans sa théorie d'économie pure ne convient que pour le système de valeur d'un seul sujet.

Ce n'est que par une erreur, d'ailleurs facile à découvrir, que l'on peut la transplanter sur le domaine de l'économie d'échange interpersonnel qu'elle est impuissante à traiter ; si malgré tout elle s'entête à le faire, la théorie de l'équilibre ainsi établie se trouvera être fausse, et le calcul de variation impossible. Les résultats acquis ne pourraient être maintenus que si on procédait à l'établissement d'une série de conditions limitatives qui nous ramènent alors devant un système d'interdépendance des quantités de biens dans le calcul de valeur d'un seul sujet.

En fait, l'interrogation des sujets économiques quant aux fonctions de valeur n'est qu'une fiction : le libre arbitre dont le théoricien a privé les sujets est rétabli pour les besoins de la cause afin que les quantités de biens soient dotées de fonctions de valeur fixes. Or celles-ci ne sont en réalité qu'une création du théoricien, au moyen desquelles un nouvel état d'équilibre sera instauré. C'est le théoricien seul qui les établit et les varie, sans interroger en fin de compte qui que ce soit d'autre que lui-même.

CHAPITRE VII.

LA CRITIQUE DE LA STATIQUE D'ECONOMIE PURE DE SCHUMPETER.

Dans son ouvrage « Wesen und Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie », Schumpeter traite en premier lieu de différents problèmes. Après avoir posé les principes de la théorie de la valeur marginale dans son système, il passe aux fonctions de valeur des biens, à la relation d'échange idéale qui servirait de base à tout examen économique, à l'imputation, et enfin au théorème de l'équilibre. En vertu de celui-ci, les biens, à l'intérieur du système de calcul des valeurs, sont à chaque moment interdépendants relativement à tous les autres, d'une manière temporaire qu'il est possible de formuler mathématiquement. (1) Nous assistons ainsi à une systématisation de l'activité économique d'un sujet : chacun de ses actes aboutit à changer le rapport des quantités des biens entre eux, et contribue à réaliser l'utilité maximum relative.

Nous savons que pour Schumpeter « le prix » des biens est donné par les rapports des quantités des biens entre eux dans le système d'interdépendance. Un bien, un facteur de production, ont donc un prix quand on leur a donné une valeur subjective, mais ce prix ne s'exprime que dans le rapport d'interdépendance avec tous les autres biens dotés d'une valeur subjective, qu'il s'agisse indifféremment d'une économie de Robinson ou d'une économie de marché.

Nous voyons immédiatement la difficulté : le système d'utilité marginale n'est valable que pour un seul sujet logique du calcul économique des valeurs. De quelle façon pourrait-il s'appliquer à un rapport de marché où la multiplicité des sujets entraîne celle des calculs de valeur, basés sur les besoins propres à chaque sujet ? De quelle façon créer une synthèse et arriver à un calcul unique et commun des valeurs ?

Certes, on peut considérer non seulement un sujet unique, mais encore une infinité de sujets : en effet, quand on suppose alors que leur concurrence jouit d'une liberté illimitée, que le nombre des fonctions de valeur et la divisibilité des biens à échanger est infinie, et que l'échelle des valeurs subjectives décroît jusqu'aux niveaux infinitésimaux, on revient finalement au système d'interdépendance de ces biens pour un seul sujet. Par ce procédé, que nous pourrions appeler la supposition d'infini, nous n'avons plus à tenir compte de systèmes définis : les différents systèmes individuels de calculs de valeur sont pour ainsi

(1) Ce système d'interdépendance qui est celui de l'équilibre économique, fixe en fait quel est pour chaque sujet et dans les conditions existantes, le maximum d'utilité possible.

dire neutralisés dans l'infini. Mais attention : la théorie d'économie pure n'est valable pour aucune situation entre les deux extrêmes, et même dans le cas de suppositions d'infini, elle est inapplicable à un rapport de marché d'une économie politique historiquement possible, lorsqu'il s'agit d'établir les réactions de ces sujets infiniment nombreux aux troubles de l'état d'équilibre : cela concerne la « méthode de variation ». La neutralisation des systèmes de calculs personnels, possible dans un état d'équilibre, ne l'est plus dans le cas de changements de cet état, qui n'ont lieu qu'à travers les différents individus calculateurs qui entrent en jeu avec leurs besoins et estimations respectifs.

Enfin la théorie d'économie pure de Schumpeter tourne toujours analytiquement en rond autour de ses propres hypothèses, et s'occupe de considérer sa propre image comme la vérité. Il ne démontre en fait sous le nom de salaire, rente foncière..., que ses propres hypothèses, et raisonne sur des notions «préfabriquées».

L'interdépendance en économie pure n'est pas la même que celle qui détermine les mouvements de prix dans les rapports de marché de l'économie réelle. Il résulte de là que l'économie pure ne peut s'appliquer au marché réel dans sa complexité. Mais cette interdépendance est l'hypothèse fondamentale de la notion de prix en économie pure. Puisque cette notion de prix est identique à la détermination relative de toutes les utilités marginales entre elles, il en découle que tous ces prix doivent changer quand l'un d'entre eux change. Mais ils ne changent pas pour la raison qui cause les changements réels de prix sur le marché, et par conséquent pas parce qu'il s'agit d'événements économiques réels ; ils changent parce que le critère de détermination logique de chaque prix individuel est justement le rapport des prix entre eux. Que cette interdépendance n'existe que pour une économie d'un seul sujet n'exclut pas la possibilité d'une interdépendance (mais une interdépendance d'un autre genre) dans l'économie réelle, pas plus qu'elle n'exclut la systématisation possible du calcul économique de la valeur dans une économie réelle. Mais nous voulons souligner que ces deux questions se trouvent sur des plans constitutionnellement différents. Libre à l'économiste de se livrer à l'étude de l'une ou de l'autre, mais il doit alors veiller à ce que la terminologie employée ne crée aucune équivoque.

L'analyse schumpeterienne a simplement une idéalité logique, mais pas de réalité empirique ; cette distinction ne peut être surmontée par aucun moyen, et lorsque Schumpeter s'y est efforcé, il a versé dans la contradiction.

On peut dire de l'économie pure qu'elle est valable pour toutes les formes de l'économie réelle, mais alors avec en fait le sens qu'elle n'est valable pour aucune. Avec le caractère statique que Schumpeter souligne avec tant de force, l'irréalité du système d'économie pure est encore accrue.

Schumpeter affirme à juste titre que le calcul d'interdépendance des relations d'utilité marginale de tous les biens et le calcul des utilités marginales relativement à la détermination de la valeur d'un bien sont liés à la constance identique de toutes les données. Remarquons que cette condition n'est pas imposée à Schumpeter par les phénomènes examinés, mais par la méthode de son examen. Si on admettait un changement des données du calcul d'interdépendance relativement à ce qu'elles étaient à l'origine, on se trouverait bientôt devant l'impossibilité d'opérer le calcul : en effet, le changement spontané des faits à chaque moment entraînerait la nécessité d'une nouvelle orientation du calcul, qui serait déjà faux au moment où le changement se produit ; aucun des mouvements de biens calculés n'aurait jamais le temps de se réaliser.

C'est cette stipulation importante de la constance identique de toutes ces données qui est responsable du fait que la théorie de l'économie pure ne peut rendre compte d'un progrès de la réalité économique ; comme toute réalité représentable en effet, celle-ci consiste dans le processus de changements de données qui ne peut s'interrompre. Quand dans la réalité d'une économie quelconque, les données globales de la détermination des prix sont arrêtées par le calcul d'interdépendance de l'économie pure, afin de passer ensuite au calcul des actions d'échange qui doivent se produire à partir de là pour que l'équilibre soit rétabli (ce qui équivaut à dire qu'aucune tendance à des changements ultérieurs ne soit présente), le calcul d'interdépendance d'économie pure veut que, pour toute la durée nécessaire à l'état d'équilibre pour se rétablir, celui-ci « retienne » son avance. S'il la poursuivait, en effet, cette avance consisterait justement dans le processus temporaire de changement de tous les faits, et la réalisation de l'état d'équilibre serait impensable. Examinée à la lueur du calcul d'interdépendance, la réalité court d'un moment à l'autre à travers tous les calculs d'équilibre qui correspondent aux états de fait de chaque instant ; leur validité est annulée par le simple processus de leur progression vers l'avenir. L'objet de la théorie économique est la réalité économique, et comme celle-ci est à tous les instants un processus de changement, elle ne peut être saisie par l'économie de Schumpeter que parce qu'elle ne cause ce processus que pour l'interrompre.

Nous nous trouvons en face de la multitude diverse des plans d'économie pure et de la théorie économique. L'un est conforme à la théorie économique seulement à un moment donné, l'autre est celui du déroulement de la réalité. Nous rencontrons donc ici une diversité des ordres de temps dans lesquels les événements des deux plans se déroulent : l'ordre du temps logique d'une part (c'est celui des événements idéaux auxquels se rapporte le calcul d'interdépendance d'économie pure) et l'ordre du temps empirique de la réalité économique. C'est sur ces points que la théorie pure du prix de Schumpeter peut être discutée à travers une étude de sa méthode de variation.

DEUXIEME PARTIE.

La théorie schumpeterienne de la dynamique du système capitaliste.

CHAPITRE I.

LE CIRCUIT.

La théorie économique, ou bien abstrait de son système les facteurs qui mènent aux variations cycliques, ou bien les considère comme étant en mouvement vers une position d'équilibre.

Schumpeter part d'un système dans lequel tous les éléments sont en équilibre, et les cycles impossibles.

Ce système n'est pas sans mouvement, il est sans croissance. Les travailleurs et exploitants n'y exécutent rien d'autre qu'un travail routinier ordinaire ; aucun travail effectué ne peut être assimilé à celui de l'entrepreneur. Le processus de production est synchronisé, ce qui signifie que l'on n'a pas à attendre les résultats de la production ; tout est financé par les revenus courants. Le flux des revenus est constant, et comprend seulement des salaires (paiement des services de production et de consommation des sujets économiques) et des rentes (paiement des services des agents naturels).

Un tel circuit tournera année après année ; de période en période, le produit réel global sera constant. Les biens seront vendus aux mêmes prix.

Ce modèle a été fortement critiqué, et ceci de trois points de vue différents :

1. - du point de vue de la théorie de l'intérêt ;
2. - du point de vue institutionnel ;
3. - du point de vue de la théorie de la concurrence imparfaite.

1. - Du point de vue de la théorie de l'intérêt.
Nous examinerons plus loin ce problème.

2. - Du point de vue institutionnel.
Deux catégories d'objections ont été faites, la première par Ammon et Perroux, la deuxième par Sweezy.

A. - La critique de Ammon et Perroux.

Schumpeter n'analyse pas le conditionnement social des phénomènes économiques, il ne tient pas compte des institutions.

Selon lui, les facteurs se combinent simplement, et donnent un produit. Or, « dans la plus libérale et la plus individualiste, la plus atomique des sociétés économiques, l'œuvre de production ne s'est jamais accomplie par le simple et spontané concours d'échanges purs. » (1) Un exploitant est nécessaire ; la caractéristique de celui-ci dans n'importe quel système économique est de ne pas être un travailleur comme les autres. « Cette fonction du maître d'œuvre n'est jamais celle de la main-d'œuvre. » (2)

Schumpeter n'analyse pas la fonction d'autorité et son revenu possible, fonction et revenus qui doivent figurer dans tout circuit stationnaire, « si celui-ci ne se borne pas à dessiner des ajustements mécaniques de flux, mais offre une image simplifiée des relations entre hommes vivant en société ». (3)

B. - La critique de Sweezy.

Pour un marxiste comme le professeur Sweezy, l'objection principale réside dans le fait que le circuit ne définit pas la classe capitaliste, parce que dans le modèle de Schumpeter, les possesseurs de capital n'ont aucun motif de continuer à accumuler leurs richesses.

Pour Sweezy, s'il existait dans le circuit une classe de sujets économiques qui détiendrait un pouvoir de contrôle sur les moyens de production, ces sujets bénéficieraient d'un surplus et si le statut des sujets économiques était déterminé par leur richesse relative, la classe capitaliste tendrait à accumuler sans limites. Contrairement à ce que pense Schumpeter, l'accumulation serait la cause première du changement qui se matérialiserait ensuite dans une innovation, celle-ci étant alors le moyen de continuer l'enrichissement. (4)

Ce schéma de Sweezy n'est pas à proprement parler une critique de Schumpeter. Il suppose en effet une classe capitaliste et une accumulation conséquente. L'analyse de Sweezy débute à un stade plus élevé que le modèle schumpeterien. L'un des buts de la théorie de Schumpeter est précisément de montrer comment se forment une telle classe et une telle accumulation.

3. - Du point de vue de la théorie de la concurrence imparfaite.

Dans son circuit, Schumpeter envisage la possibilité de monopoles de toutes sortes. « Il peut y avoir des gains de monopole... Tant que les gains de monopole sont dus à la qualité spéciale de quelques facteurs, ou à une organisation monopolistique de ceux qui possèdent ces facteurs, ces gains apparaîtront simplement

---

(1) Perroux « Les trois analyses de l'évolution » Isea , T. IV, n° 2, p. 281.
(2) Perroux « Les trois analyses de l'évolution » Isea , T. IV, n° 2, p. 281.
(3) Perroux « Les trois analyses de l'évolution » Isea , T. IV, n° 2, p. 282.
(4) Sweezy « Professor Schumpeter's Theory of Innovation » dans « Review of economic Statistics » février 1943 pp. 93-96.

comme des salaires ou des rentes, et peuvent être inscrits dans la catégorie appropriée. » (1)

Schumpeter envisage donc la possibilité d'un monopole permanent. Il n'y a pas de doute cependant que l'équilibre général dans lequel le circuit prend place est dérivé de la supposition de la concurrence parfaite. Cette attitude de Schumpeter est due au but qu'il poursuit : « ce que nous voulons savoir avant toute autre chose est si oui ou non les relations connues existant entre les éléments du système sont, en même temps que les données, suffisantes pour déterminer ces éléments, prix et quantités... La preuve qu'elles le sont est la magna charta de la théorie économique... la justification du processus de l'économie stationnaire ». (2)

Pour Schumpeter, la considération des différents degrés de concurrence entraîne des difficultés dans la détermination. Il y voit un élément qui risque de priver celle-ci de la netteté qui est sienne dans un état de concurrence parfaite. Dans ce dernier cas, en effet, la firme est non seulement impuissante à changer le prix, elle doit l'accepter tel quel. Si elle l'élève, elle se voit en danger de perdre des marchés ; si elle l'abaisse, elle aura à subir une perte qui, devant l'absence de surplus, menacera son existence en longue période. Quant à un monopole, s'il demande un prix plus élevé ou plus bas que celui qui portait son gain au maximum, sa perte se réduira à ce que, à l'intérieur de certaines limites, il gagnera moins que ce qu'il pourrait.

On voit l'indétermination qu'introduit dans le circuit la considération d'états de concurrence imparfaite. Chamberlin s'élève contre cette position. « La détermination d'une série d'équations, aussi importante soit-elle, constitue seulement une petite part de ce que nous voulons savoir sur elles. Nous voulons aussi savoir, si possible, ce qu'elles sont, ou tout au moins quelles sont leur forme et leurs propriétés. Et il semblerait que les propriétés du système économique en termes de monopole et de compétition aussi bien qu'en d'autres termes seraient de première importance, non seulement en général, mais aussi quant à l'espèce d'évolution qu'elles favorisent, en comprenant les processus cycliques. » (3)

La principale raison pour laquelle Schumpeter n'a pas examiné le cas de la concurrence imparfaite dans le circuit est qu'il veut partir d'un modèle d'où tous les effets de l'innovation sont éliminés. Les imperfections de la concurrence seront introduites plus tard, dans la deuxième approximation.

---

(1) Business Cycles p. 40.
(2) Business Cycles p. 41.
(3) Chamberlin « The Impact of recent Monopoly Theory on the schumpeterian System » dans « Schumpeter Social Scientist » p. 84.

CHAPITRE II.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE L'ENTREPRENEUR.

On sait que Schumpeter conçoit la vie économique sous deux aspects.

Le premier est celui du circuit. Les agents qui interviennent dans la production ne font qu'utiliser les combinaisons de facteurs préexistantes, ils ne sont, dans le sens schumpeterien du mot, que des exploitants, c'est-à-dire qu'ils ne reçoivent pas de profit. Le producteur ne remplit donc aucune fonction directrice de l'économie : le véritable directeur de ce type d'économie est le consommateur.

Ce qui caractérise au contraire l'évolution, deuxième aspect de la théorie schumpeterienne, c'est la mise en œuvre d'innovations, de nouvelles combinaisons, qui entraîne l'économie hors du flux circulaire.

L'innovation est la forme par laquelle se réalise le progrès dans la société capitaliste.

Voilà donc introduit dans la construction d'équilibre le développement de l'économie. Si Schumpeter s'arrêtait là, sa théorie de l'évolution serait très proche de celle de Spiethof, toutes les combinaisons nouvelles rentrant en principe dans les inventions, et Schumpeter ne serait pas fondé à maintenir que les mouvements économiques viennent de l'intérieur du système.

L'économie capitaliste dispose à chaque instant d'un certain fonds d'innovations. C'est un type spécial d'homme qui est nécessaire. Par cette introduction de l'élément humain, Schumpeter sauve l'aspect logique de sa construction.

Le support du changement économique est l'entrepreneur. « Que nous mettions l'accent sur l'occasion ou les conditions, sur les réponses des individus ou des groupes, il est exact que dans la société capitaliste les conditions ou occasions objectives agissent par l'activité de l'entrepreneur. » (1)

Schumpeter, délaissant le critère courant de l'entrepreneur coordinateur des facteurs de production et assumeur de risques, définit l'entrepreneur comme le réalisateur de la combinaison nouvelle. Le propre de son génie est d'imposer à la collectivité ses représentations personnelles, d'influer sur les systèmes de représentation collective.

---

(1) Schumpeter « Creative Response » (Journal of economic history, novembre 1937 pp. 150-151).

Le producteur devient un entrepreneur dans le sens schumpeterien, lorsqu'il ne considère plus les courbes de coûts et de ventes comme données, mais s'attache à faire glisser ces courbes, et de la sorte à changer lui-même les conditions dans lesquelles il obtiendra le profit. (1)

Le type schumpeterien d'entrepreneur se distingue par un certain nombre de caractéristiques concernant :

1. - sa fonction ;
2. - la motivation de sa conduite ;
3. - la spécificité de sa fonction.

1. - La fonction d'entrepreneur.

L'entrepreneur de Schumpeter se définit par sa fonction : il est le seul promoteur de l'innovation.

Schumpeter ne fait aucune référence à un statut économico-social ou à une classe sociale.

La société économique est donc dirigée par des décisions humaines et non par des principes, par des entrepreneurs et non par des ingénieurs ou des classes sociales abstraites. Cette distinction oppose la théorie de Schumpeter à l'évolutionnisme type Marx, Burnham.

On perçoit la différence qui sépare le concept traditionnel de l'entrepreneur-producteur autonome de la théorie de Schumpeter, en ce que « sont aussi entrepreneurs à nos yeux ceux qui n'ont aucune relation durable avec une exploitation individuelle, et n'entrent en action que pour donner de nouvelles formes ». (2)

On n'est pas entrepreneur de façon continue, mais seulement quand on accomplit la fonction, « ce qui fait que quelqu'un n'est en principe entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons. Il perd donc ce caractère s'il continue à exploiter l'entreprise considérée selon un circuit ». (3)

L'exploitant ne redeviendra entrepreneur que si son énergie n'est pas épuisée ; et si en outre il trouve de nouvelles modifications, il pourra alors user de ses profits passés, le phénomène présentera une apparence nouvelle, mais son essence sera la même.

2. - La motivation de la conduite de l'entrepreneur.

« L'entrepreneur typique ne se demande pas si chaque effort auquel il se soumet lui promet un excédent de jouissance suffisant ; il se préoccupe peu du fruit hédonistique de ses actes, il crée sans répit car il ne peut rien faire d'autre. » (4)

---

(1) Triffin : « Monopolistic Competition and general Equilibrium » p. 168.
(2) « Théorie de l'évolution économique » p. 331.
(3) « Théorie de l'évolution économique » p. 336.
(4) « Théorie de l'évolution économique » p. 358.

Le mérite de Schumpeter est justement de construire un système dynamique sur d'autres fondements que le principe hédonistique. (1)

3. - La spécificité de la conduite de l'entrepreneur.

La fonction spécifique de l'entrepreneur est de rompre un certain nombre de résistances. Le travail de l'entrepreneur n'est assimilable à aucun autre.

L'entrepreneur schumpeterien n'est pas un capitaliste comme chez les classiques anglais ou chez Marx (pour qui l'on est chef d'industrie parce que l'on est capitaliste). (2) Son activité ne peut être rapprochée d'aucun travail, quel qu'il soit.

L'entrepreneur schumpeterien ne se caractérise pas non plus par le fait qu'il assume les risques. Contrairement à la plupart des théoriciens modernes qui font de l'entrepreneur, selon le terme de Hawley (3), un « risk-taker », Schumpeter nous dit que « jamais l'entrepreneur n'a de risques à supporter ». (4) Ce serait le banquier qui supporterait le risque. Nous verrons par ailleurs combien pareille supposition est peu satisfaisante.

En définitive, l'œuvre de Schumpeter reposerait sur ce point sur une lacune : il n'y aurait pas d'agent assumant le risque, et sur une erreur : accepter de se dépenser sans être rémunéré, n'est-ce pas, de la part du réalisateur d'une combinaison nouvelle, « courir un risque » ? L'entrepreneur assume un risque sur son activité.

La fonction d'entrepreneur ne coïncide pas avec celle d'inventeur. Taussig (5) a bien démontré que les types sociologiques sont complètement différents : « L'inventeur produit des idées, l'entrepreneur fait aller les choses. » (6)

En effet, comme le remarque Triffin, « si la valeur économique d'une invention était dès le début calculable, l'inventeur pourrait en extraire sa valeur réelle, et il n'y aurait pas de place pour l'innovateur. » (7)

L'entrepreneur enfin se distingue de l'exploitant du type que l'on trouve dans le circuit, mais ici Schumpeter est peu clair, pour deux raisons :

---

(1) Même idée chez Sombart («L'apogée du capitalisme» page 74) « L'homme économique moderne éprouve un sentiment intolérable de vide et d'ennui dès qu'il quitte le monde des chiffres qui lui procure protection, chaleur, force vivifiante. »
(2) Marx « Le capital » tome II, p. 224.
(3) voir Quarterly journal of Economics, 1901, p. 76. Nous trouvons la même idée chez Walras, Clark...
(4) « Théorie de l'évolution économique » p. 427.
(5) Taussig « Inventors and Money-makers » 1915.
(6) Schumpeter « Creative Response... » p. 152.
(7) Triffin « Monopolistic Competition » p. 168.

— Schumpeter nous dit : « L'apparition d'un entrepreneur ou de quelques entrepreneurs rend plus facile, et par là provoque, l'apparition d'entrepreneurs différents et toujours plus nombreux. » (1) Mais jusqu'où se maintient le type de l'entrepreneur ? Certains des imitateurs sont-ils des entrepreneurs ?

L'argumentation de Schumpeter revient à affirmer qu'un type peut se définir par le degré de ses qualités, et c'est d'ailleurs ce que Schumpeter fait explicitement : « On envisage ici un type de conduite et un type de personnes dans la mesure où cette conduite est si accessible qu'elle en constitue une caractéristique saillante ; elle n'est d'ailleurs accessible que dans une mesure très inégale, et pour relativement peu de personnes. » Schumpeter retombe dans l'erreur d'un de ses travaux antérieurs : il introduit un type intermédiaire de sujet économique semi-statique. (2)

— Schumpeter ne nous dit pas, d'autre part, ce que devient l'exploitant en dynamique.

Est-il éliminé par l'entrepreneur ? Même quand l'entrepreneur reçoit du crédit, la réalisation de l'innovation nécessite une coordination des facteurs productifs, c'est-à-dire d'un patrimoine d'entreprise. Comment concilier cela avec l'affirmation de Schumpeter que la fonction d'entrepreneur est indépendante de la détention d'un capital quelconque ?

Il faut donc admettre nécessairement que l'exploitant subsiste en dynamique et y joue un rôle, ou que le type d'entrepreneur schumpeterien n'est pas pur. (3)

Schumpeter s'est aperçu de la portée de cette critique. Dans « Business Cycles » il déclare : « Personne ne peut être seulement un entrepreneur. Ceci provient de la nature de la fonction qui doit toujours être combinée avec d'autres et mener à d'autres. Un homme qui met en train une nouvelle combinaison aura inévitablement à remplir une fonction non-entrepreneuriale. » (4)

Schumpeter renonce par là à l'un des buts de sa théorie : dégager une fonction essentiellement pure.

L'entrepreneur schumpeterien se distingue enfin parce qu'il est le débiteur-type ; nous savons en effet que le crédit permet seul à l'entrepreneur de détourner de leur emploi actuel les moyens de production dont il a besoin.

---

(1) « Théorie de l'évolution économique » p. 553.
(2) « Die Wellenbewegung des Wirtschaftslebens » (Archiv für Sozialwissenschaft Vol. XXXIX pp. 1-32).
(3) Nous verrons plus loin que Schumpeter est contraint de compter parmi les entrepreneurs la masse des imitateurs pour rendre compte de la disproportion entre la demande et l'offre de capital.
(4) « Business Cycles » p. 103.

C'est le renversement de la thèse classique où l'entrepreneur était représenté comme faisant l'avance aux ouvriers de leur subsistance et des matières premières à travailler.

LA CONCEPTION SCHUMPETERIENNE DE L'ENTREPRENEUR DANS L'HISTOIRE DES DOCTRINES.

1. - Les doctrines économiques.

La théorie actuelle de l'entrepreneur est issue, comme Schumpeter le montre (1), de deux courants : le français et l'anglais.

A. — C'est Cantillon qui introduisit le terme d'entrepreneur. Il le définit comme l'agent qui achète des moyens de production à un prix certain, en vue de les combiner en un produit qui sera vendu à un prix incertain.

Cette idée fut acceptée par les Physiocrates et développée par J. B. Say.

B. — A. Smith mit l'accent sur le capital, à l'exclusion de la fonction productive. Ce que fait l'homme d'affaires, selon A. Smith, est de fournir du capital. L'identification des fonctions de capitaliste et d'entrepreneur est ainsi accomplie.

Avec Ricardo et Marx la direction de la fonction de coordination ne tient plus aucune place.

Ce n'est qu'avec J. S. Mill qu'apparaît en Angleterre la fonction coordinatrice directrice de l'entrepreneur.

Ceci nous permet de voir que Schumpeter a continué l'évolution de Say. En effet, il accepte la définition que Say donne de l'entrepreneur : sa fonction consiste à combiner des facteurs productifs. Mais cette fonction serait excessivement simple, et se ramènerait à une simple administration si les combinaisons du passé étaient indéfiniment répétées. Si nous limitons cependant la définition de Say aux cas où l'entrepreneur travaille sur des combinaisons nouvelles, nous sommes en présence d'une fonction entièrement neuve, celle de l'entrepreneur schumpeterien.

2. - Les doctrines socio-historiques.

La société, pour Schumpeter, est donc dirigée par des décisions provenant d'individus d'élite.

Cette vue est partagée par de nombreux auteurs non-économistes :

---

(1) Schumpeter « Change and the Entrepreneur (Harvard University Press, 1949, pp. 63-84).

BERGSON

Dans son ouvrage « L'évolution créatrice » paru en 1907, soit un an avant l'apparition de la théorie de Schumpeter, Bergson jetait les bases d'un système très proche de celle-ci, qui devait être réaffirmé par un deuxième livre, « Les deux sources de la morale et de la religion. »

On connaît la distinction que le philosophe établit entre société close et société ouverte ; cette distinction est très proche de celle de Schumpeter entre circuit et développement. Le passage de l'un à l'autre de ces deux états est chez les deux auteurs l'œuvre d'individus d'élite. « En vain prétendrait-on que le passage de la société close à la société ouverte se fait de lui-même, peu à peu, en vertu de l'état donné de la société à une certaine période de son histoire. C'est un bond en avant... Il faut que la société se soit laissé ébranler, et le branle est toujours donné par quelqu'un. » (1)

« Il y avait là un cercle vicieux dont on ne serait pas sorti si une ou plusieurs âmes privilégiées n'avaient brisé le cercle en entraînant la société derrière elles. » (2)

H. BERR

Dans sa préface à « La terre avant l'histoire », introduction générale à la synthèse collective, H. Berr soutient une thèse analogue. « La vie sociale favorise de mille et mille façons la technique, mais elle l'entrave souvent par tradition et routine, par le développement de pratiques illusoires liées à une spéculation inefficace. » (3)

« En poussant aussi loin que possible l'explication par le social, il ne faut pas négliger l'explication par l'action, à certains égards capitale, de l'individu. » (4)

La civilisation progresse grâce à l'initiative de ce que Berr appelle les « inventeurs sociaux ».

A. J. TOYNBEE

Tout aussi intéressant est le parallèle que l'on pourrait tracer entre la ligne de raisonnement de Schumpeter et celle suivie par A.J. Toynbee dans son « Histoire ». Partant d'un champ d'observation tout-à-fait différent, celui de l'étude des civilisations, Toynbee en arrive au concept d'individus « surhumains dans un sens littéral et non simplement métaphysique » (5) qui se trouvent

(1) Bergson « Les deux sources de la morale et de religion » p. 73.
(2) Bergson « Les deux sources... » p. 74.
(3) Berr « En marge de l'histoire universelle » p. 35.
(4) Berr « En marge de l'histoire universelle » p. VII.
(5) Toynbee « Histoire » p. 237.

au départ de la progression des sociétés auxquelles ils appartiennent. Toynbee définit le caractère spécifique de ces rares êtres surhumains : la « personnalité ». Ce « levain de la pâte commune » ne peut opérer que dans certaines données, et c'est ici que Toynbee introduit la notion de défi-riposte, qui peut être mise en face du « creative response » de Schumpeter.

Mais par quoi cette riposte, cette « creative response » sont-elles motivées ? Alors que Schumpeter y voit une manifestation de changements radicaux mais imprévisibles de la situation économique et sociale (1), Toynbee s'attache à démontrer que certaines conditions de milieu, par leur action de « défi », sont presqu'automatiquement responsables d'un accroissement de civilisation.

Il est logique dans ce cas que, alors que Schumpeter pour qui le défi n'est pas nécessairement à l'origine de l'apparition d'entrepreneurs s'occupe surtout de déterminer les caractéristiques de l'innovation, Toynbee s'intéresse davantage à préciser la nature et le degré de ce défi-stimulant. (2)

Il est difficile, dans une étude historique de la fonction d'entrepreneur, de procéder à la séparation entre la « creative response » et « l'adaptive response », entre l'entrepreneur et l'exploitant.

Schumpeter, lui distingue dans « Unternehmer » quatre types historiques d'entrepreneur : (3)

1. - **le fabricant -commerçant :** étant capitaliste, il appartenait à une classe sociale ; ses conditions d'exercice sont héréditaires;
2. - **le capitaine d'industrie :** son pouvoir provient de la propriété ou de sa personnalité ;
3. - **le directeur :** il est guidé par le goût du travail bien fait, et n'est pas capitaliste ;
4. - **le fondateur :** il crée la nouvelle entreprise, la « lance ».

La fonction d'entrepreneur s'est développée aux Etats-Unis avant la grande dépression, en Europe, entre Smith et la grande dépression.

La différence entre le mode et le nombre d'apparition des entrepreneurs aux Etats-Unis et en Europe provient de l'existence dans l'Ancien Monde d'un ordre social pré-industriel, pré-commercial, qui a influencé la vie des hommes pour des milliers d'années. En Amérique, au contraire, Tocqueville avait été frappé par l'absence de stratification sociale rigide, de fonctions héréditaires. Les nouvelles fondations économiques surgissant dans

(1) Schumpeter « The creative Response... » Journal of Economic History, novembre 1947, pp. 149-159.
(2) Chez Grousset également, nous trouvons un historique de la fonction d'entrepreneur : voir « Figures de Proue », « Bilan de l'Histoire ».
(3) Handwörterbuch der Staatswissenschaften, VIII pp. 476-487.

le Nouveau Monde ont pu apporter une série de nouvelles institutions sociales. On n'a généralement pas assez porté attention à ce phénomène, partiellement à cause de la théorie marxiste dont l'étude et la connaissance approfondie du choc causé par le nouveau mode de production ont obscurci le degré dans lequel le Nouveau Monde est modelé sur l'Ancien.

La manière dont les hommes d'affaires européens ont conduit leur activité et répondu à de nouvelles techniques, à de nouvelles formes économiques, a été fondamentalement conditionnée par la présence de survivances traditionnelles dans la structure sociale. Le neuf est entré dans ce qui n'était que partiellement détruit.

Cette influence de l'héritage passé sur la condition d'entrepreneur peut être examinée en trois points : (1)

1. - En termes de recrutement :

Des formes institutionnelles héritées ont opéré restrictivement dans deux sens complètement différents : elles ont découragé le flot de ce que Schumpeter appelle « les volontés fortes », et ont tendu à fermer les positions économiques à l'influence des promoteurs de progrès.

2. - En termes de motivation :

Ceux qui s'occupaient des affaires ont réagi aux formes héritées de manière différente. Une société qui n'a jamais consciemment fait de l'accroissement de sa production, ou même plus simplement de la hausse de son niveau de vie, son but principal, n'a évidemment jamais donné naissance à cette consécration aux affaires qui est la marque des entrepreneurs américains. L'homme d'affaires français n'a jamais été stimulé par une identification de son activité avec des buts et idéaux nationaux.

La recherche de l'innovation a ainsi été moins active, et la motivation à rester à l'intérieur du flux circulaire a été notablement plus forte, alors que l'initiative à innover a été proportionnellement plus faible.

3. - En termes de comportement :

Ce qui peut-être a été le plus évident est l'absence relative de cette sorte d'entreprises agressives qui sont indispensables au développement du processus capitaliste, et par lesquelles les innovations économiques agissant par un marché impersonnel éliminent successivement les formes marginales et les procédés démodés en imposant toujours davantage de techniques et combinaisons productives.

---

(1) Miller « Men in Business » (Publication of the Research Center in Entrepreneurial History, Harvard University) pp. 14 ss.

« Les derniers libéraux se sont laissé embourber dans le statu quo par le dogme politique du laisser faire qui leur a inspiré qu'il ne faut rien faire, et par la confusion de l'économie classique qui leur a inspiré que l'on n'a besoin de rien faire. » (1)

Il y a eu certes en France de grandes innovations, de grands profits. Les années 1850-1860 ont vu une accélération importante du développement économique sous l'influence des doctrines saint-simoniennes. Mais ni Pereire, ni d'autre part Citroën n'ont été assez forts pour briser l'ordre institutionnel établi, et établir de nouvelles formes générales.

Ils n'ont jamais été suivis par cette armée d'imitateurs nécessaires au développement capitaliste. Les exceptions (et cela confirme l'étude précédente) viennent de groupes moins directement influencés par la dominante sociale, ceux que les maurassiens appelaient anti-France, protestants, Isréalites, francs-maçons, « métèques ».

L'existence de l'héritage dans les affaires françaises, en provoquant une motivation dont le but est d'assurer la préservation du statut familial existant, a gêné la naissance d'innovations. Ceci à été renforcé par l'influence bourgeoise et paysanne.

L'homme d'affaires français est très rarement devenu entrepreneur, parce qu'il a été incapable de surmonter le frein de son héritage social. La France a ainsi eu beaucoup d'inventeurs, et très peu d'entrepreneurs-innovateurs.

(1) Lippmann « Cité libre » p. 252.

CHAPITRE III.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE L'INNOVATION.

La production ne signifie rien d'autre qu'une combinaison spéciale des forces productives. Une quelconque combinaison productive peut être définie par des coëfficients de production ou des fonctions de production que Lange définit comme étant les séries indiquant le rapport entre l'ensemble de l'input et de l'output par une unité de temps.

Dans le flux circulaire, les industries d'un même secteur ont des combinaisons productives et des coûts identiques. Quand il se produit un changement des données, « l'économie entière ou d'un secteur s'adapte elle-même... de la manière que la théorie classique décrit. Si par exemple il se produit une augmentation de la population, on ajoutera des bras du côté des classes productives... Il s'agit d'une adaptive response. » (1) La combinaison productive reste ici inchangée.

L'innovation par contre est la mise en vigueur de nouvelles fonctions productives, c'est-à-dire que « quand l'économie fait autre chose, en dehors de la pratique courante, nous pouvons alors parler de réponse créatrice. » (2)

Il convient cependant de remarquer que l'innovation peut être autre chose qu'une réponse créatrice : elle peut se produire d'elle-même. L'innovation peut se définir par rapport à la loi du rendement décroissant. La productivité marginale de chaque facteur productif doit, en l'absence d'innovation, décroître progressivement. Une innovation interrompt une telle courbe, et la remplace par une autre. On peut aussi définir l'innovation par rapport au coût monétaire. Le coût total des firmes individuelles, en l'absence d'innovation et avec des prix constants des facteurs productifs, doit croître progressivement en fonction de l'output. Si à un moment quelconque, une même quantité de bien coûte moins que précédemment, nous pouvons être sûrs, si aucune baisse des prix des facteurs de producttion n'est intervenue, qu'il y a eu une innovation dans le processus productif.

Comme la mise en application de nouvelles fonctions productrices couvre une grande variété possible de phénomènes, il importe de savoir ce que l'innovation signifie exactement.

« Par changement des méthodes de fourniture de biens, nous entendons une série d'événements beaucoup plus large que ce que

(1) Schumpeter « Creative Response » (Jl of Economic History, nov. 1947, p. 150).
(2) « Creative Response » (Jl of Economic History, nov. 1947, p. 150).

la phrase couvre dans son acception littérale. Nous y comprenons l'introduction de nouveaux produits, ce qui peut même être considéré comme le cas standard, des changements techniques dans la production du bien déjà consommé, l'ouverture de nouveaux marchés ou d'une nouvelle source de fourniture, la taylorisation d'un travail, une distribution améliorée, l'établissement d'une nouvelle organisation des affaires, tel que les magasins à succursales, en bref quelque manière de faire aller les choses différemment. » (1)

Seuls seront compris dans le phénomène d'innovation les changements des fonctions productrices qui sont de première grandeur.

Les caractéristiques de l'innovation peuvent être ainsi énumérées :

1. - elle est imprévisible. « Une réaction créatrice ne se laisse pas saisir par notre appareil analytique... On ne peut compter avec aucune certitude sur son apparition, on ne peut la prédire d'aucune manière. » (2) Elle peut être comprise ex post, mais jamais ex ante ;
2. - elle suppose l'apparition d'un nouveau type d'homme possédant des qualités spéciales ;
3. - elle nécessite la création de nouvelles firmes ; (3)
4. - il n'y a pas de lien qui puisse la relier aux situations qui auraient existé en son absence ;
5. - elle est distincte de l'invention, et l'innovateur se distingue de l'inventeur. Il faut cependant remarquer à ce propos que la théorie de l'innovation n'est pas tellement différente de la théorie sociologique de l'invention telle qu'elle est conçue par Gilfillan. (4)

Si nous voulons appliquer ce concept schumpeterien à la réalité, nous nous heurtons à de nombreuses difficultés. Il est difficile de dissocier de l'innovation la simple amélioration de la routine. Il n'est pas suffisant de dire que les changements de facteurs sont dans certains cas des combinaisons nouvelles, et dans d'autres sont compris dans la catégorie des combinaisons primitives.

---

(1) « Business Cycles » p. 84.
(2) « The explanation of the Business Cycles » Economica, décembre 1927, p. 292.
(3) « Business Cycles » pp. 94-96.
(4) Cet auteur, dans sa « Sociology of Invention » pp. 5-13, énumère une série d'articles caractérisant l'invention. Principe 7 : l'invention progresse lentement avant qu'elle ne devienne pratique. Principe 12 : les inventions sont rarement rajeunies. Principe 20 : la croissance du capital et l'usage de matériaux durables sont des freins de l'invention. 29 : les inventeurs sont freinés par le conservatisme des patrons. 30 : les inventeurs s'associent avec les entrepreneurs dont le courage, l'intelligence et le sens des affaires sont prépondérants. L'importance de ces entrepreneurs est comparable à celle de l'inventeur lui-même.

Aussi a-t-on objecté :

1. - que la notion d'innovation est trop incertaine pour être clairement distinguée ;
2. - que l'incertitude provient de ce que cette définition est à la fois trop large et trop étroite.

Pour Angell, « le concept d'innovation est si vague que son utilité statistique et historique est incertaine. Aucun test objectif qui ne soit pas équivoque, aucune définition ne nous est donnée. » (1) Schumpeter cependant nous a aidés à lever cette incertitude en nous indiquant que « les innovations dans un capitalisme concurrentiel sont incarnées par la fondation de nouvelles firmes. » (2) Nous posséderions alors une preuve de l'activité innovatrice. Cependant Schumpeter nous avertit « que tout ceci est différent dans un capitalisme trustifié ; l'innovation n'est dans ce cas pas contenue typiquement dans de nouvelles firmes, mais marche avec les grandes unités existantes, d'une façon largement indépendante des personnes individuelles ». (3)

Cette restriction n'a cependant pas une grande importance, puisque Schumpeter limite l'application de son système à l'époque antérieure au capitalisme trustifié.

Pour Lange, « cette définition est cependant trop large. Un grand nombre (et probablement un nombre infini) de manières existe toujours dans lesquelles les fonctions productrices peuvent être changées. Mais une innovation apparaît seulement quand il y a une possibilité d'un changement qui augmente le profit maximum que la firme est capable de réaliser. Tous les autres changements ne sont pas considérés par la firme. » (4)

L'analyse de Lange est basée sur la théorie de la firme. Il considère que la firme organise ses activités pour une certaine période de temps, dans le but de porter à son maximum la valeur actuelle du profit attendu, à réaliser pendant cette période. Par suite de l'incertitude de l'offre et de la demande et de l'incertitude technologique, les dépenses et recettes futures sont incertaines. Mais ces dépenses et recettes n'ont pas pour la firme la même probabilité.

Lange suppose que la firme ne connaît que deux caractéristiques de cette répartition de probabilité : la valeur la plus probable, et la série de probabilité, et que d'autre part la firme est prête à payer pour diminuer le degré d'incertitude. On peut

---

(1) Angell « Investment and Business Cycle » (Mc Graw-Hill 1941), pp. 332-333.
(2) Schumpeter « The Instability of Capitalism » Economic Journal septembre 1928.
(3) Schumpeter « The Instability of Capitalism » p. 384.
(4) Lange « A Note on Innovation » (Review of Economic Statistics, février 1943, p. 21, note).

dès lors tracer un tableau d'indifférence pour les recettes. Les recettes les plus probables sont mesurées sur l'axe OY, la série des probabilités sur l'axe OX. La courbe d'indifférence sera positive parce qu'une plus grande incertitude est compensée par une somme plus élevée de recettes les plus probables. La firme se risquant de moins en moins dans l'incertitude, la courbe est concave.

Si une firme attend son revenu le plus probable OA avec une série de chances possibles OB, elle est disposée à payer la prime de risque CA et à garder les recettes OC.

L'effet de l'innovation consistera en un accroissement de la valeur attendue du profit maximum susceptible d'être obtenue dans une incertitude de marché donnée. La nouvelle courbe est moins concave ; la firme se risquant davantage, les recettes attendues sont plus élevées de CD.

Cette théorie de Lange définit exactement le concept d'innovation, mais quel que soit son mérite, elle ne peut être intégrée à la théorie schumpeterienne. Lange se concentre précisément sur les phénomènes que Schumpeter entend laisser de côté : Schumpeter, en construisant son système, a voulu « ignorer » l'innovation à l'intérieur des firmes déjà existantes ; il peut ainsi concentrer son attention sur la fondation de nouvelles firmes et sur l'apparition d'un nouveau type d'homme.

Pour d'autres auteurs, le concept schumpeterien est trop étroit. C'est ce que lui reproche Böhm-Bawerk, qui détermine d'abord soigneusement les catégories de combinaisons nouvelles que Schumpeter peut considérer.

Il en distingue trois :

1. - les améliorations possibles dans le présent et l'avenir même le plus incertain ; il est évident qu'elles sont en très grand nombre ;
2. - les améliorations qui sont dès le présent techniquement possibles, mais pour lesquelles les moyens manquent. Ce n'est pas encore cette catégorie que Schumpeter vise, car elles font partie de la conduite de l'exploitant statique ;
3. - les combinaisons nouvelles que ne sont pas encore, du fait des imitateurs, tombées dans la routine.

Schumpeter limite son étude à celles-là.

Mais alors demande Böhm-Bawerk, comment une catégorie aussi restreinte suffit-elle à provoquer une demande qui dépasse l'offre de capitaux ?

Pour le Professeur Kierstead (1), le concept est trop étroit, non par définition, mais par l'usage que Schumpeter en fait.

---

(1) Kierstead « Theory of Economic Change » (Mac Millan 1949 p. 96).

« Pour Schumpeter, le profit est lié par définition à l'innovation, c'est le gain qu'un entrepreneur peut acquérir en abaissant ses coûts de production au-dessous de ceux de ses concurrents... Mais dans le modèle, les coûts peuvent seulement être abaissés au-dessous du niveau compétitif par l'introduction de quelque technique productive non-utilisée auparavant, en d'autres mots par une innovation. Ainsi pour Schumpeter les profits sont seulement un phénomène dynamique. Ils sont seulement possibles dans une société dynamique, et cette possibilité est l'incitation au développement. Ceci implique que Schumpeter, en dépit de sa reconnaissance du fait que l'innovation peut prendre la forme de l'introduction d'un nouveau bien, la considère en fait toujours comme une nouvelle et moins coûteuse manière de produire des biens. »

Kierstead a tort, car le profit au sens schumpeterien peut naître de l'introduction d'un nouveau bien sur le marché. D'ailleurs Schumpeter le mentionne explicitement, aussi bien dans les « Business Cycles » que dans la « Théorie de l'évolution économique ».

DIFFICULTES DE L'INNOVATION.

L'innovation se heurte pour s'établir à bien des difficultés.

On peut analyser la nature de ces obstacles sous trois rubriques :

1. - L'agent économique hors des voies accoutumées « doit faire un pari sur structure nouvelle ». (1) Il manque pour ses décisions des données que le plus souvent il connaît très exactement quand il reste sur les voies habituelles. Sans doute « il s'aide de la comptabilité rétrospective, mais un peu comme le sauteur s'aide du tremplin ». (2) « L'entrepreneur est médiateur entre les comptabilités en quantités certaines et les comptabilités en quantités aléatoires... L'entrepreneur dynamique de Schumpeter qui parie sur les structures neuves lance un défi au comptable. » (3) Il faut cependant ajouter que l'entrepreneur trouvera « plus de raison consciente d'agir que dans le plan accoutumé qui comme tel n'a pas besoin d'être " réfléchi „ ». (4) (5)
2. - « Il est objectivement plus difficile de faire du nouveau que ce qui est accoutumé et éprouvé. » (6)

---

(1) Perroux « Le capitalisme » (Que sais-je).
(2) Perroux « Les comptes de la Nation » (P.U.F.)
(3) Perroux « Les comptes de la Nation ».
(4) « Théorie de l'évolution économique » p. 345.
(5) Usher « A History of mechanical Invention » (Mac Graw Hill 1929) p. 28 ; analyse très fine des obstacles dus à la tradition de l'expérience du sujet.
(6) « Théorie de l'évolution économique » p. 347.

3. - le troisième point consiste dans la réaction que le milieu social oppose « à toute personne qui veut faire du nouveau en général ». (1)

Ce troisième point peut être analysé sous trois aspects :
a) la résistance des consommateurs :

Elle fut démontrée historiquement lors de l'apparition des premiers produits industriels. Il est vrai que dans beaucoup de cas le produit industriel était de qualité inférieure au produit additionnel. Il se produit ce que le sociologue Hart (2) appelle une « tension ». Il existe toujours un retard culturel et un délai d'adaptation de la société envers une innovation. « Il n'est pas suffisant de produire un savon satisfaisant, il faut encore entraîner le peuple à se laver. » (3)

b) la résistance des autres firmes :

C'est enfin sur le plan des résistances à l'innovation que nous pouvons donner raison à Schumpeter quand il raisonne « comme si chaque innovation était contenue dans un firme nouvelle formée pour le but ». (4) Il n'y a aucun manque de réalisme au sujet de cette supposition ; il est en effet normal que l'innovation ne surgisse pas dans une firme existant déjà, même si celle-ci a été constituée par un innovateur.

Comme l'ont fait remarquer Wolf (5) et A.G.B. Fisher (6), l'existence d'installations le plus souvent peu adaptables au progrès nouveau fait que l'exploitant hésite à les remplacer, les profits de l'innovation étant mis en regard de la perte à éprouver sur le capital à détruire.

L'exploitant ne cherche pas alors l'innovation, mais la rationalisation du travail qui n'entraine guère de transformations.

c) Il y a enfin la *résistance des groupes professionnels.*

LE CONCEPT D'INNOVATION EST-IL EXPLICATIF ?

L'innovation, phénomène qualitatif, est pour Schumpeter l'élément fondamental et unique du développement économique. Nous permet-il d'entrevoir les mouvements économiques ?

Pour certains auteurs, (Kuznets, Angell), l'explication par l'innovation est impossible, car l'innovation n'est pas un phénomène différent du mouvement à expliquer. « Tous les troubles « exogènes », et même tous les progrès techniques, ne

(1) « Théorie de l'évolution économique » p. 347.
(2) Cité par Gilfillan.
(3) « Business Cycles » pp. 243-244.
(4) « Business Cycles » p. 94.
(5) Wolf « Die Volkswirtschaft der Gegenwart und Zukunft » (Leipzig 1912).
(6) Fisher « The clash of Progress and Security (Londres 1935).

sont pas des innovations génératrices du cycle. Un trouble exogène est une innovation pour autant qu'il fait démarrer des cycles économiques. » (1)

Cette objection est fausse, car quand Schumpeter définit l'innovation, il ne fait pas appel à la circularité. Comme il n'y a pas de circularité dans le concept, celui-ci peut nous servir à étudier les mouvements cycliques.

Pour Rostow (2), si l'on se place du point de vue historique, l'innovation au sens schumpeterien est « inadéquate pour expliquer les phénomènes centraux de plusieurs des périodes du trend ; si elles sont examinées en détail, par exemple les innovations de la révolution industrielle française durant les guerres françaises et le rôle de l'électricité et de l'automobile dans les 15 années précédant 1914 », le concept devrait être élargi « pour qu'il comprenne les dépenses pour des buts autres que la consommation et l'investissement, la théorie aurait à être élargie de manière à contenir la chronologie et les caractères des guerres, de même que d'autres événements adventices sans lesquels une explication historique correcte de ces années est impossible. » (3)

La validité de l'objection de Rostow dépend, comme le font observer Clemence et Doody, de ce que l'on entend par phénomènes centraux de la période. Schumpeter entend l'évolution économique. Par là, une critique qui repose sur d'autres « phénomènes centraux » est irrecevable.

L'usage de Schumpeter se heurte enfin à une autre objection. Il ferait usage d'un concept qualitatif pour expliquer un phénomène quantitatif. (Kuznets) (4) Nous examinerons cette question plus loin.

La plus grave objection à faire à Schumpeter est qu'il se contredit en ramenant le développement économique à un comportement d'entrepreneur, d'un type spécial d'individus créateurs d'innovations. Il ramène tout par là à des phénomènes psychiques, alors que dans « Wesen... » toute théorie des crises reposant sur des bases psychiques est combattue. « Nous avons toutes les raisons de nous méfier de phrases qui, sous le titre de propositions psychologiques, remplissent la littérature... Nos exemples nous le montrent très bien, le renvoi à la psychologie des crises ne signifie rien d'autre que cela (la banalité)... La psychologie de l'entrepreneur ne sert bien souvent qu'à la décoration de prétentions politiques. » (5)

---

1) Angell «Investment and Business Cycles» pp. 332-333.
2) Rostow «British Economy in the nineteenth Century» (Oxford University Press) p. 29.
3) Rostow « British Economy in the nineteenth Century » p. 29.
4) Kuznets «Schumpeter's Business Cycles» (American Economic Review, juin 1940, pp. 266-267).
5) « Wesen... » p. 545.

CHAPITRE IV.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DU CREDIT.

La théorie schumpeterienne du crédit se situe au point de rencontre de la théorie classique et des théories mercantiliste et keynesienne.

Les classiques, influencés par le spectacle de la révolution industrielle, mettaient l'accent sur le phénomène matériel, et sous-estimaient le phénomène financier dans le développement économique.

Les mercantilistes et Keynes, par contre, ont concentré leur attention uniquement sur le phénomène financier, et sousestiment le phénomène matériel.

Les uns et les autres ont péché par ignorance des liens étroits qui unissent dans le développement économique le phénomène matériel et le phénomène économique. Ces deux optiques sont en effet intimement liées : le circuit se dynamisera grâce à l'apparition d'entrepreneurs-innovateurs qui peuvent faire appel au crédit. Le crédit, selon Schumpeter, est en effet un phénomène dynamique.

L'argumentation de Schumpeter peut se résumer dans les points suivants :

1. - il n'existe pas de crédit en statique ;
2. - le crédit n'existe qu'en dynamique, et personne d'autre que l'entrepreneur n'en a besoin ;
3. - grâce au crédit, l'entrepreneur peut détourner du circuit les moyens productifs dont il a besoin ;
4. - le circuit contribue ainsi à déclencher la dynamique, et est seul à pouvoir assumer ce rôle ;
5. - le crédit est créé par les banques ex nihilo ;
6. - le développement est également amené par une sous-catégorie d'innovateurs : les banquiers.

1. — Dans le pur circuit, personne ne contracte de crédit ; lorsque l'exploitant a terminé un produit, il le vend immédiatement, et avec la recette obtenue, il peut recommencer à nouveau un cycle productif. Schumpeter n'ignore pas que dans la réalité du circuit les choses peuvent ne pas aller ainsi. Un exploitant peut désirer commencer une production avant d'avoir obtenu les recettes procurées par les ventes du précédent cycle productif. Mais « l'exploitant réalisera au plus vite chaque recette et n'empruntera que pour le temps nécessaire ce dont il a besoin comme pouvoir d'achat. » (1) Schumpeter élimine donc le crédit à l'exploitation.

(1) « Théorie de l'évolution économique » p. 373.

2. — Les entreprises qui innovent sont, nous le savons, le plus souvent nouvelles ; elles ont besoin, pour exécuter les combinaisons, d'un pouvoir d'achat (achat de machines...). La mise en route d'une innovation n'implique pas d'abord une augmentation des facteurs de production existants, mais le prélèvement des facteurs existants pour le nouvel usage. (1) On ne peut trouver de pouvoir d'achat dans l'état existant : le circuit, où par définition il n'y a pas de réserves disponibles.

L'entrepreneur n'a donc qu'un moyen pour se procurer les biens nécessaires : faire appel au crédit, « seul événement qui puisse se produire dans le cas de l'entrepreneur pour lui procurer les biens nécessaires ». (2)

Le crédit, pour Schumpeter, est un phénomène qui n'apparaît qu'en dynamique, avec l'apparition de l'entrepreneur. Il existe certes, et Schumpeter le reconnaît, d'autres occasions de crédit que celle de l'entrepreneur, mais elles n'apparaissent pas comme un élément essentiel du processus économique.

Ceci conduit Schumpeter à éliminer de son étude le crédit à la consommation. Il se justifie : « Il n'est de l'essence d'aucun agent économique de contracter nécessairement des prêts à la consommation, ni de l'essence d'aucun processus de production que ceux qui y participent contractent des dettes en vue de leur consommation. Ainsi le phénomène du crédit à la consommation ne nous intéresse pas davantage. » (3)

3. — « L'entrepreneur emprunte le fonds dont il a besoin pour créer, pour réaliser ses usines, pour acquérir le capital fixe et les moyens de production ; personne d'autre n'emprunte. » (4)

L'entrepreneur pourra, grâce au crédit, détourner du circuit les moyens de production dont il a besoin : « le crédit est le levier du prélèvement de ces biens ».

4. — L'entrepreneur peut ainsi, à l'aide de ce pouvoir d'achat, faire passer l'économie du circuit à l'évolution. Mais il n'a que le crédit comme moyen créateur de son pouvoir d'achat ; il lui est impossible de trouver ce pouvoir d'achat dans une somme de monnaie existant avant lui, dans une épargne, puisqu'avant lui il y a le circuit, c'est-à-dire une société où toutes les forces économiques sont occupées.

Schumpeter reconnaît l'existence de l'épargne, mais ne lui donne aucun pouvoir créateur. Pour lui, ceux qui prétendent voir dans l'épargne forcée la source du pouvoir d'achat des entrepreneurs se trompent. Cette théorie « ne souligne pas assez ce fait important : c'est d'abord le pouvoir d'achat des autres firmes

(1) « Business Cycles » p. 111.
(2) « Théorie de l'évolution économique » p. 377.
(3) « Théorie de l'évolution économique » p. 372.
(4) « Business Cycles » p. 110.

qui est réduit, en vue de faire place à la demande des entrepreneurs, et la réduction du pouvoir d'achat réel domestique est un phénomène secondaire, qui de plus est compensé par l'augmentation du pouvoir d'achat réel des autres ». (1)

Schumpeter s'oppose par là à la théorie de Rist. On sait que cet auteur a des vues très proches de celles du premier. On distingue en effet chez Rist également un circuit : « Nous supposons donc une société dont les forces productives sont toutes occupées. Elles sont organisées de manière à fournir dans un temps donné (que l'on pourrait appeler la période de production-consommation), une quantité A de denrées et de services immédiatement consommables. Cette quantité est achetée par le revenu B, dépensé en consommation par les membres à la fois producteurs et consommateurs de la société pendant cette période... Dans cette société à la marche régulière, quelqu'un veut innover... Il s'agit de détourner des forces existantes de leur travail actuel pour effectuer le travail nouveau... Comment y parvenir ?... Par la réduction momentanée par l'innovateur (ou par quelqu'un qui consente à se substituer à lui) de sa propre consommation de denrées et de services. » (2)

5. — La fonction de créer le pouvoir d'achat est remplie dans le système capitaliste par les banques, qui ne sont « rien d'autre que des établissements de production de moyens de paiement ». (3)

Ces moyens de paiement sont le plus souvent créés ex nihilo : « ou bien l'entrepreneur a une fortune quelconque qu'il peut mettre en gage dans une banque,... ou bien l'entrepreneur donne en gage des biens acquis grâce à un pouvoir d'achat emprunté ; alors l'octroi de crédit vient le premier, et il lui faut, tout au moins en principe et pour un instant, se passer de couverture... On crée par là un pouvoir d'achat à quoi ne correspondent pas d'abord des biens nouveaux... L'édifice du circuit fait saillie, non seulement hors de la base présente de la monnaie, mais encore hors de la masse présente des biens. » (4)

6. — Avec sa théorie du circuit, Schumpeter fait apparaître le deuxième personnage dynamique de l'économie : le banquier. Son rôle est primordial en dynamique. Lui aussi fait un « pari sur structure nouvelle ». Cela est d'autant plus vérifié que c'est lui que selon Schumpeter, nous le verrons plus loin, supporte la charge du risque.

Cette théorie du crédit de Schumpeter est originale ; il est faux de la faire dépendre, comme le fait par exemple

(1) « Business Cycles » p. 112.
(2) Rist « Essais sur quelques problèmes économiques et monétaires. (Sirey 1933) Théorie de l'épargne » p. 205-206.
(3) « Business Cycles » p. 112.
(4) Théorie de l'évolution économique » pp. 369-370.

Demaria (1), de celle de Hahn. Aucune comparaison ne peut même être faite, puisque le point de départ de ces deux auteurs est différent. Hahn ne part pas d'un état de circuit, il suppose que dans l'économie existent du capital et du travail inemployés. On fait appel au crédit qui n'est un élément productif que parce qu'il permet l'emploi de ces facteurs libres. Chez Schumpeter, nous le savons, il n'y a pas au point de départ de facteurs productifs inemployés. Le crédit est un moyen nécessaire de prélèvement ; il permet les mutations brusques de l'économie que l'innovation engendre.

Schumpeter a le mérite de tenir compte du facteur institutionnel du capitalisme, à savoir le contrôle privé des moyens de production, et la séparation de la propriété et du travail.

Cette théorie est historiquement valable ; elle se vérifie particulièrement, ainsi que le fait remarquer B. Ducros (2) « dans le développement économique de l'Europe Centrale dans les trois dernières décades du XIX siècle, que les banques commerciales allemandes ont particulièrement favorisé en immobilisant davantage que leurs consœurs françaises et anglaises, et en aidant ainsi les innovateurs. »

L'aspect le moins satisfaisant de la théorie schumpeterienne du crédit réside dans le traitement des limites à l'extension du crédit bancaire. Il s'oppose aux opinions de Spiethof, pour qui « il existe une limite insurmontable » à la création du pouvoir d'achat dans les stocks de biens existants, et de Diehl, selon lequel les banques ne peuvent prêter du capital qui doit encore être créé, mais peuvent seulement transférer des titres aux stocks existants. » (3)

Schumpeter a évité les critiques que l'on pourrait lui adresser en partant de ces deux prises de position, en déclarant que, bien que l'augmentation initiale du crédit bancaire agisse seulement sur la distribution des stocks actuels au moyen de la hausse des coûts des entrepreneurs plus anciens, il résulte un flux accru de biens qui constituent le capital futur contre lequel les prêts anciens ont été faits.

Schumpeter n'a pourtant pas évité les remarques de Neisser (4), qui soutient que le volume de la création de crédit tend réellement toujours vers un maximum permis par la base existante des espèces, et que prétendre que le volume des biens futurs marque la limite, équivaut à confondre les faits et la politique de crédit désirable.

---

(1) Demaria « Les formes de la connaissance chez Schumpeter » (Economie appliquée tome II, p. 156).
(2) B. Ducros « L'action des grands marchés financiers sur l'équilibre monétaire » pp. 101-103.
(3) Diehl « Theoretische Nationalökonomie » III, pp. 583-586.
(4) Neisser « Die Tauschwert des Geldes » pp. 144-146.

Cette critique ne tient pas compte de l'affirmation de Schumpeter que les faits et la politique désirable coïncident, que même à défaut de limitations légales, les banques commerciales restreignent assez les prêts pour prévenir tout, sauf une hausse temporaire des prix.

Keynes a défendu une position analogue, (1) alors que Hawtrey (2) attaque vigoureusement ces théories.

(1) Keynes « Treatise on Money » p. 304.
(2) Hawtrey « Theory of Central Banking » pp. 387-389.

CHAPITRE V.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE L'INTERET

« L'intérêt pose un problème si l'on reconnaît que dans le circuit normal de l'économie l'ensemble de la valeur du produit doit être ajouté aux facteurs primitifs de production, donc aux prestations de travail et de terre, que par conséquent la recette totale de la production se répartit entre les travailleurs et les propriétaires fonciers, et qu'il ne peut y avoir d'autres revenus plus durables que le salaire et la rente. » (1)

Deux positions peuvent être prises devant ce dilemne :

A. — Allonger la liste des coûts ; mais ceci ne revient pas simplement à constater que l'intérêt constitue une dépense régulière dans les comptes d'exploitation, cela équivaut à admettre un troisième facteur productif de production.

C'est le cas de Böhm-Bawerk, qui fonde son explication de l'intérêt sur la considération que l'intérêt est un revenu comme les autres. Cette conception semble s'accorder avec les faits : en effet, l'intérêt est un revenu si fixe, si durable, bien plus assuré sous beaucoup de rapports que, par exemple, le salaire, et une classe économique strictement limitée semble en vivre de façon durable.

Böhm-Bawerk a complètement élaboré le problème du revenu pur, et prouvé que le phénomène de l'intérêt ne provient pas uniquement de la production. Mais il admet comme allant de soi le remplacement du capital.

Schumpeter s'élève contre cette conception : « Si on demandait à l'économiste qui procède ainsi pourquoi il le fait, il répondrait que sinon le capitaliste épuiserait son capital... Ce n'est pourtant pas si clair... Dans une nécessité passagère il sera tout-à-fait raisonnable d'employer parfois plus : un individu a complètement raison de son point de vue quand il emploie davantage en prévision d'une mort violente inévitable. Dans d'autres cas, par exemple en égard à un taux de l'intérêt en baisse, ou à un âge avec de plus grands besoins et une capacité de gain moindre, on devra de nouveau conseiller de ne pas épuiser le revenu total. » (2)

Schumpeter met en garde contre une analogie avec le rentier à qui une somme déterminée échoit comme d'elle même. Le cas des biens de production est différent : les nouveaux outils nécessaires ne naissent pas spontanément. Si un sujet économique veut passer à la création d'un nouvel outil meilleur que celui qu'il

(1) « Théorie de l'évolution économique » p. 454.
(2) « Wesen... » p. 344.

possédait, cela réclamera de lui le même sacrifice en argent et en effort, qu'il le fournisse en vue d'opérer un remplacement ou une amélioration. Après l'exécution de l'amélioration, il pourra satisfaire plus de besoins alors qu'il en contentera moins s'il laisse se produire une aggravation, et autant s'il procède seulement au remplacement.

Ces cas sont différents en degré, mais chacun présente les mêmes phénomènes. « On est d'accord que de telles améliorations et créations ne peuvent pas être traitées dans le cadre de la statique ou d'une façon si réduite qu'on fait mieux de les omettre, et comme le remplacement des outils est identique à cela, il n'y a pas non plus de processus statique. » (1) D'autre part, si on veut placer une troisième source de revenu à côté du salaire et de la rente, on doit le dériver d'une source aussi durable que les autres.

B. — On peut répondre à la question de savoir comment un surplus qui dépasse la valeur des prestations de travail et de terre peut exister, en montrant que l'intérêt ne serait pas un élément du coût, mais devrait son existence à un désaccord entre le montant des coûts et la valeur du produit. On pourrait alors parler, et c'est ce qu'on fait généralement, d'un tel retard de la valeur des prestations de travail et de terre comparativement à la valeur du produit, si les biens à venir étaient systématiquement estimés moins que les biens présents.

Ceci, selon Schumpeter, ne prouve rien : en effet les biens (par exemple forêts, vins...) auxquels le temps semble conférer une valeur plus grande, portaient déjà en eux, du point de vue économique, cette valeur accrue.

Schumpeter base sa théorie de l'intérêt sur trois considérations :

1. — L'intérêt est en relation étroite avec le progrès économique. C'est un revenu essentiellement dynamique qui n'apparaît pas en l'absence de l'entreprise, c'est-à-dire de combinaisons nouvelles de facteurs de production.

C'est donc dans l'évolution et dans le circuit que se trouve la source du phénomène de l'intérêt. Dans le circuit, la production et toute son organisation sont adaptées à une situation déterminée de la demande et du pouvoir d'achat. Si une circonstance conduit à la création d'une nouvelle entreprise ou organisation, il faut de l'argent : le crédit présente cet argent.

« De nouveaux moyens de production prennent la place des anciens ; mais ils ne sont pas du même genre. Il s'agit de meilleurs moyens qui servent mieux les anciens buts, de nouveaux moyens qui servent les nouveaux buts... Par le fait que des moyens de

(1) « Théorie de l'évolution économique » p. 466.

production sont créés, qui servent mieux les buts existants, et par le fait que d'autres buts se présentent, la réserve existante perd sa valeur avant même de disparaître. Cela vaut par exemple pour les vieilles machines, usines, formes d'organisation. » (1)

Pour l'explication de l'intérêt, de nouvelles créations sont déterminantes, et ceci à un double point de vue :

a) elles créent de nouveaux phénomènes de valeur, un bénéfice qui ne pourrait exister dans un état statique. Ce bénéfice n'est pas tout-à-fait de l'intérêt, mais l'intérêt se développe en quelque sorte à partir de lui ;
b) ces nouvelles créations et cette extension du crédit provoquent cette dévalorisation des outils existants et des créances. Et ce fait est aussi très important.

2. — L'autre relation est celle du phénomène de l'intérêt avec la monnaie. « Si on examine les événements de la vie économique, cela paraît suffisant. Pourtant, nos prédécesseurs ont toujours considéré comme une première exigence pour un examen fructueux de l'affaire, le fait d'enlever au phénomène son « voile monétaire »... Il semble qu'une raison essentielle de ce procédé se trouve dans le manque d'une théorie monétaire satisfaisante. » (2)

« L'intérêt n'est pas seulement en surface, mais essentiellement, un phénomène monétaire. » (3)

3. — Il existe une relation entre l'intérêt et le gain de l'entrepreneur. Ces deux phénomènes viennent de la même source. et ont une origine similaire.

Schumpeter considère l'intérêt comme infiniment plus proche du profit d'entrepreneur que du salaire et de la rente ; il découvre entre eux des relations qui font défaut relativement à ces derniers, et qui jettent une vive lumière sur les deux phénomènes. (4)

Il existe deux groupes d'agios d'évolution :

1. - l'un comprend ces agios que l'évolution implique nécessairement ; ils trouvent leur explication dans le choix d'emplois nouveaux plus avantageux de biens dont la valeur avait été déterminée jusqu'à présent à raison de leurs emplois antérieurs moins avantageux : d'où une source de profit ;
2. - le deuxième groupe comprend les agios « venant des répercussions de l'évolution » (5) (hausse, baisse des prix). L'intérêt se rattache au premier groupe.

(1) « Wesen... » p. 423.
(2) « Wesen... » p. 426.
(3) « Business Cycles » p. 125.
(4) « Wesen... » p. 429.
(5) « Théorie de l'évolution économique » p. 469.

L'intérêt étant « le prix payé par des emprunteurs pour un permis social d'acquérir des biens et services sans avoir auparavant rempli la condition qui dans la forme institutionnelle du capitalisme est normalement posée pour la délivrance d'un tel permis social, c'est-à-dire sans avoir contribué, auparavant par d'autres biens et services, au flux social..., il est nécessaire, pour qu'un intérêt positif se manifeste, que des gens estiment un dollar d'aujourd'hui davantage qu'un dollar de demain. » (1)

Si nous appelons profit brut la différence entre rentrées et coûts anticipés, et profit net cette différence moins ce coût spécial qui est l'intérêt, « l'intérêt agit sur le profit comme un impôt. » (2)

Mais comment des profits qui surgissent sans cesse mais individuellement, qui sont toujours temporaires, qui sans cesse apparaissent pour s'évanouir ensuite, comment ces profits peuvent-ils dégager un revenu d'intérêt indéfiniment durable ?

Pour Schumpeter, cela s'explique ainsi : « L'intérêt est l'effet d'une particularité du système économique actuel : la propriété privée. Pour surmonter cet obstacle, l'entrepreneur est aidé par le capitaliste. L'intérêt est ainsi lié à un agent dont la fonction revient à écarter les obstacles que la propriété privée oppose à l'évolution. » (3)

CRITIQUE.

Cette théorie de l'intérêt culmine dans les trois propositions suivantes :

1. - dans une économie stationnaire, le taux de l'intérêt serait égal à zéro ;
2. - le taux positif de l'intérêt est entièrement le résultat du développement économique ;
3. - il y a dans l'evolution des moments où l'on se rapproche de l'état statique, c'est-à-dire d'une économie où l'intérêt est absent.

Cette conception n'est pas spéciale à Schumpeter. Nous la retrouvons chez Rist dont la pensée, nous le savons, est souvent très proche de la pensée schumpeterienne. « On peut imaginer une société où l'initiative des entrepreneurs ait poussé partout l'application des inventions existantes au point où aucun accroissement de productivité, et par suite du produit net consommable, ne serait encore concevable. Cette société, si l'invention y était morte deviendrait stationnaire. L'épargne, aucune occasion nouvelle de profit n'apparaissant pour elle, ne serait plus utile ni demandée. L'intérêt, sauf dans le cas insignifiant du prêt de consommation, disparaîtrait lui aussi, cet intérêt dont la liaison

(1) « Business Cycles » p. 123.
(2) « Théorie de l'évolution économique » p. 469.
(3) « Théorie de l'évolution économique » p. 477.

à un état progressif de la société se montre ici en pleine lumière. » (1)

1. — La première proposition est plus claire si nous l'exprimons, avec Haberler, en termes fisheriens. (2)

L. Robbins s'est élevé contre elle (3), dans une argumentation que l'on pourrait exprimer ainsi : le capital existe dans le circuit sous la forme d'équipement et de stocks se trouvant dans les mains de propriétaires précis. S'il faut continuer la production, le propriétaire doit garder ses moyens de production intacts, ce qui signifie que de la terre et du travail doivent être consacrés au maintien du capital. Mais si le taux de l'intérêt est égal à zéro, il n'y aura aucun profit à l'usage du capital, et par là il n'y aura aucune incitation à maintenir le capital. Si par exemple nous considérons le propriétaire d'une petite affaire dans le circuit, pourquoi le propriétaire s'assurerait-il contre la dépréciation de son revenu, quand en ne le faisant pas il peut accroître sa propre consommation. S'il n'y a pas de taux positif d'intérêt, le capitaliste consommera son capital, et le circuit devra cesser. Cette « erreur » serait due, selon Robbins, « à une curieuse incompréhension de l'analyse de Clark... Schumpeter a basé son analyse statique sur la construction de Clark, dans laquelle la fourniture de capital est considérée comme rigide. Puis il soutient qu'il n'y a d'intérêt qu'en dynamique, ignorant le fait qu'une conception plus large d'un équilibre stationnaire est possible. Il est aveugle à la considération que, si les choses sont libres de se mouvoir, la statique dépend entre autres choses du paiement de l'intérêt à un certain niveau. » (4)

Cependant, Samuelson (5) a donné la preuve que la supposition de Schumpeter se vérifie, et les éléments de réponse à Robbins se trouvent dans son article. Il faut remarquer tout d'abord que Schumpeter ne suppose pas que le capital reste constant dans le flux circulaire, il l'a déduit des conditions du système. Dans le circuit, il n'y a pas d'incertitude en ce qui concerne le futur. Il n'y a pas non plus de préférence dans le temps, à moins que nous ne l'introduisions comme une supposition spéciale. Cette possibilité exclue, nous avons seulement le problème de la maximisation de l'utilité pour un individu et pour une période de temps infinie, le revenu du sujet étant donné. L'utilité étant toujours la même fonction de revenu, l'utilité mar-

(1) E. Rist « Théorie de l'épargne » (Dans « Essais sur quelques problèmes économiques et monétaires » p. 216).
(2) Même argumention chez Pigou « The Economics of stationary State » pp. 53-54.
(3) Robbins « On a certain Ambiguity in the Conception of stationary Equilibrium » (The economic Journal, juin 1930).
(4) Robbins « On a certain ambiguity in the conception of stationary Equilibrium » p. 194.
(5) Samuelson « Dynamics, Statics and the Stationary State » (Review of Economic Statistics, février 1943, pp. 58-68).

ginale décroissante nous donnera comme seule possibilité de solution une distribution égale de revenu dans le temps. Avec un taux d'intérêt égal à zéro, l'individu est libre de substituer le revenu futur au présent en termes égaux, mais aucune substitution ne pourra être faite à son avantage. Si le propriétaire d'une petite affaire ne s'assure pas contre la dépréciation, et s'il augmentait sa production courante, son utilité totale dans le temps serait par là diminuée.

Comme le montre Haberler (1), un taux d'intérêt égal à zéro signifie que les revenus des capitalistes sont indépendants de la quantité de capital qu'ils emploient, et que ceux qui en employaient beaucoup tendront à en liquider une partie et à les transférer dans des domaines où une plus petite quantité est requise.

Nous voyons qu'il ne peut s'agir ici d'une critique de la proposition de Schumpeter ; le capitaliste qui du circuit passe à un autre domaine perdra à la fin une partie de ses salaires d'organisation. (2) Un taux d'intérêt égal à zéro est donc compatible avec le maintien du capital dans le circuit schumpeterien.

2. — « Beaucoup plus sujette à controverses est la proposition que le profit de l'entrepreneur et le gain qui surgit du déséquilibre causé par l'impact de l'innovation sont, mis à part les emprunts des consommateurs, la seule source des paiements de l'intérêt et la seule « cause » du fait que les taux positifs d'intérêt dominent dans les marchés capitalistes » (3)

Schumpeter élimine de son analyse les prêts pour d'autres buts que la production. « L'essentiel est l'intérêt pour la location, qui est utilisé pour la création de nouvelles industries, de nouvelles formes d'organisation, de nouvelles techniques. » (4) Schumpeter reconnaît cependant « que la demande de location provenant du côté de la consommation n'est pas sans influence sur le taux d'intérêt. » (5)

Grâce à ces restrictions successives, Schumpeter peut évidemment avancer que l'évolution (amenée par des combinaisons productives nouvelles) est la seule cause de l'intérêt positif.

Böhm-Bawerk s'est attaqué à cette proposition d'un autre point de vue, et il en a jailli une discussion entre Schumpeter et Böhm-Bawerk restée célèbre.

---

(1) Haberler « The Interest Rate and Capital Formation » (Capital and its Elements, National Industrial Conference Board 1939, pp. 119-133).
(2) voir « Eine dynamische Theorie des Kapitalzinses » (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XXII 1913, pp. 599-639).
(3) « Business Cycles » p. 124.
(4) « Wesen... » p. 417.
(5) « Wesen... » p. 417.

Nous savons que, selon Schumpeter, le producteur a trouvé dans le circuit tous les moyens de production qui lui sont nécessaires. Dans l'évolution au contraire, l'entrepreneur n'a pas à sa disposition les moyens requis pour réaliser la combinaison nouvelle. Il doit faire appel au crédit, et par conséquent payer un intérêt.

Pour Böhm-Bawerk, et nous voyons que sa critique va beaucoup plus loin que le simple problème de l'intérêt, il est incorrect de prétendre que le producteur dans le circuit a toujours à sa disposition les biens de production nécessaires. Dans le circuit, des unités de production naissent, d'autres meurent ; il y a donc apparition et disparition de biens, et les exploitants n'auront pas inévitablement à leur disposition ce dont ils ont besoin. Puisque la propriété privée règne ici, il faut aussi faire appel au crédit, et Böhm-Bawerk (1) d'accuser Schumpeter de confondre deux notions de statique, l'une étroite, et l'autre, plus proche de la réalité, qui comprend les phénomènes d'adaptation.

Schumpeter a répondu à cette critique (2) en montrant que pour lui, les concepts de statique et dynamique sont de simples instruments d'exposition.

Quant à l'autre aspect de la question : l'absence de productivité marginale du capital en l'absence d'entrepreneurs et d'innovations, il convient de remarquer tout de suite que Schumpeter ne fut jamais intransigeant sur ce point. Il a envisagé l'automatisme du progrès, ce qui évidemment diminuerait l'importance de l'entrepreneur. (3)

3. — Il y a dans l'évolution des moments où l'on se rapproche de l'état statique ; l'intérêt y est égal à zéro. Ce problème peut apparaître de peu d'importance, puisque l'on peut admettre qu'une telle limite, si elle existe, n'a jamais été approchée. La question revêt cependant une certaine importance quand on la relie au problème de l'économie de maturité et de stagnation.

Il est suffisant de considérer pour le système de Schumpeter que l'intérêt tend vers zéro lorsque le système se rapproche du voisinage d'équilibre.

Beaucoup plus important pour nous est le fait qu'un taux autre que zéro pourrait être substitué comme limite sans altérer le système. Ceux qui prétendent que l'intérêt existe en statique peuvent insérer cette relation dans le système de Schumpeter. (4)

---

(1) « Eine dynamische Theorie des Kapitalzinses » pp. 613-614.
(2) « Eine dynamische Theorie des Kapitalzinses » pp. 611-617.
(3) « Business Cycles » p. 1034, et surtout « Capitalisme, Socialisme et Démocratie ».
(4) Clemence and Doody « The Schumpeterian System » (Addison Wesley 1950) p. 30 (pour cette conception, voir « Business Cycles » pp. 41, 602-603).

CHAPITRE VI.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DU CAPITAL.

1. - NATURE ET FONCTION DU CAPITAL.

L'étude du capital est très malaisée parce qu'il est, comme le dit Schumpeter, protéiforme. Il est partout, et tous les biens peuvent pendant leur existence être du capital.

La définition du capital peut par suite revêtir une grande variété de formes, et être susceptible de conceptions larges ou étroites.

A la première catégorie appartient Mac Leod, qui range dans le capital les biens matériels et immatériels, y compris le travail des ouvriers. (1) Marx agit de même, mais il nuance sa conception en distinguant le capital fixe et le capital variable. De même pour Fisher, tous les biens matériels susceptibles d'appropriation constituent du capital.

A ces théories s'oppose la conception étroite qui restreint le capital aux biens instrumentaux ou de production. Le capital apparaît alors comme un facteur de production, et exclusivement comme tel. C'est la conception de Stuart Mill : « Tout bien fait partie du capital du moment que lui ou la valeur que l'on en tire sont mis de côté pour un emploi productif. » (2)

Schumpeter, allant encore plus loin, définit le capital « comme la somme de monnaie et d'autres moyens de paiement qui est toujours disponible pour être concédée à l'entrepreneur. » (3) Par conséquent, le capital n'existe pas en statique ; il n'est « rien d'autre que le levier qui permet à l'entrepreneur de soumettre à sa domination les biens concrets dont il a besoin, rien d'autre qu'un moyen de disposer des biens en vue de fins nouvelles, ou qu'un moyen d'imprimer à la production sa nouvelle direction ; c'est la seule fonction du capital, et celle-ci caractérise sa position dans l'organisme de l'économie nationale. » (4)

Si un moyen de paiement ne sert pas à procurer à l'entrepreneur des moyens de production, il ne constitue pas du capital : « le capital est donc un concept qui suppose l'évolution économique à quoi rien ne correspond dans le circuit. Ce concept

---

(1) Mac Leod « Dictionary of Political Economy » art. « capital » p. 331.
(2) S. Mill « Principles of Political Economy » chap. IV.
(3) « Théorie de l'évolution économique » p. 397.
(4) « Théorie de l'évolution économique » p. 389.

incarne un des aspects des événements économiques qui nous a été suggéré par la seule évolution. » (1)

Le capital est donc un fonds de pouvoir d'achat. Mais en quoi consiste-t-il ? En monnaie, et dans les autres biens calculés en monnaie.

Le calcul en monnaie ne suffit cependant pas à donner le caractère de capital. Il me faut vendre d'abord les biens que je possède, et employer ensuite la somme touchée comme capital, de façon à me procurer les biens productifs nécessaires. Il existe un marché de prestation de travail et de terre et de biens de consommation. « Dans l'évolution qui introduit dans le processus économique ce nouvel agent qu'est le capital, il faut qu'il y ait un troisième marché, à savoir le marché du capital... Il en existe un... c'est ce que les hommes d'affaires appellent le marché monétaire. » (2)

Ce marché n'existe que dans l'évolution. Il peut exister seulement dans le circuit une sorte de chambre de compensation, de clearing-house, mais non un marché monétaire véritable. Ce marché de capital n'est rien d'autre que le marché du pouvoir d'achat.

« Il est clair que lorsqu'une nouvelle entreprise est introduite dans une économie jusqu'alors statique où toute la monnaie est liée, le capital ne peut consister qu'en moyens de paiement à crédit ; ce fait ne nous semble si étrange que parce que notre expérience ne nous parle que d'évolution vivante, et que l'évolution capitaliste se rattache en fait à l'évolution précapitaliste, laquelle a mis à sa disposition sa riche réserve de monnaie. » (3)

Une conclusion peut être tirée de cette exposition : pour Schumpeter, la quintessence du phénomène du capital réside dans l'évolution, et partant dans les besoins de crédit des nouvelles entreprises.

2. — SOURCES DU CAPITAL.

Comment naît le capital ? Deux conceptions s'opposent (4) :

A. - la conception volontariste (le capital est le fruit de l'abstinence) ;

B. - la conception déterministe.

A. - La conception déterministe.

C'est celle de Marx : « Le développement de la production capitaliste exige un agrandissement continu du capital placé dans

(1) « Théorie de l'évolution économique » p. 396.
(2) « Théorie de l'évolution économique » p. 411.
(3) « Théorie de l'évolution économique » p. 410.
(4) Dieterlen « Au-delà du capitalisme » (Presses Universitaires de France) p. 181.

une entreprise, et la concurrence oblige chaque capitaliste individuel à opérer, bon gré mal gré,... conformément aux lois de la production capitaliste. Elle ne lui permet pas de conserver son capital sans l'augmenter, à moins d'une accumulation toujours plus considérable. Sa volonté et sa conscience n'expriment que les besoins du capital qu'il représente ; dans sa consommation personnelle, il ne saurait guère voir qu'une sorte de vol, d'emprunt au moins, fait à la consommation. » (1)

B. - La conception volontariste.

A la conception déterministe s'opposent celles de Rist et Schumpeter.

Trois explications « volontaristes » de la formation du capital sont possibles :

a) on établit que l'essence du crédit est d'être créatrice du capital, l'épargne ne se réalisant que par l'entremise du crédit ; (Schumpeter)

b) on établit que l'épargne est le seul facteur créateur de capital, le crédit étant une épargne anticipée : c'est la théorie de Rist ;

c) on admet que le capital se formerait tantôt par l'épargne, tantôt par le crédit.

Schumpeter, nous l'avons vu, suit la première de ces trois théories. Il divise son étude en deux parties (2) :

1. - l'épargne explique-t-elle la formation de la fortune ?

2. - l'épargne explique-t-elle la formation du capital, si par capital on entend les moyens de production produits ?

1. — « D'où viennent ces sommes d'argent que l'on caractérise dans la vie courante comme sa fortune ?... Ces sommes représentent des produits capitalisés de sources de revenus durables. Ce qui nous intéresse est le fait qu'une fortune n'a sûrement pas été épargnée... Qui a jamais pu acquérir une fortune considérable en épargnant quelque chose de ses dépenses quotidiennes ? Qui épargne ?... » (3) « Je ne crois pas que ce sont ceux qui ont les plus grands revenus qui épargnent, mais plutôt les classes ouvrières et surtout les classes moyennes. Si l'économie (dans le sens d'« être économe ») était une simple fonction de la grandeur du revenu, il en serait sans doute autrement, bien qu'alors également pour les très grands revenus, il y aurait un point où, en égard à l'indifférence pour des acquisitions plus poussées, l'économie ne serait pas proportionnelle à la grandeur du revenu. » (4)

Pour Schumpeter, l'épargne n'est sûrement pas une fonction du revenu : la position sociale, les habitudes, la diversité des

(1) Marx « Le capital » p. 153.
(2) « Wesen... » p. 307.
(3) « Wesen... » p. 308.
(3) « Wesen... » p. 308.

dispositions de la nature humaine et de son milieu empêchent cela, et à un degré tel que l'abstraction est non seulement impossible, mais sans valeur. (1) L'épargne a comme phénomène social, et comme principe explicatif des problèmes économiques, une importance beaucoup plus réduite que celle que la plupart des économistes lui attribuent.

Mais dans la formation de la fortune, l'épargne ne joue-t-elle pas un rôle essentiel ? On l'a affirmé : « Alors qu'une partie des théoriciens a expliqué la formation de la fortune par l'activité productive, une autre a mis l'accent sur l'épargne, et d'autres encore ont réuni les deux explications. Rien ne semble plus simple que de fondre les trois théories. Si la fortune doit naître ainsi, c'est-à-dire pas par capitalisation, alors elle doit être « produite » d'une manière quelconque, et ainsi finalement « produire » et « ne pas consommer » doivent aller ensemble.. Mais « ne pas consommer » a-t-il la même signification qu'« épargner » ?... La réponse ne peut être que négative. Nous avions à faire là à une épargne de revenu habituel qui représente la base du standard de vie de l'individu en question ; ici il s'agit d'un gain qui se trouve en dehors du budget ordinaire, et qui n'a jamais été considéré comme un véritable élément de revenu. Il s'agissait là de la création d'un petit fonds de réserve, ici de la base pour de nouvelles productions et consommations. Cette distinction est essentielle... Si on nomme les processus « épargne », on doit dire qu'ils ont deux rôles différents. » (2)

Dans un cas seulement l'explication par l'épargne nous livre quelque chose d'intéressant ; elle nous montre une espèce déterminée d'emploi du revenu. Dans l'autre, elle ne nous donne qu'une banalité : personne ou à peu près personne ne consomme immédiatement son gain industriel.

Dans ce dernier cas, tout l'important se trouve dans l'acquisition ; une telle acquisition se trouve en dehors du revenu, pour ainsi dire en dehors du niveau d'utilité marginale de l'acquéreur ; et sa consommation, qui changerait toute la façon de vivre, n'est pour ainsi dire pas mise en question. Cette aquisition ne peut être faite dans la statique, où tout est prévu et où la concurrence libre fait tendre tous les gains vers le niveau des coûts. « Elle est atteinte par des efforts désordonnés, par une énergie qui veut avancer et ne cherche pas minutieusement un équilibre hédoniste... Qu'elle ne soit pas consommée va tout-à-fait de soi... Elle n'a généralement pas été acquise pour cela. » (3)

« Nous allons juger plus favorablement la première des trois théories de la formation du capital. Elle met réellement l'accent

(1) « Wesen... » p. 308, note : « Une haute position et des habitudes de luxe, un plus haut standard de vie, font généralement plus que balancer la grandeur du revenu. »
(2) « Wesen... » p. 309.
(3) « Wesen... » p. 309.

sur le moment dominant, et elle contient une science bien plus profonde que l'on ne pourrait croire. La deuxième théorie également, la théorie de la formation de la fortune par l'épargne, n'est pas du tout banale. Mais elle est fausse, comme nous voyons. La troisième théorie se présente de la façon la plus défavorable. Nous voyons aussi, entr'autres, pourquoi un Rothschild épargnant que nous rencontrons parfois dans la théorie nous touche de façon si humoristique. »

2. — La formation de la fortune n'est pas un processus statique, et de plus n'est pas expliquée par l'épargne. On peut répéter la même chose de « la formation du capital dans le sens de moyens de production produits. Ils ne proviennent pas de l'épargne, cela est sûr. » (1)

Eux aussi sont des conquêtes d'efforts qui détruisent notre état d'équilibre et ne sont pas traités par l'économie politique de façon satisfaisante au niveau statique.

3. — APPRECIATION.

Si l'on trouve chez Schumpeter, par suite de son appel aux facteurs sociologiques, une vue macrocosmique de la formation du capital, par suite de sa conception individualiste du rôle unique de l'entrepreneur dans l'évolution, ce dernier se trouve exclu de l'économie macrocosmique.

Ce grave reproche est atténué si nous jugeons Schumpeter relativement aux autres auteurs qui font comme lui. Fisher s'en tient à une simple addition des capitaux individuels. La théorie keynesienne du capitalisme n'est macrocosmique (2) qu'en apparence, les représentations collectives keynesiennes étant la simple extension de ses représentations individuelles. Chez Böhm-Bawerk et Hicks, l'étude est également limitée à l'aspect microcosmique.

La théorie schumpeterienne a le mérite de montrer la fonction motrice du capital, le capital étant l'élément matériel porteur de l'évolution. On saisit ainsi la liaison essentielle qui existe entre capital et structure économique future.

Mais Schumpeter ne pousse-t-il pas trop loin sa conception, en limitant le rôle du capital à permettre l'exécution de nouvelles combinaisons économiques ?

Dès le moment où ces nouvelles combinaisons existent, et où le capital est investi, ce rôle est-il terminé, et l'entrepreneur a-t-il dépensé son capital ? (3) La théorie de Schumpeter est

(1) « Wesen... » p. 311.
(2) La théorie keynesienne n'est à vrai dire pas une théorie du capital. Elle est une théorie des phénomènes adjacents, monnaie, intérêt, emploi.
(3) Théorie de l'évolution économique » p. 393.

ici trop étroite. Il conviendrait de revenir à la conception usuelle et classique du capital producteur de revenus, mais en donnant au terme « revenus » une définition large, telle que celle de Fisher : « Nous voyons que le capital n'est pas une machine à fabriquer la monnaie, mais que son revenu pour la société consiste tout simplement en ses services de production, de transport, et d'agrément. » (1)

On pourrait compléter cette définition de Fisher, toute comptable, mais qui ne nous renseigne pas sur la fonction spécifique du capital dans la dynamique de l'évolution telle que Schumpeter l'établit. Ceci est possible, car la conception fisherienne est dynamique. Fisher attribue, sans la préciser, une fonction motrice au capital quand il dit que celui-ci est désir, il établit par sa définition du capital subjectif que le capital exerce une fonction motrice. Avec Schumpeter, on peut montrer le rôle dynamique du capital objectif.

De son côté, la conception schumpeterienne pourrait elle aussi être complétée.

Le capital est un élément actif de l'évolution, non seulement parce qu'il permet l'exécution de nouvelles combinaisons, mais parce qu'il assure le report à plus tard d'une consommation qui eût pu être présente, que cette consommation doive s'en trouver augmentée ou non.

(1) Fisher « De la nature du capital et du revenu » p. 63.

CHAPITRE VII.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DU PROFIT.

Le terme « profit » est, de tous ceux qui composent la langue économique, un des plus vagues et des plus ambigus : la frontière qui sépare le profit de la rente est très imprécise. Le gain de l'entrepreneur se rencontre si régulièrement que l'effort pour le ranger parmi les branches de revenu de la statique est aussi compréhensible que le désir d'agir de façon analogue pour l'intérêt.

Commençant par l'historique du problème, Schumpeter en trouve la représentation la plus parfaite chez Mataja : le gain d'entrepreneur n'est rien d'autre qu'une rente différentielle des entreprises individuelles vis-à-vis de celles qui travaillent dans des conditions moins favorables.

Pour Walker et Mangold, le gain de l'entrepreneur doit se ramener à une capacité plus élevée d'un entrepreneur, soit vis-à-vis d'autres (dont on suppose alors qu'ils travaillent sans gain), soit vis-à-vis des travailleurs ; ceci revient en fait à dire que l'ouvrier n'est pas entrepreneur parce que la qualité pour le devenir lui fait défaut, et Schumpeter range cette théorie parmi celles auxquelles on doit renoncer au plus vite, parce qu'elles sont soumises à des attaques justifiées. « Naturellement, le revenu de l'entrepreneur est ce qui demeure dans ses mains, et ce quelque chose peut toujours être représenté comme un excédent sur le produit d'une entreprise qui ne fait pas de gain, mais que retient-on de cela ? Tout au plus la connaissance que le gain d'entrepreneur n'est pas un profit comme le salaire et la rente foncière. La deuxième objection qui peut être faite est que ce gain d'entrepreneur est en opposition avec le salaire ou avec la rente foncière, ou avec le prix des moyens de production. Alors, où se trouve cet avantage différentiel qui a la rente pour conséquence ? Il existe beaucoup de telles circonstances, mais leur résultat économique est toujours expliqué par une de ces autres catégories ; quand lui-même est partiellement capable, par exemple comme technicien, son revenu est à caractériser comme salaire d'entrepreneur. » (1)

Pour J. B. Say, le profit d'entrepreneur n'est que le salaire d'un simple travail d'administration, de combinaisons de facteurs productifs. On introduit cette argumentation dans la statique en parlant d'un salaire qui ne peut être confondu avec salaire d'entrepreneur, c'est-à-dire le salaire pour une direction technique ou commerciale que chaque directeur nommé pourrait fournir.

(1) « Wesen... » p. 432.

Cette conception est fausse : les prestations de l'entrepreneur ne sont pas payées sous l'influence de l'offre et de la demande, comme le suppose Say, dans le même sens que toutes sortes de travaux.

Pour Schumpeter, ce que reçoit l'entrepreneur peut dépasser ou ne pas atteindre la valeur de ses prestations. Il préférerait parler, quelqu'inadmissible que cela puisse sembler, d'une récompense dans le sens moral, et non d'un salaire dans le sens économique. (1)

Schumpeter admet que ces théories offrent beaucoup du point de vue méthodologique, et que leurs bases ne sont pas tout-à-fait fausses ; il leur reproche cependant de ne pas être davantage que des affirmations vagues, dont on ne sait si elles sont vraies ou fausses, ce qui d'ailleurs importe peu, puisqu'elles n'expliquent pas le problème. (2)

Schumpeter confère à ces théories une certaine utilité : elles serviront de repoussoir pour l'étude de la théorie de la friction, selon laquelle s'il n'y avait pas d'accroc dans le déroulement des processus économiques, il n'y aurait pas de gain d'entrepreneur. Mais ces accrocs se produisent, et la concurrence ne peut agir de façon décisive, de sorte que des excédents restent entre les mains d'entrepreneurs. Les grand revenus auraient pour cause une erreur d'un sujet économique quelconque, ou le fait que ce sujet n'a pas agi selon l'économie. Poursuivant cette argumentation, on y introduit d'autres éléments, tels qu'inventions, gains de spéculation. Le profit apparaît comme produit par le hasard, d'une façon tout isolée.

Schumpeter souligne la pauvreté de ces arguments qu'aucune adjonction de considérations politiques, sociales ou morales sur le jeu en bourse ne peut enrichir. Quand on cherche à faire remonter la tendance à l'élimination du gain d'entrepreneur à la concurrence libre, on verse dans l'erreur la plus complète. Ce qui nous occupe ici sont des grandeurs.

On voit par ces théories les résultats que l'on atteint quand on s'efforce de traiter des problèmes de la dynamique dans la statique.

L'intérêt et le profit ont sûrement plus à faire entre eux qu'avec le salaire et la rente.

Les différents revenus se divisent en deux groupes distincts qui sont à expliquer de façon distincte. La plupart des économistes ont été poussés par la facilité.

La théorie statique serait tellement plus claire si on pouvait admettre pour l'intérêt et le gain des sources durables comme

(1) « Wesen... » p. 434.
(2) « Wesen... » p. 435.

pour le travail, la terre ; la théorie de la répartition serait alors tellement simple.

Le problème se situe donc au cœur de la dynamique ; c'est sur ce plan que se trouvera l'explication du profit.

Pour Schumpeter, le profit est l'excédent sur les coûts que procure « une nouvelle combinaison des facteurs de production nécessairement plus avantageuse que les anciennes ». Il suit de là que sans évolution il n'y aurait pas de profit, que le profit n'existe pas en statique. Comment se réalise ce profit ? Schumpeter nous donne un exemple : « Supposons qu'un homme réalise la possibilité de produire du caviar acceptable à partir de sciure, et établisse une firme fabriquant ce caviar. Si cette affaire est trop petite pour influencer, soit le prix des facteurs de production, soit celui du produit, il vendra le dernier et achètera les premiers au prix courant. Si cependant il produit l'unité de caviar meilleur marché que ses concurrents grâce à la matière première meilleur marché, il réalisera des gains supplémentaires tant que les autres firmes ne copient pas sa méthode. Ces gains sont attribuables à son activité personnelle, ils peuvent être appelés salaires, ou avec une égale justice être nommés gains de monopole. Si nous choisissons de les appeler ainsi, nous devons ajouter qu'il s'agit d'une espèce spéciale de salaire ou de gains de monopole, qui diffère sous d'importants aspects de ce que nous appelons d'habitude ainsi, et nous faisons mieux de les appeler gains ou profits d'entrepreneur. » (1)

La vente d'un produit sur un marché qui ne le crée pas est en effet une source extraordinairement riche de profit. Le profit est donc un revenu de déséquilibre, un revenu d'aventure aléatoire, parce que l'entrepreneur peut se tromper, et surtout un revenu discontinu, parce que par suite des imitateurs le profit diminuera et disparaîtra.

Dans ce profit existe en économie capitaliste un élément de monopole, quand la combinaison nouvelle conduit à la constitution d'un trust.

« Cependant il y a là deux phènomènes économiques tout-à-fait distincts. L'établissement du monopole est un acte d'entrepreneur, et son produit correspond au profit. Une fois mise en marche, l'organisation réalise sans cesse dans ce cas un rendement supplémentaire ; il faut alors l'imputer aux facteurs naturels ou sociaux sur lesquels repose le monopole. Il faut donc distinguer des profits de monopole transitoire, dus à la combinaison nouvelle, des profits de constitution de l'entreprise et des rentes de monopole. » (2)

C'est sur ce point que l'on peut faire le principal reproche à la théorie schumpeterienne : il a négligé l'étude des gains de

(1) Schumpeter « Creative Response... » p. 154.
(2) « Théorie de l'évolution économique » p. 445.

monopole. L'équilibre général dans lequel il place le flux circuaire est soumis à la concurrence parfaite. Ceci a l'avantage de partir d'un terrain familier, et d'éviter les difficultés qui surgiraient si une tentative était faite pour faire entrer en jeu les imperfections et éléments monopolistiques tels qu'ils sont traités dans les travaux théoriques d'aujourd'hui. Quoique la supposition de la compétition parfaite rende l'établissement du circuit beaucoup plus aisé, ceci ne peut être considéré comme une justification d'un tel procédé. En fait, la nature strictement concurrentielle du circuit est une sérieuse lacune de la théorie de Schumpeter. « Son choix d'un modèle d'équilibre purement compétitif exclut l'importante étude des effets d'un changement sur le marché, l'effet d'une innovation sur le degré de la compétition. Son concept de profit néglige la possibilité de surplus monopolistique, leurs effets, leur possible effet de découragement sur les innovations. » (1)

La principale raison pour laquelle Schumpeter a établi un circuit purement concurrentiel est que le circuit ne doit comprendre aucun effet de l'innovation.

Une autre excuse est que les théories de la concurrence imparfaite sont susceptibles d'une forme infinie d'aspects, correspondant aux variétés infinies de la réalité.

Dès lors une tentative de construction d'une théorie dans laquelle entrerait cette quantité d'aspects est impossible ; l'inclusion d'un seul groupe d'aspects autoriserait une critique.

Il est par contre tout-à-fait faux de prétendre que Schumpeter ne l'a pas étudiée. Tout profit est à son début obligatoirement un gain de monopole. L'entrepreneur, par suite de son innovation, a à sa seule disposition au début un procédé de fabrication, un nouveau produit, un nouveau marché. Ce profit sera donc d'abord gain de monopole ; avec le premier imitateur ce sera un duopole, avec le troisième un oligopole. Cette adaptation des autres exploitations ne sera pas instantanée, puisque le milieu d'évolution schumpeterien n'est pas fluide : une des caractéristiques de l'entrepreneur schumpeterien n'est-elle pas de triompher des obstacles ? Et d'autre part le nouvel entrepreneur fera tout pour garder sa position de monopole.

Le profit de l'entrepreneur sera donc pendant longtemps de caractère monopolistique. « Il s'en suit que les profits peuvent être inclus dans la catégorie des gains de monopole ; ceci cependant brouillerait le caractère spécifique de notre cas » (2)

Schumpeter n'a donc jamais négligé, comme on l'a souvent prétendu, la concurrence imparfaite, ni prétendu qu'elle était l'exception. « On ne peut répéter assez souvent que le cas de la concurrence parfaite doit l'importance fondamentale dont elle a

(1) B.S. Kierstead « Theory of Economic Change » p. 98.
(2) « Business Cycles » p. 107.

toujours joui, et dont elle jouit toujours dans la théorie économique à certaines propriétés caractéristiques, et non à une tendance des faits à s'y conformer, pas plus qu'à une « désirabilité » de l'état de choses qu'elle dépeint... La théorie de la concurrence parfaite demeure au fond toujours utile et indispensable pour comparer toute autre situation, quelqu'éloignée qu'elle en soit. » (1)

La notion de profit ne peut être comprise et expliquée que par la connaissance à la fois de son origine et de son aboutissement.

Si le profit ne naît pas ex nihilo, il ne va pas ad nihil. Le problème est délicat : si les autres revenus peuvent faire l'objet d'une répartition, contractuelle ou non, le profit en dépit des apparences, ne se plie jamais aux stipulations. Le profit réalisé par l'entrepreneur grâce à la combinaison nouvelle revient-il obligatoirement à celui-ci ?

Schumpeter a très peu discuté cet aspect du problème, parce que le problème de la dévolution du profit n'est qu'accessoire à sa théorie : en effet, « l'entrepreneur se préoccupe peu du fruit hédonistique de ses actes ». (2) « L'entrepreneur typique ne se demande pas si chaque effort auquel il se soumet lui promet un excédent de jouissance. » (3) Schumpeter s'oppose par là à la théorie du capitalisme libéral.

Schumpeter se borne à déclarer que « le fait que le profit échoie ou non aux entrepreneurs est une question d'ordre institutionnel ». (4)

Nous pouvons compléter cette vue de Schumpeter ainsi : l'entrepreneur ne peut toucher le profit en entier ; ce dernier va subir l'amputation, des effets de surenchère, de revenu, et de complémentarité.

1. — **Effet de surenchère :** la mise en œuvre de la combinaison nouvelle procurera aux détenteurs un profit inattendu. Ceci est particulièrement valable à plus ou moins longue échéance : les profits de l'entreprise provoqueront une poussée salariale. Si nous reprenons l'exemple du caviar à base de sciure, la mise en oeuvre de cette innovation amènera une augmentation de la demande de sciure et de main d'oeuvre, donc de leurs coûts.

2. — **Effet de revenu :** Si l'élasticité de la demande de caviar est inférieure à 1, les consommateurs, après l'achat du caviar vendu à meilleur marché, disposeront d'une somme de monnaie qu'ils emploieront à l'achat d'autres marchandises, dont la demande et par conséquent les prix augmenteront ; les exploitants fabricants de ces biens recevront un profit supplémentaire qui diminuera d'autant le profit de l'entrepreneur.

(1) Journal of Political Economy, avril 1934, p. 349, « Review of Robinson's Theory of Imperfect Competition ».
(2) « Théorie de l'évolution économique » p. 358.
(3) « Théorie de l'évolution économique » p. 358.
(4) « Business Cycles » p. 106.

3. — Effet de complémentarité : La demande du produit complémentaire au caviar augmentera, donc également le profit du producteur de ce bien. Cette augmentation viendra en déduction de profit de l'entrepreneur.

Schumpeter n'a pas suffisamment tenu compte de la propriété de l'entreprise. Le profit va en fin de compte au propriétaire de la firme car :

1. - si l'entrepreneur est propriétaire, le profit va à lui ;
2. - s'il n'est pas propriétaire, il louera les facteurs de production. Une grande partie du profit ira à l'entrepreneur pendant la durée du contrat. Mais à l'expiration, c'est le propriétaire qui bénéficiera du profit. S'il vend l'entreprise, il comprendra dans le prix une certaine capitalisation des bénéfices d'innovations à venir.

Il n'est donc nullement certain que l'entrepreneur reçoive le profit. La logique de la théorie schumpeterienne est sauvée. En effet, si l'entrepreneur percevait sûrement un profit, cela lui permettrait de perdre sa qualité de « débiteur type » par laquelle Schumpeter le définit.

CHAPITRE VIII.

LE RISQUE.

Chez Schumpeter comme chez la plupart des auteurs (mis à part Knight et Myrdal), (1) le problème du risque est négligé. Il n'est traité que très superficiellement, et en tant que problème adjacent à d'autres. (Théorie de l'innovation, du crédit).

Pour Schumpeter comme pour Walras, le risque n'existe pas en statique. Les événements économiques se déroulent régulièrement et se répètent sans cesse. Il ne peut évidemment y avoir de risque dans une telle hypothèse.

Mais, en contradiction avec la conception walrasienne, Schumpeter place dans la statique des phénomènes que d'autres auteurs rangent dans la dynamique. Le déroulement sans friction du circuit est alors des plus improbables.

Schumpeter admet par exemple que dans le circuit la population peut croître, et que l'économie s'adapte sans heurts à cette croissance. Il ne montre pas comment et pourquoi le circuit n'est pas troublé. Or, si nous considérons trois périodes de production 1, 2, et 3, et si en 1 le circuit est équilibré, la production est juste suffisante pour permettre la production de la période 2 pour une population P. Si de la période 2 à la période 3, la population croît de p et P devient P + p avant que le circuit ne s'équilibre, le circuit comptera des profits, pertes, risques que Schumpeter néglige.

Avec la combinaison nouvelle, l'entrepreneur fait un pari sur structure nouvelle, par là prend un risque, car « toute chose nouvelle est risquée, dans le sens qu'aucune action de routine ne l'est. Par là le capital nécessaire est plus difficile à obtenir, et forme ainsi un des obstacles que l'entrepreneur doit surmonter, et un des exemples de la résistance de l'environnement (2) ».

« L'incertitude quant à la marche future des événements fait naître différents phénomènes fort importants pour toute étude

---

(1) Cet auteur dans sa thèse de Doctorat « PRISBILDNINGSPROBLEMET och FORANDERLIGHETEN » Stockholm 1927 (la formation des prix et les changements) tente au moyen du risque (connaissance, distribution, évaluation, etc...) de faire entrer les changements dynamiques dans le système statique de Walras. Mais il commet la même erreur que Schumpeter. Sa théorie est basée sur un élément micro-économique : l'entrepreneur, alors que le système walrasien ou de Cassel est macro-économique. Chez Schumpeter le seul sujet économique est l'entrepreneur. Mais son système est macro-économique, de par sa vue sociologique. La faute de Schumpeter est la même que celle de Myrdal : il n'y a pas de pont entre le micro et le macro.

(2) Business Cycles p. 104 (note 1).

réaliste des business cycles, entre autres l'existence de périodes prolongées d'ajustement, et est la cause d'un type important de pertes sociales et d'excès. » (1)

Il se pourra cependant, et Schumpeter ne dit rien à ce sujet, que l'entrepreneur n'ait aucune incertitude quant à l'avenir de son innovation. Il existe en effet certaines combinaisons qui ne comportent aucun risque. On peut alors parler avec A. Cole d'entrepreneur « informé » et d'entrepreneur « scientifique ».

Schumpeter n'analyse pas non plus l'intensité et la diversité des frictions et du risque selon que le système est purement concurrentiel ou non. (2)

Le risque d'entrepreneur augmentera au fur et à mesure que la prospérité se développera. Sur ce point, Schumpeter est en accord avec Machlup. « Machlup... semble avoir exprimé avec bonheur... le sujet en disant que le risque se développe avec la prospérité. » (3)

Qui assume le risque ? Selon Schumpeter, ce n'est pas l'entrepreneur. « C'est celui qui fournit le crédit qui essuie les pertes si l'affaire ne réussit pas. » (4)

La fonction de réaliser une combinaison nouvelle reste absolument indépendante de la sujétion au risque, car elle n'est liée à la possession d'aucun patrimoine. Si l'entrepreneur réinvestit ses profits dans son entreprise, le risque qu'il court l'atteint comme bailleur de fonds, et non en tant qu'entrepreneur.

La sujétion au risque, souvent décrite dans la théorie moderne comme la caractéristique de l'entrepreneur, est transférée par Schumpeter au banquier qui supportera la perte éventuelle. Ce qui fait qu'en définitive, le capitaliste supporte les risques de la disparition de l'intérêt et de son capital investi, en cas de faillite.

Schumpeter ne nous dit pas pourquoi le banquier accepte de courir ce risque. Comment admettre que ce soit un autre personnage, le banquier, qui permet la combinaison nouvelle et qui assume le risque ? Schumpeter répond que le banquier stipule à son profit un intérêt. Le banquier est un créancier semblable aux autres créanciers. Mais ce banquier nous étant présenté en créancier de l'entreprise et non en commanditaire, ce n'est qu'en déformant le sens de l'expression « les risques de l'entreprise » (les risques que court l'actionnaire de la société anonyme) par opposition à ceux du créancier obligataire que Schumpeter parvient à se rétablir.

---

(1) Business Cycles, p. 59.
(2) Business Cycles, p. 66.
(3) Business Cycles, p. 136 (note 1).
(4) Théorie de l'évolution économique, p. 427.

Cette analyse de Schumpeter tend, nous l'avons déjà entrevu, à juxtaposer à côté de l'entrepreneur une deuxième personne dynamique : le banquier.

Schumpeter restreint par là l'ampleur de son personnage principal qui n'invente pas, qui ne prend pas les risques de son entreprise, et dont le rôle somme toute est réduit à appliquer sans aucun risque pour lui une idée qu'il n'a le plus souvent même pas découverte lui-même.

CHAPITRE IX.

SCHUMPETER ET LA CONSOMMATION.

L'entrepreneur schumpeterien décide une innovation, non point parce que le marché réclame un produit qui soit moins cher, mais parce que l'innovation satisfait son instinct de production.

« Les changements spontanés et discontinus dans le courant du flux circulaire, et ses déplacements du centre d'équilibre, apparaissent dans la sphère de la vie industrielle et commerciale, et non dans la sphère des désirs des consommateurs pour les produits finaux. » (1) Cette position de Schumpeter est opposée à celle des classiques, qui cherchent la cause du développement économique dans les variations et l'instabilité des besoins des consommateurs.

La position de Schumpeter est correcte : l'insatiabilité de la consommation ne peut être qu'une des conditions de l'expansion, car le développement économique, le progrès, n'est possible que par suite de la présence de besoins submarginaux à satisfaire, et seules les conditions de vente provenant d'une innovation acquise déterminent ceux de ces besoins marginaux qui seront d'abord satisfaits. Schumpeter élimine donc, parce qu'inexistante, l'initiative des consommateurs dans le changement de leur fonction d'utilité ou variation d'indifférence. Le changement dans le goût des consommateurs est le résultat de l'initiative des producteurs.

« Ce fait est de connaissance populaire. Les chemins de fer ne sont pas apparus parce que les consommateurs ont pris l'initiative de déployer une demande effective de leurs services, de préférence au service des diligences... Il n'y a aucun manque de réalisme dans la proposition que la grande majorité des changements de biens consommés ont été imposés par les producteurs aux consommateurs, qui ont le plus souvent résisté à ce changement, et ont dû être éduqués par des psycho-techniques compliquées de réclame... On peut dire que les biens nouveaux... ont été produits en ayant en vue les vœux latents ou potentiels des consommateurs. » (2) Les exceptions ont tellement peu d'importance qu'elles peuvent être négligées. (3)

Schumpeter n'est donc pas aveuglé par le marginalisme. Le consommateur marginal ne détermine pas la direction actuelle de la production.

L'argumentation de Schumpeter est également celle de Max Weber : « en fait, étant donné la division du travail, même

(1) Théorie de l'évolution économique, pp. 63-64.
(2) Business Cycles, p. 73.
(3) Business Cycles, p. 74.

si les consommateurs sont en état d'acheter, leurs désirs sont dans une large mesure « éveillés » et dirigés par l'entrepreneur ». (1)

Il faudrait cependant se garder de commettre une grave erreur : considérer que les intérêts des consommateurs et des entrepreneurs sont opposés. Il ne le sont pas : en effet, l'activité économique de l'entrepreneur est toujours orientée ex ante, et son intérêt personnel dans la formation de revenu attendu est lié à la satisfaction des besoins optima, parce que l'effort vers le profit qui s'exprime dans l'expectative du revenu n'est rien d'autre que le moteur dont l'économie se sert pour atteindre le but final : la couverture des besoins.

(1) Max Weber « Theory of social and economic Organization » p. 176.

CHAPITRE X.

STATIQUE ET DYNAMIQUE CHEZ SCHUMPETER

A. — EVOLUTION DE L'IDEE D'EQUILIBRE.

1. — De l'origine à Walras.

Toute science et toute pensée étant influencées par le milieu ambiant, on comprend dès lors l'influence de la physique classique sur les sciences sociales et la fréquence dans celles-ci d'analogies mécaniques.

Turgot, ainsi que l'a montré Dumontier, (1) connaissait la notion d'équilibre. Mais c'est avec Quesnay que l'idée de circuit prit de l'ampleur. Quesnay employa ce modèle pour démontrer les conditions dans lesquelles la vie économique fonctionnait normalement. De l'examen de la table fourni par Mirabeau, il ressort en effet nettement qu'il s'agit d'une formulation des conditions minimum requises pour le bon fonctionnement de la vie économique. La statique est ici une réalité. L'œuvre globale d'un Adam Smith, d'un Ricardo, sont de même basées sur l'état stationnaire.

Mais la distinction fondamentale et stricte entre statique et dynamique manque dans tous ces ouvrages. La séparation des phénomènes sociaux en statique et dynamique date de Comte.

Pour Comte qui, plus que tout autre est influencé par le milieu intellectuel de son époque, la manière de poser un problème doit être la même dans les sciences naturelles que dans les sciences sociales. Dans la statique, l'abstraction est élevée ; l'évolution est négligée et c'est l'essence que l'on cherche à atteindre. La vie réelle se trouve par contre dans le progrès, c'est-à-dire pour Comte dans l'évolution. « La dynamique sociale étudie les lois de la succession alors que la statique donne celles de la coexistence. » « L'étude dynamique de la vie de société forme nécessairement la théorie positive du progrès social. » Cette pensée du progrès implique l'examen des « impulsions individuelles qui peuvent être considérées comme les véritables éléments de cette force productrice ».

La statique pour Comte est donc une méthode ; nous voyons déjà combien cette pensée est proche de celle de Schumpeter.

Le message de Comte a été entendu par Spencer et Stuart Mill. Mais chez ce dernier la séparation nette faite entre

(1) Dumontier « Equilibre physique, équilibre biologique » p. 215.

l'équilibre et le mouvement, si elle suit la pensée de Comte, laisse toujours en dehors de l'examen la force conduisant le mouvement, de sorte que la dynamique de Stuart Mill est une pure doctrine du mouvement. La statique, pour Stuart Mill, pourrait être un état de l'économie réelle.

Chez J. B. Say se dégage une formulation complète de la notion d'équilibre : sa loi des débouchés affirme un équilibre général permanent. (1)

Avec Marshall, un système général statique n'est pas construit, seule est utilisée la méthode statique. La statique est un instrument.

Pour J. B. Clark, seule la statique permet d'atteindre la réalité ; la statique est obtenue en abstrayant de la réalité les forces dynamiques du progrès social (population, capital, amélioration des méthodes de production, changement de la structure industrielle, consommation accrue). La statique de J. B. Clark est une réalité sous-jacente.

2. — Walras.

a) Exposition.

Une étude détaillée de la théorie de cet auteur est nécessaire, parce que la théorie de l'équilibre walrasien représente le dernier degré dans l'évolution de ce concept avant Schumpeter. D'autre part parmi les divers instruments développés pour arriver à la compréhension des différents éléments intervenant dans l'état stationnaire, Schumpeter donne la priorité à la théorie générale de l'équilibre formulée par Walras.

Supposons une concurrence parfaite, et l'existence d'une multiplicité de formes dont aucune ne peut seule influencer le prix et la mobilité parfaite des facteurs de production. Dans quelles conditions l'équilibre sera-t-il réalisé ?

Walras répond : quand les consommateurs et les firmes n'éprouveront pas de stimulant pour réajuster leurs dépenses, parce qu'ils n'amélioreraient pas leur position. Le système est en équilibre quand les prix et quantités des biens atteignent ces valeurs uniques pour lesquelles les consommateurs sont satisfaits et la rénumération des producteurs suffisante.

---

(1) Le circuit de Schumpeter procède directement de la formule de Say : « les produits s'achètent avec des produits ». La quantité de viande, écrit Schumpeter, qu'écoule le boucher dépend de la quantité que son client le tailleur veut avoir et du prix qu'il veut payer. Cette quantité dépend de la grandeur de recette que ce dernier retire de son affaire, cette recette à son tour dépend du besoin et du pouvoir d'achat de son client le cordonnier dont le pouvoir d'achat dépend à son tour du besoin et du pouvoir d'achat des gens pour qui il produit. Ainsi de suite, jusqu'à ce que nous rencontrions finalement quelqu'un tirant son revenu de l'écoulement de sa marchandise auprès du boucher. » « Théorie de l'évolution économique », p. 230.

b) Position de Schumpeter.

Schumpeter ne répudiera pas l'équilibre statique de Walras, mais va s'en servir comme base de départ.

« Quand à mes débuts j'ai étudié la conception walrasienne et la technique walrasienne (je veux souligner que comme économiste je lui dois plus qu'à toute autre influence), j'ai découvert non seulement qu'elle est rigoureusement statique de caractère (ce qui va de soi et a continuellement été souligné par Walras lui-même), mais aussi qu'elle est applicable seulement à un processus stationnaire. Ces deux choses ne doivent pas être confondues. Une théorie statique est simplement une affirmation des conditions d'équilibre et de la manière dont l'équilibre tend à se rétablir après chaque petit trouble ; une telle théorie peut être utile pour l'investigation de toute réalité, quelque déséquilibrée qu'elle soit. Un processus stationnaire cependant ne change réellement pas de sa propre initiative... (Pour Walras) en tant que théoricien économique, nous ne pouvons dire grand'chose au sujet des facteurs qui expliquent le changement historique, mais devons simplement les enregistrer... J'ai senti très fortement que cela était faux et qu'il y avait une source d'énergie au sein du système économique, qui par elle-même romprait tout équilibre qui pourrait être obtenu. S'il en est ainsi, il doit y avoir une théorie purement économique du changement qui ne se base pas seulement sur des facteurs externes... Cette idée et ce but sont exactement les mêmes que l'idée et le but qui se trouvent à la base de l'enseignement économique de K. Marx. » (1)

Schumpeter a donc compris que l'étude de l'équilibre et la référence à cet état sont stériles si elles ne conduisent pas à une conception du déséquilibre, et par là à l'étude du ou des facteurs qui écartent l'économie des schèmes statiques de l'équilibre.

Schumpeter part donc du schéma walrasien, mais pour s'en évader. Il doit tout d'abord construire une statique qui tienne compte du temps. Dans le système walrasien en effet, en cas de perturbation, des forces compensatoires réagissent immédiatement et rétablissent l'équilibre. Avec Schumpeter, l'équilibre devient biologique.

Ce ne sera par le seule différence avec le schéma walrasien. Là où Walras emploie les trois facteurs traditionnels de productioin, Schumpeter les réduit au sol et à la main d'œuvre. Les coûts de production sont égaux au salaire plus la rente. Il n'y a pas place pour l'intérêt et le profit. (2) Dans le flux circulaire, il n'y a pas de surplus sous la forme de profit et d'intérêt.

---

(1) Préface à l'édition japonaise de la « Théorie de l'évolution économique » Essays of Schumpeter, pp. 159-160.

(2) Le circuit schumpeterien n'est donc pas basé sur la poursuite raisonnable d'un gain comme chez Marshall.

L'équilibre walrasien implique que l'entrepreneur ne fait ni bénéfice ni perte. L'entrepreneur n'existe donc pas en tant que tel : c'est un simple concept qui permet de saisir la combinaison productive. Schumpeter suit Walras et simplifie la terminologie en employant pour sa statique le mot exploitant.

CONCLUSION.

La théorie du circuit schumpeterien n'est donc pas une innovation. Partant du schéma walrasien qu'il simplifie, Schumpeter lui adjoint ce qui lui faisait défaut : une théorie de l'évolution.

Il ne faudrait cependant pas s'exagérer la parenté spirituelle de ces deux auteurs. Les sources de Schumpeter remontent beaucoup plus haut, notamment et surtout aux Physiocrates.

B. — ETUDE ANALYTIQUE DU CIRCUIT.

Le modèle de l'état stationnaire de Schumpeter n'est pas celui d'une économie sans mouvement ni sans date (au sens de Hicks), mais celui d'un circuit économique sans croissance. Schumpeter suppose que « chaque fraction de bien reproduit le même parcours que l'année précédente ». De cette périodicité il passe à la constance des échanges d'une activité économique toujours semblable à elle-même. Il n'y a pas de structure constante dans le circuit. Le système peut changer, mais ne produit lui-même aucun changement ; une augmentation de la population, de la surface cultivée peut le faire « grossir », mais il s'adaptera aux nouvelles conditions. Le circuit n'est donc pas statique.

Pas davantage que le mouvement, Schumpeter n'élimine le temps. De par sa conception, le circuit demande un certain temps pour se dérouler. L'élément temps ne pouvant être éliminé par Schumpeter, il le limite, et ne lui fait jouer aucun rôle. (1) Il ne voit aucune différence entre une production instantanée et une production longue durant par exemple tout le circuit. Dans la phase de consommation, tous les biens sont supposés présents dès le début. Dans chaque circuit, on n'emploie et ne consomme que les produits de la période précédente. On admet donc que la population, les surfaces cultivées, peuvent s'accroître, et que le circuit s'adapte toujours à cette croissance sans être déréglé.

Mais Schumpeter ne nous montre pas de quelle manière se fait cette adaptation. On a nettement l'impression qu'après avoir construit son dyptique circuit/évolution, Schumpeter s'est trouvé en présence de facteurs économiques non-placés. Il s'est alors vu mis dans l'obligation logique de les déclarer statiques.

---

(1) Voir plus loin.

C. — ETUDE FONCTIONNELLE DU CIRCUIT.

Le circuit de Schumpeter est un tableau économique marqué de deux caractères opposés, la discontinuité et la connexité.

1. — La discontinuité du circuit.

La supposition semble hasardeuse, la plupart des auteurs ayant hautement affirmé la continuité du circuit par opposition à la discontinuité de l'évolution.

Les deux grands phénomènes du circuit sont la production et la consommation (que Schumpeter suppose devoir durer un an) ; or à l'intérieur d'un circuit d'une année, il n'y a aucune relation entre ces deux phénomènes. L'articulation se trouve entre la production du circuit précédent et la consommation du circuit actuel, entre la production du circuit actuel et la consommation du circuit suivant.

L'objection certes est essentiellement logique, puisque la production et la consommation sont supposées être essentiellement les mêmes à travers les différents circuits. Il n'en demeure pas moins que le circuit n'est pas continu puisqu'il n'est pas un schème complet mais reste constitué de deux périodes de deux circuits.

2. — La connexité des circuits.

Les différents éléments sont enchaînés dans le circuit. « Cet enchaînement et ce conditionnement réciproque des quantités que doit prévoir la vie économique, nous les rencontrons toujours, quels que soient le point de départ et la direction. Il nous faut toujours revenir au point initial après un nombre certes extrêmement grand, mais fini, de démarches. » (1) « De ce que tous les biens trouvent un débouché, il résulte que le circuit de la vie économique est fermé. » (2) Mais comme nous l'avons vu, la vie économique du flux stationnaire ne se ferme pas dans un seul circuit : les diverses circulations sont enchaînées à travers deux circuits, et cet enchaînement est renforcé par la routine, héritage des circuits précédents. « Toutes les périodes précédentes ont tissé autour de lui un réseau de rapports sociaux et économiques dont il ne peut facilement se débarraser. » (3)

CONCLUSION.

Le circuit schumpeterien n'est donc pas une individualité complète : il doit être interprété avec au moins un autre circuit : le précédent. On se trouve en présence d'un enchaînement orienté

(1) Théorie de l'évolution économique, p. 230.
(2) Théorie de l'évolution économique, p. 231.
(3) Théorie de l'évolution économique, p. 229.

dans un seul sens : le passé a une influence sur le présent, mais le futur aucune. (1)

D. — L'EVOLUTION.

Avec l'évolution on assiste à la cassure des connexités établies dans le circuit ; le type d'organisation change avec l'apparition d'entrepreneurs, de crédit. L'évolution est « discontinue et disharmonieuse par nature ». (2)

Nous avons déjà étudié ces deux caractéristiques.

Schumpeter n'étudie pas dans l'évolution la dynamique de la domination et de la contrainte. L'entrepreneur exerce cependant une contrainte sur les concurrents imitateurs, il détient pour un certain temps un pouvoir de monopole. Schumpeter n'analyse pas ce point ; et en cela il se place en contradiction avec l'évolution historique du capitalisme. (3)

E. — STATIQUE ET DYNAMIQUE CHEZ SCHUMPETER.

« Il existe des problèmes que la théorie pure fermée et indépendante des autres disciplines ne peut résoudre. Le domaine de l'étude économique se divise ainsi en deux parties... On a donné à ces deux groupes de problèmes dans lesquels se divise notre science les noms de statique et dynamique... Cette distinction est fondamentale : statique et dynamique sont des domaines complètement séparés, ils traitent non seulement de problèmes différents, mais aussi avec différentes méthodes et matériaux. Ils ne sont pas comme deux chapitres d'un même édifice, mais deux édifices complètement indépendants. » (4)

« Quelles sont les limites exactes de la statique vis-à-vis de la dynamique ? Nous nous garderons de donner une réponse générale et à priori une règle absolue et inflexible, ceci serait totalement contre nos principes. Si nous voulons leur rester fidèles, nous pouvons procéder ainsi : nous développerons notre système exact, nous l'examinerons dans toutes ses parties et nous appliquerons tranquillement notre méthode, aussi longtemps que cela va sans effort... Nous nous heurterons trop tôt à des problèmes au sujet desquels nous ne pouvons dire que trop peu : nous les abandonnerons à la dynamique. » (5)

---

(1) Le circuit économique suppose un état économique pré-existant. Schumpeter raisonne à partir d'un circuit donné, il ne remonte pas à l'origine de la vie économique au-delà du circuit.
(2) Business Cycles, p. 102.
(3) De même que le circuit n'est pas identique à la statique, le concept d'évolution n'est pas semblable à la notion de dynamique. Contrairement à la dynamique des autres auteurs, l'évolution schumpeterienne n'a pas pour source une cause extra-économique.
(4) Wesen... p. 182.
(5) Wesen... p. 183.

La critique de Streller (1) est donc juste : pour Schumpeter, statique et dynamique ne sont pas seulement des modèles de pensée différents, mais ce sont aussi deux objets de connaissance différents qui se rapportent à elles.

F. — LA CONCEPTION BASALE ERRONEE.

Schumpeter rend la compréhension de son système extraordinairement plus difficile par le fait qu'il évite à dessein une détermination exacte et non-équivoque des rapports réciproques de statique et dynamique. L'unité de la théorie schumpeterienne est troublée par le fait que dès qu'il aborde la fixation du contenu de sa notion de dynamique qui n'est pas compréhensible indépendamment de sa notion de statique, il met à la base de son examen une nouvelle conception de la statique qui diffère de la conception originelle.

La conception de la statique de Schumpeter repose sur l'impossibilité de comprendre et d'étudier immédiatement la réalité économique. La théorie statique est un moyen, elle n'est rien d'autre « qu'une image abstraite de certains faits économiques, un schème qui doit servir à sa description ; elle repose sur des hypothèses déterminées et est pour autant une création de notre bon plaisir. » (2) « C'est une méthode de description, pas plus. Comme telle elle doit être loyalement construite. » (3)

La statique de Schumpeter est donc ici à évaluer comme un appareil théorique dont la capacité de produire peut être mesurée d'après le point auquel il est possible, grâce à son aide, de comprendre la réalité. Cette conception de la statique est identique à celle que l'on trouve chez d'autres auteurs. Alors que dans « Wesen » la statique est dans une certaine mesure le résultat d'une photographie d'un état de repos de l'économie, il revendique pour la statique dans sa « Théorie... » la tâche de représenter le circuit de l'économie.

On pouvait en effet se demander comment Schumpeter avait pu transférer la théorie de l'économie pure dans le domaine de l'économie théorique. Car si l'on partait en effet du système essentiellement statique de l'économie pure (et c'est là le point de départ méthodologique de Schumpeter), on doit penser que le complément sur le même plan est une dynamique d'économie pure : ce qui est impossible, parce que la dynamisation du système de la rationalité économique (économie pure) contredit la forme de la pensée humaine. Pour Schumpeter, les possibilités d'extension de sa théorie étaient comprises dans cette opposition entre une statique d'économie pure et une dynamique d'économie pure.

---

(1) Streller « Statik und Dynamik in der theoretischen Nationalökonomie », pp. 83 ss.
(2) Wesen... p. 527.
(3) Wesen... p. 528.

Le moyen pour sortir de l'économie pure fut pour Schumpeter la construction de l'économie stationnaire.

Ainsi disparaît l'opposition statique/dynamique que Schumpeter change en une opposition entre une économie statique et une économie dynamique. Ces deux paires d'oppositions, bien qu'elles soient disparates et impossibles à comparer, Schumpeter les mêle et arrive ainsi à une opposition entre la statique d'économie pure et une économie dynamique.

Cette erreur d'infrastructure du système schumpeterien vicie toute la superstructure qu'il a édifiée ainsi sur cette base fausse.

G. — L'OPPOSITION ECONOMIE DE CIRCUIT/ECONOMIE D'EVOLUTION.

Schumpeter avait fait ressortir le dualisme des phénomènes dans la réalité : le phénomène de l'évolution et le circuit. Il veut arriver à la fixation de deux types économiques dans la vie industrielle, agissant l'un à côté de l'autre et impliquant le dualisme du processus économique.

Avec cette construction typiquement idéale de deux catégories de sujets économiques comme porteurs de différents mouvements, Schumpeter croit avoir trouvé la clé du déroulement économique. Si le sujet économique statique qui agit uniquement d'après l'expérience est déterminant pour l'économie de circuit, alors l'entrepreneur innovant devient un porteur de l'évolution économique.

On contredirait Schumpeter si on voulait (et cela se produit souvent) revendiquer l'entrepreneur comme cause d'évolution. Schumpeter le dit explicitement : l'entrepreneur n'est pas un facteur de changement, mais un porteur du mécanisme du changement. Ce n'est pas une explication causale de l'évolution que donne Schumpeter ; son explication a surtout trait à la façon dont se poursuivent les changements, et au mécanisme de changement. L'explication de l'évolution est propre à faire naître l'impression que l'activité de l'évolution est tout-à-fait indérivable, que le principe de causalité est remplacé par le principe de spontanéité.

Schumpeter explique cette spontanéité des changements de données par le fait que les entrepreneurs n'agissent pas de façon continue, mais par groupes.

Il fonde cette démonstration sur des arguments psychologiques. La spontanéité comme principe essentiel d'évolution comprend donc un élément causal en soi parce que la discontinuité des changements de données qui déterminent l'économie est à ramener seulement à la façon dont l'activité de l'entrepreneur commence. Ainsi, l'affirmation que Schumpeter soutient avec tant de force : que l'entrepreneur est seulement le porteur et non le créateur du mouvement, perd beaucoup de sa force.

Schumpeter se défend il vrai très fortement contre ce grief, mais il ne peut se réclamer de facteurs psychologiques seulement pour une motivation, et les récuser ensuite comme base d'explication : or, il élève la spontanéité au rang de principe explicatif de l'évolution, spontanéité qui ne peut être expliquée que psychologiquement.

S'il s'agit pour Schumpeter de représenter l'évolution comme un phénomène économique immanent, alors le résultat de cette entreprise doit être mis en question par le fait que la disposition psychique du sujet économique apparaît comme cause de l'évolution. L'évolution ici est liée à l'activité de l'entrepreneur. Il convient donc de se demander quel est le facteur qui a eu une influence déterminante sur son activité. La pure joie de création peut être un motif, mais ne peut suffire pour constituer la base d'explication d'un processus économique. L'hypothèse soulignée par Schumpeter, que les combinaisons nouvelles doivent être plus avantageuses manquerait de tout fondement.

L'analyse de Schumpeter permet de conclure que par sa déduction de l'évolution économique, il a maintenu en principe le caractère téléologique éminent de l'économie, que l'activité créatrice de l'entrepreneur génial doit aussi réaliser un but déterminé si elle ne veut pas perdre le qualificatif d'économique.

Le problème est très délicat : le but de l'activité d'entrepreneur doit être éclairci ; or la satisfaction du besoin ne peut être le but immédiat de l'activité d'entrepreneur, parce qu'elle caractérise la statique d'économie pure. L'exposition de Schumpeter indique que nous devons trouver l'agent de l'activité économique dans le gain.

L'explication théorique schumpeterienne du gain d'entrepreneur est, nous le savons, que chaque fois qu'une combinaison nouvelle a réussi, les éléments de production favorablement employés dans cette combinaison nouvelle ont comme valeur productive la valeur d'imputation de leur application précédente moins efficiente. L'entrepreneur peut ainsi, à partir du prix de marché de ses produits existants et lentement fléchissants, réaliser sous la forme d'un intervalle d'imputation un gain qui se maintiendra tant que la concurrence ne l'aura pas rattrapé et que les prix du marché ne seront pas encore ajustés aux nouveaux coûts marginaux.

Schumpeter étudie cet intervalle d'imputation dans deux cas, celui du seigneur d'une cour isolée, et celui d'une économie communiste isolée. (1) La démonstration par Schumpeter de l'existence de cet intervalle d'imputation ne réussit donc que quand il étudie le cas d'une poursuite de combinaisons nouvelles au sein du calcul de valeur du sujet dirigeant l'économie fermée,

(1) Wesen... p. 219.

et encore se met-il en contradiction avec sa théorie d'économie pure qui dit qu'un tel intervalle d'imputation au sein du même calcul de valeur n'est rien d'autre qu'une suppression de l'unité logique de ce calcul de valeur même, c'est-à-dire la suspension de la condition principale du système d'économie pure.

Cette théorie du gain d'entrepreneur témoigne de plus d'une contradiction évidente entre la conception du phéonomène et l'explication théorique de sa possibilité. Le gain est une caractéristique de l'économie capitaliste, et Schumpeter va chercher l'explication dans une économie fermée.

Nous voyons à quelle contradiction aboutit Schumpeter à partir de l'erreur de base mentionnée plus haut. Son analyse d'économie pure est évidemment correcte, c'est lorsqu'il la poursuit qu'il tombe dans l'erreur.

Les anciennes valeurs sont, selon Schumpeter, des valeurs d'habitude. Cependant, un entrepreneur qui brise l'habitude des anciennes forces ne peut être tellement enlisé dans la routine qu'il ignore l'efficience de production accrue pour laquelle il poursuit la combinaison nouvelle.

CONCLUSION.

La théorie est fausse en ce qui concerne la base d'explication théorique, mais elle se trouve correcte quand elle décrit les phénomènes indépendamment des considérations explicatives, comment ils se présentent, se succèdent.

Les déductions de Schumpeter ne contribuent cependant que dans une faible mesure à la connaissance de la réalité, parce qu'il part de premiers principes faux, qui ne correspondent pas à la réalité. La distinction entre sujets économiques qui ne pensent que statiquement et sujets économiques qui ne pensent que dynamiquement et créent l'évolution est peu soutenable. Oppenheimer peut dire à bon droit que « Schumpeter reste accroché dans l'économie personelle. » (1)

Les quantités de biens ne peuvent cependant jamais se mettre d'elles-mêmes en mouvement. Sans la décision humaine, un processus économique est impensable. C'est le point le plus élevé de la réalisation de Schumpeter que d'avoir mis en évidence le sujet économique agissant comme facteur de l'évolution.

H. — LA CONCEPTION SCHUMPETERIENNE DU DYPTIQUE DE LA THEORIE ECONOMIQUE.

La théorie schumpeterienne n'est pas une exception dans la théorie de la deuxième école de Vienne. Nous la trouvons égale-

(1) Oppenheimer « Wert und Kapitalprofit » p. 30.

ment chez Strigl, pour qui est statique « une économie dans laquelle, à travers le circuit de la même période économique, il y a toujours autant de produits, et le même produit est consommé ».

Le mérite de Schumpeter, comparativement à ses prédécesseurs, est d'avoir voulu concevoir une notion de dynamique qui comprenne le mouvement et la force qui cause le mouvement. L'analyse de Schumpeter a été poussée plus loin et en ce sens complétée par Oppenheimer.

Pour cet auteur, l'évolution et le progrès sont des problèmes dynamiques dont l'explication conduit à la question des forces qui poussent à une telle évolution. Oppenheimer sera plus complet, il étudiera plusieurs facteurs de progrès ; selon lui, la statique signifie l'immuabilité des données et non un état de repos. « C'est un système où les forces qui agissent ne changent pas. » (1)

Statique et stationnaire sont synonymes.

Le changement du processus social provoqué par des changements de données est étudié dans deux problèmes différents : celui de la simple cinétique (le changement des données est étudié en tant que trouble du mouvement tendant vers l'équilibre) et celui de la statique comparative (qui nous fait examiner « les changements de données pour voir comment et dans quelle mesure ils font mouvoir le système entier »). (2)

Le mérite d'Oppenheimer est d'avoir fait ressortir la liaison entre la cinétique économique comme analyse du processus et les forces qui doivent la conditionner. Avec Oppenheimer on conçoit plus fortement que chez Schumpeter que c'est dans l'évolution et les forces conditionnant l'évolution que se trouve le point de départ de la dynamique.

(1) Oppenheimer « System der Soziologie » T. I, p. 71.
(2) Oppenheimer « System der Soziologie » T. I, p. 77.

TROISIEME PARTIE.

Les fluctuations économiques dans la dynamique du système capitaliste.

CHAPITRE I.

LA PREMIERE APPROXIMATION.

Le modèle pur ou première approximation a sa base dans un système économique en équilibre où toute activité économique est essentiellement routinière. « Il n'y a pas d'épargne, la population est constante. » Chaque firme est dans un parfait équilibre concurrentiel avec ses coûts consistant en salaire et rentes exactement égaux aux revenus. Les profits n'existent pas, et les possibilités de profit sont inexistantes ; le taux d'intérêt est égal à zéro, aucun sous-emploi involontaire n'existe. Une innovation est alors introduite par un entrepreneur dans ce système d'ajustement synchronisé. « La raison pour laquelle on ne l'a pas fait avant se trouve dans les troubles dont nous supposons qu'ils ont précédé l'équilibre dont nous partons. » (1)

Comme la prospérité commence avec une utilisation pratiquement pleine des ressources, les innovateurs ont besoin d'un crédit consenti par les banques. Un taux d'intérêt positif apparaît.

D'autres entrepreneurs suivent en nombre croissant, car dans un groupe ethnique homogène, le nombre des individus satisfaisant à certaines conditions augmente avec l'amoindrissement progressif de celle-ci.

En effet, les exigences requises pour introduire de nouvelles combinaisons diminuent après que les premiers entrepreneurs, les vrais pionniers, ont tracé le chemin. Dès que la chaîne a été brisée, les barrières s'évanouissent. « Nous connaissons donc les raisons pour lesquelles ceci se passe dans le même domaine ou dans les domaines apparentés (technologiquement et économiquement) ; bien que sous certains rapports une innovation réussie rende d'autres innovations plus aisées à exécuter dans n'importe quel domaine, elle les facilite d'abord dans les lignes où elle peut être copiée en tout ou en partie, ou dans les lignes où elle ouvre de nouvelles opportunités. » (2)

(1) Business Cycles, p. 131.
(2) Business Cycles, p. 131.

Les coûts et les prix s'élèveront comme résultat de la nouvelle demande. Comme les recettes croissantes rendues possibles par l'extension des dépenses sont plus qu'égales aux coûts, la prospérité s'étend plus ou moins à travers l'économie. « En dépit des pertes de certaines industries dont on doit s'attendre dans de telles circonstances qu'elles seront un trait de la situation, toutes les vieilles firmes prises ensemble feront évidemment apparaître un surplus net... Ceci est le processus par lequel les effets de l'activité de l'entrepreneur se répandent... sur tout le système, disloquant les valeurs, rompant l'équilibre qui existait auparavant. Le terme « windfall » exprime correctement le caractère de ces gains et pertes. » (1)

Quand les premières entreprises commencent à rembourser les banques pour leur prêts, le volume des emprunts diminue, l'expansion monétaire donne lieu maintenant à une autodéflation, en même temps que la production des nouvelles entreprises commence à concurrencer celle des vieilles. Les prix baisseront ; ceci ne gêne pas les innovateurs, car ils sont les bénéficiaires de coûts plus bas, mais les vieilles firmes n'ont pas eu le bénéfice des nouvelles méthodes, et souffrent des pertes sérieuses. « La nature des effets sur les vieilles firmes est facile à comprendre. Ils se surimposent aux déséquilibres créés par l'établissement de la nouvelle usine et du nouvel équipement et par les dépenses qui s'y rapportent. Mais alors que les effets de ceci, même quand ils amenaient des pertes nettes, étaient adoucis par le flux de cette dépense, le nouveau déséquilibre donne naissance à des adaptations évidemment beaucoup plus difficiles. Ils n'agissent cependant pas exclusivement sous le stimulant de la perte. Pour certaines vieilles firmes, de nouvelles possibilités d'expansion s'ouvrent. Les nouvelles méthodes du marché créent le nouvel espace économique. Mais pour d'autres, l'apparition de nouvelles méthodes signifie la mort économique, pour d'autres encore la contraction, la disparition à l'arrière-plan. Finalement, il y a des industries qui sont forcées de subir un pénible et difficile processus de modernisation... » (2)

Les adaptations que ces firmes sont obligées de faire troublent encore plus la relation coût/prix. Il devient de plus en plus difficile d'exécuter des plans d'investissements. La marche de l'innovation ralentit et finalement s'arrête entièrement.

Ainsi « nous avons l'image d'un processus distinct dans le temps qui expose des relations fonctionnelles entre ses parties constituantes et qui est logiquement complet en soi... En logique et en écartant l'influence des facteurs externes et de la croissance, il est aussi complet que le flux de circuit stationnaire. Le temps entre dans un sens différent, mais il s'agit toujours du temps théorique, c'est-à-dire d'un temps qui sert comme axe pour une suite logique et pas simplement historique. » (3)

---

(1) Business Cycles, p. 132.
(2) Business Cycles. p. 134.
(3) Business Cycles, p. 138.

Ce processus d'évolution se poursuit en unités séparées les unes des autres par des voisinages d'équilibre. Chaque unité comprend deux phases distinctes ; la première : sous l'impulsion de l'innovation, le système s'éloigne de l'équilibre ; pendant la deuxième, celle de la récession, il se rapproche d'un autre état d'équilibre.

La première phase, la prospérité, est donc causée par l'innovation.

Quant à la deuxième phase, Schumpeter est d'accord avec la plupart des auteurs, et considère que le développement de la prospérité cause la récession. Deux explications de la récession sont pour lui à éliminer : celle des erreurs et celle des anticipations.

1. — L'explication que la plupart des gens croient fournir en faisant se rapporter les récessions aux erreurs de jugement, aux excès et à la mauvaise direction, n'en est pas une.

L'erreur en tant que telle ne cause pas la dépression, mais seulement un groupe d'erreurs.

Si cette théorie devait être admise, il faudrait supposer que les sujets se trompent périodiquement, et de la manière qui convient le mieux à l'économiste.

« Notre modèle, en montrant l'apparition des situations dans lesquelles il est compréhensible que des fautes de toutes sortes doivent être plus fréquentes que d'habitude... montre la place de l'élément d'erreur dans les différentes phases du processus, sans devoir l'introduire comme un élément indépendant, et encore moins comme un élément nécessaire. » (1)

2. — Un autre deus ex machina étroitement apparenté à l'erreur est l'anticipation, poursuit Schumpeter.

« Ces anticipations ne peuvent être employées comme une partie de nos données dernières, de la même façon que le goût pour le tabac. A moins que nous sachions pourquoi les gens attendent ce qu'ils attendent, toute argumentation qui fait appel à l'anticipation comme cause efficiente est sans valeur. De tels modèles entrent dans la classe des pseudo-explications qui amusaient déjà Molière : quare opium facit dormire ? Quia est in eo virtus dormitiva cujus est natura assopire. » (2)

Ce cycle à deux phases n'a pas de périodicité particulière, et la longueur de la vague de prospérité et de récession dépend de la nature de l'innovation, et de la structure du système dans lequel elle tombe.

---

(1) Business Cycles, p. 140.
(2) Business Cycles, p. 140.

Ce modèle est fortement institutionnel. Schumpeter suppose des types définis de propriété et d'initiative privées, une monnaie et un système bancaire particuliers. Ce modèle est historique, parce qu'il s'applique à une époque spécifique du capitalisme. Mais comme nous savons que la récession se change habituellement en dépression et que la dépression est suivie de reprise, nous devons savoir comment un cycle à 4 phases vient à naître.

CHAPITRE II.

LA DEUXIEME APPROXIMATION.

Un cycle de deux phases produit par les innovations se développe en un cycle de quatre phases, parce que pendant le boom d'autres éléments entrent en jeu qui intensifient la phase de prospérité, et plus tard changent la récession en dépression.

La deuxième approximation est le résultat de l'insertion dans le premier modèle des éléments suivants :

1. - La deuxième vague ;
2. - Cinq faits complétant l'approximation :
   a) les fluctuations successives ;
   b) la croissance ;
   c) l'extension de la création de crédit ;
   d) l'investissement provoqué ;
   e) l'imperfection de l'équilibre et de la concurrence.

Après ces additions, le modèle pur peut être considéré comme une approximation tolérable de la vérité. « Les phénomènes de la vague secondaire peuvent être (et le sont généralement) quantitativement plus importants que ceux de la première vague. Couvrant une surface beaucoup plus large, ils sont aussi beaucoup plus faciles à observer. » (1)

Il comprend les diverses réactions à la première vague et les spéculations conséquentes, de même que les conséquences de ces phénomènes. « Les groupes cycliques d'erreurs, d'excès d'optimisme et de pessimisme etc., ne sont pas nécessairement, comme nous l'avons vu, inhérents au processus primaire (qui produit des ups and downs et, il faut s'en rappeler, des pertes sans erreurs)... Une partie des phénomènes de la vague secondaire ne consiste en fait en rien d'autre. » (2)

Si les innovations signifient une dépense supplémentaire de production, une dépense supplémentaire de consommation en résulte pratiquement aussi rapidement. La demande accrue des biens amène les vieilles firmes à tenter d'accroître leur production. « Beaucoup de gens agiront en supposant que le taux de changement qu'ils observent continuera indéfiniment. » (3) Des innovations qui n'auraient pas été introduites auparavant le sont maintenant. La spéculation sur les prix apparaît. La prospérité se développe et prend les proportions d'un boom.

(1) Business Cycles, p. 146.
(2) Business Cycles, p. 146.
(3) Business Cycles, p. 145.

La deuxième vague ne contient en elle-même aucune force motrice dirigeante. C'est un renversement dans la première vague qui introduit un renversement dans la deuxième.

Une fois que le désinvestissement devient nécessaire, la baisse dans la dépression va au-delà de l'équilibre de récession car les raisons pour une contraction cumulative sont nombreuses.

Les valeurs dégringolent et la structure de dette s'écrase. Les forces qui auraient pu mener le système à se stabiliser à l'équilibre de récession ne peuvent rien contre la pression de la liquidation et du pessimisme grandissant. L'économie entre dans la dépression. Après que la dépression s'est poursuivie un certain temps, des réajustements seront faits, le système se tournera vers un nouveau voisinage d'équilibre.

Donc aussi longtemps que nous n'introduisons pas la deuxième vague, nous avons un cycle à deux phases, prospérité et récession ; mais avec la deuxième vague et ses spéculations, le système dépassera généralement le niveau d'équilibre et entrera dans une phase de liquidation anormale : la dépression ; le système se redirige-t-il vers un nouvel état d'équilibre, c'est la reprise.

Le nouveau voisinage d'équilibre atteint ne sera pas le même que celui qui aurait été atteint sans liquidation anormale.

1. - La capacité d'une firme à résister à une liquidation dépend de son support financier ; or la deuxième vague laisse les entreprises sans ce support.
2. - La dépression et le retour du système de son excursion dépressive prennent du temps. Cela peut aller jusqu'à plusieurs années. Pendant ce temps les données changent.

Avec l'introduction de la deuxième vague, nous arrivons à un cycle de quatre phases comprenant deux phases essentielles de prospérité et de récession, une phase pathologique de dépression et une phase de reprise. La dépression est pathologique, parce qu'elle ne joue aucun rôle primordial dans le processus capitaliste.

Nous voyons d'après cette analyse que chaque phase a des caractéristiques différentes, en ce sens qu'elles sont dominées par des facteurs différents. Dans les périodes de reprise et de récession, les éléments du système convergent vers l'équilibre, alors que les périodes de prospérité et dépression sont des phases pendant lesquelles ils s'éloignent de l'équilibre.

C'est une erreur de compter les business cycles de fond à fond, ou plutôt de sommet à sommet ; on doit plutôt partir des voisinages d'équilibre au niveau normal au début de la prospérité.

Une analyse fautive résulte de l'identification du point de départ des cycles avec n'importe quelle phase. Si nous comptons les cycles à partir du fond qui est le point de départ de la reprise

« nous enlevons cette phase du cycle auquel elle appartient et nous l'ajoutons à un cycle auquel elle n'appartient pas. Comptant de cette façon, nous perdons la distinction fondamentale entre reprise et prospérité. » (1)

Si nous partons de la reprise, nous perdons de vue le fait que ce point est déterminé par des facteurs secondaires, et négligeons que le point tournant supérieur est gouverné par les innovations ; nous arrivons en conséquence au résultat que l'innovation n'a rien à voir avec la prospérité initiale. « De telles analyses manquent facilement le point essentiel et se perdent dans des explications du type « perpetuum mobile » surtout de l'espèce monétaire. » (2)

Les chercheurs ne peuvent formuler aucune précision théorique quant à l'apparition et à la sévérité des dépressions.

Quelques autres faits peuvent s'ajouter à la deuxième vague en vue de compléter la deuxième approximation.

1. — Les fluctuations successives.

On a supposé, pour simplifier l'exposition, que le cycle que nous examinions était le premier de son espèce et qu'ainsi il n'était pas affecté par les résultats d'un précédent développement. Or nous devons tenir compte du fait que chaque voisinage d'équilibre contient des élements « non-digérés » des périodes précédentes de prospérité et de dépression, des innovations pas encore complètement achevées, des adaptations imparfaites.

Avec les fluctuations successives, on peut supposer qu'on apprenne par expérience à pourvoir à la demande accrue des périodes de prospérité, et que la capacité productive, spécialement dans les industries d'équipement, sera conçue pour être pleinement utilisée seulement à de tels moments.

Cette tendance, qui suppose pratiquement toujours la concurrence imparfaite, est renforcée par le fait que la demande est également cyclique. Il s'en suit que, contrairement à la première approximation, la production s'étendra plus facilement dans la prospérité, et les coûts et les prix monteront moins qu'ils ne l'auraient fait autrement.

Les conditions pour une catégorie spéciale de sous-emploi de courte période sont ainsi créées, car souvent les hommes qui seront renvoyés ne seront, ni capables de, ni prêts à, chercher un autre emploi pendant le temps de ce qu'ils savent n'être qu'une interruption temporaire.

(1) Business Cycles, p. 156.
(2) Business Cycles, p. 157.

2. — La croissance.

Schumpeter définit la croissance comme des changements dans la population, dans les épargnes et accumulation des firmes et ménages qui sont modifiées d'après les variations du pouvoir d'achat de la monnaie.

Schumpeter a exclu la croissance parce que ces changements peuvent être absorbés sans donner naissance à des cycles. Mais on doit savoir que si les cycles peuvent être compris sans faire appel à la croissance, la croissance ne peut être pleinement entendue sans appel aux cycles. Son importance quantitative est notamment causée par les fluctuations.

De telles épargnes peuvent financer les innovations, mais affecteront les contours de nos vagues, particulièrement les niveaux des prix.

3. — L'extension de la création de crédit.

Le financement de l'innovation est la source, dans la première approximation, de la création de crédit.

Dans la deuxième vague, la création de crédit tend à perdre sa relation avec l'innovation, et devient un instrument de financement des affaires en général. Ses variations ne seront dès lors pas explicables par la première approximation. Par exemple, elle peut augmenter dans la reprise, quand les affaires ordinaires reprennent leurs proportions.

Dans la récession, il est très possible que l'autodéflation soit négligeable (moins que la première appoximation ne l'indique) parce que les banques peuvent faire des prêts aux vieilles firmes, en vue de leur permettre de s'adapter ou de prendre place dans le nouvel espace économique créé par l'innovation.

4. — L'investissement induit.

Les opportunités d'investissement ne sont pas limitées aux industries innovantes et aux industries annexes. Une innovation dans le domaine des transports peut très bien créer d'importantes possibilités d'investissement dans l'industrie de construction.

De plus, une production accrue dans une sphère peut ouvrir de nouveaux espaces économiques dans une sphère toute différente en créant une production additionnelle pour la payer.

Ceci est probablement la caractéristique de beaucoup d'activités dans la récession et la reprise.

5. — L'imperfection de la concurrence et de l'équilibre.

L'évolution dans le sens schumpeterien est la cause la plus puissante des imperfections de la concurrence.

On peut supposer que la concurrence et l'équilibre sont imparfaits dès le départ. Ceci provoquera des zones d'indétermination ; l'analyse sera moins nette. Il n'y aura plus place pour une stratégie individuelle.

Il est important d'avoir clair à l'esprit que des industries, même dans l'état d'équilibre, peuvent produire dans des conditions de coûts décroissants, et dans toutes les phases du cycle, excepté la prospérité.

On peut supposer cette éventualité plutôt que l'alternative inverse. Ceci peut s'appliquer également au début de la phase de prospérité.

Les imperfections de la concurrence et de l'équilibre peuvent être responsables des ressources inemployées. Puisque les imperfections proviennent aussi du processus évolutionnaire, « on peut voir que le plein-emploi des ressources cesse maintenant d'être une propriété de l'équilibre, mais reflète plutôt... un déséquilibre d'un certain type ». (1)

L'équilibre ne doit à nouveau pas être recherché au sommet cyclique.

(1) Business Cycles, p. 161.

CHAPITRE III.

LA TROISIEME APPROXIMATION.

Il n'y a aucune raison pour supposer que le processus cyclique d'évolution donne naissance à une seule vague. Il y a de nombreux motifs pour croire qu'il met en mouvement un nombre indéfini de fluctuations qui se produisent simultanément et interfèrent.

Il y a trois principales raisons pour avancer que les cycles engendrés par les innovations seront de types différents :

1. — Les innovations étant différentes, elles requerront des périodes d'introduction différentes. Leur temps d'absorption par le système ne sera pas égal. Certaines innovations nécessitent la construction d'un équipement considérable, d'autres au contraire en exigent très peu. Les innovations qui amènent de grandes améliorations dans le processus productif requerront sans doute une période substantielle de temps pour exercer leur influence sur tout le système et pour être complètement assimilées. Par contre les effets sur, et l'admission par, le système des innovations mineures seront plus rapides. « Il y aura des innovations d'une amplitude relativement grande, et avec celles-ci d'autres prendront leur course derrière la vague créée par la première, pendant un temps plus court. Ceci nous suggère immédiatement la multiplicité des fluctuations et des interférences entre elles... » (1)

Quand une vague de grande amplitude développe sa phase de prospérité, des fluctuations plus courtes surgiront plus aisément qu'autrement, et les phases d'expansion des cycles mineurs seront à la fin partiellement absorbées par l'expansion sous-jacente.

Au contraire, les vagues longues dans la phase de dépression peuvent cacher la prospérité des cycles courts ; l'on ne peut arriver à détecter les phases de ces fluctuations qu'en examinant le comportement de la dépression majeure. « Tous ces cycles déplaceront leurs ups et downs réciproques, et produiront des lignes tendantielles qui sont complètement incompréhensibles si l'on ne tient compte des phases des autres dans lesquels la phase d'un cycle donné se trouve. » (2)

2. — Les cycles successifs ne sont pas aussi indépendants les uns des autres que nous le supposons. Quand une innovation a réussi, il est plus que probable que la suivante se produira dans le même domaine ou dans un domaine apparenté. De nombreux exemples historiques peuvent être trouvés à l'appui de cette constatation. La construction des chemins de fer a procédé par une

(1) Business Cycles, p. 167.
(2) Business Cycles, p. 167.

série d'étapes, avec tout d'abord très peu de lignes construites. Une réaction du et une absorption par le milieu suivent avant qu'une nouvelle vague de construction de lignes survienne. De même, les automobiles n'auraient jamais acquis leur importance présente si elles n'avaient pas réussi à façonner, avec les premières vagues, l'environnement (routes). L'innovation est alors appliquée par des étapes dont chacune constitue un cycle. La ressemblance de ces cycles tend à les fondre en une unité plus grande, qui se constituera en individualité historique.

Nous ne devons pas confondre ce cas avec le précédent : nous avions alors une multiplicité de cycles, chacun était une entité indépendante. Nous nous trouvons ici devant une séquence de cycles d'un même type, et le cycle du plus haut ordre n'est rien d'autre que le produit ou le mélange de ces cycles ; il n'a pas d'existence propre.

3. — Nombre d'innovations peuvent être interdépendantes, ne formant que des portions d'un large processus qui constitue le phénomène lui-même. La construction des chemins de fer nous sert à nouveau d'exemple. La révolution industrielle en est un autre : elle était composée d'une multitude de cycles d'amplitudes variables qui se surimposaient. Mais ensemble ils provoquaient un changement fondamental dans la structure de la société, qui certainement avait en lui-même un caractère cyclique.

Cette sorte de cycles est différente des deux types examinés précédemment, parce que, d'une part cette vague ne peut pas être identifiée avec une classe spécifique d'innovations qui se distingueraient d'autres innovations introduites pendant la même période, et d'autre part il s'agit d'un phénomène réel, et non pas simplement de l'effet statistique d'une série de phénomènes réels ayant plus en commun les uns avec les autres qu'avec des phénomènes similaires en dehors de cette série.

Pour ces trois raisons, la théorie de Schumpeter implique l'existence de cycles simultanés plutôt que de cycles simples et successifs. (Il ne faudrait cependant pas croire qu'un cycle particulier existe pour chaque secteur de l'économie.) « Rien en ceci n'implique une hypothèse. Tout ce qu'il y a à voir avec les hypothèses est que cela implique le refus d'accepter... l'hypothèse d'un cycle unique. » (1)

Mais on doit établir la présence ou l'absence des cycles multiples par des investigations historiques ou statistiques. Le nombre de cycles à considérer devient alors une question de convenance et de facilité.

Schumpeter, après avoir étudié la possibilité de cinq types de cycles, y renonce parce que « l'amélioration de l'image ne justifiait

(1) Business Cycles, p. 169.

pas un accroissement encombrant. » (1) Schumpeter retient finalement trois types de fluctuations, comme étant à la fois le nombre minimum pour permettre une exposition adéquate, et le maximum pour être convenablement traité.

Schumpeter a choisi un long, un moyen, un court cycles et leur donne les noms de Kondratieff, Juglar et Kitchin, « parce que les amplitudes moyennes au moyen desquelles nous voulons procéder à l'identification des périodes appartenant à chacune de nos trois classes, correspondent approximativement aux amplitudes des cycles respectivement « découverts » par ces trois investigateurs ». (2)

Leur périodicité moyenne respective est d'environ 55 ans, de 9 à 10 ans, et de 40 mois.

Cette conception du processus d'évolution produisant une multiplicité de vagues simultanées est fondamentale dans le système schumpeterien.

Schumpeter postule ensuite que chaque Kondratieff doit contenir un nombre intégral de Juglars, et chaque Juglar un nombre intégral de Kitchins. « La garantie de ceci est dans la nature des circonstances qui donnent naissance à la multiplicité. » (3)

Toutes ces relations peuvent être exprimées en termes de tendance vers l'équilibre. L'économie d'évolution ne peut jamais atteindre un équilibre général. Aussi Schumpeter utilise-t-il le concept de voisinage d'équilibre (neighborhood of equilibrium), c'est-à-dire le point le plus près de l'équilibre dans lequel l'évolution peut se trouver.

Le point le plus près de l'équilibre général dans lequel l'économie peut se trouver est offert dans la phase de reprise du Kondratieff. A un autre moment, le déséquilibre de l'économie provenant du Kondratieff sera un des éléments déterminants des fluctuations du Juglar. Si les prospérités dans le Juglar sont plus ou moins fortes, cela proviendra de la phase du Kondratieff dans laquelle elles se trouvent. Les séries statistiques du Kondratieff peuvent être prises comme un trend autour duquel fluctue le Juglar. La relation du Kitchin au Juglar est similaire à celle du Juglar au Kondratieff. Mais étant donnés le nombre de Kitchins et la brièveté de leur durée moyenne, on pourrait considérer l'association d'une innovation à un Kitchin non seulement comme improbable, mais comme inexistante ; le Kitchin pourrait bien être un cycle de type adaptif.

Il ne faudrait cependant pas supposer que le nombre de Kitchins dans un Juglar et de Juglars dans un Kondratieff serait

(1) Business Cycles, p. 169.
(2) Business Cycles, p. 169.
(3) Business Cycles, p. 172.

toujours le même. Pour l'étude de ses séries statistiques, Schumpeter établit qu'il y a 6 Juglars dans un Kondratieff, et 3 Kitchins dans un Juglar.

Autres fluctuations.

Ces vagues ne sont évidemment pas les seules de l'économie. Des phénomènes externes peuvent créer un cycle (guerre, fluctuation de la production d'or, cycle de remplacement (1), cycles agricoles) la position de Schumpeter quant à ces derniers étant à peu près celle de Timoshenko (2).

Schumpeter d'autre part se range aux côtés de Frisch en ce qui concerne l'effet de Slutsky. Les séries cycliques jouissent d'une certaine régularité. Cela ne peut résulter de causes dues au hasard. Mais cet effet de Slutsky « ouvre une avenue vers une importante partie du mécanisme économique ». (3)

L'attitude de Schumpeter devant une théorie parente, celle qu'a soutenue à un certain moment J. Akerman (4), est semblable (de petits troubles peuvent créer des effets beaucoup plus grands). Selon Schumpeter, il faudrait établir qu'au moyen des éléments connus comme renforçant le trouble, un petit trouble puisse créer un cycle à partir d'un état strictement stationnaire. Cette théorie est utile pour expliquer les phases supplémentaires de la deuxième approximation.

---

(1) Schumpeter rejette l'explication du remplacement comme contribution majeure aux cycles.
(2) Timoshenko « Role of agricultural Fluctuation in the Business Cycles » (Michigan Business Studies), 1930.
(3) Voir Slutsky « Accumulation of Random Causes as the Source of cyclical Fluctuation » Econometrica, avril 1937.
(4) Akerman « Economic Progress and Economic Crises » Lund 1932.

CHAPITRE IV.

ANALYSE DES TROIS APPROXIMATIONS.

ETUDE CRITIQUE DE LA PREMIERE APPROXIMATION.

A. — Pourquoi il y a-t-il des innovations ?

Pourquoi des innovations sont-elles introduites dans un voisinage d'équilibre ?

Angell pose la question franchement : « Pourquoi les innovations sont-elles innovées ?... Si les business cycles sont considérés comme auto-créateurs (self-generating), aucune explication du processus n'est donnée. S'ils sont regardés comme le résultat d'une série d'innovations qui sont causes du cycle, aucune explication de l'apparition de ces causes elles-mêmes ne nous est donnée. » (1)

Seul le deuxième point doit être examiné, puisque Schumpeter rejette l'idée d'un « self-generating cycle ».

Le modèle de Schumpeter présuppose « la présence, non seulement des traits généraux de la société capitaliste, mais de plusieurs autres... qui ne sont pas logiquement impliqués dans les concepts de l'action économique ou du capitalisme... (Schumpeter) présuppose non seulement la propriété privée et l'initiative privée, mais un type défini des deux : non seulement la monnaie, les banques, le crédit bancaire, mais aussi une certaine attitude, code moral, tradition d'affaires... » (2) Bref, il suppose un esprit, une conduite qui ont caractérisé la société capitaliste. La présence des entrepreneurs est ainsi assurée. Schumpeter est alors en droit de prétendre que l'innovation surviendra dans le voisinage d'équilibre, car si elle n'apparaissait pas, le processus capitaliste serait terminé. Or Schumpeter n'étudie pas ici ce problème.

B. — L'innovation est-elle la seule cause ?

Selon Hansen, « les éléments constitutifs du progrès économique sont 1° les inventions, 2° le découverte et le développement de nouveaux territoires, 3° la croissance de la population. Chacun de ces éléments, séparément ou en combinaison, ouvre des occasions d'investissement et cause une croissance rapide de la formation du capital ». (3)

La faiblesse de la construction schumpeterienne reposerait dans le fait qu'il tient l'innovation pour la seule cause du progrès économique. Il faut d'abord remarquer que le concept d'innovation

(1) Angell « Investment and Business Cycles » (Mac Graw Hill, 1947), p. 333.
(2) Business Cycles, p. 144.
(3) Hansen « Fiscal Policy and Business Cycles » (Norton 1941), p. 352.

chez Schumpeter comprend les deux premiers éléments de la classification de Hansen. Le problème se limite donc à cette question : pourquoi Schumpeter ne tient-il pas compte des changements numériques de la population ? Pourquoi, plus exactement, range-t-il ces changements dans les phénomènes extérieurs qu'il laisse de côté dans son analyse ?

« Notre raison pour ranger les variations de population parmi les phénomènes extérieurs est qu'il n'y a pas de relation unique entre ces changements et les variations dans le flux des biens. Il semble donc adéquat pour notre but, quoique cela puisse être fautif pour d'autres, de considérer une augmentation de la population comme un changement environnant conditionnant certains phénomènes. De plus, il peut être démontré par des cas familiers (Inde, Chine...) qu'un simple accroissement de la population ne cause aucun de ces phénomènes qui présupposent, soit une certaine densité, soit un taux d'accroissement de la population, si ce n'est une chute du revenu réel par tête. Finalement, l'accroissement se produit avec tellement de continuité qu'il est susceptible d'une absorption courante. » (1)

Schumpeter avoue cependant que le travail de Lösch (2) a ébranlé sa conviction. (3) Ce serait donc pour des raisons de facilité d'explication que Schumpeter n'aurait pas considéré ces changements.

C. — L'apparition en masse des innovations.

Nous savons déjà qu'une innovation réussie est suivie, selon Schumpeter. d'une foule d'autres provoquées par les imitations.

Schumpeter cependant n'explique pas cette succession d'événements ; il n'étudie pas les rapports qui existent à un moment donné entre la rareté de la capacité d'entrepreneur, la masse des imitateurs et le groupement des innovations. Kuznets pose la question en ces termes : « Etant donné une offre infinie d'innovations possibles (inventions et autres combinaisons) pourquoi le génie entrepreneurial doit-il retarder le pas du pionnier suivant jusqu'à ce que le pas précédent ait été imité et étendu de telle sorte que le bouleversement de l'équilibre l'arrête même lui dans sa marche. » (4)

Pourquoi Schumpeter en effet ne conçoit-il pas les innovations comme coulant en un flot continu, sans cesse grandi par la masse des imitateurs ?

L'étude de la « Théorie de l'évolution économique » et des « Business Cycles » montre que Schumpeter pose que l'entre-

(1) Business Cycles, p. 74.
(2) Lösch « Bevölkerungswellen und Wechsellagen ».
(3) Business Cycles, p. 10.
(4) Kuznets « Schumpeter's Business Cycles » (American Economic Review, juin 1940, p. 262).

preneur disparaît après l'innovation et son imitation. Schumpeter admettrait donc un cycle dans la capacité d'être entrepreneur.

C'est ce que pense Kuznets : « La théorie appelle clairement la discontinuité dans le temps de la capacité entrepreneuriale. Mais une telle discontinuité ne peut être dérivée d'une distribution de capacité entrepreneuriale à n'importe quel moment donné dans le temps, sauf dans une hypothèse, notamment celle que la capacité exigée est si rare qu'elle peut être complètement absente pendant certaines périodes alors qu'elle est présente pendant d'autres. Mais ceci implique des cycles dans l'offre de la capacité entrepreneuriale, que cette offre soit conçue en termes d'individus ou de phases dans la vie de plusieurs individus. Je ne suis pas sûr que Schumpeter jugerait cette hypothèse comme étant valide. » (1)

Kuznets voit deux explications possibles :

1. - L'innovation bouleverse tellement les relations économiques qu'elle empêche l'introduction de toute autre innovation tant que l'économie n'aura pas digéré la première.

Cette explication ne peut être maintenue car elle aboutit à une tautologie. Elle signifie en effet qu'une invention produit un cycle de deux phases, et que l'entrepreneur est celui qui par définition produit des innovations qui par définition aboutissent à un cycle de deux phases.

2. - Les possibilités d'innovation sont discontinues, et par là entraînent une discontinuité des innovations.

Cette explication est valable. On trouve une même théorie chez Hansen pour expliquer la discontinuité de l'apparition des nouvelles industries. (2)

Une grande partie de cette discussion aurait pu être évitée par une analyse plus serrée du texte de Schumpeter.

Ces critiques qui sont très vieilles (Löwe déjà les avait faites) (3) ne sont pas fondées.

Les innovations apparaissent en masse quand les risques sont le plus réduits, c'est-à-dire dans le voisinage d'équilibre ; c'est à ce moment-là même, en effet, que la presque stabilité des affaires et l'absence de profits au sens schumpeterien du terme incitent à l'innovation. Si « un nouvel essor ne vient pas immédiatement se rattacher à celui qui précède, c'est parce que les actes accomplis par le groupe des entrepreneurs ont modifié entre-temps les données de l'économie, ont rompu l'équlibre, et ont ainsi déclenché dans l'économie un mouvement irrégulier en apparence, qui se présente à nous comme un effort vers un équilibre différent... Ce mouvement... ne permet en général aucun calcul certain, notamment par rapport à de nouvelles entreprises. » (4)

---

(1) Kuznets « Schumpeter's Business Cycles », p. 263.
(2) Hansen « Fiscal Policy and Business Cycles » chap. 11 et 17.
(3) Business Cycles, p. 130.
(4) Théorie de l'évolution économique, p. 563.

ETUDE CRITIQUE DE LA DEUXIEME APPROXIMATION

Les principales critiques sur ce point ont été portées par Rothbarth.

Nous les étudierons successivement avec les réponses qu'il serait possible d'y donner.

1. — « La principale faiblesse de la théorie paraît être son excessive confiance en l'influence sur le processus d'innovation des variations de risques qui sont dues au cycle commercial lui-même. Pourquoi le processus d'innovation commence-t-il à une certaine période ? Parce que le système est dans le voisinage de l'équilibre, et le risque d'échec par conséquent petit. Pourquoi l'innovation faiblit-elle ? Parce que à un certain stade du boom, à cause de l'impact de l'innovation sur le système économique, le risque d'échec augmente. Mais on peut prétendre que l'innovation est une chose risquée en tous cas, et sera seulement entreprise si les profits en perspective dépassent de beaucoup les « profits normaux ». S'il en est ainsi, les variations cycliques du risque seront-elles suffisamment grandes pour opérer une grande impression sur le taux d'innovations ? Quand le système s'éloigne de l'équilibre les risques d'échec peuvent augmenter, mais les profits collectifs également (un fait négligé par Schumpeter, parce qu'il n'analyse jamais systématiquement l'effet de la suppression de son hypothèse de première approximation). En tout cas, l'éloignement de l'équilibre et l'impact de l'innovation seront bien moins profondément ressentis par un système qui, contrairement au système statique de la première approximation de Schumpeter, est constamment troublé par des innovations, et n'a jamais assez de temps pour se fixer à un nouvel équilibre. » (1)

Cette objection est sans grande portée. Le boom est défavorable aux innovations, parce que les entrepreneurs perçoivent à ce moment-là de gros profits. Les entrepreneurs éventuels ne toucheront aucun « windfall profit », et ont donc davantage d'intérêt à spéculer qu'à innover. Ceci atténue la critique, car on peut supposer que les anciens entrepreneurs et les entrepreneurs éventuels sont des hommes d'affaires éclairés.

2. — « Il est possible que le taux d'innovation augmente pendant l'effondrement, quand le déclin des profits aiguise l'esprit des « vieilles firmes ». Il paraît très difficile de maintenir une théorie à priori quant à la phase du cycle commercial qui serait la plus favorable au lancement des innovations ou à leur diffusion rapide. L'hypothèse la plus plausible semble être que l'extrême prospérité et l'extrême dépression sont tout compte fait moins

(1) Rothbarth « Business Cycles » (Economic Journal, juin-septembre 1942, p. 226.)

favorables à l'innovation que la prospérité ou l'effondrement mitigés. » (1)

Cette objection, comme le démontrent Clemence et Doody (2) n'ajoute rien à l'affaire, car d'une part les innovations de la prospérité mitigée sont celles qui, groupées autour du voisinage d'équilibre, sont étudiées par Schumpeter ; d'autre part en ce qui concerne les innovations apparaissant pendant l'effondrement mitigé, elles sont selon nos deux commentateurs « un cheval d'une autre couleur », les ajustements faits par les vieilles firmes ne rentrant pas dans la catégorie des innovations schumpeteriennes.

3. — Tout investissement est un processus dynamique reposant sur la complémentarité du capital et la répercussion favorable dans les investissements qu'il engendre.

Dans une étude à ce sujet, Lachmann reproche à Schumpeter d'avoir fait comme Keynes, c'est-à-dire d'avoir ignoré les effets de complémentarité. « Dans la théorie de Schumpeter... les relations entre entrepreneur et vieilles firmes aussi bien que les relations entre entrepreneurs eux-mêmes sont essentiellement compétitives et substitutives. » (3)

Schumpeter se serait trop appesanti sur les effets défavorables d'une innovation, et pas assez sur les effets favorables. Cette critique perd de vue que « une des particularités du fonctionnement du système capitaliste est qu'il impose des séquences et des règles de temps ». (4) Ainsi l'effet d'une innovation dépend de la phase du cycle dans laquelle elle est introduite : introduite dans le voisinage d'équilibre, elle produira une première vague, une deuxième vague d'innovations ; introduite juste avant la césure de la deuxième vague, elle sera comprise dans la liquidation.

ETUDE CRITIQUE DU SCHEMA DES TROIS CYCLES.

Ce schéma ne figure pas dans la « Théorie de l'évolution économique » Schumpeter ne le mentionne pour la première fois que dans la préface à l'édition anglaise de cet ouvrage en 1931.

Cette construction à été l'une des plus critiquées de Schumpeter. Lange lui a reproché d'avoir étendu la théorie de Juglar aux autres cycles. « Une telle extension requiert une analyse empirique et aussi théorique beaucoup plus soigneuse. Ainsi par exemple, il est douteux qu'un Kondratieff, même si on accepte la théorie de Schumpeter dans sa totalité, mène à une deuxième vague du même type qu'un Juglar. La même chose tient pour le Kitchin. » (5)

---

(1) Rothbarth « Business Cycles » p. 227.
(2) Clemence et Doody « The schumpeterian System » p. 57.
(3) Lachmann « Investment Repercussions » (Quarterly Journal of Economics, nov. 1948, p. 712).
(4) Business Cycles, p. 412.
(5) O. Lange « Review of Schumpeter's Business Cycles » (Review of Economic Statistics, nov. 1941, p. 192).

1. — L'extension au Kitchin.

Schumpeter lui-même fait remarquer « qu'il est nécessaire de laisser ouverte la possibilité que les Kitchins soient de pures fluctuations de type adaptif ». (1)

2. — L'extension au Kondratieff.

Partant de l'argumentation de Lange, Fels écrit : « Une liquidation anormale a une signification claire dans le Juglar. Les phases de la prospérité et de la récession dans le Kondratieff ont de même une signification claire. Mais il n'est pas aisé de voir pourquoi la liquidation de positions rendues intenables par le long essor des innovations (par exemple le déclin d'une ville non située sur une voie ferrée principale) dégénérerait en un processus de liquidation qui serait supportable dans une position d'équilibre. » (2)

On ne sait s'il s'agit de la part de Schumpeter d'une erreur ou d'une omission. L'erreur est par trop grande pour être supposée chez un auteur de sa taille. On peut donc croire que Schumpeter a négligé d'exposer complètement ce dernier cycle.

DIFFICULTE STATISTIQUE.

La validité de ce schéma des trois cycles dépend surtout de la nature des preuves historiques et de l'analyse qualitative, d'autant plus que Schumpeter présente ce schéma comme exigé par la réalité historique, des innovations différentes donnant naissance à des cycles différents qui partent d'un voisinage d'équilibre.

Comment peut-on identifier un cycle particulier ?

« La supposition que les points d'inflexion sont dans le voisinage du niveau d'équilibre implique un modèle spécifique de mouvement, et il n'y a aucune base pour s'attendre à ce que les fluctuations cycliques dans les séries actuelles se conforment à ce modèle. » (3)

A cette question, Schumpeter avait par avance répondu. Il ne recommande pas la méthode pour une application générale, et la reconnaît seulement comme première approximation. Il n'applique cette méthode qu'à deux séries seulement : une série mensuelle sur les recettes de chargements de frêts de 1918 à 1930 (carte statistique p. 2181), et l'autre, une série annuelle de prix de gros aux Etats-Unis de 1790 à 1930.

Le résultat pratique de l'identification des différents ordres de cycles est de dater chaque type de cycle d'équilibre à équilibre.

---

(1) Business Cycles, p. 171.
(2) R. Fels « The long-wave Depression 1873-1897 » (Review of Economics and Statistics, février 1949, p. 72).
(3) Kuznets « Schumpeter's Business Cycles » (American Economic Review, juin 1940).

Cette méthode a en outre l'avantage de pas être soumise, comme la méthode qui consiste à dater de sommet de prospérité à fin de dépression, à l'influence des facteurs extérieurs.

L'étude des Kitchins par Schumpeter est peu satisfaisante. Les Kitchins sont trop courts pour être distingués avec des critères seulement qualitatifs.

Pour séparer les Kitchins des Juglars, Schumpeter s'appuie sur des bases statistiques. Mais les séries d'avant 1914 sont presque toutes annuelles ; des séries annuelles ne peuvent guère servir à établir des cycles aussi courts que les Kitchins. Des séries mensuelles seraient beaucoup plus satisfaisantes. Avec cet appareil, Schumpeter arrive à démontrer plus l'existence des Kitchins que leur date.

LA VALIDITE DES CYCLES EXAMINES DANS LE SCHEMA DES 3 CYCLES.

Le Kitchin.

Ce cycle mis en lumière par Crum et Kitchin (1) est une des caractéristiques de l'économie américaine. Il n'existe pas dans l'évolution cyclique de l'Allemagne et de la France. On le discerne vaguement dans les cycles anglais, mais problablement comme un effet importé des U.S.A.

Lange se montre sceptique quant à la nature et l'existence de ce cycle ; d'après lui, il est avant tout le résultat d'accumulation et de liquidation de stocks.

Armstrong (2) par contre, a détecté dans la période de 1891 à 1935 treize cycles complets de 40-41 mois, et cette constatation l'amène à croire que l'on se trouve en face d'une tendance réelle de l'économie.

Plus récemment, Forchheimer a montré que ces cycles existent depuis le début du XIXe siècle, et affectent toute la vie économique et non un seul secteur (3).

Des trois raisons pour s'attendre à une multiplicité des cycles, seule la première peut s'appliquer à ce cycle de 40 mois. Un tel cycle aura une période de prospérité et de récession. Mais aura-t-il, lui aussi, une vague secondaire ? Un Kitchin se déroulant pendant une période de prospérité ou une reprise d'un Juglar, présentera-t-il une phase de liquidation anormale ? La réponse est négative, car autrement le Juglar lui aussi devrait tendre vers cette direction.

---

(1) Crum et Kitchin « Cycles and Trends in Economic Factures » (Review of Economic Statistics, vol. 1, 1923).

(2) Armstrong « The short-term Business Cycle, its average form and period as observed in the Aye Houghton index of Business Cycle activity » RES 1936, pp. 63-66.

(3) Forchheimer « The short cycle in its international aspects » (Oxford economic Papers, mars 1945, pp. 1-20).

Ces cycles sont-ils causés par une innovation ? demande Fels. (1). « Schumpeter lui-même doutait de ce point, mentionnant que le Kitchin n'est peut-être qu'une fluctuation adaptive. Je penche vers cette opinion, et voudrais mettre une accentuation spéciale sur le phénomène d'invention (un mouvement qui n'apparaît pas dans l'index de Schumpeter) quoique Haberler m'ait dit que Schumpeter, dans les dernières années de sa vie, acceptait l'hypothèse des inventions pour le Kitchin. »

Les critiques du Kitchin sont donc dirigées principalement contre la combinaison de ce cycle avec le Juglar plus que contre sa nature propre.

Il est curieux que l'« Historien » Schumpeter n'ait pas noté la corrélation qui existe entre le Kitchin et les élections présidentielles aux U.S.A. « Les Kitchins ne sont-ils pas simplement une conséquence économique des élections ? Si on note les années d'élection et les années de crises, on constate :

Election	Crise (Max)	Time-lag
1900	1900	0
1904	1903	− 1
1908	1907	− 1
	1910	
1912	1913	+ 1
1916	guerre	
1920	1920	0
1924	1923	− 1
1928	1929	+ 1
1932	—	—
1936	1937	+ 1
1940	guerre	
1944	guerre	
1948	1948	0
1952	1952	0

On a donc 13 corrélations et 2 exceptions. On peut noter que le Kitchin est beaucoup plus marqué après 1900 quand les élections sont d'une importance primordiale pour la politique économique. » (2)

Le Juglar.

Ce cycle est celui que tous les traités de fluctations économiques s'accordent à étudier.

---

(1) Fels « The long-wave Depression 1873-1897 » RES., février 1949.

(2) Professeur J. Akerman (correspondance personnelle) ; suivant les idées de Max Weber sur les corrélations entre l'économie et la politique, cet auteur et son école ont entrepris une série de travaux, voir : du même auteur « Ekonomiskit skeende och politiska forandringar » Lund 1946 et pour la Grande Bretagne : S. Gronhagen « Ekonomiskit forlopp och allanna val i storbtrinnanien 1850-1950 » Lund 1951.

Le Kondratieff.

Il est nécessaire, quand on examine la vague longue du Kondratieff, de remonter aux origines du problème.

C'est un économiste hollandais, Van Gelderen, qui dès 1913 décela ces mouvements. Il fut suivi par un de ses compatriotes, S. de Wolff, en 1924. Entretemps, Kondratieff avait entrepris des études sur le même sujet, mais si l'on s'en tient à l'étude de son commentateur Garvy (1) l'existence de mouvements longs ne peut être prouvée dans les séries statistiques relatives à la production étudiées par Kondratieff. Tout au moins cet auteur avait-il eu le mérite de souligner que pour apercevoir la structure de mouvement de longue durée, il fallait l'observer à travers un indice des prix. « Ainsi nous sommes assurés de nous placer au nœud central de fonctionnement d'un système d'une économie fondée sur l'échange généralisé, complexe et étendu. » (Simiand)

Certains auteurs nient formellement l'existence de ce mouvement. C'est par exemple le cas de Kuczynski. (2)

Mitchell par contre soutient qu'il s'agit d'époques historiques, et non de cycles. « Tant qu'une raison adéquate n'aura pas été avancée pour expliquer pourquoi nous devons trouver quelque réapparition de ces vagues longues dans l'activité économique, nous n'avons rien de plus qu'une preuve empirique quant à leur existence. Nous pouvons admettre la validité probable des arguments de Kondratieff pour les 2 1/2 vagues longues qui ont surgi dans le processus économique depuis la fin du XVIIIe siècle, et maintenant s'ouvre la question de savoir si ces séries continueront ; 2 1/2 séries ne suffisent pas pour établir empiriquement qu'un quelconque trait de l'histoire moderne se répètera. » (3)

A cette objection, Schumpeter répond dans les « Business Cycles » : « Le Professeur Mitchell reconnait l'existence de tels mouvements, mais les qualifie de purement empiriques. Si je comprends correctement, cette qualification devrait être retirée par ce qui suit dans notre texte, puisque des raisons seront présentées pour croire que ces mouvements sont associés... avec des processus historiques définis dans l'industrie, qui sont de la même nature et produisent les mêmes symptômes que ceux qui sont responsables des symptômes des cycles universellement reconnus comme tels. » (4)

Schumpeter admet donc l'existence de ces cycles, mais contrairement à la plupart des auteurs, il appartient avec

(1) G. Garvy « Kondratieff's Theory of Long Cycles » (Review of economic statistics 1949, pp. 203-220).
(2) Kuczynski « Das problem des langen Wellens ».
(3) Mitchell « Business Cycles », p. 229.
(4) Business Cycles, p. 164 (Note 3).

Pedersen (1) et Griziotti - Kretschmann (2) à la catégorie peu nombreuse des auteurs qui écartent l'explication monétaire et situent l'origine des mouvements longs dans les particularités de l'expansion séculaire. « Comme nous ne nous lasserons pas de le répéter, il est absurde de prétendre que les découvertes de mines d'or de Californie ou d'Australie ont provoqué la construction des voies ferrées, ou que les découvertes d'or en Afrique du Sud ont provoqué l'« électrification » du monde économique : ces deux processus avaient commencé avant. Il est également absurde de prétendre que ces événements auraient été impossibles sans ces découvertes. » (3)

Pour Schumpeter, les découvertes de gisements aurifères changent seulement le milieu où se développe l'activité entrepreneuriale. Schumpeter ajoute que les effets de la production de l'or ne sont pas directs, mais agissent par le taux d'intérêt, les prix, ainsi que par la réaction des banques et des individus. Ceci peut se comprendre aisément, mais la suite est beaucoup moins compréhensible.

« Puisque les niveaux et les tendances des prix et des valeurs sont aussi influencés, nous pouvons parler d'une vague sui generis due à l'influence de l'or à laquelle les vagues de notre processus se surimposent, mais non par simple addition. » Mais le résultat étant une seule vague, Schumpeter minimise un peu trop les enchaînements fonctionnels.

Il cherche dans les oscillations des phénomènes réels l'explication des mouvements longs ; il fait dépendre, nous le savons déjà, le Kondratieff de l'intensité des innovations. Les mouvements de hausse des prix se rattacheraient à la mise en œuvre des mouvements de grande portée : canaux, chemin de fer, électricité, moteur à explosion. Les mouvements de baisse correspondraient à une saturation dans les innovations. C'est ici que l'argumentation de Schumpeter parait la plus faible.

Il y a, nous le savons, trois raisons données par Schumpeter pour espérer une multiplicité des cycles :

1. - la période de gestation est plus longue pour certaines innovations que pour d'autres.

Il est difficile d'appliquer cela au Kondratieff.

2. - les cycles se succèdent : les innovations majeures, comme le chemin de fer, ne couvrent pas d'une traite le domaine qui sera finalement le leur.

Cette seconde raison convient au cycle de Kondratieff. Il serait

---

(1) Pedersen « Analysis of price behaviour 1855-1913 » (Londres 1938)
(2) Griziotti « Il problema del trend secolare nelle fluttuazioni di prezzi », Pavie 1935.
(3) Business Cycles, p. 176.

cependant encore plus raisonnable de se baser sur le modèle de Slutsky, c'est-à-dire sur la combinaison de la distribution de probabilités des stimulants extérieurs et d'un processus d'absorption des grandes innovations, lent mais non périodique. C'est d'ailleurs vers ce genre de solution qu'incline Lange.

3. - nombre d'innovations sont interdépendantes et ne forment que des portions d'un processus plus large qui constitue le phénomène lui-même.

Cette raison est encore valable.

Mais aucune de ces trois raisons n'explique pourquoi le Kondratieff serait un cycle de quatre phases.

Le Kondratieff est-il un cycle ? La fin du déclin crée-t-elle des conditions qui donnent naissance à une nouvelle prospérité ? Le Kondratieff de l'électricité a-t-il dépendu de la fin de l'ère de la vapeur ? Schumpeter ne répond pas. (1)

PREUVES STATISTIQUES.

C'est Kuznets qui a élevé contre Schumpeter les critiques les plus fortes.

« Etablir l'existence de cycles d'un type donné requiert d'abord une démonstration que les fluctuations de cette durée approximative reviennent avec une certaine simultanéité dans les mouvements de différents aspects significatifs de la vie économique (production et emploi des différentes industries, prix de différents groupes de biens, taux d'intérêt, volume du commerce, afflux de crédit) et ensuite une indication quant aux facteurs externes ou particularités du système économique qui expliquent de telles fluctuations récurrentes. A moins que la base précédente ne soit jetée, le type de cycle distingué ne peut être accepté comme affectant la vie économique... A moins que la deuxième base théorique ne soit établie, il n'y a aucun lien qui relie les découvertes ayant trait à l'observation empirique d'un type de cycle donné et le royaume plus étendu de la connaissance déjà établie. Aucune de ces bases n'a été jetée de façon convenable pour les cycles de Kondratieff. L'analyse statistique a trait surtout aux index des prix, au taux d'intérêt ou au volume d'activité dans les prix courants des séries, nécessairement dominés par les points culminants des prix des guerres de Napoléon, des années 1870 (non sans rapport avec la guerre civile aux Etats-Unis) et de la guerre mondiale. La prévalence de tels cycles de 50 ans dans les volumes de production, soit au total, soit pour les branches importantes d'activité, dans l'emploi, dans le volume physique du commerce, n'a pas encore été démontrée et

(1) Il s'agit d'autre part d'innovation et non d'invention, c'est-à-dire d'un processus demandant un certain temps. Lorsque ces processus sont multiples, leurs phases se recouvrent mutuellement. Le développement spontané de phases de grande innovation paraît assez improbable. Il n'y a que l'hypothèse d'une innovation majeure entraînant le tout.

l'existence présumée de ces cycles n'a pas été réconciliée avec ceux d'une durée de 18 à 25 ans, établis pour un nombre de séries de productions dans ce pays ou dans d'autres. Une théorie satisfaisante n'a pas été avancée pour expliquer pourquoi ces mouvements de 50 ans se reproduisent. Les explications tendent à mettre l'accent sur les facteurs externes (inventions, guerres, etc...) sans démontrer leur caractère cyclique dans leur tendance à se reproduire à la suite d'un mécanisme sous-jacent ou en tant qu'effet d'un autre groupe de facteurs externes d'une « cyclicité » prouvée. Ces doutes quant à la validité du Kondratieff ne sont pas dispersés par les arguments que Schumpeter soumet. » (1)

Un critère ferme fait en effet défaut à l'analyse de Schumpeter pour l'examen des preuves historiques de la distinction des Kondratieffs et des Juglars. On devait tout naturellement choisir les innovations, mais ainsi que le remarque Schumpeter, elles précèdent le Kondratieff qui leur est associé. Les chemins de fer avaient précédé 1843, date de leur Kondratieff. (2)

Une déduction s'impose alors : le Kondratieff commencerait quand l'innovation créatrice aurait déjà largement été introduite. Mais le problème n'en est pas pour autant simplifié. S'agit-il d'un taux d'accroissement absolu ou relatif ? L'analyse historique nous montre que les deux ne coincident pas toujours.

Schumpeter enfin donne l'impression dans son analyse statistique d'avoir été gêné par les facteurs externes, à tel point que dans certains cas il en a tenu compte dans son explication, par exemple pour exposer pourquoi les prix ont baissé aux Etats-Unis après 1842, en période de prospérite du Kondratieff.

TENDANCE DE LONGUE DUREE ET NIVEAU D'EQUILIBRE.

Nous ne croyons pas à la possibilité de la conception schumpeterienne de considérer chaque vague longue comme « voisinage d'équilibre », pour la vague de dimension inférieure. (3)

Ceci implique en effet qu'en l'absence d'équilibre ces voisinages jouent un rôle d'attraction, tendant à diminuer les écarts causés par l'action des entrepreneurs.

La théorie ne permet pas de trouver un équilibre transcendant aux cycles et situé quelque part entre le sommet et le fond. Il ne peut exister qu'une position qui exerce une action d'attraction : c'est celle qui correspond au plein-emploi.

---

(1) Kuznets « Schumpeter's Business Cycles » p. 267.
(2) Business Cycles, p. 255.
(3) Nous retrouvons cette conception chez Bratt (Relations of institutional Factors to economic Equilibrium and long term Trend, Econometrica, avril 1936, p. 163) « La tendance de longue durée est le niveau auquel l'équilibre économique serait atteint à n'importe quel moment. »

CONCLUSION GENERALE.

L'identité d'explication des trois phénomènes différents prête à critique. Nous rencontrons cette identité d'explication chez le Professeur Akermann (1). Cet auteur se demande si tout le développement de l'industrie ne doit pas être considéré comme un processus d'investissement qui répète sur une échelle gigantesque la formation de nouveaux moyens de production, telle qu'elle se produit durant la phase d'essor du cycle court.

L'explication schumpeterienne est la même pour des phénomènes primaires (Kondratieffs) et secondaires (Juglars et Kitchins). Une explication ne peut être complète que si elle indique comment les inflexions se réalisent jusqu'aux décisions individuelles. Une telle nécessité ne peut exister pour les Kondratieffs.

D'autre part, les déséquilibres des Juglars sont beaucoup plus profonds que ceux des Kondratieffs. Dès lors, les incitants à une oscillation cyclique paraissent à priori beaucoup plus légers dans le Kondratieff que dans le Juglar.

D'un autre côté encore, le Kondratieff met en jeu des forces économiques plus fondamentales que le Juglar qui tracent la voie aux forces agissant en plus courte période.

(1) Akerman « Economic Progress and economic Crises » I. p. 90.

CHAPITRE V.

LE ROLE DES FLUCTUATIONS DANS LE PROGRES ECONOMIQUE.

(REMARQUE A L'ETUDE DES TROIS CYCLES) (1)

Les spasmes de la conjoncture ont un rôle fonctionnel dans le progrès économique. Ils réalisent les adaptations nécessaires ; tantôt ils favorisent les mouvements qui sont appuyés par l'expansion générale, tantôt ils permettent les mouvements qui s'imposent dans la contraction.

La crise exerce ainsi une fonction dans le développement séculaire. Avec la crise se produit un excès d'outillage par rapport aux besoins ; les outils les meilleurs vont remplacer les plus anciens, même si, pour les avoir achetés trop cher, on ne peut arriver à réaliser la rentabilité du capital consacré à leur acquisition. Avec la crise, une nouvelle structure économique va se trouver réalisée.

Le rythme de la conjoncture permet donc les adaptations, et les facilite par ses alternances.

(1) L'idée a déjà été implicitement exposée.

CHAPITRE VI.

CONSIDERATIONS SUR LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DES FLUCTUATIONS ECONOMIQUES.

A. — POSITION DE CETTE THEORIE.

Deux catégories de faits se rapportent à l'étude des fluctuations économiques.

La première catégorie, celle des faits de fluctuation, a été celle qui fut le plus tôt étudiée. Le nom de Juglar et de son ouvrage « Des crises commerciales et leur retour en France, en Angleterre et aux Etats-Unis » y sont associés.

Ce n'est qu'avec le progrès de la théorie qu'est apparue l'étude de la deuxième catégorie de faits : les faits d'investissement. Pendant l'essor, on assiste à une hausse de l'investissement. Le nom de Schumpeter et celui de « La théorie de l'évolution économique » sont associés à cette étude.

La théorie schumpeterienne s'oppose nettement aux partisans de l'étude exclusive des faits de la première catégorie. Parmi ces partisans, on doit ranger actuellement des économètres (Tinbergen) et des Keynesiens (Klein). Pour ceux-ci, les systèmes d'équations différentiels employés dans la dynamique économique représentent fidèlement les phénomènes du business cycle. « Beaucoup de discussions de dynamique économique pourraient bien être intitulées « ce que je sais sur les équations différentielles »... l'économique est apparemment absent. » (1)

Schumpeter s'élève contre cette tendance. « Les cycles économiques dont nous nous occupons ne sont pas du tout ce qu'on pense quand on emploie les termes vagues et fluctuations. Ils sont le résultat d'un processus économique qui certes produit des hauts et des bas dans notre graphique, mais ces mouvements ne sont pas analogues au mouvement d'un élastique ou d'une membrane (ce mouvement irait indéfiniment si les frictions n'existaient pas) parce qu'ils sont dus à l'action intermittente de l'innovation. » (2)

Partant de là, Schumpeter a développé une théorie des faits d'investissement ; il a attaché sa théorie aux nouveaux investissements spécifiques amenés par les innovations. Il développera une théorie de caractère à la fois endogène et exogène.

---

(1) Stigler « Review of P.A. Samuelson " Foundations of economic analyses, journal of the American statistical foudation " », 1948, pp. 604-605.

(2) Business Cycles, p. 175.

La théorie schumpeterienne est exogène en effet parce que l'innovation est un changement fondamental des données, un changement de la fonction productrice. Ce changement implique de nouveaux modes de production, de nouvelles fins, de nouveaux sujets économiques.

La théorie schumpeterienne est d'autre part endogène parce qu'elle se déroule dans les termes d'un processus se perpétuant et inhérent à la nature interne de l'économie. Avec l'apparition d'une innovation, le système économique s'éloigne du niveau d'équilibre ; plus il s'en sera éloigné, plus il tombera vite vers l'équilibre.

B. — L'EXPOSITION DE CETTE THEORIE.

(Relation entre la théorie de l'évolution économique et les business cycles.)

Dans son premier ouvrage, Schumpeter établit l'idée centrale de son œuvre : l'innovation, moteur du progrès économique. L'explication est purement qualitative.

Avec les Business Cycles, Schumpeter présente une riche exposition historique du phénomène du progrès économique, dans l'unique but de prouver la véracité de sa théorie première. L'explication rend compte de nombreux faits empiriques, et n'emploie la méthode quantitative (1) que rarement et pour illustrer la vérification des propositions posées à priori.

Hansen emploie, pour souligner la liaison de ces deux ouvrages, une comparaison révélatrice. « Il y a un parallèle avec le cas de Malthus ; l'« Essai sur la population » fut suivi quelques années après par deux volumes pleins d'une vaste accumulation de recherches empiriques... L'écrit subséquent était plus appliqué, et dans un sens plus complet, mais la qualité littéraire de l'« Essai » resta insurpassée. La même chose peut être dite du travail de Schumpeter. » (2)

C. — CETTE THEORIE EST-ELLE COMPLETE ?

Le professeur Lange, dans son commentaire des Business Cycles, a suggéré que l'on ne voit pas très bien de quelle manière le cycle d'emploi est relié à la théorie de Schumpeter. « La fluctuation du niveau de l'emploi et du degré d'utilisation des ressources est notre première donnée empirique sur le Business Cycle. Aussi longtemps qu'elle n'aura pas été explicitement connectée avec la théorie de l'emploi et qu'elle ne lui aura pas assigné son rôle, la théorie de Schumpeter doit être regardée finalement

(1) Nous préférons ce terme à « mathématique », car on pourrait difficilement parler de méthode mathématique dans les Business Cycles.
(2) Hansen « Schumpeter's Contributions to Business Cycles Theory » (Schumpeter Social Scientist, p. 82).

comme incomplète. La vraie faiblesse de cette théorie paraît être le manque d'une théorie adéquate de l'emploi. » (1)

Nous nous trouvons en face de deux critiques de portée différente ; nous les examinerons successivement.

1. — Le cycle de l'emploi n'est pas relié à la théorie générale du Business Cycle.

Ceci est normal. Dans l'optique du modèle schumpeterien, les fonctions productives sont continuellement modifiées ; le lien entre l'output et l'emploi subit par là une modification complète.

Ceci se trouve d'ailleurs en toutes lettres chez Schumpeter. « Nous avons vu qu'il n'y a pas de relation simple ou unique entre l'emploi... et l'output, et que ce dernier n'est pas proportionnel à ou mesuré par le premier. Ceci est une conséquence de la nature de l'évolution économique, et devient évident aussitôt que quelques unes des conditions de la proportionnalité sont établies. Les fonctions productives auraient à rester invariables dans le temps et les prix relatifs des facteurs devraient rester constants... Il doit être observé que le plein-emploi et le sous-emploi total seraient dans n'importe quel cas un index peu satisfaisant de la situation des affaires... même s'il était possible de les corriger par toutes les circonstances qui changent leur signification dans le temps (attitude des ouvriers... mobilité... durée de la journée de travail etc...) car la variation dans le plein-emploi ou le sous-emploi est le résultat net... de ce qui se passe dans les régions industrielles et dans les commerces, et tend à masquer les différences, ce qui à notre point de vue compte le plus. Ceci peut être illustré par le cas du sous-emploi saisonnier. » (2)

2. — La théorie de Schumpeter ne comprendrait pas de théorie du chômage.

Schumpeter part de l'économie stationnaire, économie où le plein-emploi existe, pour arriver à la première approximation (cycle de deux phases).

Avec la flexibilité **parfaite** des prix, la mobilité **parfaite** des facteurs de production, la prévision **parfaite** et la concurrence **parfaite** supposées dans ce modèle, il est évident que l'on se trouve en présence de conditions qui postulent automatiquement le plein-emploi. C'est dans la deuxième approximation que, selon Schumpeter, nous pourrions faire remonter l'existence de ressources inutilisées à des imperfections de la concurrence et de l'équilibre, sans tenir compte du processus cyclique d'évolution. Mais cette évolution produisant elle-même des imperfections, causes d'un sous-emploi dont la durée peut être supérieure à celle du cycle qui

(1) Lange, voir Review of Economic Statistics, novembre 1941, p. 192.
(2) Business Cycles, pp. 510-511.

l'a produit, Schumpeter déduit, en se rappelant que chaque cycle est l'héritage du cycle précédent, que ces causes sus-mentionnées peuvent contribuer au chômage total où chaque cycle donné prend naissance. Pour Schumpeter, cette argumentation qui aurait été un raisonnement en rond dans le modèle pur, ne rencontre aucune objection sur ce terrain.

Schumpeter distingue le sous-emploi normal qui existe au voisinage d'équilibre et qui comprend le sous-emploi saisonnier, le sous-emploi supernormal, le sous-emploi subnormal (1) et un sous-emploi technique, celui qui provient de l'introduction d'une innovation dans le système.

Pour Schumpeter, le sous-emploi cyclique est à la base un sous-emploi technologique. « Le sous-emploi technologique est de l'essence de notre processus, et comme il est relié à l'innovation, il est cyclique par nature... Il s'en suit que comme le profit, le sous-emploi technologique est éphémère. » (2)

Il est donc faux de prétendre que le chômage n'est pas une partie de la théorie schumpeterienne. L'analogie avec Keynes, comme l'a fait Lange, ne signifie rien. Keynes et Schumpeter s'étaient occupés de choses différentes : Keynes cherche à expliquer le chômage involontaire, et pour ce faire, part de l'hypothèse de fonction de production non-changeante; Schumpeter, lui, cherche à établir une théorie des business cycles et les fonctions de production doivent donc être variables.

D. LA THEORIE DE SCHUMPETER PEUT ETRE COMPLETEE.

Le processus d'investissement dans une économie non-centralisée est caractérisée par le fait qu'il est impossible de faire un nouvel investissement spécifique sans provoquer un gain ou une perte d'autres investissements spécifiques. Nous connaissons maintenant la théorie de Schumpeter relative à ce fait.

Intéressante est l'exposition, puis la comparaison avec celle de Schumpeter, d'une théorie originale de Dahmen se préoccupant du même phénomène (3). Cet auteur considère que le développement économique a deux espects : un positif, un négatif. L'aspect positif consiste dans le développement de nouvelles lignes de production ; l'aspect négatif, dans la liquidation des anciennes lignes de production.

---

(1) « On doit se souvenir cependant qu'autant que le sous-emploi total est dû à l'imperfection de la concurrence, le plein-emploi total cesse d'être une propriété des états d'équilibre et au contraire indique un déséquilibre d'un certain type ». (Business Cycles, p. 161).

(2) Business Cycles, p. 515.

(3) Nous sommes redevables au Professeur Akerman de l'idée de cette étude, dont il nous a démontré l'intérêt dans une conversation privée, et dont il a eu l'obligeance de nous fournir le matériel en nous procurant les écrits de Dahmen et Nyblen.

Dahmen construit alors sa théorie des « blocs de développement ». Si nous partons de la reprise après une dépression, qu'est-ce qui cause la reprise ?

Dahmen rejette l'explication par le multiplicateur et le principe d'accélération, parce que ce type d'analyse est trop aggrégatif, traitant seulement de quantités globales, comme consommation totale, investissement total, et ne prêtant pas assez attention aux variables spécifiques liées à des sujets particuliers, à des individus. L'expansion initiale est attribuée par Dahmen au fait que c'est seulement l'exécution de certains nouveaux investissements spécifiques qui peut élever la profitabilité de certaines entreprises, parmi les entreprises existantes. Avec le changement de structure impliqué par la création de nouveaux investissements spécifiques, la possibilité s'ouvre pour tout un groupe d'investissements de gagner ensemble beaucoup plus que la somme qui pourrait revenir à chaque membre du groupe. Dahmen appelle un tel groupe un « bloc de développement ».

La reprise dans le business cycle et le côté positif du développement économique sont liés à l'existence de blocs incomplets de développement, ce qui signifie que l'on peut augmenter la profitabilité d'investissements existants en changeant la structure et en créant certains nouveaux actifs. « On peut dire qu'il y a un équilibre structurel déficient ou des vides dans la structure de production pendant une dépression ; parce que certaines branches ont une profitabilité insatisfaisante, parce que certains autres investissements spécifiques n'ont pas été faits. Cette déficience dans l'équilibre de la structure de production revient à une force d'expansion : un vide structurel sera rempli seulement si certains investissements spécifiques sont faits, et ainsi créées les conditions pour faire disparaître l'improfitabilité de certains vieux investissements... Il est possible de différencier de plusieurs manières les sortes de vides structurels ; il est important de se rendre compte que nous traitons d'un phénomène répétitif. Le même type de vide apparaît en principe sous différents déguisements. Le résultat consiste dans tous les cas en une déficience de l'équilibre de la production. » (1)

Dahmen donne comme exemple de sa conception les chemins de fer : une voie ferrée ne peut être profitable tant que des industries ne se sont pas implantées dans les territoires avoisinants, ou tant qu'une autre voie ferrée n'a pas été construite.

En ce qui concerne le côté négatif, on assiste à une liquidation des vieux investissements existants non-profitables. Les profits des nouveaux investissements sont ainsi substitués aux profits de certains vieux investissements.

(1) Dahmen « Oekonomisk Stukturanalys » (Ekonomisk Tidskrift, 1952 p. 182).

Dahmen considère ensuite les fluctuations cycliques. Elles sont dues pour lui à « un manque de synchronisme entre le côté positif et négatif du développement économique ».

La non-profitabilité se présente de façon continue, mais par suite de facteurs d'inertie (investissements qui peuvent retarder un déclin commençant, trust, facteurs sociaux) le lancement des investissements complémentaires tend à se rassembler dans des périodes limitées.

Dahmen note explicitement des phénomènes de discontinuité ; les pertes et liquidations sont concentrées dans des périodes discontinues, et non répandues dans le cycle ; de même, les gains potentiels résultant des innovations n'auraient pas eu la moindre possibilité de se matérialiser tant que les blocs de développement ne seront pas complétés.

Si nous résumons : la seule façon de faire naître la profitabilité de certains investissements peut être d'attendre que certains autres investissements soient faits, tous les investissements en question formant un bloc de développement. Un stimulant à réaliser de nouveaux investissements est offert par la réalisation de potentialités qui apparaissent si les possibilités objectives sont changées par les nouveaux investissements qui complètent le bloc de développement.

Cette théorie, comme celle de Schumpeter, explique davantage le développement économique que les business cycles. Elle ne diffère essentiellement de celle de notre auteur que par le but hédonistique qu'elle attribue à l'entrepreneur, ce point n'étant pas cependant une base fondamentale du système schumpeterien.

L'analyse structurelle chez Schumpeter est faible ; elle appartient, selon la terminologie du Professeur Akerman, au type atomistique.

Schumpeter ne s'occupe que d'un groupe économique : les entrepreneurs, tout le reste s'y adapte. Avec la théorie de Dahmen, l'explication du développement devient fondamentalement une analyse structurale. Une tension structurelle provenant de l'apparition de blocs d'évolution non-développés peut donc provoquer une crise, mais surtout ce vide est à la base d'un essor, l'esprit d'entreprise étant stimulé.

Cette théorie complète donc admirablement celle de Schumpeter ; elle permet une explication de la localisation historique et spatiale des innovations. On connait les objections de Kuznets à ce sujet, et les réponses peu nettes de Schumpeter à celles-ci.

La théorie schumpeterienne ne peut donc que gagner à ce complément.

CONCLUSION.

L'approche schumpeterienne des business cycles est caractéristique.

Les business cycles sont des phénomènes incidents du développement économique. Afin de comprendre les éléments qui produisent les cycles, nous devons observer les forces qui font que les différents secteurs de l'économie se développent.

La position schumpeterienne est identique à celle de Snyder. « En général, la recherche statistique en ce domaine a été si désireuse de découvrir ce qui depuis est devenu connu comme business cycle, que cet élément de grandeur persistant a été relégué à l'arriere-plan. Il semble clair que l'élément de croissance est le facteur dominant et vital, et que les variations de ce taux de croissance persistant sont pour la plupart d'une importance relativement petite. » (1)

La seule différence entre les deux auteurs vient de ce que Snyder utilise la méthode statistique, et que Schumpeter atteint le résultat par la théorie.

(1) Snyder « Measure of the Growth of British Industry » Economica 1934, p. 427.

CHAPITRE VII.

LA THEORIE SCHUMPETIENNE DES CLASSES SOCIALES.

Une théorie complète d'un phénomène social doit comporter trois parties distinctes :

1. - la théorie de l'origine ;
2. - la théorie du fonctionnement ;
3. - la théorie prévisionnelle.

Schumpeter dont le développement logique et systématique est ici admirable, a étudié le capitalisme sous ces trois aspects :

1. - Avec sa « Théorie des classes sociales », il étudie les origines du régime ; il base en effet toute son étude sur l'évolution, le déclin de la noblesse, la naissance et l'évolution de la bourgeoisie.
2. - Plus tard, avec la « Théorie du développement économique » et les « Business Cycles », Schumpeter s'attachera au fonctionnement du capitalisme.
3. - Enfin, il se placera au point de vue prévisionnel dans son dernier livre, « Capitalisme, Socialisme et Démocratie ».

La théorie schumpeterienne des classes sociales a d'abord été présentée par l'auteur dans une série de cours donnés à Czernowitz en 1910-1911, à Columbia en 1913-1914, à Heidelberg en 1920. Ces dernières conférences étaient intitulées « Leadership et formation des classes ». Ce titre même est révélateur de la position prise par Schumpeter.

La première exposition écrite de cette thèse est de 1927 (1), et a été traduite en anglais en 1951. (2)

EXPOSITION DE LA THEORIE.

« Nous entendons par classe des phénomènes sociaux avec lesquels nous sommes tous familiers mais qui ne sont pas de notre fait. » Pour Schumpeter, qui se place comme à l'ordinaire d'un point de vue psychologique, les classes sociales sont des organismes vivants, agissants, nettement distincts à la fois d'autres groupements et entre elles.

Ce dont nous avons besoin est un critère qui permette de reconnaître une classe sociale et de la distinguer des autres classes. La classe sociale est évidemment plus qu'un simple

(1) Schumpeter « Die sozialen Klassen im etnisch homogenen Milieu » (Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, 1927, pp. 1 - 67) Traduit en anglais : Imperialism and Social classes, Allen 1951, cité ici.

(2) C'est cette édition qui sera utilisée ici.

rassemblement : elle a une vie et un esprit caractéristiques, ses membres se conduisent les uns envers les autres d'une façon caractéristiquement différente de celle dont ils usent envers les membres d'autres classes. « Le comportement des gens les uns envers les autres est un symptôme très sûr et très utile de la présence ou de l'absence de la cohésion de classe parmi eux. » (1)

Cette caractéristique permet à Schumpeter de trouver un critère convenable qui a l'avantage de n'impliquer à priori aucune théorie de classe : l'intermariage des membres d'une même classe. L'étude se limitant à un milieu ethnique homogène, le plus important des obstacles à l'intermariage sera éliminé.

Chaque situation sociale procède des situations précédentes, en hérite non seulement le milieu culturel, mais aussi les éléments de structure sociale. Ceci a une grande importance dans notre problème ; en étudiant un fait historique, il sera nécessaire de tenir compte du fait que beaucoup de situations peuvent être expliquées seulement par la survie d'éléments anciens, en réalité étrangers à ses propres tendances.

Ceci, appliqué à notre problème, signifie que toute théorie exacte des classes pendant une période doit inclure dans ses données une étude des structures des classes précédentes. « Toute étude de classes et de situations de classes conduit donc à une infinie régression à d'autres classes et situations de classes ; tout comme toute explication du flux circulaire du processus économique mène toujours sans point d'arrêt au circuit précédent, qui fournit les données pour celui qui suit, de même, quoique moins fortement, l'analyse de la valeur économique des biens conduit toujours d'une valeur d'usage à une valeur de prix et de nouveau à une valeur d'usage, de sorte qu'il semble que l'on tourne en rond. Cependant cette analogie montre l'issue. L'interdépendance générale et mutuelle des valeurs et des prix dans une situation économique ne nous empêche pas de trouver un principe explicatif, et le fait de la régression dans notre classe ne signifie pas la non-existence d'un principe qui expliquera la formation, la nature et les lois de base des classes, bien que ce fait ne nous fournisse pas nécessairement un tel principe. » (2)

L'ASCENSION ET LA CHUTE DES FAMILLES DANS UNE CLASSE.

La vraie et la seule unité de classe est la famille. La position relative des familles est changeante, et Schumpeter examine ces mouvements à travers deux exemples :

1. - l'aristocrate allemande de la période des Hohenstaufen ;
2. - la bourgeoisie industrielle.

---

(1) Schumpeter « Imperialism and Social Classes » p. 140.
(2) Schumpeter « Imperialism and Social Classes » p. 147.

1. — La noblesse allemande.

Cette noblesse était composée de deux classes : les princes et les chevaliers. Mais dans ces deux classes, des familles s'élevaient, d'autres sombraient.

Il faut d'abord remarquer qu'il y a une ascension sociale automatique : une fois que l'on est à une position élevée. « La famille qui s'élève a de meilleures chances et est capable de les exploiter avec plus d'efficacité que la famille en décadence, mais cela est une conséquence ...une caüse intermédiaire... la capacité dans la conduite d'une position joue un grand rôle. » (1)

C'est ce facteur qui est le plus important dans les destinées des familles. Il peut être aperçu en trois points :

1. - la réussite dans la politique des mariages ;
2. - l'exploitation habile des ressources, notamment domaniales ;
3. - le succès des guerres.

2. - La bourgeoisie capitaliste.

Selon Marx, une première raison de la mobilité est l'automatisme d'accumulation : plus puissant est le capitaliste, plus importants sont ses profits. « Ceci est manifestement faux : le surplus doit être investi et ne s'investit pas lui-même, ce qui signifie d'une part qu'il ne doit pas être consommé, et d'autre part que le point important est la façon d'investir. » (2)

La deuxième raison du phénomène est la façon différente d'épargner.

La troisième raison est la différence d'efficience.

La quatrième enfin est à trouver dans l'existence chez certains d'un sens de l'initiative et du risque.

Pour Schumpeter, ce sont ces deux dernières raisons qui sont les plus importantes.

MOUVEMENT DE CLASSE A CLASSE.

« Le fait fondamental est que les classes qui se composent d'individus socialement identiques ne se composent jamais à long terme d'individus de la même famille. » (3)

L'ascension est avant tout provoquée parce que l'individu s'acquitte de son travail mieux que les autres membres de la classe, ou aussi parce qu'il se lance dans quelque chose de tout différent de ce qui est attendu de lui.

---

(1) Schumpeter « Imperialism and Social Classes » p. 151.
(2) Schumpeter « Imperialism and Social Classes » p. 155.
(3) Schumpeter « Imperialism and Social Classes » p. 165.

L'ASCENSION ET LA CHUTE DE CLASSES ENTIERES.

Pourquoi les positions relatives des classes sociales changent-elles ?

La plus importante raison de changement est la subjugation d'une entité sociale par une autre qui lui est étrangère. En ce cas, « ce sont les classes supérieures qui perdent l'essence même de leur position... Il y a seulement un cas dans lequel la classe supérieure peut maintenir sa pleine position sociale sous de telles circonstances, c'est quand elle est reçue dans la classe correspondante du conquérant. » (1)

Le principe essentiel est que la position d'une classe dans la structure sociale d'un pays dépend de la signification qui est attribuée à sa fonction, et d'autre part du degré de succès avec lequel la classe la remplit. Les changements dans la position relative des classes sont toujours à expliquer par des modifications de ces deux facteurs.

Schumpeter illustre ceci par l'étude de la décadence de la noblesse allemande. Au Moyen-Age l'aptitude à la guerre était un élément indispensable : ceux qui ne pouvaient pas eux-mêmes accomplir cette fonction dépendaient d'un seigneur. Toute la classe des chevaliers reposait sur cette fonction guerrière ; la guerre était son mode de vie, elle nécessitait une application constante, une maîtrise technique. Un des objectifs des bénéfices était de fournir des moyens pour l'accomplissement de cette fonction

Ceci permit à la classe des chevaliers de s'élever, en s'adjoignant des fonctions subsidiaires et en colonisant les frontières de ses domaines.

Mais dès la fin du XIVe siècle, la classe des chevaliers a été continuellement décadente : « Ce déclin apparaît dans la sujétion invariable à un nouveau facteur social :... le pouvoir de l'Etat. » (2) La guerre a cessé d'être un mode de vie.

Un déclin de classe ne peut survenir cependant que si la classe est incapable de s'adapter à une autre fonction, socialement aussi importante que la première.

Les fonctions possibles étaient alors l'administration de l'Etat et l'administration des biens fonciers. Ces deux fonctions ont ralenti la chute, mais ne l'ont pas empêchée.

Les changements de position des familles sont, en conclusion, dus non à la chance, mais au degré de capacité des familles à résoudre les problèmes que pose leur entourage social.

---

(1) Schumpeter « Imperialism and Social Classes » p. 177.
(2) Schumpeter « Imperialism and Social Classes » p. 190.

La base du problème de classe repose donc dans une différence individuelle d'aptitude. « La structure de classe est la classification des familles d'après leur valeur sociale. » (1)

Les changements dans l'évolution des classes suivent et ne précèdent pas les changements dans l'évolution des fonctions.

CONCLUSION CRITIQUE.

Cette théorie a le mérite de la simplicité. Schumpeter a su nous donner une explication à la fois objective et subjective. Subjective : les familles changent de position dans une classe par suite de l'initiative de l'individu. Objective : la classe est liée à la fonction.

Par là, Schumpeter nous fournit une théorie fonctionnelle des classes sociales.

Son explication est en étroite conformité avec le reste de sa théorie économique : l'initiative du sujet économique est toujours la cause motrice du déroulement de la vie sociale.

On ne peut qu'être d'accord avec l'argumentation de Schumpeter. Elle ne repose que sur deux exemples historiques, mais on pourrait en trouver de nombreux autres :

— **Cas de subjugation :** une des conséquences de la conquête normande fut la création d'un classe de barons, tenant leur terre du roi et occupant le premier rang, tandis que les anciens thanes anglo-saxons étaient réduits au rang de sous-feudataires.

— **La classe liée à la fonction :** Pierre-le-Grand hiérarchisa la société d'après les occupations, en instituant quatre grandes classes d'après les fonctions.

Cette théorie de Schumpeter est plus complète que celle de Marx, trop axée sur le devenir social, mais elle souffre d'une grave lacune par suite de laquelle elle manque partiellement son but.

Schumpeter ne s'occupe pas, en effet, des phénomènes de transition du féodalisme au capitalisme, phénomènes dont l'importance n'est pourtant pas à nier. Tout au plus peut-on déceler, d'après son analyse, que le déclin de la noblesse a été un phénomène lent, qui s'est poursuivi à travers le capitalisme.

Nous retrouvons donc la même idée que celle exprimée dans sa « Théorie de l'impérialisme », au sujet de la survivance des structures sociales anciennes dans le capitalisme.

---

(1) Schumpeter « Imperialism and Social Classes » p. 210.

CHAPITRE VIII.

LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE L'IMPERIALISME
ou
LA THEORIE ATAVIQUE DE L'IMPERIALISME.

Schumpeter expose sa théorie de l'impérialisme dans son « Essai sur l'impérialisme » qui a paru pour la première fois sous le titre « Sociologie de l'impérialisme » (1), en 1919.

Quand cet ouvrage fut publié, Schumpeter n'était pas au courant de l'écrit de Lenine dont les traductions française et allemande ne parurent qu'en 1920. C'est là un fait regrettable ; ce dernier ouvrage se trouve au centre de toute étude consacrée à l'impérialisme, Lenine ayant lui-même reconnu avoir employé des matériaux tirés de tous les auteurs précédents.

Les phénomènes de l'impérialisme et des guerres sont d'une importance primordiale pour la compréhension du capitalisme. Une théorie du capitalisme qui les négligerait ne peut être qu'incomplète, et même fausse. Schumpeter n'avait pas abordé ce sujet dans ses livres précédents. De plus sa théorie toute optimiste du développement économique menait à la conclusion que le capitalisme en progrès ne pouvait que diminuer la force et la virulence des antagonismes. Ceci cependant est contredit par la réalité. Le but premier de cet essai est donc de sauver le système schumpeterien de cette contradiction.

Quel est le problème ? « Notre problème provient du fait que les attitudes aggressives de la part des Etats ne peuvent être expliquées directement et d'une manière non-équivoque qu'en partie par les intérêts réels et concrets du peuple. »

L'impérialisme pour Schumpeter « est la disposition sans objet de la part d'un Etat à une expansion illimitée par la force. »

Pour Lenine, « la politique coloniale et l'impérialisme ont existé déjà avant la phase contemporaine du capitalisme, et même avant le capitalisme ». Schumpeter partage cette opinion ; ce qui l'amène à admettre (conclusion à laquelle aurait dû aboutir Lenine) que l'impérialisme est lié à l'homme et non au système politique. Les racines de l'impérialisme sont en effet beaucoup plus anciennes que celles du capitalisme. Pour le démontrer, Schumpeter va se livrer à une étude historique du phénomène : « Notre méthode d'investigation est simple : nous nous proposons d'examiner la naissance et la vie de l'impérialisme au moyen d'exemples histo-

(1) dans « Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik » vol. 46, (1919) pp. 1-39.

riques que nous considérons typiques. Une base commune émergera dans tous les cas, faisant un seul problème sociologique de l'impérialisme dans tous les temps. »

Schumpeter ira chercher ses exemples dès la plus haute antiquité. Nous en exposerons trois : les impérialismes égyptien, romain, et celui de la royauté française.

1. — L'impérialisme égyptien.

Les Egyptiens des empires haut et moyen formaient une nation de paysans, à structure féodale et peu portée à une expansion violente et illimitée.

Mais la guerre de libération menée contre les Hyksos, en se prolongeant pendant un siècle et demi, favorisa l'apparition d'une classe de soldats professionnels. Les rois victorieux donnèrent à la réorganisation de l'Egypte une tendance centralisatrice, et en firent une véritable machine de guerre. « Ainsi la guerre devient la condition normale, favorable à la bonne existence des organes du corps social qui existait alors. »

2. — L'impérialisme romain.

Schumpeter étudie ensuite le cas de l'empire romain, qui fut tout entier dominé par des vœux de conquête.

Cependant rien ne permet de dire qu'il s'agissait ici d'une nation guerrière. L'impulsion expansionniste fut provoquée par une politique délibérée qui visait à étouffer tout remous social. Les latifundia posaient un problème grave, et dès que la structure sociale semblait menacée, on agitait le spectre des menaces extérieures dont on exagérait volontairement le danger.

La classe gouvernante succomba cependant au procédé qu'elle avait si souvent employé pour se défendre : malgré son sens politique incontestable, l'aristocratie se vit finalement évincée par l'avènement d'un despotisme militaire dont elle avait favorisé la naissance.

3. — L'impérialisme de la royauté française.

Schumpeter constate qu'en France comme dans tout Etat absolutiste, l'organisation militaire des éléments forts formait une véritable machine de guerre. La puissance royale reposait sur la puissance militaire. Pour occuper la noblesse et éviter des guerres civiles, il fallait des campagnes étrangères, qui se trouvaient donc en fait être avantageuses pour la Couronne, d'autant plus qu'elles permettaient à cette machine de guerre de rester prête et entrainée.

Les rois, guerriers par tradition, avaient besoin de ces succès extérieurs pour maintenir leur position à l'intérieur. Rien d'étonnant donc à ce qu'ils se soient mis en guerre à chaque occasion possible.

Cette recherche historique fournit à Schumpeter matière à trois constatations :

1. - quoique l'impérialisme soit irrationnel et sans objet, il a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité ;
2. - ces dispositions à la guerre ne peuvent être expliquées par un instinct batailleur, mais vont chercher leur cause dans les exigences d'une situation passée, où le peuple devait aller à la guerre pour survivre ;
3. - il existe des facteurs sous-jacents qui permettent aisément à ces vieux penchants de survivre.

IMPERIALISME ET CAPITALISME.

Schumpeter estime que l'interprétation marxiste est la tentative la plus méritante pour arriver à une solution, tentative au sujet de laquelle beaucoup peut être dit.

Il ne voit aucune objection à la notion marxiste selon laquelle les institutions peuvent être interprétées en termes économiques, mais il s'élève contre l'interprétation que les marxistes donnent de l'histoire économique, particulièrement la relation qu'ils voient entre l'impérialisme et le mode de production capitaliste contemporain.

L'impérialisme, pour Schumpeter, est atavique, mais à cause de la disparition des nécessités vitales que le créaient, il doit aller en s'estompant.

C'est ce qui s'est passé avec la bourgeoisie. Celle-ci a pris la suite de la chevalerie comme classe dominante, et a recueilli dans cet héritage une mentalité guerrière qui est en contradiction avec ses intérêts capitalistes. Schumpeter voit la preuve de cette survivance guerrière dans le fait qu'aux Etats-Unis, où la bourgeoisie n'a eu à subir aucune empreinte féodale, il n'y a pratiquement pas eu de guerres, alors que le pays avait des occasions à ses frontières (Mexique, Canada).

Cet héritage va en disparaissant avec le temps, car « un monde capitaliste ne peut offrir aucune base solide à des impulsions impérialistes. Ceci ne signifie pas qu'il ne peut y avoir d'intérêt dans une expansion impérialiste... Le point essentiel est avant tout que les peuples sont dans une disposition non-belliqueuse ». La société capitaliste est inévitablement opposée à la guerre, car elle a produit la philosophie radicale, le libre échange, et une classe laborieuse non-belliqueuse.

L'impérialisme capitaliste est donc d'après notre auteur d'autant plus puissant que les tendances précapitalistes sont plus fortes, et d'autant plus faible que le capitalisme est plus évolué. Schumpeter ne soutient pas que les facteurs d'impérialisme sont absents de la société capitaliste, mais il soutient que beaucoup

d'éléments qui sont appelés économiques sont politiques et précapitalistes d'origine.

Le capitalisme a changé de forme à la fin du XIXe siècle pour entrer dans la phase du capitalisme monopoleur. « La guerre impérialiste est l'expression de la politique expansionniste du capitalisme monopoleur. » (1)

Schumpeter esquive la difficulté plutôt qu'il ne la résoud. Il expose :

1. - que le capitalisme monopolistique n'est qu'une partie infime et hétérogène du capitalisme en général ;
2. - que le monopole est un produit du précapitalisme, une survivance passée.

1. — Le monopole et ses tendances constituent un élément étranger au capitalisme, et par là ne peuvent influer sur la mentalité d'un peuple entier.

Ce fait est important car nous verrons que Schumpeter est probablement revenu sur ce point. Il n'en demeure pas moins que cette théorie de l'hétérogénéité du monopole dans le capitalisme est singulièrement contredite dans « Capitalisme, Socialisme et Démocratie ».

2. — Le monopole est une survivance du précapitalisme. Schumpeter voit « dans l'organisme industriel de chaque nation une survivance d'usages anciens dans la conduite des affaires, qui feraient succomber les entreprises sous la concurrence étrangère ».

La formation des cartels et des trusts est favorisée par une politique protectionniste. Les conflits d'intérêt entre nations deviennent extrêmement aigus et même insurmontables, et chaque Etat s'efforce de réaliser des mesures qu'une politique semblable menée par les autres Etats rendra sans effets.

Le monopole coincé entre sa politique de prix et de coût est incité à l'impérialisme. D'autant plus que « bien que la relation entre capitaliste et entrepreneur soit l'un des conflits typiques et fondamentaux de l'économie capitaliste, le capitalisme de monopole a virtuellement fondu les grandes banques et les cartels en une seule chose. Les principaux banquiers sont souvent les chefs de l'économie nationale. Ici le capitalisme a trouvé un organe central qui remplace son automatisme par des décisions conscientes. En second lieu, les intérêts des grandes banques coïncident encore moins avec ceux de leurs dépositaires que les intérêts des chefs de cartels avec ceux des firmes appartenant au cartel. Ces politiques de la haute finance sont basées sur le contrôle

(1) Boukarine « Imperialism and Communism » (Foreign Affairs, juillet 1936).

d'une grande proportion du capital national, mais elles intéressent seulement une petite proportion, et en effet, en ce qui concerne l'alliance avec les grandes affaires, elles n'intéressent même pas le capital comme tel. Le petit capitaliste ordinaire paie la note d'une politique d'exportation forcée plutôt qu'il ne jouit de ses profits. Il est un instrument : ses intérêts n'ont réellement pas d'importance. Cette possibilité de faire reposer tous les sacrifices relatifs à une politique de monopole sur le petit capitaliste rend l'exportation de capital beaucoup plus lucrative... Ainsi la région douanière d'un pays ayant le régime de trust déverse généralement une immense vague de capitaux dans de nouveaux pays. Là, elle rencontre d'autres vagues de capitaux semblables et une lutte amère et coûteuse commence... Dans une telle lutte... il n'est plus indifférent de construire une certaine ligne de chemin de fer, de posséder une colonie. »

L'argumentation de Schumpeter est ici semblable à celle de Hilferding (1). Le monopole et la haute finance sont responsables des phénomènes d'impérialisme.

Cette argumentation schumpeterienne revient donc à ceci : le monopole est en grande partie cause des phénomènes impérialistes du capitalisme, mais ce régime n'est pas responsable parce que le monopole lui est étranger : ce n'est que le résidu d'un héritage précapitaliste sauvegardé par un protectionnisme (lui aussi phénomène précapitaliste), le tout animé par une certaine bourgeoisie encore imprégnée de survivances de l'ancien régime.

Cette analyse a été en quelque sorte reprise et prolongée par Adolf Löwe (2) ; cet auteur, partant de la théorie schumpeterienne (les forces qui dirigent le processus d'échange vers l'impérialisme sont d'origine féodale et non le résultat de l'échange lui-même), rejoint par un chemin différent la théorie de « Capitalisme, Socialisme et Démocratie ». Pour Löwe, le capitalisme et l'impérialisme souvent adjacent se meuvent dans une même direction, qui est celle du socialisme.

CONCLUSION.

Schumpeter part d'une définition qui est à la fois trop étroite et trop large.

1. — Trop étroite :

« disposition sans objet de la part d'un Etat à l'expansion illimitée et violente » : Schumpeter établit ainsi une coupure très nette entre l'économie et l'impérialisme.

Si son analyse du passé est juste et correspond à celle d'autres auteurs (Cromer) (3), il s'arrête par suite de l'étroitesse de

(1) Nous la trouvons aussi chez Jaures (pages choisies. p. 438, voir Freymont).
(2) Löwe « Zur ökonomischen Theorie des Imperialismus » Wirtschaft und Gesellschaft 1924.
(3) Cromer « Ancient and Modern Imperialism ».

sa définition juste au moment où le vrai problème de l'impérialisme « qui n'est pas sans objet » se pose.

2. — Trop large :

l'impérialisme est une politique de conquête, mais toute politique de conquête n'est pas de l'impérialisme.

En voulant tout expliquer, Schumpeter n'explique finalement rien.

L'analyse schumpeterienne n'est fructueuse que dans le domaine intéressant mais secondaire « des soubassements des diverses aventures expansionnistes. Les attitudes de violence d'une économie dominante dépendraient moins de sa structure économique que du degré précapitaliste de sa structure sociale ». (1)

UNE DEUXIEME THEORIE SCHUMPETERIENNE DE L'IMPERIALISME ?

Dans une note des « Business Cycles » (2), Schumpeter semble avoir abandonné la théorie précédente. Il déclare, et ce sera la seule allusion à notre problème : « la théorie marxiste tente d'établir que l'impérialisme d'avant-guerre est le fruit du capitalisme trustifié. Cette explication qui conserve une unité de principe a naturellement un grand attrait pour tout esprit analytique, et pourrait être généralisée pour comprendre le fascisme d'après-guerre. Il n'est pas possible ici d'exposer les raisons pour lesquelles elle n'est pas juste. Une vue qui semble être à présent plus près de la vérité que la vue marxiste ou la mienne est la théorie contenue dans le concept de Renner, celui d'« impérialisme social ».

On ne voit pas très bien où Schumpeter veut en venir, D'abord nous ne savons pas de quel ouvrage de Renner il s'agit. D'après Sweezy (3) et Winslow (4), il serait question de « Marxismus, Krieg und Internationale ».

Nous ne nous trouvons pour cela pas plus avancés, car la théorie de Renner est identique à celle de Hilferding (que Schumpeter rejette dans cette note). Renner n'emploie les termes « impérialisme social », « impérialisme socialiste », que pour s'élever contre les théories qui soutiennent que la classe ouvrière peut tirer profit d'une politique impérialiste.

---

(1) Michel Moret « Impérialisme et domination » R. E. P. novembre-décembre 1952 p. 1040.
(2) Business Cycles, p. 696.
(3) Sweezy « Introduction à Imperialism and Social Classes ».
(4) Winslow « The Pattern of Imperialism » p. 235.

Winslow voit dans cette note le rejet par Schumpeter de sa conception primaire de la non-existence de l'impérialisme d'un peuple entier (1). On ne voit pas alors pourquoi Schumpeter s'est référé à Renner.

Il est probable que Schumpeter a simplement voulu atténuer ses premières conclusions : les attitudes impérialistes du capitalisme ne seraient pas uniquement de source précapitaliste, mais seraient également inspirées par les intérêts de peuples ou de classes en tirant profit. (2)

(1) Winslow « The pattern of Imperialism » p. 236.
(2) Voir aussi : Winslow « Marxian, liberal, sociological Theory of Imperialism » (Journal of Political Economy, déc. 1931).
Feymont « Lénine et l'Impérialisme ».

QUATRIEME PARTIE.

La dynamique des systèmes.

CHAPITRE I.

LA DECADENCE DU CAPITALISME.

« Capitalisme, Socialisme et Démocratie », écrit par Schumpeter pendant les phases de répit de sa rédaction de l'«History of Economic Analysis », représente un effort de notre auteur vers l'analyse institutionnelle et non plus essentiellement fonctionnelle.

Dans la vaste littérature économique sur les perspectives du capitalisme, quatre courants «pessimistes» peuvent être distingués:

1. - le courant marxiste et socialiste ;
2. - un courant libéral (1) ;
3. - le courant stagnationniste keynesien (2),
4. - enfin un courant sociologique auquel appartient la théorie de Schumpeter que nous examinerons.

A. — LA PARTIE NEGATIVE DE L'EXPOSE DE SCHUMPETER : REFUTATION DES TROIS PREMIERS COURANTS.

a. — D'un point de vue purement économique, le capitalisme peut indéfiniment répéter ses performances, et une belle carrière lui reste ouverte.

Schumpeter réfute **l'argumentation** marxiste de la fin inéluctable du capitalisme. Marx a associé les crises récurrentes à la crise fondamentale du capitalisme, les premières n'étant que des « répétitions » à une échelle plus réduite de l'effondrement final.

Cette thèse de Marx fondée sur l'aggravation du paupérisme est « invalidée par le non sequitur qui vicie l'argumentation tendant à démontrer cette paupérisation progressive ». (3) Cette thèse, Marx l'a empruntée à la théorie ricardienne de l'armée de réserve industrielle. Mais Ricardo s'était limité à un cas particulier, Marx l'a généralisée.

---

(1) Type Henry Hazlitt « Economics in one Lesson ».
(2) Type Hansen « Readings in Business Cycles » et « Fiscal Policy and Business Cycles ».
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 114.

b. — Pour certains économistes, les performances du capitalisme s'expliquaient par des conditions voisines du schéma de la concurrence parfaite qui n'existeraient plus aujourd'hui par suite du développement des pratiques restrictives, de l'existence de monopoles, de très grandes entreprises.

Cette position est erronée pour Schumpeter. « En premier lieu, cette thèse suppose l'existence antérieure parfaitement imaginaire d'un âge d'or de la concurrence parfaite qui à un moment donné et selon un processus inconnu aurait fait place à un âge de monopole. » (1)

L'existence d'une telle thèse provient, selon Schumpeter, d'une erreur dans l'établissement de l'explication des progrès du capitalisme. « Le problème généralement pris en considération est celui d'établir comment le capitalisme gère les structures existantes, alors que le problème qui importe est celui de découvrir comment il crée puis détruit ces structures. » (2)

Les pratiques restrictives prennent alors un autre aspect au sein du processus de destruction créatrice qui caractérise le capitalisme. Pour Schumpeter, ces pratiques se justifient par le fait qu'aucun progrès n'est possible sans une certaine protection, car « investir à long terme quand les conditions se modifient rapidement... constitue un exercice à peu près aussi hasardeux que celui consistant à tirer sur une cible non seulement indistincte, mais encore mobile et qui plus est se déplaçant par saccades. Par suite il devient nécessaire de recourir à des procédés de protection tels que brevets, maintien temporaire des secrets de fabrication ». (3)

Pour Schumpeter, de telles pratiques non seulement ne freinent pas, mais encore encouragent l'expansion à long terme. « Cette affirmation n'est pas davantage paradoxale que celle consistant à dire : les automobiles parce qu'elles sont munies de freins, roulent plus vite que si elles en étaient dépourvues. » (4)

Les monopoles, les entreprises géantes sont devenus dans l'opinion libérale des boucs émissaires. Selon Schumpeter, il existe cependant « des méthodes supérieures accessibles aux monopoleurs, mais qui ne sont aucunement applicables ou le sont moins facilement par une foule de concurrents ». (5) Le niveau monopolistique garantit en effet certains avantages ; il élargit les sphères d'influence, permet des emplois stratégiques, favorise en un mot l'innovation, la grande entreprise, le monopole innovant ne craignant ni la réaction de la concurrence, ni l'environnement. « La monopolisation élargit la zône d'influence des meilleures têtes en

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 162.
(2) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 166.
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 170.
(4) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 171.
(5) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 187.

réduisant celle des médiocres. » (1) L'entreprise géante est devenue le moteur le plus puissant du capitalisme.

c. — Partant de l'analyse de Keynes et admettant que le volume du revenu est déterminé par les trois variables indépendantes, propension à consommer, efficacité marginale du capital, taux d'intérêt, les théoriciens du stagnationnisme montrent que les variables évoluent en longue période de telle sorte que le plein emploi est atteint de plus en plus difficilement.

1. — Les auteurs démographiques.

Par des statistiques, Hansen, Tsiang (2), Keynes, montrent que l'accroissement de la population influe directement sur la formation du capital, et que cet accroissement stimule à son tour le progrès technique. Or ce facteur d'expansion a disparu.

Schumpeter s'oppose à ces théories. Pour lui, un taux de croissance de la population déclinant n'a pas pour conséquence inéluctable un taux décroissant de la production, car « les éléments de revenu libérés par le fléchissement du taux de natalité peuvent être dérivés vers d'autres emplois, et il y a toutes chances pour qu'ils le soient dans tous les cas où le désir de satisfaire des besoins alternatifs constitue le véritable motif de la stérilité humaine. » (3)

2. — L'exploitation des pays neufs.

La frontière géographique est atteinte. Les vastes étendues ouvertes aux initiatives ont disparu.

Selon Schumpeter, cette théorie repose sur un postulat non-étudié : l'absence de débouchés alternatifs. « Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que la disparition, inhérente au développement des pays neufs, des occasions d'investissement (à supposer que celles-ci soient déjà en voie de disparaître), ne doit pas nécessairement creuser un vide qui affecterait automatiquement le taux d'accroissement de la production totale. » (4)

Ce genre de discussion contient selon Schumpeter l'erreur suivante : on confond frontière géographique et frontière économique. « La conquête de l'air peut être économiquement plus importante que la conquête des Indes. »

3. — L'argumentation technologique.

Schumpeter s'élève aussi contre l'opinion selon laquelle les principales étapes du progrès technique ayant été couvertes, seuls des perfectionnements mineurs peuvent être accomplis. Cette

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 187.
(2) S. C. Tsiang « The effect of Population Growth on the general Level of Employment and Activity » (Economica 1942, p. 325).
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 205.
(4) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 209.

théorie peut être ainsi exposée avec J. Wolf : « La loi de la fin du développement économique et technique provient de ce que le progrès passé ferme le chemin au progrès de l'avenir, c'est-à-dire que le progrès futur ne dispose plus que d'une petite fraction de progrès précédent. » (1) Corrélativement, l'équipement capitaliste a été réalisé, et il ne saurait plus y avoir maintenant que des investissements auxiliaires, que des demandes de renouvellement. (2)

Schumpeter remarque que l'on ne peut, au sujet des possibilités techniques, raisonner comme le faisaient les classiques à propos des terres cultivables, et prétendre que l'on a d'abord utilisé les meilleures et les plus productives : « il n'y a aucune raison de s'attendre à un fléchissement du taux de production qui serait causé par l'épuisement des possibilités techniques ». (3)

Schumpeter est parfaitement dans le vrai. Nous sommes à une époque caractérisée par 4 catégories d'innovations majeures : (4)

1. - celles qui ont trait à l'utilisation de l'énergie atomique et à l'utilisation des nouvelles sources d'énergie (5) ;
2. - celles qui utilisent les nouvelles techniques de calcul et les récentes machines à calculer ;
3. - celles qui concernent la transformation de l'organisation des relations industrielles ;
4. - celles qui dépendent de la science de l'opinion et de son orientation.

Schumpeter s'élève également contre l'effet de saturation allégué. Il existait au XVIIIe siècle un équipement, et l'on ne voit pas pourquoi les additions effectuées au XIXe siècle exerceraient un effet de saturation supérieur à celui de toutes les additions antérieures.

4. — Le caractère « capital saving » des innovations modernes.

Schumpeter s'inscrit en faux contre l'assertion que les nouveaux procédés techniques absorbant moins de capital, il s'en suivrait que la part relative des sommes consacrées à des biens de production devrait diminuer. Il serait donc nécessaire que le niveau de l'épargne diminue, afin d'empêcher un fléchissement de la production. « On est en droit de dire sans s'écarter beaucoup de la vérité que presque chaque procédé nouveau économiquement,

(1) J. Wolf « Die Volkswirtschaft des Gegenwarts und Zukunft » p. 122.
(2) Ce raisonnement a également été soutenu par Sombart et Kuznets.
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 211.
(4) Perroux « La généralisation de la General Theory » p. 101.
(5) « En longue durée le coût plus bas de la puissance énergétique peut stimuler les innovations et accroître le revenu ainsi que la productivité de l'économie et entraîner les relocations d'industries. » Schurr et Marschak « Economic Aspects of Atomic Power » pp. 246-247.

économise à la fois de la main d'œuvre et du capital... Cependant il ne s'ensuit pas nécessairement que les économies de capital doivent entraîner une diminution des possibilités d'investissement et elles n'impliquent certainement pas un ralentissement dans l'expansion de la production. » (1)

B. — LA PARTIE POSITIVE DE L'EXPOSE DE SCHUMPETER : LE COURANT SOCIOLOGIQUE, LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE LA DECADENCE DU CAPITALISME.

Ayant repoussé ces différentes théories, Schumpeter offre une explication sociologique de cette décadence du capitalisme.

La production industrielle s'est concentrée dans les mains d'un petit nombre d'individus. La disparition de l'entrepreneur est partiellement due au fait que la recherche technique est mécanisée et organisée. Il y a donc selon Schumpeter moins besoin du génie individuel de l'entrepreneur-innovateur. L'entrepreneur est ravalé au rang de salarié.

Pour Schumpeter, « il n'y a mécanisme capitaliste au sens d'accumulation fatale que parce que les hommes sont vaincus par le capitalisme. » (2)

Le caractère complexe des grandes entreprises donne lieu à ce que Barnard (3) a nommé la décision composite. La décision finale n'est que le résultat de nombreuses décisions individuelles ; la vertu créatrice ne repose donc plus dans la personne de l'entrepreneur, mais dans le phénomène de la coopération, l'entrepreneur chef d'industrie jouant le rôle de coordinateur, d'« accoucheur » de la décision du groupe.

L'évolution capitaliste tend donc à détruire son principe actif : l'entrepreneur. Elle modifie en outre, à son détriment, ses cadres institutionnels.

1. — L'évolution capitaliste a détruit les cadres féodaux qui subsistaient et qui, s'ils constituaient une gêne, étaient également une protection. L'élément aristocratique qui tenait sous la royauté les leviers de commande, les a gardés jusqu'à la fin de la période du « capitalisme intact et vigoureux ».

La bourgeoisie ne s'est pas opposée à cela. Les nobles, l'ancienne classe féodale, pour Schumpeter, étaient auréolés d'un prestige, possédaient des habitudes d'autorité qui survécurent aux

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 213.
(2) Taymans « L'homme agent du développement économique » p. 28. La même pensée se retrouve chez Bergson (« L'évolution créatrice » p. 286) « La conscience est restée captive des mécanismes qu'elle avait montés. »
(3) Barnard « The Functions of the Executive » chap. XV.

conditions sociales qui leur avaient donné naissance. Les nobles devinrent administrateurs, politiciens. Le bourgeois capitaliste par contre est rationaliste et anti-héroïque, et par conséquent n'a aucune vertu politique. La bourgeoisie est « politiquement incapable, non seulement de diriger la Nation, mais même de défendre ses propres intérêts de classe, ce qui revient à dire qu'elle a besoin d'un maître ». (1)

Or l'évolution capitaliste a éliminé ce maître protecteur, ou ne lui a pas donné (aux Etats-Unis) l'occasion de s'établir. « En brisant le cadre pré-capitaliste de la société, le capitalisme a donc rompu, non seulement les barrières qui gênaient ses progrès, mais encore les arcs-boutants qui l'empêchaient de s'effondrer. » (2)

2. — A l'intérieur des grandes entreprises, le capitalisme a détruit son propre cadre institutionnel. On se trouve en présence de dirigeants salariés, de gros actionnaires, de petits actionnaires. Les premiers n'ont pas la même mentalité que les actionnaires, le deuxième groupe n'a pas le même comportement que les propriétaires ; les petits actionnaires se désintéressent des affaires de la société ou prennent une mentalité hostile parce qu'ils sont restés de côté.

Aucun de ces trois groupes n'a une attitude de propriétaire. La liberté de contracter disparaît. La propriété, la liberté des contractants ayant disparu, il ne restera finalement « personne à l'intérieur et personne à l'extérieur des enceintes des sociétés géantes ». (3)

3. — Ce qui est plus grave est que le capitalisme devenu forteresse sans défense invite à l'agression.

Il a « donné naissance à une mentalité d'objecteurs qui après avoir détruit l'autorité morale de multiples institutions non-capitalistes en vient à se tourner contre les propres institutions de ce régime ». (4)

Le capitalisme, selon Schumpeter, a eu le triste privilège d'éduquer et de subventionner les professionnels de l'agitation sociale : les intellectuels. Ceux-ci agiront d'autant plus librement que le capitalisme répugnera à contrôler son secteur intellectuel. Sous Louis-Philippe, régime de la bourgeoisie capitaliste, la troupe peut tirer sur des grévistes, mais on ne peut procéder à des rafles d'intellectuels : la bourgeoisie fera bloc derrière eux, « car les libertés qu'elle désapprouve ne sauraient être anéanties sans que soient également anéanties les libertés qu'elle approuve ». (5)

---

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 237.
(2) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 238.
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 242.
(4) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 242.
(5) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 252.

Ces intellectuels ne pouvant s'intégrer dans l'emploi capitaliste, forment un groupe d'insatisfaits qui ont envahi la politique syndicale. Le syndicalisme n'a pas attendu les intellectuels pour vivre, mais ceux-ci lui ont fourni ses théories, ses slogans, lui ont donné une voix, lui ont finalement donné une orientation révolutionnaire qu'il n'aurait pas eue sans eux. Les intellectuels ont ainsi transformé le mouvement ouvrier et en ont fait quelque chose qui diffère substantiellement de ce qu'il aurait été sans eux.

Les intellectuels ont également envahi les pouvoirs publics, ce qui explique l'hostilité de ces derniers envers le capitalisme.

Devant toutes ces hostilités, les entrepreneurs capitalistes finissent pas disparaître. Ne trouvant plus dans leur milieu, leur famille (1), l'incitation nécessaire ; en proie à l'hostilité générale, les rares entrepreneurs éventuels restants finissent par considérer que le jeu ne vaut plus la chandelle, et ne font rien.

L'évolution capitaliste a d'abord pris la forme d'un ralentissement du progrès, et aboutit aujourd'hui à une auto-destruction du système capitaliste.

C. — ANALYSE CRITIQUE DE LA PARTIE NEGATIVE DE L'EXPOSE DE SCHUMPETER.

1. — Analyse des critiques à l'encontre du courant libéral.

a) Du point de vue méthodologique.

Le terme concurrence parfaite ne signifie pas seulement la multiplicité des entreprises, mais aussi une production optimale pour chacune. Cette concurrence parfaite ne peut être comparée avec la concurrence imparfaite que si l'on peut se placer au même niveau technique. « En conséquence, si nous voulons, dans l'état actuel de la technique, confronter à la concurrence imparfaite des grandes unités capitalistes un modèle de concurrence parfaite, nous devons le rechercher non dans un système archaïque de petites entreprises multiples et à faible rendement, mais dans une extension du marché permettant la coexistence d'un nombre suffisant de grandes entreprises pour que ces firmes n'aient pas de réflexe malthusien et utilisent à fond leur capacité de production. Si les conditions politiques ou naturelles ne permettent pas cette extension du marché, cela prouve simplement que la concurrence parfaite n'est pas possible, cela ne veut pas dire qu'elle serait moins efficiente si elle existait. En conclusion, supposer une concurrence parfaite ne comportant pas les structures et techniques de production optimales, c'est croyons-nous faire un contre-sens

(1) La famille aux nombreux enfants, la maison capitaliste ont été de puissants incitateurs du progrès des entrepreneurs au XIXème siècle.

sur le contenu même de cette notion. Il nous semble que Schumpeter n'a pas entièrement évité cet écueil. » (1)

b) Du point de vue économique.

Schumpeter s'est aperçu que son argumentation n'absolvait pas tous les cas de stratégie restrictive, et en particulier les cartels. Il a esquivé le problème en déclarant : « On peut certainement concevoir alternativement qu'un système de cartels omniprésents ou bien sabote tous les progrès, ou bien réalise à moindres frais sociaux et privés tous les résultats que l'on prête à la concurrence parfaite. » (2)

On s'accorde pourtant à reconnaître que l'effet des accords de cartels sur l'incitation à la recherche est de l'affaiblir. (3)

Parmi les différentes sortes de cartels, nous rencontrons d'abord les cartels de standardisation. Le prix, la quantité maximum, l'effort de vente sont fixés. L'exemple le plus probant est fourni par le cartel mondial des lampes électriques. Ce cartel fixait les prix, les quantités, divisait le marché, limitait la qualité. Sous un tel accord il n'y a guère d'incitation à chercher à accroître la qualité et durée des lampes. (4) Les cartels de quota : toute incitation à rechercher des nouveaux marchés, à utiliser des nouvelles méthodes de publicité est détruite.

c) Du point de vue des faits économiques.

Il est exact que le capitalisme des grandes unités est un soutien du progrès. Il suffit de penser par exemple qu'une seule unité de production de nylon coûte 2 milliards 800 millions de francs, qu'il a fallu 7 ans aux laboratoires Dupont de Nemours pour trouver le procédé de fabrication du nylon.

De vastes recherches sont maintenant nécessaires au progrès: la Bell Telephone consacre 15 milliards de francs par an aux travaux de recherche, la General Motors, la General Electric 7,5 milliards. Inutile de dire que la petite entreprise ne peut se permettre de telles dépenses.

d) Le problème est dépassé.

A la base du raisonnement libéral il y a une erreur : le capitalisme n'est pas le régime de la concurrence parfaite, c'est un régime d'équilibre des puissances économiques.

---

(1) J. Dayre « Le testament économique de Schumpeter » (Les cahiers économiques, décembre 1953).
(2) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 175.
(3) Hans Brems « Cartels and Competition » (Weltwirtschaftliches Archiv 1951, cahier 1, p. 59).
(4) Georges W. Stocking et Myron Watkins « Cartels in Action, Cases Studies in International Business Diplomacy » p. 362. L'exemple est encore plus valable pour ce secteur si l'on se réfère à la situation actuelle en France.

Aux Etats-Unis l'équilibre est rétabli grâce à l'existence d'autres groupes. Le terme « libre concurrence » a été abandonné pour celui de « countervailing power ». Les parties en présence sont celles qui, à des stades immédiatement inférieurs, produisent ce qui est nécessaire à l'entrepreneur du stade ultérieur. La concentration des entreprises a rendu l'entrepreneur du stade inférieur aussi puissant que celui du degré supérieur.

Il en résulte par exemple que la lutte concurrentielle s'exerce bien plus entre les fabricants d'autos et les producteurs d'acier qu'entre les producteurs d'autos eux-mêmes.

2. — Raison de la critique du courant stagnationniste keynesien.

La position franchement négative de Schumpeter ne doit point nous étonner. Refusant d'admettre la prémisse keynesienne suivant laquelle les décisions d'épargner et d'investir sont indépendantes (sauf au fond de la dépression), Schumpeter ne pouvait admettre la théorie de la maturité.

D. — ANALYSE CRITIQUE DE LA PARTIE CONSTRUCTIVE DE L'EXPOSE DE SCHUMPETER.

Le principal reproche que l'on peut faire à Schumpeter est d'avoir étendu aux Etats-Unis des constatations qu'il avait faites en Europe, et qui ne peuvent être valables que pour l'Europe. Ce qui a eu pour conséquence qu'un économiste, Américain de naissance, ne peut observer dans la bourgeoisie de son pays les mêmes signes, les mêmes causes de décadence que celles décrites par Schumpeter.

Pour Schumpeter, le capitalisme tout d'abord a perdu la protection de l'aristocratie. Ce qui subsistait de la classe féodale militaire que la bourgeoisie du capitalisme à ses débuts avait eu la sagesse de laisser gouverner n'a plus aucun pouvoir. Mais cette aristocratie, cette couche protectrice, n'a jamais vraiment existé aux Etats-Unis. Dans ce pays, la classe capitaliste a même su au contraire faire preuve de vertus politiques. Témoins les hommes d'affaires qui aujourd'hui montrent leurs aptitudes administratives et gouvernementales : Stettinius, Harriman, Hoffman, Wilson etc.

De même l'influence néfaste de l'intellectuel que Schumpeter avait discernée en Europe n'a pu se produire aux Etats-Unis. L'agitateur politique intellectuel du type européen n'a jamais eu d'emprise sur la politique ou sur la vie syndicale de ce dernier pays.

L'argumentation de Schumpeter est donc fausse en ce qui concerne les Etats-Unis. Mais ce qui est plus grave, c'est que sur le terrain proprement européen Schumpeter se contredit.

Nous avons vu, en étudiant sa théorie de l'impérialisme, le rôle nocif que selon lui jouent dans le capitalisme les survivances sociales des états pré-capitalistes. Or ici nous assistons à un panégyrique, conforme à la meilleure tradition germanique, du rôle bénéfique des anciennes classes dirigeantes de tradition féodale.

La théorie de Schumpeter est incomplète : on ne perçoit pas complètement pourquoi le capitalisme évolué serait moins productif que l'ancien.

1. — En logique schumpeterienne, la séparation de la propriété et de la direction ne peut avoir grande influence, car selon Schumpeter l'innovateur n'est point un propriétaire.

2. — Pourquoi ces nouveaux laboratoires de recherches seraient-ils inféconds ? Les circonstances techniques ont évolué, l'entrepreneur privé ne peut souvent avoir seul l'idée de l'innovation dans des secteurs comme l'exploitation industrielle de l'énergie atomique.

3. — La présence de collèges à la tête des firmes (conseils d'administration) n'est pas d'une grande importance. La propriété collective des actionnaires d'une société n'est qu'une fiction, la délégation des pouvoirs au conseil d'administration en est une autre. La décision est prise aujourd'hui par les directeurs et techniciens de l'entreprise, simples salariés, non propriétaires, qui par conséquence peuvent être des entrepreneurs schumpeteriens.

La position de Schumpeter devant le problème **réel** qu'est la décadence du capitalisme peut se résumer ainsi :

1. - il nous démontre que l'innovation ne peut plus se produire dans ses formes anciennes.
2. - mais il ne nous démontre nullement l'impossibilité de la réalisation de l'innovation dans des formes nouvelles et alternatives.

La raison de cette attitude pessimiste de Schumpeter se trouve dans le fait qu'il considérait le capitalisme comme étant avant tout le régime de la propriété et de l'inégalité, et le progrès économique comme le résultat de l'action de fortes individualités.

La disparition de ces caractéristiques du capitalisme première manière l'a conduit à considérer comme certaine la disparition du régime lui-même.

CHAPITRE II.

L'HERITIER PRESOMPTIF : LE SOCIALISME.

L'héritier présomptif du capitalisme est le socialisme. « Chaque fois que la charpente capitaliste perd un de ses étançons, un obstacle au plan socialiste disparaît simultanément. » (1)

Par socialisme, Schumpeter entend « un système institutionnel dans lequel une autorité centrale contrôle les moyens de production et la production elle-même. » (2)

Sa définition est exclusivement économique. Il ne distingue pas le collectivisme et le communisme qu'il considère comme des termes synonymes de socialisme. Il évite également les mots propriété étatisée ou appropriation étatique des ressources naturelles, état : termes qui ont été déterminés et appartiennent au régime capitaliste.

Mais ce socialisme ainsi que le définit Schumpeter, peut-il fonctionner ? A coup sûr il le peut. Pour Schumpeter, la cohérence économique du socialisme ne fait aucun doute, et il entend le démontrer dans les hypothèses de statique comme de dynamique économique.

A. — LA COHERENCE ECONOMIQUE DU SOCIALISME.

a. — En statique.

Cette démonstration n'aurait pas été nécessaire, selon Schumpeter, si von Mises n'avait pris à ce sujet une position négative.

La théorie de cet auteur peut se résumer ainsi : sans calcul économique, il n'y a pas d'économie possible.

Il ne peut y avoir d'économie socialiste, puisqu'aucun calcul ne peut se faire : le calcul des prix de revient est impossible, parce que les marchés sur lesquels se forment ces prix n'existent pas. Aucune production rationnelle ne peut donc avoir lieu dans une économie socialiste.

Suivant Barone, Schumpeter montre l'erreur de cette thèse : la production, simple combinaison de facteurs existants. Ces facteurs sont achetés, loués, et les revenus individuels sont engendrés par ce processus de location ou d'achat. Répartition et production sont solidaires.

---

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 268.
(2) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 272.

Les moyens de production n'étant pas évalués d'après les indications données par un marché, le vide entre la production et la répartition est comblé par des actes politiques qui peuvent, d'après la volonté du gouvernement, être imprégnés d'une tendance égalitaire ou tolérant les irrégularités. Un régime de tickets sera instauré. Ces « bons » donnant droit à une partie de la production des biens de consommation, une marchandise est délivrée contre un certain nombre de ces bons.

Des «prix» devront naître. Il ne sera pas nécessaire que l'autorité les impose arbitrairement. Si les revenus en bons sont connus, l'autorité se contentera de suggérer un prix, et le prix définitif pourra être établi d'après les réactions.

Mais ceci suppose une production initiale. Il est nécessaire de démontrer également l'existence d'une règle de production en régime économique socialiste.

L'autorité centrale alloue des moyens de production à des comités spécialisés. Les gérants de ceux-ci peuvent obtenir les biens et services qui leur sont nécessaires sous trois conditions :

1. - leur gestion doit être la plus économique possible ;
2. - en échange du bien instrumental reçu, ils doivent virer un montant fixé de bons qui leur ont été procurés par leurs livraisons antérieures de biens de consommation ;
3. - la production du comité spécialisé doit atteindre un volume tel que les prix soient égaux aux coûts marginaux.

Les gérants sauront ce qu'ils doivent exactement produire et commander au comité central aussitôt que les prix auront été fixés, et que les consommateurs auront manifesté leur demande.

Les prix des biens de production seront fixés par le conseil central de telle manière qu'il ne lui reste aucun bien de production inutilisé, et qu'aucune demande supérieure à ses possibilités ne soit faite.

La rationalité économique existe donc dans un système économique socialiste statique.

b. — En dynamique.

Si un procédé nouveau de fabrication est découvert, par exemple, il est du devoir du gérant du secteur intéressé de l'adopter et d'obéir ainsi à la première de ses conditions de gestion.

Il produira une même quantité de marchandises avec une quantité moindre de moyens de production. Ainsi donc, il versera au comité central une quantité de bons supérieure à celle qu'il reçoit des consommateurs.

La main-d'œuvre qui était complètement utilisée devra, ou restreindre sa consommation, ou effectuer des heures supplémen-

taires. Si le système socialiste n'est pas égalitaire, des bons seront donnés pour les heures supplémentaires et les épargnes effectuées.

Le socialisme n'est pas forcément égalitaire, mais un pouvoir socialiste ne peut supporter un degré d'inégalité de revenus permettant de réaliser l'investissement que réalise le capitalisme à travers les cycles économiques. Mais le capitalisme a besoin en outre de crédit bancaire.

Une création de crédit sera nécessaire : elle sera faite par le comité central qui l'inclura dans le budget.

La planification socialiste est donc cohérente aussi bien en statique qu'en dynamique économique.

Pour Schumpeter, non seulement cette logique économique existe, mais elle est encore supérieure à celle du régime capitaliste.

En régime capitaliste, « des marches et contre-marches incessantes sont nécessaires, et les décisions doivent être prises dans une atmosphère d'incertitude qui émousse le fil de l'action tandis qu'une telle stratégie et une telle incertitude brilleraient par leur absence en régime socialiste ». (1)

La planification socialiste éliminerait les poussées anormales d'activité et les réactions dépressives. La gestion socialiste permet de serrer de plus près la tendance à long terme de la production.

En régime socialiste, l'innovation est propagée par décret et met moins de temps à se répandre et à triompher de la routine qu'en régime capitaliste. Les antagonismes entre secteur public et privé disparaissent.

La cohérence du système économique socialiste est supérieure à celle d'un système capitaliste.

c. — L'élément humain.

Certains économistes affirment que pour fonctionner, un système socialiste nécessite une réforme radicale des hommes sur laquelle il est hasardeux de compter.

Pour Schumpeter, « aucun demi-dieu ne sera requis pour diriger le système socialiste... car la tâche à remplir... ne sera pas plus difficile, mais même plus facile, que celle qui confronte le capitaine d'industrie dans le monde moderne ». (2)

d. — Classe bourgeoise et bureaucratie socialiste.

Les bourgeois pourront-ils être mis au service d'une société socialiste ? Il serait bon que le socialisme puisse bénéficier des aptitudes de cette classe qui par suite du processus de sélection dont elle est issue renferme un potentiel précieux. Ceci « suppose

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 308.
(2) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 318.

avant tout qu'il soit permis aux éléments bourgeois d'accomplir le travail pour lequel ils sont qualifiés par leurs aptitudes et tradition, et par conséquent que soit adoptée pour le recrutement des gérants une méthode de sélection fondée uniquement sur les capacités personnelles, à l'exclusion de tout préjugé défavorable à l'encontre des ex-bourgeois ». (1)

Ceci sera extrêmement délicat. Des difficultés proviendront d'une répugnance qu'auront les socialistes à traiter ce problème sans idées préconçues. Il devrait cependant ne pas être malaisé d'installer des hommes de souche bourgeoise dans la bureaucratie socialiste. Pour Schumpeter, en effet, l'organisation socialiste se caractérise par un appareil bureaucratique gigantesque et tentaculaire.

Du point de vue de l'efficacité économique de cette bureaucratie, l'élimination des profits et pertes comme motif d'action économique n'est pas le point crucial. « Un autre aspect de la question présente une importance plus grande ; la méthode bureaucratique du traitement des affaires et l'atmosphère morale qu'elle diffuse exercent fréquemment à n'en pas douter une influence déprimante sur les esprits les plus actifs. » (2)

L'introduction d'éléments ex-bourgeois pourra dynamiser cette bureaucratie qui ne reposera pas sur le sens du devoir purement désintéressé. Un système de récompense d'honneur et même de revenus préférentiels pourra servir d'incitation et de protection des conditions de travail des dirigeants.

e. — La paix sociale.

Il y a beaucoup de raisons pour s'attendre à ce que l'autodiscipline et la discipline du groupe soient plus fortes en régime socialiste qu'en régime capitaliste, « car le régime socialiste obtiendra... cette allégeance morale toujours davantage refusée au capitalisme ». (3) Le rôle obscurcissant du profit disparaîtra.

Le socialisme pourrait être le seul moyen de restaurer la discipline du travail. En effet,

1. - les moyens de discipline qu'utilisera la gestion socialiste seront plus nombreux que ceux utilisés en gestion capitaliste, qui ne peuvent être mis en pratique faute d'autorité morale ;
2. - la gestion socialiste pourra plus facilement employer les instruments d'autorité disciplinaire ;
3. - l'autorité centrale aura plus de raisons de soutenir les gérants d'entreprises que n'en a le gouvernement en démocratie capitaliste.

---

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » pp. 322-323.
(2) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 324.
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 330.

« La conclusion est que la comparaison avec le capitalisme entravé ne tourne pas au désavantage de l'alternative socialiste.» (1)

f. — La transition.

Schumpeter se penche également sur les phénomènes de transition. Selon lui on peut distinguer :

1. - La socialisation dans une époque de maturité.

La socialisation est mûre, les résistances au socialisme sont faibles.

2. - La socialisation dans une période d'immaturité.

La socialisation est prématurée. Les socialistes sont à même de prendre le pouvoir central, mais les hommes et les choses n'y sont point préparés. Après une période d'inflation, puis de socialisation graduelle, les bourgeois ne se dérobant pas par tradition à leurs devoirs économiques de gestion, continueraient à travailler sous la surveillance de commissaires.

B. — ETUDE CRITIQUE.

Toute cette argumentation présente un air de famille très prononcé avec les études sur l'économie capitaliste.

L'étude schumpeterienne du fonctionnement en statique d'une économie socialiste et de son système de bons a notamment une grande ressemblance avec le circuit. Cette ressemblance est normale, toutes les analyses économiques se rencontrant, quelle que soit la terminologie utilisée, sur les problèmes de l'économie fondamentale.

Schumpeter n'a pas, comme on l'a prétendu, transposé des notions de l'économie capitaliste dans une étude d'une économie socialiste. Son étude n'a qu'un défaut. Schumpeter n'a considéré que le cas d'un socialisme de marché : dans le modèle qu'il nous dépeint, l'autorité économique conserve le mécanisme du marché pour orienter la production dans le sens requis par les demandes et goûts des consommateurs.

On ne peut qu'être d'accord avec son analyse statique.

Mises a eu raison d'insister sur l'importance d'un système rationnel de comptabilité économique pour guider la répartition des ressources dans une économie socialiste. Comme l'a fait remarquer Lange, l'attitude négative de Mises provient d'une confusion de celui-ci au sujet de la nature des prix. (2) Un prix en effet peut être un fait concret de marché entre acheteur et

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 339.
(2) Lange « On the Economic Theory of Socialism » (Review of Economic Studies, oct. 1936, février 1937).

vendeur, ou bien simplement ce que Lange appelle « un index des termes pour lesquels des alternatives sont offertes ». Dans chacun des cas il peut servir comme base d'un système rationnel des coûts.

Mises s'est trompé en supposant que les prix ne peuvent exister et avoir de signification que dans le premier sens. Ce n'est pas le cas, et l'expérience des grandes entreprises capitalistes qui indiquent des prix pour des transactions interdépartementales le prouve.

Les prix dans le deuxième sens existent dans une économie socialiste. Il existe une méthode simple pour atteindre le prix d'équilibre : le processus du « trial and error ». On essaie, et on tire expérience de ses erreurs mêmes.

Il n'y a aucune raison pour que cette procédure de « trial and error » semblable à celle du marché de concurrence ne puisse fonctionner dans une économie socialiste. Il semble au contraire qu'elle pourrait fonctionner beaucoup mieux dans une économie socialiste que sur un marché de concurrence, parce que le conseil central socialiste a une connaissance beaucoup plus grande de ce qui se passe dans le système économique qu'un entrepreneur privé, et par conséquent peut atteindre le bon équilibre par une série d'essais beaucoup plus courte que le marché de concurrence. Le socialisme présente donc justement là où il est attaqué un avantage par rapport au capitalisme.

Par contre, l'analyse schumpeterienne de la dynamique socialiste est faible.

Son analyse « humaine » est optimiste parce que peut-être un peu simplifiée. Par bourgeois, il n'entend que les directeurs et chefs d'entreprises. En posant ainsi la question, il esquive une partie du problème que constitue la transition au socialisme.

Schumpeter n'a pas étudié non plus les résistances à la socialisation des petites et moyennes entreprises qui à l'heure actuelle constituent le plus grand soutien du capitalisme, et son plus ferme rempart contre les programmes de collectivisation.

La bureaucratie socialiste n'effraie pas Schumpeter. Il est vrai qu'il ne dit rien des risques de voir :

1. - les organismes de contrôle se développer plus rapidement que les organismes de gestion,
2. - ou même dans l'hypothèse la plus efficiente, se développer un socialisme d'ingénieur, un régime d'« organisateur » du type dépeint par Burnham.

Du point de vue économique, Schumpeter est peu explicite. Il ne nous donne aucune explication sur les rapports entre l'innovation et le socialisme. Nous ne savons pas qui est l'innovateur, ni dans quel mobile il agira. Il est certain que l'innovation revêtira des caractères différents, suivant qu'elle provient du comité central

ou d'un secteur. « A l'échelon du secteur elle se dégage du travail quotidien des techniciens ; au centre elle est décidée sur délibération des économistes. » (1)

L'économie socialiste ne va-t-elle pas tomber dans le même travers que l'économie capitaliste ? L'innovation socialiste, innovation d'une commission plus que d'un individu, sera-t-elle plus fréquente et plus propulsive que celle du capitaliste décadent ?

Les obstacles à l'innovation ne seront-ils pas aussi imperméables qu'en régime capitaliste ?

Le danger du socialisme n'est-il pas l'absence d'innovations, ne confondra-t-on pas économie dirigée économiquement et économie réglée administrativement ?

Autant de questions auxquelles nous aurions aimé avoir une réponse.

La tâche de Schumpeter était très ardue : trop d'amour et de haine politiques ont faussé ces questions. Le mérite de Schumpeter a été son impartialité.

Cette impartialité a eu pour résultat de faire prétendre par certains (2) que Schumpeter était socialiste. (3)

Schumpeter était simplement un libéral pessimiste quant au sort du capitalisme, et soucieux de voir au-delà du présent.

---

(1) Y. Mainguy « Capitalisme, Socialisme et Néo-libéralisme » (Economie appliquée avril-juin 1952, p. 233).

(2) Par exemple le Professeur E. Salin dans son introduction à l'édition allemande de « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 8.

(3) Le même phénomène, avec les mêmes raisons, s'était produit pour Bourguim et son livre « Les systèmes socialistes et l'évolution économique ».

CHAPITRE III.

LA PHILOSOPHIE POLITIQUE DE SCHUMPETER.

Selon la distinction très juste de D.M. Wright, il existe en gros deux conceptions de la démocratie :

1. - une conception éthique ;
2. - une conception mécanique de l'urne. (1)

La conception schumpeterienne est purement mécanique. La démocratie n'est en effet pour lui « qu'un système institutionnel... dans lequel les individus acquièrent le pouvoir de statuer... à l'issue d'une lutte concurrentielle (2) portant sur les votes du peuple. » (3)

La démocratie n'est pas pour lui un régime qui permet à la volonté du peuple de choisir et de définir une politique. « Démocratie signifie seulement que le peuple est à même d'accepter ou d'écarter les hommes appelés à gouverner ». (4) Le corps électoral ne choisit donc pas une politique, mais les hommes auxquels il fait appel pour établir et mener une politique.

Ceci permet à Schumpeter de déclarer que démocratie et socialisme ne sont pas incompatibles.

ANALYSE CRITIQUE.

La démocratie peut effectivement apparaître comme une lutte concurrentielle pour le pouvoir, mais cela doit être une lutte réalisée selon certaines règles non de méthodes mais de conduite, excluant toutes les fins incompatibles avec le respect de la personne humaine.

Une lutte concurrentielle ne peut exister que si les parties en cause disposent d'un minimum de pouvoir leur permettant de participer effectivement à cette concurrence.

La concentration de la totalité des pouvoirs entre les mains de la partie gouvernementale est incompatible avec un mode de fonctionnement de gouvernement démocratique.

Une démocratie socialiste ne peut donc exister que si les dirigeants politiques et économiques sont recrutés et promus de manière indépendante.

---

(1) D. M. Wright « Democracy and Progress » chap. III.
(2) Il faut comprendre que là comme dans la vie économique la concurrence n'est jamais absolument parfaite.
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 403.
(4) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 423.

CINQUIEME PARTIE.

La position de Schumpeter dans la science économique.

CHAPITRE I.

SCHUMPETER HISTORIEN DE LA THEORIE ECONOMIQUE.

Le principal intérêt du « gourmet théorique » que fut Schumpeter a toujours été la théorie, et toute sa vie il s'est attaché à l'histoire des théories et doctrines économiques. Cet attrait fut sans doute dû au fait que sur ce terrain pouvaient se rencontrer tous ses penchants pour l'histoire, la recherche, les mathématiques, la statistique et l'érudition.

Dès 1911, dans un cours délivré à l'Université de Czernowitz (1), il traçait la première esquisse d'une étude du déroulement des doctrines et méthodes économiques ; il la reprit et développa dans ses « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » (2), et finalement la mit à jour dans son « History of Economic Analysis » (3).

Dans ces ouvrages consécutifs, Schumpeter a voulu étudier les efforts qui ont été tentés en vue de décrire et d'expliquer les faits économiques, et de fournir les outils économiques propres à rendre possible une telle explication.

Ces efforts, Schumpeter les suit à travers le champ historique complet ; pour ce faire, il divise son étude en quatre périodes historiques :

1. - son histoire commence avec les Grecs et les Romains. « La partialité ou l'ignorance seules peuvent expliquer des affirmations comme celle qui prétend que Smith, Quesnay ou Petty a « fondé » cette science, ou que l'historien doit commencer son rapport par l'un des ces économistes. » (4)

---

(1) « Vergangenheit und Zukunft der Sozialwissenschaft » (Schriften des Sozialwissenschaftlichen akademischen Vereins in Czernowitz, Heft 7) München und Leipzig, Duncker & Humblot, 1915.
(2) « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » (Grundriss der Sozialökonomik, I Abteilung Wirtschaft und Wirtschafswissenschaft) Tübingen 1914, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck) pp. 19-124.
(3) « History of Economic Analysis » Oxford University Press 1954.
(4) « History of Economic Analysis » p. 9.

2. - la découverte du flux circulaire de la vie économique ;
3. - le système classique et ses conséquences ;
4. - l'école historique et la théorie de l'utilité marginale.

Au long de ce plan commun aux trois études, les problèmes méthodologiques tiennent une grande importance qui aurait sans doute encore été accrue dans le troisième ouvrage (qui est le point d'aboutissement des deux autres et constitue à ce titre l'œuvre d'une vie), si Schumpeter avait pu le mener à sa fin.

Très fortement intégrée aux descriptions des faits scientifiques, intellectuels, l'History of Economic Analysis est menée sur le double plan :

a) des problèmes économiques (valeur, monnaie, cycles, etc...) Schumpeter se référant ici à l'état contemporain des sciences de la philosophie, des arts ;

b) des auteurs, Schumpeter accordant alors une grande importance à l'élément biographique des auteurs étudiés.

Dans l'« History » comme ailleurs, Schumpeter insiste sur l'aspect de déroulement, d'enchaînement des différentes théories et analyses économiques. « Bien plus que par exemple en physique, il est exact que les problèmes et les méthodes modernes ne peuvent être pleinement compris sans une certaine connaissance de la façon dont les économistes en sont arrivés à raisonner comme ils le font. » (1)

La critique d'un tel ouvrage posthume, atteint par la double fatalité de la mort de Schumpeter et de sa collaboratrice et femme Mrs Boody-Schumpeter, est malaisée, pénible même, l'objection risquant de reposer sur une simple lacune due à la destinée malheureuse.

Dans l'esprit de Schumpeter, l'« History » devait être la mise au point plus analytique des «Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte ». Or sauf l'analyse des périodes récentes, elle n'y ajoute que peu. Certes elle est pleine d'érudition (avec pourtant une tournure d'esprit plus « scolaire »), et plus fouillée quant à la nomenclature des auteurs étudiés (2), mais cette richesse de détails n'apporte aucun élément nouveau quant au fond. Bien plus, il semble qu'elle nuise à la compréhension de l'analyse de Schumpeter par le délayage et le morcellement extrêmes des idées que « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » présentait déjà sous une forme plus ramassée et partant plus frappante.

(1) « History of Economic Analysis » p. 6.
(2) Mentionnons cependant l'étonnante absence d'une étude sur Veblen, dont l'influence sur Schumpeter ainsi que sur beaucoup d'autres auteurs de notre époque (par exemple J. Akerman) est sans aucun doute notable.

A l'effet d'examiner à présent l'histoire des doctrines telle que l'a exposée Schumpeter, nous nous attacherons aux analyses qu'il a faites, et de certains auteurs qui ont eu une influence sur lui, et de son pricipal contemporain : Keynes.

Nous ferons ressortir, soit les influences du premier groupe d'auteurs, soit les caractères opposés ou complémentaires de la réalisation keynesienne, à la lumière de comparaisons avec l'œuvre de Schumpeter.

CHAPITRE II.

SCHUMPETER ET LES PHYSIOCRATES.

Schumpeter professe une grande admiration pour l'école des Physiocrates. C'est à eux que l'on doit la brèche par où ont pu passer tout le progrès de l'analyse économique et la découverte et l'élaboration de la théorie du cycle.

Avant les Physiocrates, seuls des phénomènes partiels avaient été observés ; ce sont eux qui, les premiers, ont exposé la physiologie de l'économie, et ont donné une analyse du processus du déroulement économique.

La prestation des Physiocrates est purement analytique. « Ils ont cherché essentiellement sur la base des faits d'expérience généralement connus, à concevoir l'essence générale du processus économique, sans tenir pour nécessaire d'entreprendre le rassemblement systématique des faits individuels. » (1)

Ce fondement scientifique de l'œuvre est masqué parce que « chez les Physiocrates comme chez tout professeur de droit naturel, s'est ajoutée la représentation qu'à l'essence économique de la chose correspondent un ordre concret déterminé de l'économie et une conduite déterminée dans les questions pratiques de la politique économique. Cet ordre qui leur plane devant les yeux, qui pour eux est à considérer comme l'idéal général, et pour lequel ils ont cherché à introduire toutes sortes de sanctions et aussi une sanction divine, est pour eux l'ordre naturel. Tout cela donne à leur système un trait finaliste non-scientifique. » (2)

On comprend comment les Physiocrates ont été amenés à cela : l'idée d'évolution leur était inconnue, de sorte que l'image théorique de la réalité était considérée comme immuable et devenait un idéal absolu, ayant un élément divin.

Cependant, leur doctrine ne perd pas son caractère scientifique parce que le centre de leur raisonnement est exempt d'éléments métaphysiques. « Aucune proposition économique de Quesnay ne repose sur des prémisses théologiques, ou ne serait affectée par le rejet de ce que nous savons au sujet de ses croyances religieuses. » (3)

Selon Schumpeter, on peut distinguer chez les Physiocrates l'analyse scientifique des faits d'une part, et de l'autre l'affirmation que l'analyse en question fait connaître le meilleur ordre naturel.

A une époque où les économistes pensaient avant tout à donner des conseils aux hommes d'état, les Physiocrates ont fait

(1) « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » p. 41.
(2) « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » p. 41.
(3) « History of Economic Analysis » p. 233.

de l'analyse des faits le noyau central de la théorie, et ont créé « une doctrine naturelle (1), une doctrine de la nature des choses, des conditions objectives de la vie économique ». (2)

Quesnay possédait un schème analytique très complet, dont certaines parties ainsi que le montre Schumpeter, étaient étonnamment avancées et annonciatrices des doctrines modernes.

Quesnay, en adoptant comme règle de conduite des sujets économiques que la plus grande jouissance doit être obtenue par la plus petite dépense ou peine, prend à ce titre une place prééminente dans l'histoire de la philosophie sociale utilitaire.

De même, les Physiocrates sont à l'origine de la doctrine de la concurrence parfaite. Pour eux en effet, les satisfactions maxima résulteront d'un état de concurrence parfaite dans lequel il est permis à chacun d'agir selon son propre intérêt.

Poursuivant leur raisonnement, ils affirment la complémentarité et la compatibilité des intérêts des sujets économiques, et proclament l'harmonie universelle des intérêts de classe : par là ils sont également les précurseurs de l'harmonisme du XVIIIe siècle.

Quesnay soutient déjà une théorie de la population identique à celle de Malthus.

Sa théorie du salaire repose déjà sur l'hypothèse du minimum d'existence.

Schumpeter nous montre même que l'œuvre de Quesnay a un aspect keynesien. Contrairement à Turgot et Smith, il considérait nécessaire pour le bon fonctionnement du processus économique que chacun dépense immédiatement ses recettes en biens de consommation. Si cela n'était pas, et surtout si certaines personnes épargnaient afin d'accroître leur stock individuel de monnaie, toutes les classes dépériraient et la production totale baisserait, puisque le refus de quelqu'un de dépenser détruit obligatoirement le revenu de quelqu'un d'autre. » (3)

Ces aspects modernes de l'œuvre physiocrate ont été très souvent négligés parce que l'on a accordé trop d'importance au

---

(1) Il ne faut pas comprendre cela dans le sens qu'ils ont appliqué des conceptions de la science naturelle. « Pour prouver une influence illégitime des sciences naturelles, il faudrait montrer dans un cas particulier un théorème particulier qui ne s'explique pas par des arguments de nature économique... mais qui doit son existence au désir d'établir un parallélisme artificiel avec les sciences naturelles. » (Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte, p. 42).

(2) « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » p. 42.

(3) « History of Economic Analysis » p. 235.
De plus, Quesnay identifie dans son tableau l'équilibre général, c'est-à-dire l'équilibre dans l'économie considérée comme un tout et distinct de l'équilibre de secteurs particuliers, avec l'équilibre des agrégats sociaux, exactement comme le font les keynesiens modernes.

tableau économique « qui n'est pas la pièce centrale mais une addition séparable... ce qu'il dépeint étant le flux des dépenses entre les classes sociales qui deviennent ainsi les acteurs de la vie économique, ce qu'elles ne sont pas dans le reste de l'ouvrage ». (1)

Pour Schumpeter, le tableau ne doit être étudié qu'en tant qu'outil de l'analyse économique. Le tableau réalise à ce titre une immense simplification qui a permis la découverte de trois conceptions essentielles pour la science économique, l'idée de circulation, celle de produit social et de sa répartition.

La première n'était déjà pas étrangère à la discussion populaire et aux mercantilistes, mais ils n'entendaient par là qu'un phénomène de surface de la circulation monétaire.

Quesnay et ses partisans ont déchiré « le voile de l'argent » et fait apparaître une circulation d'un autre genre ; dans chaque période économique, une quantité de biens pénètre dans l'économie, et des sujets économiques porteurs de fonctions spéciales la font passer plus loin, jusqu'à ce qu'elle soit finalement consommée. Ce processus est l'œuvre de l'échange.

On peut donc considérer la vie économique d'un peuple comme un système de relations d'échange dont la répétition périodique comble le vide entre production et consommation.

Concevoir les quantités de biens produits dans la période économique au sein de l'économie politique comme un produit social constamment réparti, loin d'être un lieu commun, est en fait une abstraction audacieuse. « Ce produit social n'existe nulle part en tant que tel dans la réalité, et est en soi une création artificielle. Mais la création de cet ensemble rend possible ou plus facile... l'identification du principe du produit social avec la richesse nationale. » (2)

La simplification du modèle analytique réalisé par la méthode du tableau ouvre de grandes possibilités à la théorie numérique.

Enfin, le tableau est « la première méthode jamais imaginée en vue de donner une conception explicite de la nature de l'équilibre économique ». (3)

On peut donc dire que le système économique des Physiocrates a constitué un progrès énorme dans la science économique.

Dans cette première étape de l'étude de la filiation théorique de Schumpeter, il ne peut s'agir de comparer les systèmes de Schumpeter et de Quesnay. L'héritage de cette école est en effet parvenu jusqu'à Schumpeter à la suite d'une série d'étapes : loi des débouchés de Say, période annuelle de production de Sismondi, équation walrasienne, qui ont eu une influence sur le système schumpeterien. Schumpeter est l'aboutissement d'une longue lignée théorique.

(1) « History of Economic Analysis » p. 239.
(2) « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » pp. 44-45.
(3) « History of Economic Analysis » p. 242.

CHAPITRE III.

SCHUMPETER ET MARX.

L'INTERPRETATION SCHUMPETERIENNE DE MARX.

Cette interprétation est plus intéressante qu'originale : elle est en effet très instructive si nous voulons comprendre complètement Schumpeter et son œuvre, mais si nous cherchons une explication et des commentaires neufs de Marx, elle nous offrira peu.

MARX LE PROPHETE.

« Le marxisme est une religion. A ses adeptes il offre en premier lieu un système de fins dernières... Il appartient au groupe des religions qui promettent le paradis sur terre... Marx était un prophète, et aux fins de comprendre la nature de sa réussite il nous faut le replacer dans le cadre de son époque. Marx a vécu en un temps où les réalisations bourgeoises étaient parvenues à leur zénith, et la civilisation bourgeoise à son nadir, en un temps de matérialisme... où le milieu culturel s'ébattait dans la banalité la plus répugnante... A des milliers de cœurs humains, le message marxiste a apporté... un nouveau moyen de lumière en donnant un but à la vie. » (1)

Marx a développé sa doctrine en tenant compte des aspirations du cœur. Dans la mesure où son enseignement a été suivi d'effets, il a « élargi et ennobli » cette mentalité de l'ouvrier dont le but n'était auparavant que de devenir bourgeois.

MARX SOCIOLOGUE.

a. — Marx et Hegel.

Marx était un néo-hégelien. « Tout en acceptant les positions et la méthode du maître, lui-même et son groupe éliminèrent les interprétations conservatrices... et leur substituèrent des thèses à peu près opposées. » (2)

b. — Les deux bases de la sociologie marxiste.

1) L'interprétation économique de l'histoire.

Cette **hypothèse de travail** (3) de Marx constitue, si elle est dépouillée de toute ambition philosophique, une réussite analytique. Mais encore faut-il l'interpréter correctement.

---

(1) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » pp. 66-68.
(2) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » pp. 71-72.
(3) « History of Economic Analysis » p. 440.

Marx n'a jamais prétendu que les données culturelles ne jouent aucun rôle, mais il a seulement essayé de mettre en lumière les conditions économiques qui modèlent les données structurelles. C'est pourquoi la plupart des objections contre le matérialisme historique sont fausses, notamment celle de Bernstein.

Dans l'interprétation de cette méthode marxiste, Schumpeter se range aux côtés de Plekanov, en admettant un certain degré de réaction réciproque entre les sphères de la vie sociale.

2) La théorie marxiste des classes.

Bien que cette théorie incomplètement élaborée par Marx soit trop idéologique pour être scientifique (1), elle n'en représente pas moins un aspect essentiel de la construction marxiste. « Elle unifie sa sociologie et son économie parce qu'elle constitue le même concept fondamental pour les deux. Car d'une part les classes sociales de sa sociologie sont ipso facto les catégories de la théorie économique, et d'autre part les catégories de la théorie économique sont ipso facto les classes sociales. » (2)

Marx est ainsi forcé de faire de ses classes sociales des phénomènes économiques, ce qui lui interdit d'approfondir sa conception des classes.

De même Marx a été amené à définir les antagonismes de classes de façon rigide et tautologique. « Si la guerre des classes constitue la matière première de l'Histoire et aussi le moyen de préparer le socialisme, et si deux classes seulement doivent exister à cet effet, leurs relations doivent donc a priori être antagonistes, à défaut de quoi la force imprimant son élan au système marxiste de la dynamique sociale s'évanouirait. » (3)

Aussi incomplète ou défectueuse que soit une telle théorie, elle n'en constitue pas moins un effort analytique que personne n'avait réalisé avant Marx.

MARX ECONOMISTE.

Marx a « pris » sa théorie dans celle de Ricardo, s'est servi de l'appareil ricardien d'analyse en adoptant le système conceptuel de Ricardo.

Il est évident qu'il a transformé cet héritage et qu'il est arrivé à la fin à des conclusions largement différentes. « Mais il l'a toujours fait en partant de Ricardo et en le critiquant. La critique de Ricardo a été sa méthode dans son œuvre purement théorique. » (4)

Des illustrations saillantes nous en sont fournies par les théories marxistes de la valeur, de l'exploitation et du chômage

(1) Au même titre que l'harmonisme de Carrey et de Bastiat.
(2) « History of Economic Analysis ». p. 551.
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 85.
(4) « History of Economic Analysis » p. 390.

technologique. « Marx a accepté en substance la théorie ricardienne de la valeur, et il l'a défendue au moyen du raisonnement ricardien. Mais reconnaissant que les valeurs ricardiennes ne peuvent être proportionnelles au prix, il a élaboré une théorie différente de la relation entre les deux. Marx suivant Ricardo s'est heurté avec lui au problème de la valeur de surplus, mais s'apercevant de ce que la solution ricardienne n'en était pas une, il a développé sa théorie de l'exploitation à partir de la base ricardienne. » (1) Marx accepte jusqu'aux détails la théorie ricardienne du chômage technologique, la seule différence provenant de ce que Marx fait une loi générale de ce qui n'était pour Ricardo qu'une possibilité.

Marx a cependant dépassé Ricardo en remplaçant la distinction entre capital fixe et capital circulant par celle entre capital constant et capital variable. (2)

De ces apports particuliers, pas toujours originaux ou même seulement positifs, on doit distinguer ce qui constitue vraiment la réussite de Marx : la synthèse. « S'il est un cas où le tout est plus grand que les parties, c'est bien celui que nous considérons. » (3)

APPRECIATION DE L'ANALYSE CRITIQUE DE SCHUMPETER.

Ces études se distinguent avant tout par leur remarquable objectivité. Elles n'apportent pas d'élément neuf. Que le marxisme a une caractère religieux est un lieu commun.

Depuis longtemps on sait également que Marx n'est pas un hégelien. (4) En 1935, Landshut et Mayer écrivaient dans la présentation de « La critique de la philosophie de l'Etat de Hegel »: « Tout comme on peut dire dans un certain sens que la philosophie hégelienne est un élément constitutif de tout Marx, ainsi l'on peut dire que Marx, dès son premier contact avec Hegel, ne fut jamais hégelien.» Marx oppose à l'étatisme spiritualiste et mystique de Hegel un anti-étatisme communautaire et humaniste dont la source se retrouve chez Saint-Simon et Proudhon. Marx a seulement emprunté à Hegel la forme, la terminologie et la manière d'exposer ou plus simplement sa dialectique.

---

(1) « History of Economic Analysis » p. 390.
(2) Le mérite de Marx sur ce point ne peut cependant être surévalué. Ricardo avait déjà, mais incidemment, analysé ces concepts : « In one trade very little capital may be employed as circulating capital, that is to say in the support of labour. » Principles, chap. 1.
(3) « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » p. 118.
(4) Surtout depuis l'étude de ses ouvrages de jeunesse. (Voir Gurvitch, « La sociologie du jeune Marx » dans « Vocations actuelles de la sociologie » pp. 568 et ss.)

De même, les liens de pensée entre Ricardo et Marx sont connus de longue date.

Schumpeter, comme nous l'avons déjà souligné, a le mérite, dû à son objectivité, d'avoir éliminé les innombrables et fausses critiques du marxisme. (1)

Cependant, il pousse trop loin une critique que l'on pourrait qualifier de classique : la théorie marxiste de la valeur ne rendrait pas compte des différences naturelles entre individus. Ainsi que le remarque G. Pietranera en relevant cette critique de Schumpeter, cette objection ne tient pas parce que ces différences sont en fait négligeables en face des différences acquises. (2)

Puisqu'il n'apporte donc aucun élément neuf à la critique de Marx, pourquoi Schumpeter lui a-t-il néanmoins consacré une si grande place dans ses études historiques, pourquoi en traite-t-il d'une manière si extensive dans « Capitalisme, Socialisme et Démocratie » ?

La réponse nous semble être la suivante : déjà dans la préface à l'édition japonaise de sa « Théorie du développement économique » (3), Schumpeter avait esquissé la ressemblance de sa théorie avec celle de Marx, et avait conclu : « J'ai souhaité mentionner les ressemblances parce que les lecteurs familiarisés avec l'économie de Marx pourront trouver la lecture de mon livre facilitée par cette ressemblance, et seront ainsi intéressés par des comparaisons. »

Cette remarque de Schumpeter est extrêmement instructive : Schumpeter tient à ce que l'on sache quelle a été sur lui l'influence de Marx.

SIMILITUDES ET DIFFERENCES ENTRE LES OEUVRES DE MARX ET SCHUMPETER.

Les ressemblances de surface sont nombreuses entre les œuvres de Schumpeter et de Marx.

— On peut remarquer d'abord que tous deux ont été préoccupés par la même idée : celle du développement économique.

— Tous deux ont démontré une certaine fatalité dans le déroulement de la vie économique.

— Tous deux sont partis d'un modèle imaginaire : chez Marx il s'agit d'un modèle de simple production de marchandise (einfache Warenproduktion).

(1) Critiques qui découlent d'ailleurs pour la plupart de Bernstein.
(2) Pietranera « La teoria del valoro-labora nell'economia capitalistica » (Critica economia 1947, pp. 5-6).
(3) Pp. 3 et 4 de cette préface.

— Pour Schumpeter, le crédit est un pouvoir d'achat que le banquier crée à l'usage de l'entrepreneur, pour lui permettre de prélever des facteurs de production. La conception marxiste est semblable en apparence : l'entrepreneur capitaliste doit emprunter pour avoir un capital constant et un capital variable qui lui permettent de réaliser une plus-value.

— Marx et Schumpeter considèrent le consommation comme un élément sans influence notable sur le développement économique.

— La théorie de Schumpeter, comme celle de Marx, apporte les bases d'une critique du capitalisme qui permet de séparer nettement du capitalisme vivant et innovateur le capitalisme sclérosé. Tous deux critiquent le capitalisme après en avoir loué les réalisations. (1)

— On peut relever chez Schumpeter un certain matérialisme historique du type Plekanov : le capitalisme a « inspiré » les arts, les sciences. (2)

— Schumpeter et Marx se rapprochent également par l'importance du rôle qu'ils assignent aux relations sociales et au cadre des institutions qu'ils opposent aux facteurs purement économiques.

Il ne faudrait cependant pas se laisser abuser par ces ressemblances : des différences fondamentales existent entre Schumpeter et Marx.

Par suite de sa filiation avec les classiques anglais, Marx identifie l'entrepreneur et le capitaliste.

D'autre part, si le crédit est également pour Marx « la forme immanente du mode de production capitaliste » (3), ce n'est pas, comme chez Schumpeter, parce que le crédit est le complément nécessaire de l'innovation, mais parce qu'il est l'élément incitateur du développement capitaliste de la recherche de la plus-value.

Les conceptions de l'entreprise de nos deux auteurs sont différentes. Avec Schumpeter, l'entreprise est l'élément esssentiel du développement capitaliste ; c'est là que se trouve l'entrepreneur, l'élément moteur du développement. Avec Marx, l'entreprise n'est que le lieu stratégique de la contradiction interne du capitalisme.

Schumpeter ajoute à Marx le concept de destruction créatrice; Marx avait remarqué que les crises avaient également une sorte de fonction productrice, mais n'était pas allé plus loin.

---

(1) Cf. Marx « Le manifeste communiste ».
(2) Particulièrement frappantes à ce sujet sont les pages 220-222 de « Capitalisme, Socialisme et Démocratie ». Voir à ce sujet J. Weiller « L'économie Sociologique de Schumpeter » (Cahiers internationaux de Sociologie, vol. XI, 1951).
(3) Marx « Le capital » tome III, p. 712.

Deux différences fondamentales existent entre Schumpeter et Marx.

Schumpeter n'est plus déterministe : ce sont les initiatives privées qui donnent l'impulsion et créent la civilisation capitaliste. Schumpeter fait avant tout appel à un élément indéterminé : la liberté créatrice. Avec Marx les représentations collectives prédominent. Dans la dynamique marxiste, la volonté individuelle joue très peu, le déterminisme l'emporte. Ceci entraîne une autre différence fondamentale entre les deux auteurs : Marx envisage la société d'un point de vue macroscopique, Schumpeter, avec son entrepreneur, d'un point de vue microscopique.

De plus Schumpeter a, contrairement à Marx, conçu le problème du développement économique comme une question à la fois de la théorie économique et de l'histoire économique. (1)

CONCLUSION.

Schumpeter a su, face à la critique marxiste du capitalisme, réduire à l'essentiel l'explication et la justification du régime capitaliste, puis aboutir, comme Marx, à la conclusion de l'effondrement inéluctable du capitalisme.

Plus que des ressemblances passagères, ce qui unit les œuvres parallèles de Marx et de Schumpeter est la vision d'une évolution économique conçue comme un processus distinct créé par le sytème économique lui-même.

(1) Ceci en dépit de ce que prétend Lange « Marxian Economics and modern economic Theory » (Review of Economic Studies, juin 1935, pp. 192-193).

CHAPITRE IV.

SCHUMPETER ET BOEHM-BAWERK.

Schumpeter a eu à Vienne Böhm-Bawerk et Wieser comme maîtres. Il a été « l'enfant terrible et gâté » (1) de cette école : il semble donc approprié, quand on examine l'œuvre de Schumpeter, de la comparer à celle de ses maîtres et d'étudier les relations qui peuvent exister entre elles.

A. — LA POSITION DE L'ECOLE DE VIENNE DANS L'HISTOIRE DES DOCTRINES ECONOMIQUES SELON SCHUMPETER.

Schumpeter n'oppose pas, contrairement à beaucoup d'auteurs français, l'école théorique viennoise et l'école descriptive allemande dite historique. Il montre au contraire comment ces deux écoles sont complémentaires, ont eu une évolution commune et s'interpénètrent.

« L'école historique à ses débuts a commencé par une attaque des thèses politiques et socio-philosophiques de l'ancienne école... Il existait une tendance à tenir pour scabreuse l'application de la notion de loi à la science sociale... De cette phase il faut en distinguer une autre... dans laquelle la question des méthodes est discutée de plus près. On y discute des avantages de l'induction et de la déduction... Cette phase n'a pas été infertile. A la base de la lutte pour l'induction et la déduction ne se trouvait pas une question logique, mais simplement l'opposition entre rassemblement et analyse des faits... Une troisième phase se trouve avec l'influence du progrès des théories de la connaissance et des discussions des méthodes historiques spéciales... Au centre de la discussion se trouve la grande prestation méthodologique de Menger ; il a tenté d'apporter de la clarté dans la lutte des méthodes par des exposés fondamentaux de principes, et par là de défendre la théorie contre les malentendus auxquels elle était exposée. (2) Il y avait beaucoup à faire en effet. Près du cercle d'idées historiques spécifiques se trouve la conception que la théorie économique ne repose pas sur l'observation des faits, mais sur des principes de caractère douteux, et qu'elle est au fond destinée à être remplacée par un examen sérieux des faits... On ne pourrait guère parler de lois dans le domaine des sciences sociales, tout au plus de régularités telles que la recherche détaillée historique et statistique peut les découvrir... Cependant quand

(1) Perroux « Introduction à la Théorie de l'évolution économique » p. 8.
(2) Menger « Examens de la méthode des sciences sociales et de l'économie politique en particulier ».

Menger s'oppose à ces conceptions ; il a reconnu la nécessité d'une base historique pour le travail dans une série de problèmes économiques, et donc pour l'examen de problèmes individuels. » (1)

Schmoller a répondu à cela dans une forme polémique (2), mais n'a pas réfuté. Il reconnaissait déjà « l'essence de principe de la nécessité causale des sciences sociales et naturelles, et a caractérisé l'explication causale et légitime des phénomènes sociaux comme le but du travail dans les sciences sociales. Nous trouvons même la proposition, qui va loin, que toute science achevée est déductive, que l'état de perfection idéale est atteint seulement quand on peut expliquer complètement des phénomènes concrets sur la base de propositions théoriques. Dans cette proposition se trouve la reconnaissance de la possibilité de principe d'un tel état dans la science économique... et un renoncement complet à cette croyance « historique spécifique » l'incalculabilité et l'irrationalité du principe du processus social. » (3)

Deux ans après les « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte », Schumpeter reprenait cette idée et la développait dans un article écrit pour la « Wirtschaftstheorie des Gegenwarts ». Schumpeter y montre que le bilan de la querelle des méthodes est positif, parce qu'il a fait perdre toute croyance en l'utilité des discussions méthodologiques, et parce qu'elle a enfin permis d'aboutir à une économie sans jugement de valeur.

Dans cet article, Schumpeter énonce sa position. Une théorie concernant les faits économiques se présente en trois degrés :

1. - toute étude, aussi empirique soit-elle, suppose un minimum de théorie ;
2. - ceci doit être distingué de la relation statistique existant entre deux phénomènes, qui constitue un deuxième degré ;
3. - le troisième degré est la théorie économique proprement dite, c'est-à-dire un ensemble de relations vérifiées et groupées dans une explication des phénomènes économiques.

Cette théorie est autonome; elle se distingue de la méthodologie et de la philosophie sociale. Elle diffère fondamentalement de la théorie classique.

Si l'on tient compte de tous les économistes qui acceptent explicitement ou implicitement, sous un autre nom, le marginalisme, et de tous ceux qui ne le condamnent pas expressément, on doit conclure, selon Schumpeter, que la théorie de l'utilité finale est la seule théorie moderne internationale, et à ce titre elle doit être comprise comme LA théorie.

---

(1) « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » pp. 106-107.
(2) Schmoller « Zur Methodologie der Staats- und Sozialwissenschaft » Jahrbuch für Gesetzgebung 1883,
(3) « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » p. 108.

B. — POSITION DE SCHUMPETER VIS-A-VIS DE BOEHM-BAWERK.

L'étude la plus complète faite par Schumpeter sur Böhm-Bwerk est l'éloge qu'il écrivit à la mort de ce dernier (1)

Après avoir remarqué que Böhm-Bawerk tient seulement compte d'un modèle d'économie fermée, qu'il ne nous donne pas une théorie de la monnaie, des cycles, de la population, Schumpeter estime « qu'excepté ces matières, la théorie positive... est une exposition de tout le domaine de la théorie économique. » (2)

Schumpeter expose ensuite d'une façon lumineuse la théorie de Böhm-Bawerk : Böhm-Bawerk range les sujets économiques en travailleurs, propriétaires fonciers, capitalistes et entrepreneurs, suivant leurs fonctions économiques. « La figure de l'entrepreneur n'est pas prééminente dans le canevas de Böhm-Bawerk. Ses fonctions d'organisateur-spéculateur sont il est vrai mentionnées, mais la plupart du temps il émerge à cause des caractéristiques qu'il possède fréquemment mais non nécessairement : celles d'un capitaliste, d'un industriel travaillant avec son propre capital. » (3)

La production de Böhm-Bawerk est la transformation des biens dans le but d'en créer d'autres, capables de satisfaire nos désirs. Ceci amène Böhm-Bawerk à nous donner sa définition du capitalisme : « La production capitaliste est une production par détour... et conséquemment le capital « n'est rien d'autre que le total des produits intermédiaires qui sont créés dans les différentes phases des détours de production ». Ceci est en fait une théorie, et non une pure définition, il est important de le comprendre. » (4)

Une économie socialiste, selon la définition de Böhm-Bawerk, peut donc être capitaliste. « La principale implication de cette vue est qu'un revenu net de capital est aussi produit dans une économie socialiste. » (5)

La principale objection que l'on peut faire à la théorie böhm-bawerkienne des détours de production est que le capital fixe y est curieusement absent. On a pu accuser Böhm-Bawerk de faire partir son schéma d'un état où la production serait effectuée sans outil ou matériel. « Ceci peut être écarté aussitôt que nous réalisons que toute théorie économique est une théorie du planning, et doit inévitablement accepter les résultats du passé comme

(1) « Das wissenschaftliche Lebenswerk Eugen von Böhm-Bawerks » (Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung, vol. XXIII, 1914, pp, 454-528, traduit en anglais dans « Ten great Economists » p. 143).
(2) Voir « Ten great Economists » p. 162.
(3) Voir « Ten great Economists » p. 164.
(4) Voir « Ten great Economists » p. 165.
(5) « Ten great Economists » p. 166.

données. Nous cesserons alors d'essayer de construire un processus économique ab ovo, pour regarder vers l'avenir et considérer, au lieu des investissements de capital, la somme des investissements à faire. Il est intéressant de se demander pourquoi Böhm-Bawerk ne l'a pas fait... Je pense que la réponse doit être trouvée dans une curieuse attitude commune à tous les Autrichiens. Ils ne se contentaient jamais d'expliquer l'état d'un processus par les états précédents du même processus. Ils soupçonnaient un raisonnement circulaire dans toute argumentation de ce genre, ou au moins un pétition de principe de la question fondamentale, toute vraie explication causale devant être génétique et devant découvrir les origines logiques des choses. En conséquence, le concept de capital devait être développé à partir des conditions dans lesquelles il n'y avait pas de capital. » (1)

Le second des deux piliers qui supportent le système de Böhm-Bawerk est la théorie de la valeur et des prix.

Sur ce plan, Böhm-Bawerk, suivant Menger et par un chemin parallèle à celui de Wieser, arrive à cette proposition : « La grandeur de la valeur d'un bien dépend de l'importance du besoin concret, ou du besoin partiel qui est le moins important parmi les besoins satisfaits par la quantité totale du bien concerné. »

Böhm-Bawerk, se servant de son « passe-partout » (on évalue les biens suivant la diminution de valeur que leur perte produit), étudie les biens complémentaires, le problème de l'imputation, des salaires, des rentes, des profits.

Dans son analyse, Böhm-Bawerk met l'accent sur deux facteurs qui contrarient l'égalité entre les revenus et coûts : le premier est appelé « friction » (imperfection du marché), le deuxième est le temps dans lequel nous recherchons une explication du phénomène de l'intérêt.

L'intérêt selon Böhm-Bawerk a pour base le fait qu'un bien présent est évalué plus haut qu'un bien futur, ceci parce que :

1. - d'abord il y a l'espoir d'une possession de biens plus grande pour satisfaire les besoins futurs, ou quand cet espoir n'existe pas, la possession des biens présents permet à la fois la satisfaction des besoins présents et futurs. Ainsi la valeur des biens présents est au moins aussi grande que celle des biens futurs ;
2. - nous sous-estimons les besoins futurs ;
3. - le détour de production est plus efficient, c'est-à-dire qu'une quantité donnée de moyens de production livre un produit physique plus grand quand elle est appliquée d'abord à la création des produits intermédiaires, et ensuite à celle des biens de consommation.

(1) « History of Economic Analysis » p. 908.

Cette théorie de l'intérêt qui n'a généralement pas été acceptée subsiste cependant en quelque sorte sous une forme simplifiée qui peut s'énoncer comme suit : « L'intérêt surgit de l'introduction des préférences psychologiques ordonnées dans le temps et des productivités physiques des investissements. Dans cette forme diluée, la théorie de Böhm-Bawerk ne devient pas seulement une des théories de l'intérêt de la période, mais la plus largement acceptée de toutes, bien que chaque auteur ait ajouté des traits spéciaux de son propre cru, qui en général n'ont pas rencontré l'approbation d'un grand nombre d'auteurs. Beaucoup d'exemples peuvent être cités ici, par exemple la référence prudente de Marshall « à la productivité et à la perspective du capital » (1) par exemple encore Keynes et surtout Irving Fisher.

Le grand mérite de Böhm-Bawerk dans toute cette analyse a été, selon Schumpeter, qu'il fut « le premier à réaliser pleinement la signification de la longueur de la période de production dans ses deux aspects : l'aspect de la productivité et celui de l'écoulement du temps ». (2)

Avec Böhm-Bawerk, les plus simples instruments d'une grande victoire de la théorie ont été forgés.

Schumpeter ne critique pas l'école de Vienne. Nous allons voir cependant que ses maîtres ne lui ont pas ménagé leurs critiques, qui seront même parmi les plus dures attaquant le fondement de son système.

C. — LA POSITION DE L'ECOLE DE VIENNE VIS-A-VIS DE SCHUMPETER.

La querelle théorique entre Schumpeter et Böhm-Bawerk (3) constitue une des controverses majeures de notre science.

Böhm-Bawerk s'est surtout attaqué à deux aspects fondamentaux de la théorie de Schumpeter :

1. - sa conception de la statique ;
2. - sa théorie de l'intérêt.

a. — La statique de Schumpeter est incorrecte.

Dans la statique de Schumpeter, des biens de production meurent, d'autres naissent ; pour créer ces derniers, l'exploitant statique ne disposera pas immédiatement des moyens de production dont il a besoin, surtout dans un monde où règne la propriété privée. L'exploitant rencontrera des difficultés, on se trouvera en face de phénomènes de friction, d'adaptation.

(1) « Principles » p. 142.
(2) « Ten great Economists » p. 185.
(3) Böhm-Bawerk « Eine « dynamische » Theorie des Kapitalzinses » (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XXII, 1913).
Schumpeter « Eine « dynamische » Theorie des Kapitalzinses : eine Entgegnung » p. 599-639.

Dès lors, pour Böhm-Bawerk (1), Schumpeter emploie deux notions de statique : une abstraite, sans rapport avec la réalité, une autre qui comprend les phénomènes d'adaptation. Schumpeter a transposé à cette dernière statique des conséquences de la statique stricto sensu. Nous avons déjà précédemment étudié cette faute.

b. — La théorie de l'intérêt de Schumpeter est incorrecte.

Plus loin (2), Böhm-Bawerk s'attaque à la théorie de l'intérêt de Schumpeter. Dans cette théorie, Schumpeter a méconnu la théorie de l'imputation en « imputant » l'intérêt à un facteur juridique (la possession des moyens de production). (En effet, si l'entrepreneur avait déjà des moyens de production, il n'aurait pas besoin de crédit, donc il n'y aurait pas d'intérêt.)

L'intérêt, d'autre part (3), constitue dans une société une grande partie du revenu national. Les seules combinaisons nouvelles peuvent-elles en être la source ?

Enfin (4), on n'a jamais vu de société sans intérêt.

Böhm-Bawerk s'attaque par ailleurs à la notion d'entrepreneur, qui pour lui serait fausse.

Les réponses de Schumpeter dans le même livre sont faibles. Elles consistent avant tout en « je n'ai pas dit que... :

— dans un état statique, des productions ne peuvent commencer et d'autres finir ;

Il rappelle que statique et dynamique sont pour lui de simples instruments dont il redonne les fondements. (5)

— parce que l'entrepreneur emprunte, quelque chose est ajouté à la valeur du produit.

Dans le cas d'emprunt, une partie de la valeur déjà existante se détache du profit.

Il n'a traité que du prêt à la production (6). Il n'a jamais voulu faire une théorie unitaire de l'intérêt.

De cette polémique, qui s'étale sur 120 pages, on peut tirer l'impression d'une critique de Böhm-Bawerk qui attaque les bases du système de son élève ; mais celui-ci n'a pas répondu, il a simplement esquivé.

D'autre part, Wieser (7) a critiqué le rejet dans « Wesen... » de la méthode psychologique.

Si Schumpeter est l'enfant terrible et gâté de l'école de Vienne, il en est aussi l'enfant non-légitimé.

---

(1) Böhm-Bawerk « Eine « dynamische » Theorie... » pp. 13-14.
(2) Böhm-Bawerk « Eine « dynamische » Theorie... » pp. 15-19.
(3) Böhm-Bawerk « Eine « dynamische » Theorie... » p. 54.
(4) Böhm-Bawerk « Eine « dynamische » Theorie... » pp. 45 ss.
(5) Schumpeter « Eine dynamische Theorie... » pp. 611-617.
(6) Schumpeter « Eine dynamische Theorie... » p. 611.
(7) Wieser « Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie : Kritische Glossen » (Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich, vol. XXXV 1911).

PARALLELE DES OEUVRES DE SCHUMPETER ET DES AUTRES MARGINALISTES.

Quand Schumpeter a construit son système, il a cru qu'il ne s'éloignait pas de ses maîtres.

« Nous nous attardons plus que Böhm-Bawerk sur les circonstances qui permettent le progrès, sur la manière dont il est introduit. Nous n'avons pas parlé seulement, ni même principalement, de la création des biens de production dans des buts semblables à ceux de l'état antérieur de l'économie, mais de la production avec de nouveaux buts dans un nouvel état où la nouvelle création, formation d'industries et de combinaisons, est particulièrement accentuée. Dans ce nouvel état que l'entrepreneur prévoit et introduit, il nous semble que l'entrepreneur ait sa base. Un facteur tout-à-fait étranger est alors le crédit dans le sens que nous lui donnons. Mais peut-être est-ce un supplément non-incompatible... La loi du profit croissant joue dans notre examen un rôle semblable à celui de la troisième raison de Böhm-Bawerk... Sa place est dans la dynamique. » (1)

Le but de Schumpeter était de bâtir un système complet et dynamique sur l'infrastructure théorique de ses maîtres. Mais Schumpeter a interprété et employé leur pensée selon ses besoins, tantôt d'une manière lâche, tantôt restrictivement.

Il a suivi Wieser (2) d'après lequel les coûts sont des valeurs, et ce sont les valeurs des biens qui doivent être abandonnés pour la réalisation du bien demandé qui sont les valeurs de ces biens de production.

Par rapport à, et en accord avec ceci, Schumpeter dit : « Nous considérons donc la courbe de l'offre comme une courbe de demande inversée, comme une courbe de valeur des biens de production. » (3)

A Böhm-Bawerk, Schumpeter emprunte le principe de l'imputation recouvrante, mais nous savons de quelle faute s'entache le transfert qu'il a fait dans son système, où il leur est impossible de vivre, des principes pris dans le domaine de la pensée de Böhm-Bawerk.

Dans son article nécrologique sur Menger, Schumpeter écrit : « Nous savons tous qu'aujourd'hui aucune construction scientifique ne peut être permanente, dans le sens qu'elle n'est pas destinée à être amendée par le progrès de la recherche. » (4)

Ceci nous explique pourquoi nous trouvons des différences entre Schumpeter et Böhm-Bawerk, et des ressemblances entre lui et les néo-marginalistes.

---

(1) « Wesen... » p. 428.
(2) Wieser « Der natürliche Wert » pp. 166 ss.
(3) « Wesen... » p. 236.
(4) « Carl Menger » (Zeitschrift für Volkswirtschaft und Sozialpolitik, vol. I, 1921, « Ten great Economists » p. 89).

DIFFERENCES ENTRE SCHUMPETER ET L'ECOLE DE VIENNE.

Quoique Böhm-Bawerk ait entrevu avec beaucoup d'acuité l'élément temps, son modèle est statique. Le modèle de Schumpeter est dynamique, et par là la théorie schumpeterienne est beaucoup plus historique que celle de Böhm-Bawerk. Schumpeter est également beaucoup plus sociologue, et fait plus souvent appel à des éléments de cet ordre que son maître.

Pour Böhm-Bawerk, le taux d'intérêt est une catégorie économique fondamentale ; pour Schumpeter, le taux de l'intérêt est une catégorie dynamique, et déterminée institutionnellement.

Mais la différence essentielle, comme le souligne Haberler (1), est leur conception fondamentale différente du cas de l'accumulation du capital et du progrès économique.

Pour Böhm-Bawerk, l'accumulation du capital est un phénomène continu et régulier, l'épargne est investie progressivement. On dispose de plus de capital, ce qui permet un changement des fonctions productrices ; la production augmente. Le processus du progrès économique est continu ; les fluctuations économiques ne sont que des troubles inessentiels à la marche du processus.

Pour Schumpeter, les modifications des fonctions productrices doivent être beaucoup plus grandes que celles mentionnées par Böhm-Bawerk. Pour lui, elles n'ont par l'existence de ces dernières, mais sont comprises dans le flux circulaire ; le caractère des modifications schumpeteriennes est d'être discontinues et irrégulières. Les fluctuations économiques sont un élément essentiel du processus économique.

RESSEMBLANCE DE SCHUMPETER AVEC LES NEO-MARGINALISTES CONTEMPORAINS.

Nous avons déjà vu que la statique de Schumpeter avait au moins une analogie dans la pensée économique : celle de Strigl. (2)

Comme les autres néo-marginalistes, Schumpeter se contente de dire que le système des prix est commandé par le système des besoins ou des utilités. « Le précipité du système social des valeurs forme le système des prix. » (3)

---

(1) Haberler « Schumpeter social Scientist » pp. 32-43.
(2) Strigl « Die ökonomischen Kategorien und die Organisation der Wirtschaft » (1923).
(3) « Théorei de l'évolution économique » p. 297.

CHAPITRE V.

SCHUMPETER ET WALRAS.

Walras a toujours été pour Schumpeter le grand modèle à suivre. Dès 1908, notre auteur faisait le voyage à Clarens pour voir le maître qu'il admirait et qu'il considéra toute sa vie comme le plus grand de tous les théoriciens. Aussi les études sur Walras tiennent-elles une place importante dans son œuvre.

L'INTERPRETATION SCHUMPETERIENNE DE WALRAS.

Schumpeter se débarrasse d'abord du fatras philosophico-social qui encombre souvent l'œuvre de Walras, (justice sociale, nationalisation des terres, gouvernement monétaire) et en arrive à la grande réussite : la théorie pure.

Grâce à Walras, la théorie de l'équilibre s'est constituée sous la forme d'un système de relations quantitatives entre les variables économiques qui sont conçues comme étant simultanément déterminées.

Walras « a identifié pratiquement les différents marchés à travers lesquels fonctionne son mécanisme économique et dont l'interaction constitue son organe analytique. En combinant et simplifiant autant que nous le pouvons, nous avons les deux marchés fondamentaux : celui des produits et des services productifs, et en addition la marché qui détermine le prix des capitaux, donc aussi des nouveaux revenus, et le marché des moyens de paiement ». (1)

a. — Détermination et stabilité de l'échange simple.

La détermination du système d'équations de l'équilibre n'est par réalisée, selon Walras, quand le nombre des équations égale celui des inconnues, et ceci contrairement aux accusations injustes que certains avaient portées contre lui.

Walras s'étant assuré auparavant de l'indépendance des équations, a d'autre part aperçu la possibilité qu'il n'y ait pas de solution, ou qu'il en existe plusieurs.

Peut-on mieux faire que cela, demande Schumpeter ?

« Nous nous demanderons d'abord si nous pouvons établir de façon plus rigoureuse les conditions dont l'existence de solutions, et surtout celle d'une solution unique, dépend au sein des hypothèses walrasiennes elles-mêmes. La réponse est affirmative. Une formulation plus rigoureuse a en effet été mise au point par

(1) « History of Economic Analysis » p. 1001.

le Professeur A. Wald (1)... On doit se demander aussi si le théorème de l'existence se maintient alors que, et c'est ce que nous devons faire, nous faisons de l'utilité totale et marginale une fonction de tous les biens qui entrent dans le budget d'un ménage... La réponse affirmative a été fournie par le Professeur Amoroso. (2) » (3)

En ce qui concerne le problème de la stabilité que Walras a eu le grand mérite d'avoir distingué de celui de l'existence, le maître de Lausanne voulait avant tout montrer que les sujets économiques, bien que ne résolvant évidemment aucune équation, font sur le marché la même chose que le théoricien.

Ceci ne peut évidemment se passer que sur un marché abstrait (les sujets économiques apparaissant avec des stocks initiaux de biens et de services définis d'utilité marginale sont confrontés avec des prix criés au hasard ; des opérations d'échange se déroulent à l'aide de bons jusqu'à ce que l'offre et la demande s'égalisent).

Dans un tel schéma il est clair que, si aucun autre mécanisme de réaction n'est admis, l'équilibre sera atteint.

b. — La théorie de la production.

« En fait, la théorie walrasienne de la production peut être décrite comme une tentative pour décomposer dans l'esprit de J.B. Say le problème de la production dans le problème plus général des échanges entre les biens et services. Walras était averti de la difficulté de sa tentative, et disposé à en supporter les inconvénients : d'abord il introduit dans son mécanisme un entrepreneur... qu'il réduit au rôle purement formel d'acheteur de services productifs et de vendeur de biens de consommation, sans aucune initiative ou aucun revenu propre... Ensuite (quoiqu'il soit naturellement au courant du fait que la production et son adaptation entraîne des délais) il a purement et simplement négligé ces délais. » (4)

La théorie de la production chez Walras n'est alors rien d'autre qu'une théorie de la manière selon laquelle le mécanisme de la concurrence pure répartit les services des agents naturels, de la main d'œuvre et des moyens de production. Cette théorie de la répartition est la même chose que la théorie du prix de ces services, parce que c'est le mécanisme du prix qui répartit ces services.

Les quantités de ces services sont données, mais ne sont pas toutes absorbées, car un des traits essentiels du schéma walrasien

(1) A. Wald « Ergebnisse eines mathematischen Kolloquiums » vol. 6 et 7, 1935 et 1936.
(2) Amoroso « Discussione del sistema di equazioni che definiscono l'equilibrio del consumatore » (Annali di economia 1928).
(3) « History of Economic Analysis » p. 1007.
(4) « History of Economic Analysis » p. 1011.

est qu'elles sont toutes capables d'être consommées directement par leur propriétaire. Ainsi leur quantité totale et la propension de leur propriétaire à les consommer et à acquérir d'autres biens constituent le deuxième groupe de données.

Le problème pour Walras est alors de montrer comment ces données s'engrènent avec celle du goût des consommateurs.

Dans le système walrasien, les services sont déterminés d'une part par l'appréciation de la satisfaction tirée de leur consommation directe, et d'autre part par la connaissance qu'ont les fournisseurs de services de la satisfaction qu'ils tireront de revenus en termes de numéraire qu'ils peuvent gagner ; car les prix des biens de consommation et des services sont déterminés simultanément et en relation les uns avec les autres.

Mathématiquement, cela peut être exprimé en faisant de l'offre par chacun des services qu'il possède une fonction des prix des biens de consommation et des services, et réciproquement en faisant de la demande de chaque sujet pour chacun des biens une fonction des prix des biens de consommation et des services.

La demande de numéraire de chacun dépend simplement de son équation personnelle d'équilibre, qui est analogue à l'équation d'équilibre de l'échange de plusieurs biens, avec cependant cette réserve que les offres sont des offres de services et non de biens. A partir des offres et demandes individuelles, nous pouvons obtenir les offres globales de services et la demande globale de produits sur le marché en fonction des prix des services et des produits.

« Mais le reste du schéma est faussé... par la supposition de coefficients de production technologiquement fixes et constants qui livrent immédiatement les restrictions restantes dont nous avons besoin pour la détermination des prix. » (1)

L'équilibre se réalise de même que dans le cas de l'échange de plusieurs biens, par un processus de réajustement successif.

c. — La théorie de la formation du capital.

La théorie de la formation de capital est d'une part la base de la théorie de l'intérêt et d'autre part elle repose elle-même sur la théorie du prix des biens de capital.

Dans le monde walrasien, les capitalistes demandent des nouveaux biens de capital que les firmes productrices livrent en réponse à cette demande.

Les nouveaux biens de capital peuvent ne pas suffire, suffire, ou plus que suffire à l'amortissement. Ce dernier cas correspond à l'épargne qui, exprimée en termes de numéraire, est donc l'excès de revenu net sur la consommation.

---

(1) « History of Economic Analysis » p. 1013.

Il apparaît alors que « comme dans la General Theory de Keynes, l'épargne courante est tautologiquement égale à l'investissement courant. L'épargne est ici simplement un mot qui identifie un genre spécial de demande, notamment la demande de biens de capital. » (1)

L'expression « offre d'épargne » n'a pas de sens, à moins que l'on ne comprenne des services qui seraient échangés contre des biens de capital plutôt que contre des biens de consommation. Etant une tautologie, l'analogie épargne courante = investissement courant ne peut être une condition d'équilibre.

La première condition d'équilibre est que l'épargne globale dans une période donnée soit égale, pendant cette même période, au coût des biens de capital produits et vendus.

Dans le système walrasien, les capitalistes ne demandent des biens de capital que parce qu'ils attendent un revenu net.

De là découle la deuxième condition d'équilibre : les prix doivent être proportionnels à la production nette des biens. Cela peut être exprimé en disant que « ce marché des biens de capital est vraiment un marché de flux de revenus perpétuels nets. A ce point de vue, tous les biens de capital se trouvent sur le même pied, quelle que soit leur forme physique. Afin de souligner cet aspect, Walras créa un bien idéal ou imaginaire qui représente le revenu perpétuel net.

Ce procédé... nous rend capable de doter chaque ménage d'une utilité marginale et d'une fonction de demande pour le revenu perpétuel net, et de remplacer tous les prix inconnus des biens de capital par un prix unique qui alors aidera à les déterminer, notamment le prix d'une unité de revenu perpétuel net par unité de temps. » (2)

d. — La théorie walrasienne de la monnaie.

Le système de Walras n'est pas bâti sur l'hypothèse du troc. La monnaie joue un rôle dans sa statique en s'y incorporant.

Walras a indroduit la monnaie dans son système selon deux méthodes. « Alors que dans la première édition il partait encore de l'idée de circulation nécessaire, plus tard il bâtit sa théorie monétaire sur les besoins individuels en moyens de paiement (encaisse désirée). La différence est essentielle. » (3)

« Cette idée walrasienne d'une encaisse désirée qui réapparaît dans l'analyse de Marshall et a récemment connu un regain de faveur est un des éléments les moins valables de l'édifice intellec-

(1) « History of Economic Analysis » p. 1016.
(2) « History of Economic Analysis » p. 1017.
(3) Schumpeter « Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung » vol. XIX, 1910, pp. 397-402. « Ten Great Economists » p. 78.

tuel de Walras. C'est seulement, et encore est-ce avec difficulté, dans un état stationnaire que l'on peut l'employer ; et de plus cela représente une mauvaise conception des faits. » (1) Il est impossible en effet de parler de besoins économiques pour un moyen d'échange dans le même sens où on parle du besoin de l'homme pour le pain.

Dans le système walrasien, la monnaie est un simple bien dans la liste des inventaires, rendant également un service d'approvisionnement et acquérant un prix comme tous les autres services en vertu de sa fonction d'utilité marginale. Ce prix émerge dans un marché spécial que Walras appelle le marché du capital. Le prix d'équilibre du bien dans le marché, notamment dans le marché du service d'approvisionnement de la monnaie, est déterminé par la condition que la demande des sujets pour ce service, représentée par leur encaisse désirée, soit égale à la somme totale de monnaie existante ; on doit cependant garder à l'esprit que l'encaisse désirée dépend entre autres choses de la valeur numéraire totale des transactions, et que cette dernière dépend du prix des services de monnaie, et ne peut rester constante si ces prix ou si le taux d'intérêt changent.

L'existence d'une série unique de valeurs d'équilibre n'est pas affectée par l'introduction de la monnaie.

APPRECIATION DE L'INTERPRETATION SCHUMPETERIENNE DE WALRAS

Nulle part le génie analytique de Schumpeter ne s'est pareillement manifesté dans l'étude de l'œuvre d'un auteur.

Avec un dépouillement admirable, Schumpeter nous dépeint les quatre « étages » de la théorie walrasienne.

Il critique très peu Walras, et même le défend contre les critiques d'omission et de simplification, en soulignant constamment que Walras ne veut qu'indiquer une marche à suivre, et non schématiser la réalité : « Les économistes qui viendront après moi sont libres d'insérer les unes après les autres toutes les complications qui leur plairont. Ils feront alors tout ce qui était dans leur devoir de faire. » (2)

PARALLELE DES OEUVRES DE SCHUMPETER ET WALRAS.

A la page 2 de la préface de l'édition japonnaise de la « Théorie de l'évolution économique » (3) Schumpeter déclare : « A Walras nous devons une conception du système économique

(1) « Business Cycles » p. 547.
(2) Walras « Eléments d'économie politique », édition définitive, p. 479.
(3) Voir « Essays of Schumpeter » pp. 159-160.

et un appareil théorique qui, pour la première fois dans l'histoire de notre science, embrasse effectivement la pure logique de l'interdépendance entre les quantités économiques. Mais quand à mes débuts j'ai étudié la conception walrasienne et la technique walrasienne... je découvris qu'elle n'était pas seulement statique de caractère, mais encore qu'elle n'était applicable qu'à un processus stationnaire. Ces deux choses ne doivent pas être confondues. Une théorie statique est simplement un exposé des conditions d'équilibre et de la manière dont l'équilibre tend à se rétablir après chaque trouble. Une telle théorie peut être utile pour l'examen d'une réalité quelconque, quelque déséquilibrée qu'elle soit. Quant au processus stationnaire, c'est un processus qui ne change pas réellement de sa propre initiative, mais reproduit simplement des taux constants de revenu réel à mesure qu'il s'écoule dans le temps. S'il change, il le fait sous l'influence d'événements qui lui sont extérieurs, tels que catastrophes naturelles, guerres, etc. Walras aurait admis cela. Il aurait dit (et en fait il me l'a dit la seule fois que j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui) qu'évidemment la vie économique est essentiellement passive et s'adapte simplement aux influences naturelles et sociales qui peuvent agir sur elle, de telle sorte que la théorie du processus stationnaire constitue l'essentiel de l'économie théorique, et que comme théoriciens économiques nous ne pouvons dire grand'chose des facteurs responsables du changement économique ; nous devons simplement les enregistrer. Comme les classiques, il aurait fait des exceptions pour l'accroissement de population et d'épargne, mais cela aurait simplement introduit un changement dans les données du système, et n'aurait ajouté aucun nouveau phénomène. J'ai senti très fortement que cela était faux, et qu'il y avait une source d'énergie au sein du système économique qui romprait elle-même tout équilibre qui pourrait être atteint. S'il en est ainsi, alors il doit y avoir une théorie purement économique du changement économique qui ne repose pas simplement sur des facteurs externes projetant le système économique d'un équilibre à un autre. C'est une telle théorie que j'ai essayé de construire, et je crois maintenant comme alors qu'elle contribue en quelque mesure à la compréhension des luttes et vicissitudes du monde capitaliste, et explique un nombre de phénomènes, en particulier le cycle économique, d'un façon plus satisfaisante qu'il n'est possible de les expliquer au moyen, soit de l'appareil walrasien, soit de l'appareil de Marshall. »

Le concept de l'équilibre a fourni à Schumpeter sa base de départ. De cet équilibre, Schumpeter conserve dans son circuit l'idée quesnaysienne d'un système de flux de biens dirigé contre un flux de monnaie. Schumpeter retient également le concept irréel de l'entrepreneur ne faisant ni bénéfice ni perte, et le transpose dans son circuit sous la forme de l'exploitant.

Mais là se limitent les principales similitudes entre le circuit et la statique walrasienne. Le capital, l'intérêt, les fonctions

monétaires autres que celle de circulation sont des catégories de la statique walrasienne que nous ne retrouvons pas dans le circuit.

Schumpeter a fondé sa dynamique, non pas sur la statique de Walras, mais sur une statique spéciale. Nous avons vu précédemment (1) l'erreur fondamentale qui en a résulté pour sa théorie.

CONCLUSION.

La théorie du développement est une synthèse des œuvres de Böhm-Bawerk, Walras, Veblen, Bergson.

La théorie de Böhm-Bawerk sur les Produktionswege est le point de départ de Schumpeter. Tout ce processus de la perfection du capital par le chemin du détour de production (c'est-à-dire d'une innovation technique) d'un système prenant plus de temps est à la base de la conception schumpeterienne du développement.

Si l'on y ajoute l'entrepreneur de Walras ne faisant ni bénéfice ni perte, simple combinateur, nous avons alors la première esquisse de la pensée de Schumpeter.

Et enfin si l'on combine à cela le dualisme de Veblen (les techniciens et les financiers), et l'évolution créatrice de Bergson, nous trouvons les traits principaux de la théorie schumpeterienne du développement.

(1) Voir 2e partie chap. X, Statique et Dynamique chez Schumpeter, paragraphe F : La conception basale erronée.

CHAPITRE VI.

SCHUMPETER ET SON PRINCIPAL CONTEMPORAIN. SCHUMPETER ET KEYNES.

Schumpeter et Keynes sont parmi les plus grands économistes de la première moitié du XXe siècle. Ils ont tous les deux étudié le fonctionnement et le destin du capitalisme.

Un parallèle entre les deux auteurs est donc intéressant, et cette étude est d'autant plus nécessaire qu'ils n'entretinrent aucun rapport.

A. — LEURS VIES DIFFERENTES. (1)

L'opposition entre ces deux auteurs commence avec leurs vies, qui furent essentiellement dissemblables.

La vie fut douce à Keynes. Il fit un mariage heureux et brillant, sa vie matérielle fut prospère ; son passage à la National Mutual and Life Insurance Company lui apporta la bonne fortune commerciale. Il joua un rôle politique et fut écouté. Des succès immédiats suivirent chacune de ses publications, et surtout peut-être il fut encouragé par un milieu national favorable.

La vie de Schumpeter, nous le savons, est entièrement différente. Il rencontra la malchance conjugale, politique, commerciale. Une guerre suivit chacune de ses publications majeures et en restreignit la propagation. Il fut un émigré, et dut s'adapter au milieu (l'Amérique) qui l'accueillit.

B. — LEURS ASCENDANCES ECONOMIQUES DIFFERENTES.

Keynes est proche de la pensée économique anglaise. Son œuvre s'inspire directement de celle de Malthus ; c'est à ce titre que Dupriez peut parler de la filiation pessimiste de Keynes. « La parenté avec Malthus se remarque en maints points, spécialement dans l'insistance sur les lois de l'accumulation du capital qui procède malgré le frein que devraient constituer des conditions défavorables sur le marché des capitaux. L'inertie de l'accumulation devant les influences du marché joue un rôle primordial dans la détermination du volume de l'emploi. » (2)

---

(1) Plus peut-être encore que leur vie, leur caractère était différent. Keynes, au contraire de Schumpeter qui était prêt à encourager même ses adversaires, pourvu qu'ils fussent doués, ne connaissait que ses admirateurs. (Très révélateur de cet état d'esprit est son livre consacré à la conférence de Versailles).

(2) Dupriez « Des mouvements économiques généraux » T. 1, p. 138.

Mais Keynes est aussi fils de l'utilitarisme anglais . J.S. Mill est son prédécesseur, qui avait demandé l'intervention de l'Etat dans la répartition des richesses. Keynes va plus loin : la distribution des revenus, la demande effective, doivent être réglées par l'Etat; ce dernier ne doit pas seulement légiférer, mais exécuter.

Fils de la pensée économique anglaise, Keynes est venu au monde à travers l'école de Cambridge, forte en théorie formelle, mais faible dans les aspects sociologiques et historiques de la vie économique. L'œuvre de Keynes porte cette empreinte.

Schumpeter, nous le savons, est un élève dissident de l'école de Vienne et de l'école historique, disciple spirituel de Walras, mais fortement influencé par l'œuvre de Marx.

Schumpeter est issu du continent, Keynes de l'Angleterre. Ces deux auteurs cependant se retrouvent sur certains points par l'intermédiaire d'un auteur continental proche de l'école anglaise, et qui a fortement influencé Schumpeter : Marx.

Schumpeter, Keynes, Marx, seront par exemple d'accord sur un point : l'idée d'une limite à l'usage du capital. Ce concept accepté par Marx et Keynes se trouve également chez Schumpeter, mais à l'état diffus, implicité. Schumpeter suppose qu'avec une population donnée, des goûts donnés, un état de connaissance donné, il y aurait une seule production maximum possible avec un seul stock de capital utilisable possible.

C. — POSITION DE SCHUMPETER VIS-A-VIS DE KEYNES : L'HOSTILITE.

Schumpeter reproche à Keynes son utilitarisme. « Il prétend l'adresser (la Théorie générale) en premier lieu à ses collègues économistes, et semble demander, une discussion purement théorique. Mais il n'est pas facile d'accepter cette invitation, parce que partout il plaide en faveur d'une politique déterminée... En ce sens comme dans d'autres, c'est une nouveau Ricardo. » (1)

Schumpeter s'élève également contre la méthode keynesienne qui élude les problèmes « par des définitions artificielles qui, avec des hypothèses hautement spécialisées, produisent des tautologies paradoxales et... des cas spéciaux qui dans l'esprit de l'auteur sont chargés d'une généralité traîtresse. » (2)

Schumpeter reproche à Keynes d'être également partial vis-à-vis de Marx, qu'il range aux côtés de Silvio Gesell, de Pigou, « qui ne peut être compté parmi les classiques selon aucun critère si ce n'est celui d'une réalisation remarquable ».

Tout ceci est grave, mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est que selon Schumpeter la théorie de Keynes est fausse. Cette

(1) Review of Keynes' General Theory (Essays of Schumpeter p. 153).
(2) Essays of Schumpeter, p. 154.

théorie repose sur une opposition de produit net attendu et du profit net attendu. Mais Keynes ne relie pas ces prévisions aux situations cycliques qui leur donnent naissance, et par là il en fait des variables indépendantes et les derniers déterminants de l'action économique.

« Une telle analyse peut produire tout au plus des résultats purement formels... Une prévision acquiert une valeur d'expérience si elle nous fait comprendre pourquoi l'on prévoit, et ce que l'on prévoit. » (1)

Keynes parle d'agrégats d'offres et de demandes, et leur attribue un point d'intersection unique. « Il y a aussi peu de justification pour cette extension de la « croix de Marshall » que pour son application au cas de la monnaie, qui est restée un péché d'habitude du groupe de Cambridge jusqu'aujourd'hui. » (2) Keynes rattache ces deux variables non à l'output, mais à l'emploi de la main d'œuvre. Il « prend autant de soin pour signaler que le nombre d'ouvriers employés n'est pas proportionnel à l'output que Ricardo en a pris pour signaler que la valeur ne peut pas être proportionnelle à la main d'œuvre ». (3)

Keynes suppose que la main d'œuvre est un indice convenable de l'output résultant. Mais ce raisonnement implique l'hypothèse que toutes les fonctions productives restent inchangées, ou plus exactement il omet la particularité institutionnelle du capitalisme, et ensuite il essaie de développer une théorie institutionnelle du capitalisme. Comme le dit D.M. Wright, un tel procédé est presque l'équivalent de celui-ci: considérer tous les hommes comme des eunuques, et ensuite développer une théorie générale de l'incapacité des hommes à procréer. Ceci a une importance significative, parce que l'on en déduit l'impossibilité d'essayer d'attribuer à Keynes une théorie du cycle.

Schumpeter s'élève également contre la thèse centrale de Keynes, qu'un état de sous-emploi peut exister dans un état d'équilibre stable, et que l'épargne en est responsable. Ceci, Keynes le déduit de deux hypothèses :

1. - Le concept de propension à la consommation : quand le revenu total est augmenté, la consommation totale augmente, mais pas autant que le revenu ;

« La question de fait mise à part, les statistiques des ventes à tempérament et d'autres formes de crédit suggèrent la possibilité d'un doute : une telle propension n'est à nouveau rien de plus qu'un deus ex machina, sans valeur si nous ne comprenons pas le mécanisme des situations changeantes dans lesquelles les dépenses des consommations augmentent et se contractent alternativement, et superflu si nous le comprenons. » (4)

(1) Essays of Schumpeter, p. 154 (Note 3).
(2) Essays of Schumpeter, p. 155.
(3) Essays of Schumpeter, p. 155.
(4) Essays of Schumpeter, p. 155.

2. - Keynes introduit une nouvelle hypothèse, celle de l'incitation à l'investissement qui échoue.

Keynes trouve ainsi un déficit qui a tendance à s'élargir à mesure que la communauté devient plus riche. Il ne tient pas compte du moteur le plus puissant de l'investissement : le financement des changements de production.

Le processus de production qu'il décrit est ainsi très éloigné du réel, et par suite de cela la conséquence (la baisse de l'incitation à investir qui produit le sous-emploi) n'a « pas une plus grande importance pratique qu'une preuve que les automobiles ne peuvent marcher sans combustible ». (1)

Mais même dans son monde Keynes se trompe ; il oublie que la propension à la consommation et l'incitation à investir ne sont pas indépendantes. « Si une telle affirmation paraît réaliste, cela est entièrement dû à l'expérience récente, et aurait été aussi le cas après disons 1720, 1825, ou 1873. Aucun soutien ne peut être dérivé de cela pour la théorie en question, puisqu'elle repose uniquement sur l'observation du mécanisme de surface d'une profonde dépression déjà en progrès. » (2)

Schumpeter se trouve cependant en accord avec Keynes sur un point : c'est celui de la théorie keynesienne de la monnaie. Il est vrai que cette dernière est pour autant que je sache la première à suivre la théorie schumpeterienne.

Schumpeter ne reviendra pas sur sa position dans son article nécrologique. La critique sera toujours aussi dure : la seule différence est qu'elle ne sera plus personnelle, mais empruntée à Frisch, Leontieff, Lange.

D. — POSITION DE KEYNES VIS-A-VIS DE SCHUMPETER : L'INDIFFERENCE.

L'étude de la position de Keynes vis-à-vis de Schumpeter sera beaucoup plus courte. L'œuvre de Schumpeter fut indifférente à celle de Keynes. On trouve chez Keynes simplement trois courtes références dans le « Treatise on Money » :

« L'explication du Professeur Schumpeter des mouvements majeurs peut être acceptée sans réserve. » (3)

« Il est seulement nécessaire d'ajouter à ceci que l'allure à laquelle les entrepreneurs innovants seront capables de mettre en œuvre leur projet à un coût d'intérêt qui ne les détourne point, dépendra du degré de complaisance des responsables du système bancaire. » (4)

« Je me sens en grande sympathie avec la théorie schumpeterienne de l'innovation. » (5)

(1) Essays of Schumpeter, p. 156.
(2) Essays of Schumpeter, p. 156 (Note).
(3) Keynes « Treatise on Money » p. 95.
(4) Keynes « Treatise on Money » p. 96.
(5) Keynes « Treatise on Money » p. 100.

E. — DIFFERENCES ENTRE LES DEUX AUTEURS.

Si nous comparons les deux théories, nous trouvons des différences fondamentales entre leurs auteurs, différences qui apparaissent dans leur attitude vis-à-vis de l'épargne nette.

Chez Schumpeter, les références à ce facteur sont très rares. La théorie schumpeterienne se résume à ceci : dans le circuit toute épargne existante vise seulement à remplacer le capital. Ce circuit est troublé par l'entrepreneur aidé du banquier et l'épargne forcée intervient. Le boom passé, l'économie retombe dans un équilibre stationnaire de plein emploi. Mais chez Keynes « il y a un concept non-statique qui joue un rôle central dans la théorie générale... L'épargne positive qui joue un grand rôle dans la « General Theory »... est essentiellement un concept dynamique... Cela doit occasionner, même si aucune des autres variables déterminantes du système ne change, des changements continuels dans la valeur de beaucoup de variables dépendantes. » (1)

Chez Keynes, la propension moyenne à consommer n'étant jamais égale à 100 %, l'entrepreneur n'a pas besoin de prélever par l'épargne forcée des facteurs productifs destinés à d'autres usages. L'entrepreneur keynesien n'a pas besoin de banquier.

Une différence essentielle entre Schumpeter et Keynes réside dans leur attitude vis-à-vis de l'investissement net.

Pour Keynes, il est nécessaire que cet investissement soit très important pour qu'il y ait plein emploi.

Pour Schumpeter, cette condition n'est pas requise.

Les deux auteurs diffèrent également dans la politique qui doit selon eux être suivie dans la dépression.

L'Etat, pour Keynes, doit la contrebalancer par des moyens fiscaux.

Schumpeter lui, est opposé à cette politique de dette. Cependant, Haberler rapporte qu'en 1932 il aurait proposé un gigantesque programme de dépense de 9 billions.

Il est par contre exagéré d'opposer catégoriquement, comme le fait D.M. Wright (2), l'entrepreneur de Keynes et celui de Schumpeter. Le premier ne serait pour cet auteur qu'un manager, qu'un directeur d'un trust rationalisé, le deuxième serait l'agent novateur d'un capitalisme dynamique.

Cette vue soulève des réserves. Keynes a beaucoup insisté sur l'irrationalité des décisions d'entrepreneur, et sur l'importance de leur penchant à l'action et à affronter le risque. (3)

---

(1) Harrod « Towards a dynamic Economics » pp. 10-11.
(2) D.M. Wright (American Economic Review, juin 1945).
(3) Keynes « General Theory » chap. XII.

F. — LES DEUX THEORIES SONT COMPLEMENTAIRES.

Loin d'être essentiellement antithétiques, les théories de Keynes et de Schumpeter peuvent se compléter, et chacune comble dans certaines conditions les vides de l'autre.

Deux exemples vont être discutés ici :

1. - la théorie de l'emploi ;
2. - la théorie de l'intérêt.

1. — La théorie de l'emploi.

Schumpeter, nous l'avons vu, reconnaît un cycle d'emploi, mais n'explique pas le chômage existant. Keynes au contraire s'occupe peu du cycle (1) et veut construire une théorie au moyen de laquelle on puisse expliquer un état de chômage, le volume du chômage pouvant être expliqué, déduit Keynes, au moyen de quatre variables déterminantes : l'offre de monnaie, la préférence à la liquidité, l'efficience marginale du capital, la propension marginale à la consommation.

Une méthode de synthèse des théories de Schumpeter et Keynes est claire. Les fonctions variables de production chez Schumpeter sont la cause de l'investissement spontané, et on utilise la technique keynesienne comme méthode d'explication. Un tel procédé a été appliqué par Bennion. (2)

Cette méthode n'est valable qu'avec une condition évidente : que le progrès économique ne soit pas encore mort. Si cette hypothèse tombe, les deux théories schumpeterienne et keynesienne sont inconciliables.

Bennion nous donne un exemple de l'application de la fonction de production variable avec deux des quatre déterminants keynesiens, la fonction de production et la courbe de l'efficience marginale de la production. On percevra le rôle de l'innovation (fonction de production variable) comme premier facteur derrière les mouvements de l'efficience marginale du capital.

Les facteurs qui encouragent une hausse de l'investissement font passer la courbe de l'efficience marginale vers la droite ; en état d'équilibre, cette courbe va encore davantage vers la droite, stimulée par l'innovation. Avec une fonction de production stable, nous avons un multiplicateur donné à appliquer à ces accroissements. Ainsi la consommation elle aussi a des accroissements de plus en plus grands, qui doivent être ajoutés aux accroissements de l'investissement afin d'obtenir le revenu monétaire.

Selon l'explication de Keynes, le mouvement descendant commence par un effondrement de la courbe de l'efficience

(1) Il suppose la fonction de production invariable.
(2) C.G. Bennion « Unemployment in the Theories of Schumpeter and Keynes » (American Economic Review, juin 143, pp. 336-347).

marginale du capital ; les accroissements de l'investissement deviennent de plus en plus petits. Ainsi, appliquant notre multiplicateur constant à ces accroissements d'investissement, les accroissements de la consommation deviennent de plus en plus petits.

2. — La théorie de l'intérêt.

La théorie keynesienne pourrait utilement compléter la théorie schumpeterienne de l'intérêt.

La demande d'emprunt chez Schumpeter dépend de l'entrepreneur, mais il n'étudie que très superficiellement la fourniture de fonds, et son marché monétaire n'est pas relié au système économique général.

Avec Keynes par contre, le taux d'intérêt dépend à la fois non seulement de facteurs monétaires, mais aussi de l'épargne et de la profitabilité de l'investissement. On voit dans quel sens la théorie de Schumpeter peut être complétée.

CONCLUSION

On ne peut que regretter avec Sweezy que la science économique n'ait pas été enrichie d'une correspondance Schumpeter-Keynes, semblable à celle entre Malthus et Say. Il est vrai que cette correspondance ne serait sans doute pas allée très loin : Keynes aurait écrit à Schumpeter des « essays in persuasion », et Schumpeter aurait été trop poli pour répondre de la même manière.

L'antagonisme des deux auteurs ne peut se trouver dans leurs œuvres, qui sont avant tout différentes par leur but et leur généralité. Chez Schumpeter, on trouve une compréhension générale des aspects techniques, de la vie et du processus économique considéré comme un tout.

Par contre, Keynes a mieux saisi la technique bancaire et boursière, mais non la technique tout court. Parmi toutes les œuvres majeures de l'économie politique, il n'en existe pas une qui soit aussi dépourvue de vues sur l'industrialisme, la technique et les profits de la rationalisation, etc..., que la « General Theory ».

SIXIEME PARTIE

La méthode schumpeterienne.

Schumpeter vint à une époque où la guerre méthodologique battait son plein.

Dès ses débuts, il occupa une position de conciliateur ; pour lui, les discussions méthodologiques sont stériles et doivent apparaître à postériori : « ce n'est pas le premier chapitre d'un système mais le dernier qui doit s'occuper de la méthodologie ».

Il n'existe pas de méthode unique. Pourtant, si Schumpeter a fait preuve d'une grande tolérance, certaines méthodes doivent selon lui être éliminées : les méthodes biologiques, sociologiques, psychologiques, ne sont pas heureuses.

Marshall a introduit dans l'analyse économique l'analogie biologique, parce qu'il voulait insérer l'évolution dans notre discipline, et que le système d'équilibre mécanique donne un état de repos. Mais Marshall n'a pas poussé très loin cette méthode ; il indique seulement que l'économie est une « science de la vie ». « Il est certain que les relations de la biologie avec notre domaine sont nombreuses ; elle fournit par exemple l'approfondissement de l'essence de l'action économique et des motivations humaines, une chose que, ainsi que nous l'avons dit, nous ne parvenons pas à faire. Et ainsi ses résultats ne se trouveront pas loin des nôtres dans l'image du monde scientifique. Mais à cause de cela (et cela n'est pas suffisamment clair, non seulement pour le profane, mais pour l'homme de métier), notre discipline peut se trouver très loin de la biologie du point de vue scientifique, et ne peut ni recevoir ni donner d'impulsions. » (1)

La même chose doit être dite des relations de l'économie avec la sociologie. « La circonstance que dans ce domaine voisin des méthodes différentes des nôtres sont appliquées a comme conséquence que les résultats, comme l'arsenal des notions, ne permettent aucune application directe à notre domaine. » (2)

Du point de vue méthodologique, les deux domaines n'ont rien de commun.

La méthode psychologique ne convient pas davantage : « certes les sciences jeunes peuvent beaucoup apprendre de leurs aînées. Nous ne croyons cependant pas que la psychologie joue un rôle pour nous. Quelle méthode ou quel résultat lui emprunterions-nous ?... L'introspection ne nous offre rien, si nous voulons en faire usage... Il n'existe entre économie et psychologie ni

(1) Wesen... p. 538.
(2) Wesen... p. 539.

relation méthodologique, ni relation matérielle d'un genre tel que nous devrions faire des emprunts à la psychologie. » (1)

Schumpeter manifeste par contre un grand penchant pour les mathématiques, et ceci dès le début de sa carrière. Il fut l'élève à Vienne de Inama Sternegg, statisticien-économiste de valeur, et directeur de l'office statistique autrichien, participa au séminaire de celui-ci, et écrivit trois études sur la méthode des standards de population, sur la méthode des index, sur les prix internationaux.

Le premier article de Schumpeter fut une défense de la méthode mathématique en économie. Cette position de notre auteur est remarquable, car à Vienne on manifestait à cette époque très peu d'intérêt pour les mathématiques. Schumpeter fut sans doute influencé par Walras, et par sa position de conciliateur dans la querelle des méthodes.

Dès ce premier article, Schumpeter établit le programme des études qu'il complète dans « Wesen... ». Les relations quantitatives peuvent se passer des données numériques, mais l'idéal est que le calcul quantitatif soit basé sur les données fournies par la recherche statistique. Si l'on compare cette position de Schumpeter avec celle de Leontieff : « l'économétrie est un type spécial d'analyse économique dans lequel l'approche théorique générale souvent formulée en termes explicitement mathématiques est combinée fréquemment, à travers le moyen de la statistique, avec des mesures empiriques de phénomènes économiques », (2) ce rôle de précurseur de Schumpeter apparaît encore plus nettement.

L'économétrie s'attache donc à la réalité, particulièrement aux faits mesurables, et ne le fait pas à l'aveuglette, mais guidée par un schéma théorique général. Une telle méthode (et c'est sans doute une des raisons du penchant méthodologique de Schumpeter) permettait de sortir du dilemne de l'époque : induction/déduction.

Beaucoup de faits économiques sont quantitatifs : « l'économétrie n'est rien d'autre que la reconnaissance de ce fait plutôt important, et la tentative d'en tirer les conséquences. » (3)

Schumpeter fit un grand effort pour assimiler les mathématiques et devint un des fondateurs de la Société d'Econométrie.

Cet enthousiasme de Schumpeter contraste étrangement avec le peu d'usage qu'il fit de la méthode mathématique. (4) Si dans

---

(1) Wesen... pp. 543-544.
(2) Econometrics (A survey of contemporary Economics, p. 388).
(3) Schumpeter « The common sense of Econometrics » p. 6.
(4) Ceci ne saurait être infirmé par son livre « Rudimentary Mathematics for Economists and Statisticians » (1946) écrit en collaboration avec Crum. Il ne s'agit que d'une deuxième édition d'un livre paru en 1938 et dû uniquement à Crum. La tâche de Schumpeter a été purement de revision. Cet ouvrage rudimentaire occupe une position intermédiaire entre celui d'Allen (« Mathematical Analysis for Economists ») et les ouvrages français de Marchal et d'Aftalion sur l'économie statistique.

« Wesen... » nous nous trouvons devant une légère application de la méthode mathématique, Schumpeter renonçant à la notion de cause pour celle de fonction, et faisant quelques rares appels au calcul infinitésimal, cela fut bien tout : dans la « Théorie de l'évolution économique » la méthode mathématique ne fut nullement appliquée. Les « Business Cycles », de par leur but et leur solide base statistique se prêtaient bien à une telle approche méthodologique ; mais « on trouve dans les Business Cycles une attitude mentale envers le travail économétrique qui n'est pas seulement plutôt critique, mais qui lui est même étrangère jusqu'à un certain point. » (1)

Dans les « Business Cycles », Schumpeter ne s'éloigne en effet pas de la simple description statistique des faits. Dans le chapitre X de cet ouvrage (prix et quantités de biens individuels), Schumpeter aurait pu appliquer avec fruit la méthode économétrique.

D'autre part, ainsi que le montre Tinbergen, pour les économètres les fluctuations cycliques sont la résultante de deux éléments : un mécanisme endogène et des chocs exogènes. Les économètres se préoccupent avant tout du mécanisme endogène parce que celui-ci est susceptible d'être modifié et influencé par le sujet économique. Schumpeter s'occupe avant tout des chocs exogènes et minimise le mécanisme. Il repousse les cycles particuliers tels que ceux de Kalecki, Tinbergen et Frisch.

CONCLUSION.

Une façon très importante de considérer une série de variables pour une région et une période données est l'idée qui a son origine dans le tableau de Quesnay, sa perfection statique pure dans le système de Walras, et qui consiste à relier les variables par un système de relations simultanées.

Cette forme d'analyse a été mise en contact avec l'analyse économétrique par Tinbergen dans son « Statistical Testing of Business Cycles Theories ». On peut regretter que Schumpeter n'ait pas laissé son nom à ce premier stade de l'analyse économétrique, lui qui appartenait à cette ligne de pensée.

Le dernier article de revue de Schumpeter fut un plaidoyer en faveur de la méthode historique. Ce n'était pas le fruit d'une évolution de notre auteur : Schumpeter s'est toujours intéressé à l'histoire. La première application de cette méthode, Schumpeter la fit dans ses études sur l'impérialisme et les classes sociales. Plus tard, avec les « Business Cycles », il déploya une immense culture historique. De même qu'il avait été l'un des fondateurs de la Société d'Econométrie, Schumpeter fut avec les professeurs

(1) Tinbergen « Schumpeter and quantitative Research in Economics dans Schumpeter Social Scientist, p. 59.

Cole et Gras le créateur du « Research Center in Entrepreneurial History ».

« La vie économique est un processus unique qui se déroule dans le temps historique et dans un environnement troublé. Pour cette raison et pour beaucoup d'autres, il y a un motif d'étude historique ou institutionnelle dans presque toutes les parties de l'économie. » (1)

Cette conception, Schumpeter va l'appliquer dans son étude des fluctuations économiques. « Puisque ce que nous essayons de comprendre est le changement économique dans le temps historique, il y a peu d'exagération à dire que le but ultime est simplement une histoire raisonnée (clarifiée conceptuellement) non pas seulement des crises ou des cycles ou vagues, mais du processus économique dans tous ses aspects, processus pour lequel la théorie fournit simplement quelques outils et schémas, et les statistiques une simple partie du matériel. » (2) Dans cette analyse du processus économique ou développement économique, on devra selon Schumpeter tenir compte du fait que les effets néfastes des fluctuations ne sont pas un phénomène essentiel, mais sont causés par des circonstances adventices qui ne jouent pas moins pour cela un rôle qui peut décider du sort du capitalisme. (3)

Mais la recherche historique est aussi utile pour élucider le processus cyclique. Il est nécessaire d'étudier, au moyen des concepts d'impulsion et de propagation, les relations entre ces deux autres indispensables : l'analyse historique et le modèle dynamique. « Il ne serait pas tout-à-fait correct de dire que l'analyse historique donne des informations en ce qui concerne les impulsions et les modèles dynamiques, en ce qui concerne les mécanismes selon lesquels les impulsions sont en progrès à travers le système... Très grossièrement ceci peut être ainsi, et je serais satisfait si on acceptait la thèse que le rôle du modèle économétrique (qui comprend l'élément statistique) est de rendre effectifs les résultats de l'analyse historique et de rendre l'indispensable service de décrire les mécanismes d'agrégation. Mais le modèle économétrique fait davantage : il rend claires des situations qui à leur tour expliquent des impulsions ; l'inverse est d'ailleurs tout aussi vrai. » (4)

Une information historique détaillée est nécessaire pour une telle méthode : séries statistiques très anciennes, monographies, etc ...

---

(1) « The historical Approach to the Analysis of Business Cycles » Universities-national Bureau conference on Business Cycle research, nov. 1949, (Essays of Schumpeter) p. 308.
(2) Business Cycles, p. 220.
(3) « The historical Approach to the Analysis of Business Cycles » (Essays of Schumpeter) p. 309.
(4) « The historical Approach to the Analysis of Business Cycles » p. 313.

Cet appel constant de Schumpeter à la méthode historique a donné une certaine coloration à son œuvre, qui n'est ainsi pas éloignée de celles d'historiens.

Nous avons déjà vu les similitudes existant entre l'œuvre de Schumpeter et la pensée de H. Berr, entre les concepts de « creative response » et « adaptive response » de Schumpeter et ceux de défi/riposte de Toynbee.

Le grand mérite de Schumpeter est ici d'avoir su concilier la théorie et l'histoire alors que « lès écoles non-marxistes sacrifient la théorie à l'histoire, les marxistes l'histoire à la théorie. » (1)

Schumpeter a pu réaliser cette combinaison grâce à son rejet d'un absolutisme méthodologique ; à l'encontre de la plupart des auteurs, il fit un effort constant pour utiliser plusieurs méthodes à la fois : théorique, historique, statistique.

L'antagonisme existant souvent entre historiens et théoriciens vient avant tout de ce que les deux méthodes nécessitent des dons et des tournures d'esprit différents ; « mais à moins que l'on choisisse de caractériser toute réflexion comme une théorie essentiellement anti-descriptive, et toute observation comme une description essentiellement anti-théorique, on devra admettre que les deux méthodes convergent souvent, et deviennent indistinguables. » (2)

L'histoire de même est basée sur l'information statistique. Schumpeter a su concilier statistique et théorie, sans tomber dans les excès de l'école purement inductive. Cette tolérance méthodologique, cette combinaison des différentes techniques, sont très originales.

Si Schumpeter n'est pas parvenu à des résultats définitifs, les jeunes générations d'économistes devront considérer son œuvre comme une base de départ, et sa large méthodologie comme le seul moyen d'échapper à l'asphyxie de notre science.

(1) Usher « Historical Implications of the Theory of economic Development » (Schumpeter Social Scientist) p. 125.
(2) G. Schmoller « Jahrbuch für Gesetzgebung , Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich » 1926, p. 375.

CONCLUSION.

Au nom des grands économistes s'attache généralement une théorie : à Ricardo correspond la théorie de la rente, à Böhm-Bawerk celle de la valeur marginale, à Walras celle de l'équilibre statique, à Keynes celle du rôle de l'épargne.

Une telle liaison ne peut être faite avec Marx et Schumpeter. Ces deux auteurs ont su construire et nous expliquer un système économique. Schumpeter « a su, face à la critique marxiste, réduire à l'essentiel l'explication et la justification du capitalisme ; plus tard, se croyant assez fort pour s'emparer du message de Marx, homme de vision, sans rien abandonner de sa théorie économique personnelle, proposer son interprétation sociologique de l'agonie inéluctable, mais non sans gloire, du régime qui conserve ses préférences ». (1)

Schumpeter a su et pu construire une théorie générale du système capitaliste. Il a dépassé le stade important mais limité de la dynamique du système capitaliste. Il a su voir que le capitalisme, par le jeu de son mécanisme interne, modifie certaines de ses données, qui à leur tour, par leur transformation même, contribuent à faire surgir un nouveau système. Schumpeter nous a ainsi donné une théorie complète renfermant une dynamique du système et une dynamique des systèmes.

Une appréciation juste de la portée d'une telle œuvre demande un recul plus grand que le nôtre ; dès à présent cependant il apparaît que la réalisation schumpeterienne est entachée et d'un échec et d'un défaut :

Schumpeter n'a d'abord pas réussi à construire une synthèse entre d'une part la statique de l'équilibre et ses notions toujours valables, et d'autre part l'étude du développement des grandeurs agrégées, des structures et des institutions. Sur le plan économique, Schumpeter a échoué parce qu'il était, en dépit de ses protestations, trop lié à Böhm-Bawerk, et parce que son penchant vers les mathématiques le plaçait en antinomie vis-à-vis des processus

(1) J. Weiller : « Schumpeter et la Sociologie » (Cahiers Internationaux de Sociologie, vol. XI, 1951, p. 115).

ouverts aux modifications continuelles de structure. On retrouve ici l'opposition fondamentale entre la logique (mathématique) et l'Histoire. (1)

La théorie Schumpeterienne appartient au groupe que le professeur Akerman appelle « Théorie atomistique ». L'analyse repose sur le postulat que la macro-économie peut être atteinte par l'addition des plans et concepts micro-économiques. Or, ainsi que l'a montré le professeur Akerman (2) il est impossible de faire une somme de micro-plan pour arriver à un macro-plan. La macro-économie chez Schumpeter n'est qu'une généralisation de l'économie d'entreprise. L'aspect structurel est par là négligé : « l'aspect structurel ne se laisse pas atteler, comme un wagon, à la remorque de la théorie atomistique de l'équilibre » (3).

Schumpeter a persévéré dans l'erreur classique selon laquelle on peut ajouter la réalité à une théorie logique où les acteurs sont de simples concepts. On ne peut, enfin, isoler les phénomènes politiques et sociaux, puis les superposer ensuite. La réalité est un tout.

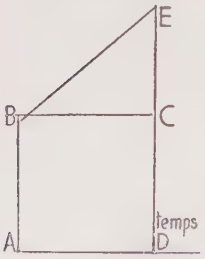
C'est à ce titre que l'œuvre de Joseph Schumpeter peut être très utilement corrigée et continuée par celle de Dahmen.

D'autre part son dessein de traiter le processus capitaliste en son entier, sa grande richesse d'idées, sa connaissance de tous les aspects d'une question, la complexité de son esprit, expliquent un certain manque de netteté de ses écrits, notamment dans ses « Business Cycles ». De nombreuses parties de son système ne sont pas vérifiables quantitativement. Mais toutes ces critiques sont estompées par la grandeur de la réalisation.

Schumpeter, nous le savons maintenant, est le seul à avoir analysé le système capitaliste en son entier, et à avoir à cette fin réalisé une remarquable intégration des matériaux d'analyse.

---

(1) « Le carré ABCD représente les activités stationnaires, le triangle ECE, les activités progressives. Ceci est un essai de synthèse entre la



statique et la dynamique. Mais cette synthèse est fausse. **Toute** la Société se transforme, toute la structure se modifie et toutes les dépendances et leurs relations entre elles changent. Schumpeter croit que les innovations et les entrepreneurs sont localisés dans le triangle BCE. Donc on peut **superposer** l'évolution sur l'Oxwirtschaft», le capitalisme sur le féodalisme, la dynamique sur la statique. Les études de Hicks, Harrod, etc., montrent la même méprise mais cela est moins étonnant vu leur provenance à fond classique (Marshallien). Chez Schumpeter, le grand maître de la théorie de l'Entwicklung, c'est plus tragique, c'est la victoire de la forme, de la logique sur la pensée. » (Prof. J. Akerman dans une correspondance personnelle.)

(2) Akerman : « Ekonomisk Teori » t. I, pp. 248-249 et « Ekonomisk Teori» t. II, p. 598; la même pensée a été soutenue par von Neumann et Oskar Morgenstern : « Theory of Games and Economic Behavior » et par J. Arrow, « Social Choice and Individual Values ».

(3) Revue Economique, novembre 1954, p. 884.

Il a su concilier les trois différentes méthodes : théorique, historique, statistique. Cette méthode composite, Schumpeter l'a appliquée à la science économique en son entier. Celle-ci avait été analysée en ses parties par les autres auteurs : théories de la firme, du sujet économique agissant, du crédit, du profit, de l'intérêt, des fluctuations économiques. Schumpeter a su construire un système complet. Il a alors dépassé l'économie et atteint l'économie sociologique.

Ce terrain, déjà partiellement défriché par Pareto, Schumpeter l'a rendu fertile. Il a dépeint les effets-réactions d'un acte économique sur l'environnement social. (1)

Schumpeter, comme Walras, fut seul. Il eut beaucoup d'élèves mais pas de disciples. Il construisit ainsi son œuvre sans l'aide intellectuelle considérable que ces derniers apportent à un maître.

Il ne fut pas le fondateur d'une école parce qu'il n'était pas un doctrinaire. Son système était trop complexe pour être un point de ralliement, pas assez définitif pour être un point de départ. Ceci, Schumpeter lui-même le recherchait : « Je n'ai jamais voulu dire quelque chose de définitif ; si j'ai une fonction, c'est celle d'ouvrir les portes et non de les fermer. » Sa conception de l'économie comme science et non comme philosophie le poussait à cette position.

Il est hors de doute que Schumpeter a sa place parmi les grands esprits qui ont illustré la science économique.

La marche de la civilisation est jalonnée, non seulement par les événements, mais aussi par les grandes œuvres. Avec Schumpeter, nous sommes en présence d'un point de civilisation important.

Dire que son œuvre est impérissable n'est que trivialité. Mais notre science est maintenant imprégnée de son accent et quelle que soit l'évolution future, son message ne cessera jamais plus d'être entendu.

(1) Sur ce point, voir Loewe « Economics and Sociology » pp. 83 et ss.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous tenons à exprimer ici nos remerciements pour l'aide que nous ont apportée les bibliothèques des Universités de Gand, Bruxelles, Oslo, ainsi que la Bibliothèque Royale Belge.

1. — Référence des auteurs cités et étudiés dans le texte.

AKERMAN J. : Ekonomiskit Skeende och Politiska Vorandringar (Lund 1946) ;

Innovationer och Kumulativa Förlopp (Särtrick ur Ekonomisk Tidskrift 1952) ;

Economic Progress and Economic Crises (Lund 1932) ;

L'aspect structurel (Revue Economique novembre 1954) ;

Cycle et structure (Revue Economique janvier 1952).

ALTMANN : Zur deutschen Geldlehre des XIX Jahrhunderts (Festgabe für Schmoller).

AMOROSO : Discussione del Sistema di Equazioni che definiscono l'Equilibrio del Consumatore (Annali di Economia 1928).

ANGELL : Investment and Business Cycle (Mac Graw Hill 1941).

ARMSTRONG : The short-term Business Cycle, its average Form and Period as observed in the Aye Haughton Index of Business Cycle Activity (Review of Economic Statistics 1936).

ATTWOOD : Letter to the Right Honourable Nicholas Vansittard on the Creation of Money and its Action upon National Property (London 1917).

BARNARD : The Functions of the Executive (Harvard University Press 1938).

BENNION : Unemployment in the Theories of Schumpeter and Keynes (American Economic Review, juin 1943).

BERGSON : Les deux sources de la morale et de la religion.

BERR : En marge de l'histoire universelle.

BOEHM-BAWERK : Eine « dynamische » Theorie des Kapitalzinses (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XXII, 1913).

BOUKARINE : Imperialism and Communism (Foreign Affairs, juillet 1936).

BRATT : Relation of Institutional Factors to Economic Equilibrium (Econometrica 1936).

BREMS : Cartels and Competition (Weltwirtschaftliches Archiv 1951, cahier 1).

BRODA : Die Lösungen des Zurechnungsproblems (Zeitschrift für Volkswirtschaft, tome XX, 1911).

CHAMBERLIN : The Impact of recent Monopoly Theory on the Schumpeterian System (Schumpeter Social Scientist).

CLEMENCE and DOODY : The Schumpeterian System (Addison Wesley 1950).

CROMER : Ancient and modern Imperialism.

CRUM and KITCHIN : Cycles and Trends in Economic Features (Review of Economic Statistics,vol. 1, 1923).

DAHMEN : Ekonomisk Strukturanalys (Ekonomisk Tidskrift 1942).

DAYRE : Le testament économique de Schumpeter (Les cahiers économiques, décembre 1953).

DELPECH : Essai sur la théorie autrichienne de l'imputation (Thèse Paris 1934).

DEMARIA : Les formes de la Connaissance chez Schumpeter (Economie appliquée, tome III, 1950).

DIEHL : Theoretische Nationalökonomie III.

DIETERLEN : Au-delà du capitalisme (P.U.F. 1946).

DUCROS : L'action des grands marchés financiers sur l'équilibre monétaire (A. Colin Paris).

DUMONTIER : Equilibre physique, équilibre biologique (Paris 1949). La notion de l'équilibre chez Schumpeter (Revue d'Economie Politique, septembre-octobre 1950).

DUPRIEZ : Des mouvements économiques généraux (Institut de recherches économiques et sociales de l'Université de Louvain 1947).

ELLIS : German monetary Theory 1905-1933 (Cambridge Mass. 1934).

FELS : The long-wave Depression 1873-1897 (Review of Economic Statistics, février 1949).

FISHER : The Clash of Progress and Security (London 1945).

FORCHHEIMER : The short Cycle in its international Aspects (Oxford Economic Papers, mars 1945).

FREYMONT : Lénine et l'Impérialisme.

GARVY : Kondratieff's Theory of long Cycles (Review of Economic Statistics, novembre 1943).

GILFILLAN : Sociology of Invention (Chicago).

GREIDANUS : The Value of Money (King 1932).

GRIZIOTTI : Il problema del trend nelle fluttuazioni di prezzi (Pavie 1935).

GRONDHAGEN: Ekonomiskt Forlopp och Allannaval i Storbritanien 1850-1950 (Lund 1951).

GROUSSET : Figures de proue.
Bilan de l'histoire.

GURVITCH : Vocations actuelles de la Sociologie (P.U.F.).

HABERLER : The Interest Rate and Capital Formation (Capital and its Element, National Industrial Conference Board 1939).

HANSEN : Schumpeter's Contribution to Business Cycle Theory (Schumpeter Social Scientist) ;
Fiscal Policy and Business Cycles (Norton 1941).

HARROD: Towards a dynamic Economics (Macmillan London 1949).

HAWTREY : Theory of Central Banking.

HAYEK : Prices and Production (London 1934).

HAZLITT : Economics in one Lesson.

KEYNES : Treatise on Money.

KIERSTEAD : : Theory of Economic Change (Macmillan 1949).

KUCZINSKI : Das Problem des langen Wellens.

KUZNETS : Schumpeter's Business Cycles (American Economic Review, juin 1940).

LACHMAN : Investment Repercussions (Quarterly Journal of Economics, novembre 1948).

LANGE : On the economic Theory of Socialism (Review of Economic Studies, octobre 1936).
Marxian Economics and modern Economic Theory (Review of Economic Studies, juin 1935).
Review of Schumpeter's Business Cycles (Review of Economic Satistics, novembre 1941).
A note on Innovation (Review of Economic Statistics, fév. 1943).

LIPPMANN : La cité libre.

LOEWE : Zur ökonomischen Theorie des Imperialismus (Wirtschaft und Gesellschaft 1924) ;
Economics and Sociology.

LOESCH : Bevölkerungswellen und Wechsellagen (1936).

MAC LEOD : Dictionary of Political Economy.

MAINGUY : Capitalisme, Socialisme et Néo-libéralisme (Economie Appliquée, avril-juin 1952).

MARGET : The Theory of Prices. A Reexamination of the central Problems of monetary Theory (New York 1938).

MARSHALL : Money, Credit and Commerce.

MARX : Le Capital, tome II.

MAYER : Handwörterbuch der Staatswissenschaft, tomes VI et VIII.

MENGER : Zeitschrift für Volkswirtschaft und Sozialpolitik (vol. 1, 1921).

MILLER : Men in Business (Publication of the Research Center in Entrepreneurial History, Harvard).

STUART MILL : Principles of Political Economy.

MISES (Von) : Theorie des Geldes und der Umlaufsmittel.

MORET : Impérialisme et domination (Revue d'économie politique novembre-décembre 1952).

MYRDAL : Prisbildningsproblemet och Foranderligheten, (Stockholm 1927).

NEISSER : Die Tauschwet des Geldes (Iena 1928).

Monetary Expansion and the Structure of Production (Social Research, vol. I, New York, novembre 1934).

OPPENHEIMER : Wert und Kapitalprofit.

PEDERSEN : Analysis of Price Behaviour 1855-1913 (London 1938).

PERROUX : Introduction à la théorie de l'évolution économique.

Les comptes de la Nation (P.U.F.).

Le capitalisme (« Que sais-je ? » Paris).

Les trois analyses de l'évolution (I.S.E.A. IV No 2).

La généralisation de la General Theory.

PIETRANERA : La teoria del valoro-labora nell'economia capitalistica (Critica economia 1947).

PIGOU : The Exchange Value of Legal Tender Money (Quarterly Journal of Economics 1917).

POLYI : Ungelöste Fragen der Geldtheorie.

RICARDO : Principles.

RIST : Essai sur quelques problèmes économiques et monétaires (Sirey 1933).

ROBBINS : On a certain Ambiguity in the Conception of Stationary Equilibrium (The Economic Journal, juin 1930).

ROSTOW : British Economy in the nineteenth Century (Oxford University Press).

ROTHBARTH : Business Cycles (Economic Journal, juin 1942).

SAMUELSON : Dynamics, Statics, and the Stationary State (Review of Economic Statistics, février 1943).

SCHMOLLER : Zur Methodologie der Staats- und Sozialwissenschaft (Jahrbuch für Gesetzgebung 1883).

SCHOENFELD : Ueber J. Schumpeters Lösung des ökonomischen Zurechnungsproblems (Zeitschrift für Volkswirtschaft 1924).

SCHURR and MARSCHAK : Economic Aspects of Atomic Power.

SLUTSKY : Accumulation of random Causes as the source of Cyclical fluctuation (Econometrica 1937).

SNYDER : Measure of the Growth of British Industry (Econometrica 1934).

STIGLER : Review of P.A. Samuelson's Foundations of Economic Analysis (Journal of the American Statistical Association 1948).

STOCKING and WATKINS : Cartels in Action, Cases Studies in international Business Diplomacy.

STRELLER : Statik und Dynamik in der theoretischen Nationalökonomie.

STRIGL : Die ökonomischen Kategorien und die Organisation der Wirtschaft (1923).

SWEEZY : Professor Schumpeter's Theory of Innovation (Review of Economic Statistics, février 1943).

Introduction à « Imperialism and Social Classes ».

TAYMANS : L'homme agent du développement économique.

TAUSSIG : Inventors and Money-Makers (1915).

TIMOSHENKO : Role of Agricultural Fluctuation in the Business Cycles (Michigan Business Studies 1930).

TINBERGEN : Schumpeter and quantitative Research in Economics (Schumpeter Social Scientist).

TOYNBEE : Histoire (N.R.F.).

TRIFFIN : Monopolistic Competition and General Equilibrium.

TSIANG : The Effect of Population Growth on the general Level of Employment and Activity (Economica 1942).

USHER : Historical Implications of the Theory of Economic Development (Schumpeter Social Scientist).

A History of mechanical Invention (Mac Graw Hill 1929).

WALD : Ergebnisse eines mathematischen Kolloquiums, (vol. 6 et 7, 1935-1936).

WALRAS : Eléments d'économie politique (Ed. définitive).

WEBER : Theory of Social and Economic Organization.

WEILLER : L'économie sociologique de Schumpeter (Cahiers internationaux de sociologie, vol. XI, 1951).

WIESER : Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie : Kritische Glossen (Jahrbuch für Gesetzgebung, vol. XXXV, 1911).

WINSLOW : The Pattern of Imperialism.
Marxian, liberal, sociological Theory of Imperialism (Journal of Political Economy 1931).

WOLF : Die Volkswirtschaft der Gegenwart und Zukunft (Leipzig 1912).

WRIGHT : Democracy and Progress.
Capitalism (Mac Graw Hill 1951).

Schumpeter Social Scientist (Harvard University Press 1951).
(Ce livre publié sous la direction de S.E. Harris contient les articles parus à l'occasion de la mort de Schumpeter dans différentes revues économiques de langue anglaise).

2. — Ouvrages non cités dans cette thèse, mais dont la consultation a été nécessaire :

ACHINSTEIN : An Introduction to Business Cycles (Crowell New York 1950).

AKERMAN : L'analyse structurelle des variations économiques (Bulletin de l'Institut de Recherches Economiques et Sociales de l'Université de Louvain 1948, pp. 505-523).
Structural Limits in economic Development (De economist 1949, pp. 785-798).
Om det ekonomiska Lives rytmik (Stockholm 1928).
Ekonomisk Teori I-II (Gleerup Lund 1939-1944).

BLUMINE : Les économistes bourgeois au service du militarisme et de la guerre (Voprossi Ekonomiski No 9, 1952).

BONGRAS : Les théories monétaires allemandes contemporaines (1930).

BOUSQUET : Institutes de Sciences économiques.
Les nouvelles tendances de l'économie autrichienne (Revue d'économie politique 1924).

« FEDERATION » : Capitalisme, Socialisme et Démocratie (août-septembre 1950).

GRAS : Business and Capitalism, an Introduction to Business History (New York 1939).

GUINEBEUF : Psychologie individuelle et psychologie sociale dans l'œuvre de Joseph Schumpeter (Revue française de Science Politique, juillet-septembre 1952).

HABERLER : Prospérité et dépression (Société des Nations 1943).

HUG : Der Gedanke der wirtschaftlichen Entwicklung bei Schumpeter und seine Aufnahme in der ökonomischen Theorie (Heidelberg 1933).

LAVERGNE : Esquisse de quelques grandes théories de l'entrepreneur confrontées avec l'évolution des faits (Thèse Paris 1946).

MARGET : The Relation between the Velocity of Circulation of Money and the Velocity of Circulation of Goods (Economica novembre 1932).

MOMBERT : Geschichte der Nationalökonomie (Iena 1927).

NYBLEN : The Problem of Summation in economic Science. (Lund 1951).

SOLO : Innovation in the capitalist Process ; A critique of the schumpeterian System (Quarterly Journal of Economics, août 1951).

STAFFORD : Is the Rate of Invention declining ? (American Journal of Sociology, mai 1952).

STERN : Les mouvements cycliques des affaires (Thèse Grenoble 1938).

SWEEZY and DODD : The Transition from the Feudalism to Capitalism.

WARINEER : Schumpeter and the Conception of Static Equilibrium (Economic Journal, mars 1931).

3. — Livres et articles de Schumpeter analysés dans l'ouvrage. (Nous croyons que cette liste renferme tout l'apport de notre auteur à la science économique.)

Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie (München und Leipzig, Duncker & Humblot, 1908).

Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung (Leipzig, Duncker & Humblot, 1912).

Théorie de l'évolution économique ; Recherches sur le Profit, le Crédit, l'Intérêt et le Cycle de la conjoncture (Collection scientifique d'économie politique. Dalloz, Paris 1935).

Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte (Grundriss der Sozialökonomik, I Abteilung, Wirtschaft und Wirtschaftswissenschaft, Tübingen : J.C.B. Mohr, 1914).

Business Cycles : A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process, (New York and London, Mac Graw Hill 1939).

Capitalism, Socialism and Democracy (New York, Harper & Brothers, 1942).

Kapitalismus, Sozialismus und Demokratie (trad. allemande) (Bern Francke, 1946).

Rudimentary Mathematics for Economists and Statisticians (avec W. Crum) (New York, Mac Graw Hill, 1946).

Imperialism and Social Classes (New York, Kelly).

History of Economic Analysis (Oxford University Press 1954).

Die Methode der standard Population (Statische Monatsschrift, vol. XXXI, Wien 1905, pp. 188-191).

Die Methode der Index-Zahlen (Statistische Monatsschrift, vol. XXXI, Wien 1905, pp. 191-197).

Ueber die mathematische Methode der theoretischen Oekonomie (Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung, vol. XV, 1906, pp. 30-49).

Bemerkungen über das Zurechnungsproblem (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XVIII, 1909, pp. 79-132).

On the Concept of Social Value (Quarterly Journal of Economics, vol. XIX, février 1909, pp. 213-232).

Marie Esprit Léon Walras (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XIX, 1910, pp. 397-402).

Eine « dynamische » Theorie des Kapitalzinses : eine Entgegnung (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XXII, 1913, pp. 599-639).

Das wissenschaftliche Lebenswerk Eugen von Böhm-Bawerks (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XXIII, 1914, pp. 454-528).

Das Sozialprodukt und die Rechenpfennige : Glossen und Beitrage zur Geldtheorie von heute (Archiv für Sozialwissenschaft, vol. XLIV, 1917, pp. 627-715).

Carl Menger (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. I, 1921, pp. 197-206).

The Explanation of the Business Cycle (Economica, vol. VII, déc. 1927, pp. 286-311).

Unternehmer (Handwörterbuch der Staatswissenschaften, vol. VIII, 1928, pp. 476-487).

The Instability of Capitalism (Economic Journal, vol. XXXVIII, septembre 1928, pp. 361-368).

Der Unternehmer in der Volkswirtschaft von heute (Strukturwandlungen in der Deutschen Volkswirtschaft, Berlin 1928, pp. 295-312).

Oekonomie und Psychologie des Unternehmers (Mitgliederversammlung des Zentralverbandes der Deutschen Metallwalzwerks- und Hütten-Industrie, München 1929).

Mitchell's Business Cycles (Quarterly Journal of Economics, vol. XLV, novembre 1930, pp. 150-172).

The present World Depression (American Economic Review, vol. XXI, mars 1931, pp. 179-183).

The common Sense of Econometrics (Econometrica vol. I, janvier 1933, pp. 5-12).

Depressions (The Economics of the Recovery Program, New York, Mac Graw Hill, 1934, pp. 3-21).

The Nature and Necessity of a Price System (Economic Reconstruction, Columbia University Press 1934, pp. 170-176).

The Analysis of Economic Change (Review of Economic Statistics, vol. XVIII, mai 1935, pp. 2-10).

Professor Taussig on Wages and Capital (Explorations in Economics New York, pp. 213-222).

Préface à l'édition japonaise de la « Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung » (Iwanami-Shoten, Tokyo 1937).

Alfred Marshall's Principles : A Semi-Centennial Appraisal (American Economic Review, vol. XXXI, juin 1941, pp. 236-248).

Frank William Taussig (Quarterly Journal of Economics, vol. LV, mai 1941, pp. 337-363) (en collaboration avec Cole et Mason).

Capitalism (Encyclopaedia Britannica 1946, vol. IV, pp. 801-807).

John Maynard Keynes : 1883-1946 (American Economic Review, vol. XXXVI, septembre 1946, pp. 495-518).

The creative Response in Economic History (Journal of Economic History, vol. VII, novembre 1947, pp. 149-159).

Irving Fisher's Econometrics (Econometrica, vol. XVI, juillet 1948, pp. 219-231).

Vilfredo Pareto (1848-1920) (Quarterly Journal of Economics, vol. LXIII, mai 1949, pp. 147-173).

The communist Manisfesto in Sociology and Economics (Journal of Political Economy, vol. LVII, juin 1949, pp. 199-212).

Wesley Clair Mitchell (1874-1948) (Quarterly Journal of Economics, vol. LXIV, février 1950, pp. 139-155).

March into Socialism (American Economic Review, vol. XL, mai 1950, pp. 446-456).

Le travail de recherche est grandement facilité par l'existence des deux ouvrages suivants :

A. — **Essays of J. A. Schumpeter** (R. C. Clemence éd. ; Addison Wesley Cambridge Mass 1951).

Ce livre contient les articles suivants de J. Schumpeter :

On the Concept of Social Value (Quarterly Journal of Economics, février 1919).

The Explanation of the Business Cycle (Economica, décembre 1927).

The Instability of Capitalism (Economic Journal, septembre 1928).

Mitchell's Business Cycles (Quarterly Journal of Economics, novembre 1939).

The present World Depression : A tentative diagnosis (American Economic Review, suppl. mars 1931).

The common Sense of Econometrics (Econometrica, janvier 1933).

Depressions (The Economics of the Recovery Program, New York, Mac Graw Hill 1934).

The Nature and Necessity of a Price System (Economic Reconstruction, Columbia University Press 1934).

Review of Robinson's Economics of Imperfect Competition (Journal of Political Economy, avril 1934).

The Analysis of Economic Change (Review of Economic Statistics, mai 1935).

Professor Taussig on Wages and Capital (Explorations in Economics, New York, Mac Graw Hill 1936).

Review of Keynes' General Theory (Journal of the American statistical Association, décembre 1936).

Preface to Japanese Edition of Theorie der Wirtschaftlichen Entwicklung (Iwanami-Shoten, Tokyo 1937).

The Influence of Protective Tariffs on the Industrial Development of the United States (Proceedings of the Academy of Political Science, mai 1940).

Capitalism in the Post-War World (Postwar Economic Problems, Harris, New York 1943).

Capitalism (Encyclopaeddia Britannica 1946, vol. IV).

The Decade of the Twenties (American Economic Review, suppl. mai 1946).

The creative Response in Economic History (Journal of Economic History, novembre 1947).

Theoretical Problems of Economic Growth (Journal of Economic History, suppl. 1947).

There is still Time to stop Inflation (Nation's Business, juin 1948).

Economic Theory and Entrepreneurial History (Change and the Entrepreneur, Research Center in Entrepreneurial History, Harvard University Press 1949).

Science and Ideology (American Economic Review, mars 1949).

The communist Manifesto in Sociology and Economics (Journal of Political Economy, juin 1949).

English Economics and the state-managed Economy (Journal of Political Economy, octobre 1949).

The historical Approach to the Analysis of Business Cycles (Universities-National Bureau Conference on Business Cycle Research, New York, novembre 1949).

B. — Ten Great Economists (Allen & Unwin Londres 1952),

publié sous la direction de Mrs. E. Boody-Schumpeter. Ce livre contient en anglais les principales études écrites par Schumpeter à l'occasion de la mort ou de l'anniversaire des principaux économistes de notre temps :

MARIE ESPRIT LEON WALRAS (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XIX, 1910) ;

CARL MENGER (Zeitschrift für Volkswirtschaft 1921, vol. I) ;

ALFRED MARSHALL (American Economic Review, vol. XXXI, no 2, juin 1941) ;

VILFREDO PARETO (Quarterly Journal of economics, vol. LXIII, no 2, mai 1949) ;

EUGEN VON BOEHM-BAWERK (Zeitschrift für Volkswirtschaft, vol. XXIII, 1914) ;

FRANK WILLIAM TAUSSIG (Quarterly Journal of Economics, vol. LV, no 3, mai 1941) ;

IRVING FISHER (Econometrica, vol. 16, no 3, juillet 1948) ;

WESLEY CLAIR MITCHELL (Quarterly Journal of Economics, vol. LXIV, no 1, février 1950) ;

JOHN MAYNARD KEYNES (American Economic Review, vol. XXXVI, no 4, septembre 1946) ;

FRIEDRICH VON WIESER (The Economic Journal, vol. XXXVII, no 146, juin 1927) ;

G.F. KNAPP (The Economic Journal, vol. XXXVI, no 143, septembre 1926) ;

LADISLAUS VON BORTKIEWICZ (The Economic Journal, vol. XLII, no 166, juin 1932).

N.B. — Au moment où nous mettons sous presse, une traduction en anglais de « Epochen der Dogmen- und Methodengeschichte » est en cours d'édition.

TABLE DES MATIERES

	PAGES Sections	Chapitres	Parties
INTRODUCTION			7
Vie de Schumpeter		7	
Plan de l'ouvrage		13	
PREMIERE PARTIE			
LA STATIQUE D'ECONOMIE PURE			15
Chap. I. - La théorie schumpeterienne des deux revenus de la statique		16	
La théorie du salaire	16		
La théorie de la rente foncière . . .	17		
Chap. II. - La théorie schumpeterienne de la valeur		19	
Chap. III. - La théorie schumpterienne de l'imputation		22	
Introduction	22		
Position du problème de l'imputation dans la théorie de Schumpeter	23		
Introduction au principe de la solution de l'imputation	24		
Critique	28		
Conclusion	34		
Chap. IV. - La théorie schumpeterienne du prix . .		35	
Le prix d'équilibre	35		
L'offre et la demande, leurs courbes . .	39		
Chap. V. - La théorie schumpeterienne de la monnaie		43	
Le premier état de la théorie monétaire	43		
Le deuxième état de la théorie monétaire	47		
Critique	53		
Conclusion	57		
Chap. VI. - La méthode de variation		59	
Critique	61		
Chap. VII. - La critique de la statique d'économie pure de Schumpeter		72	
DEUXIEME PARTIE			
LA THEORIE SCHUMPETERIENNE DE LA DYNAMIQUE DU SYSTEME CAPITALISTE . . .			75

PAGES

	Sections	Chapitres	Parties
Chap. I. - Le circuit		75	
Chap. II - La théorie schumpeterienne de l'entrepreneur		78	
La conception schumpeterienne de l'entrepreneur dans l'histoire des doctrines	82		
Chap. III. - La théorie de l'innovation		87	
Difficultés de l'innovation	91		
Le concept d'innovation est-il explicatif ?	92		
Chap. IV. - La théorie schumpeterienne du crédit		94	
Chap. V. - La théorie schumpeterienne de l'intérêt		99	
Critique	102		
Chap. VI. - La théorie schumpeterienne du capital		106	
Nature et fonction du capital	106		
Sources du capital	107		
Appréciation	110		
Chap. VII. - La théorie schumpeterienne du profit		112	
Chap. VIII. - Le risque		118	
Chap. IX. - Schumpeter et la consommation		121	
Chap. X. - Statique et dynamique chez Schumpeter		123	
Evolution de l'idée d'équilibre	123		
Etude analytique du circuit	126		
Etude fonctionnelle du circuit	127		
L'évolution	128		
Statique et dynamique chez Schumpeter	128		
La conception basale erronée	129		
L'opposition erronée circuit / économie d'évolution	130		
La conception schumpeterienne du dyptique de la théorie économique	132		
TROISIEME PARTIE			
LES FLUCTUATIONS ECONOMIQUES DANS LA DYNAMIQUE DU SYSTEME CAPITALISTE			134
Chap. I. - La 1ère approximation		134	

PAGES

	Sections	Chapitres	Parties
Chap. II. - La 2ème approximation		138	
Chap. III. - La 3ème approximation		143	
Chap. IV. - Analyse des trois approximations .		147	
Etude critique de la 1ère approximation	147		
Etude critique de la 2ème approximation	150		
Etude critique du schéma des trois cycles	151		
Difficultés statistiques	152		
La validité des cycles examinés dans le schéma des trois cycles	153		
Preuves statistiques	157		
Tendance de longue durée et niveau d'équilibre	158		
Conclusion générale	159		
Chap. V. - Le rôle des fluctuations dans le progrès économique (remarque) . . .		160	
Chap. VI. - Considérations sur la théorie schumpeterienne des fluctuations économiques .		161	
Position de cette théorie	161		
Exposition de cette théorie	162		
Cette théorie est-elle complète ? . . .	162		
La théorie de Schumpeter peut être complétée	164		
Conclusion	167		
Chap. VII. - La théorie schumpeterienne des classes sociales		168	
Exposition de cette théorie	168		
L'ascension et la chute des familles dans une classe	169		
Mouvement de classe à classe . . .	170		
Ascension et chute de classes entières .	171		
Conclusion critique	172		
Chap. VIII. - La théorie schumpeterienne de l'impérialisme		173	
Impérialisme et capitalisme	175		
Conclusion	177		
Une deuxième théorie schumpeterienne de l'impérialisme ?	178		

PAGES

	Sections	Chapitres	Parties
QUATRIEME PARTIE			
LA DYNAMIQUE DES SYSTEMES			180
Chap. I. - La décadence du capitalisme . . .		180	
Partie négative de l'exposé de Schumpeter	180		
Partie positive de l'exposé de Schumpeter - le courant sociologique, la théorie schumpeterienne de la décadence du capitalisme	184		
Analyse critique de la partie négative de l'exposé de Schumpeter	186		
Analyse critique de la partie constructive de l'exposé de Schumpeter	188		
Chap. II. - L'héritier présomptif : le socialisme .		190	
Cohérence économique du socialisme	190		
Etude critique	194		
Chap. III. - La philosophie politique de Schumpeter		197	
CINQUIEME PARTIE			
LA POSITION DE SCHUMPETER DANS LA SCIENCE ECONOMIQUE			198
Chap. I. - La position de Schumpeter dans la science économique		198	
Chap. II. - Schumpeter et les Physiocrates . .		201	
Chap. III. - Schumpeter et Marx		204	
L'interprétation schumpeterienne de Marx	204		
Marx le prophète	204		
Marx le sociologue	204		
Marx l'économiste	205		
Appréciation de l'analyse de Schumpeter	206		
Similitudes et différences entre les œuvres de Marx et Schumpeter	207		
Conclusion	209		
Chap. IV. - Schumpeter et Böhm-Bawerk . .		210	
La position de l'école de Vienne dans l'histoire des doctrines économiques selon Schumpeter	210		
Position de Schumpeter vis-à-vis de Böhm-Bawerk	212		

PAGES

	Sections	Chapitres	Parties
Position de l'école de Vienne vis-à-vis de Schumpeter	214		
Parallèle des œuvres de Schumpeter et des autres marginalistes	216		
Différence entre Schumpeter et l'école de Vienne	217		
Ressemblance de Schumpeter avec les néo-marginalistes contemporains . . .	217		
Chap. V. - Schumpeter et Walras		218	
L'interprétation schumpeterienne de Walras	218		
Appréciation de l'interprétation schumpeterienne de Walras	222		
Parallèle des œuvres de Schumpeter et Walras	222		
Conclusion	224		
Chap. VI. - Schumpeter et son principal contemporain. Schumpeter et Keynes . . .		225	
Leurs vies différentes	225		
Leurs ascendances économiques différentes	225		
Position de Schumpeter vis-à-vis de Keynes : l'hostilité	226		
Position de Keynes vis-à-vis de Schumpeter : l'indifférence	288		
Différence entre les deux auteurs . . .	299		
Les deux théories sont complémentaires	230		
Conclusion	231		
SIXIEME PARTIE			
LA METHODE SCHUMPETERIENNE			232
La méthode schumpeterienne . . .	232		
Conclusion	237		
BIBLIOGRAPHIE			
1) Référence des ouvrages cités et étudiés dans le texte		240	
2) Ouvrages non cités dans le texte mais dont la consultation a été nécessaire		245	
3) Livres et articles de Schumpeter analysés . .		246	
4) Facilités bibliographiques - Articles contenus dans :			
« Essays of J.A. Schumpeter »		249	
« Ten great Economists »		250	

Editeur : A.-G. MARTY
CRÉPIEUX - BUSSIÈRES (Ain)